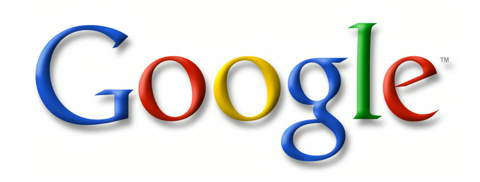




JACQUES PATRU

PAR

Jules David.

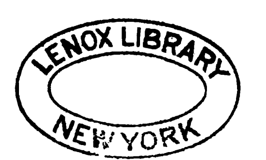
TOME PREMIER.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

I

LES DEUX FATS.

Dans le salon de réception du plus confortable hôtel de Strasbourg, l'automne dernier, vers dix heures du soir, un jeune homme était assis au coin d'une large cheminée, la tête penchée en arrière, et les pieds allongés à tel point que son corps formait presque une ligne horizontale. Le siége sur lequel il s'étendait de la sorte était un de ces fauteuils à plan incliné, que la *fashion* s'était d'abord

exclusivement réservés, et qui maintenant forment un des points essentiels de la vie bourgeoise. Ce jeune homme n'était ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni brun ni blond; sa personne était un *mezzo termine* entre tous les extrêmes; seulement, sa mise et sa coiffure lui prêtaient un aspect quelque peu spécial. On le reconnaissait de prime abord pour un dandy parisien. Lorsque la maîtresse de l'hôtel entrait par hasard dans le salon, notre insouciant voyageur passait la main dans les touffes frisées de ses cheveux, en homme qui, dans telle occasion et à tel moment que ce soit, ne renonce jamais à ses prétentions et à sa fatuité native. Sans doute, ce geste n'était pas le symptôme d'une attention très-arrêtée, car à peine tournait-il la tête vers l'hôtelière; mais il y a certains hommes qui ressemblent aux femmes en ceci, que jamais leur esprit ne perd complétement de vue le parti pris de plaire, et qu'au besoin ils minauderaient tout seuls dans leur chambre, devant une glace, rien que pour entretenir leurs bonnes dispositions.

Le costume de notre fashionable faisait ressortir aussi bien que possible les avantages,

négatifs du reste, de son individu. Une sorte d'habit de chasse prenait exactement sa taille; son pantalon, rigoureusement tendu, emboîtait avec précision la saillie du genou, et un gilet blanc faisait ressortir la fraîcheur déjà un peu avariée de son teint. Une femme pouvait trouver tout cet ensemble gracieux et joli, un homme devait le juger stupide; tant la médiocrité avait imprimé son cachet sur ce visage mou et aux contours mal arrêtés, dans ces yeux petits et pour ainsi dire sans regard, sur ce front blanc et poli, mais qu'aucune pensée n'avait jamais ridé. Bien que de temps en temps notre dandy essayât de prendre certaines attitudes mélancoliques et pensives, le sceau de la vulgarité lui demeurait toujours; il avait l'air fat, ennuyé et vide comme une gravure d'un journal de modes.

— M. le comte veut-il qu'on lui apporte du bois? demanda l'hôtesse en s'arrêtant derrière lui, et en s'inclinant d'un air d'humilité respectueuse.

— Merci, dit le jeune homme en détournant légèrement la tête, faites-moi monter un verre de *madère*, et préparer une chambre.

Par contenance ou passe-temps, il tira d'un

étui empaillé une espèce de cigarette à l'espagnole, et se mit à aspirer les vapeurs du tabac en posant les pieds sur les chenets.

L'hôtel était silencieux; quoique Strasbourg soit une ville grande et populeuse, à dix heures du soir tout mouvement cesse, tout bruit s'éteint. Les habitants du Nord n'éprouvent pas, comme ceux du Midi, le besoin de prolonger leurs soirées et de vivre longtemps : on dirait que, parmi eux, les habitudes calmes et régulières de leurs ancêtres se sont perpétuées jusqu'à notre époque. Les départements de la Moselle et du Bas-Rhin sont encore soumis à cette rigidité de coutumes qui distinguent les peuples septentrionaux. A Strasbourg même, on se couche à neuf heures, comme au temps du couvre-feu ; on dîne à midi ; on dévore de grosses viandes arrosées de grosse bière ; aussi quand on rencontre dans la rue quelques-unes de ces bonnes physionomies bourgeoises toutes pleines d'insouciance et d'embonpoint, on se prend malgré soi à les coiffer d'une perruque d'échevin. Tous les fumeurs et les buveurs de bière dorment plus, parlent moins, et sont plus gras que les hommes qui boivent du vin,

vivent d'amour et se promènent au soleil.

Il est possible que notre personnage fît en ce moment les réflexions que nous venons de reproduire ; pourtant nous craindrions de le supposer. Il paraissait peu se soucier de ces observations générales sur la physionomie des différents peuples, et il avait un égoïsme trop étroit, trop exclusif, empreint dans toutes ses manières, pour s'occuper d'autre chose que de sa personne, de ses projets, de ses espérances, s'il en avait. A Strasbourg comme à Paris, dans la salle commune d'une hôtellerie comme sur le perron du café Tortoni, il faisait de son individualité le centre de tout ; quand on ne l'admirait pas, il se trouvait désœuvré, et, pour se distraire, il s'occupait à s'admirer lui-même. Il y a des jeunes gens qui passent leur vie à se murmurer perpétuellement aux oreilles ce refrain banal : Je suis bien ! sans attacher jamais à ce mot une préoccupation d'avenir, un plan arrêté. Leur orgueil ressemble à celui des paons et des chevaux, qui sont fiers quand on les flatte, et se gonflent quand on les trouve beaux. C'est la coquetterie des femmes, moins la grâce, moins la finesse et le

délié des formes, c'est quelque chose de bâtard, qui n'a de nom ni en Allemagne, ni en Asie, ni chez aucun peuple sérieux et grave.

Celui que l'hôtelière avait appelé si respectueusement M. le comte, continuait à lancer au plafond les bouffées de fumée qui s'exhalaient de sa cigarette. Quand il eut fini, il prit avec la même affectation qui caractérisait tous ses mouvements, le verre de vin de Madère qu'on avait mis devant lui sur une petite table en acajou, et le huma lentement, goutte à goutte, comme s'il eût voulu, par un gargarisme prolongé, faire disparaître jusqu'à la dernière trace l'odeur du tabac dont ses lèvres étaient imprégnées. Cela fait, il ferma les yeux, croisa l'une sur l'autre ses deux mains, et se mit à murmurer trois ou quatre mots d'un air italien : *la mia felicità.*

En ce moment, l'hôtelière entra, et vint l'avertir que la chambre de monsieur était prête.

—Savez-vous, dit le jeune homme en secouant la tête, comme un cheval qui s'éveille, que votre belle et patriotique ville de Strasbourg est tant soit peu bien ennuyeuse ? Com-

ment, à dix heures du soir, toute vie est arrêtée, tout mouvement cesse; dans votre hôtel même, pas une bouillotte à faire, pas une femme à qui causer, rien que du pâté de foie gras et la cathédrale pour toute distraction!

Un long bâillement accompagna ces paroles prononcées d'un accent grasseyant, et avec l'intention formelle d'imiter le ton dégagé et persifleur des grands seigneurs d'autrefois. L'hôtelière ne répondit pas, soit que toute justification lui parût impossible, soit que son hôte lui semblât un trop grand personnage pour n'avoir pas toujours raison.

— Que sont devenues, reprit le jeune homme, ces trois magnifiques têtes de conseillers auliques qui ont englouti à dîner un si énorme plat de choucroute?

— Couchés, dit l'hôtelière.

— Et ces deux énormes matrones à visage rubicond et qui ressemblaient à des forteresses garnies de leurs bastions et de leurs demi-lunes?

— Couchées.

— Et vous n'avez pas quelque petite nièce avenante et blonde, bonne à faire la conversation aux voyageurs qui s'ennuient?

Pour la première fois, la physionomie de l'hôtelière s'éclaira d'un mouvement de vanité blessée.

— Monsieur le comte, dit-elle gravement, je n'ai aucune petite nièce avenante et blonde; mais si j'en avais une, je ne la prêterais pas aux voyageurs; vous n'avez pas vu cela sur la carte, je crois.

— Magnifique, dit le comte, en sifflant entre ses dents, et d'un petit air d'ironie tout à fait remarquable; je suis sûr, madame, que votre mari, quand il vivait, devait être conseiller municipal en cette bonne ville de Strasbourg : vous avez des manières d'une dignité tout à fait mirifique; donnez-moi donc un second verre de *madère*.

Avant que l'hôtelière n'eût le temps de répondre ou d'exécuter l'ordre qu'elle venait de recevoir, les claquements réitérés d'un fouet et un bruit de grelots retentirent dans la rue; en même temps, la voix enrouée et criarde d'un postillon se mit à héler les gens de l'hôtel. L'hôtelière s'empressa de sortir, pendant que M. le comte, par un mouvement instinctif qui lui était habituel, passait encore une fois la main dans ses cheveux pour rassurer

sa vanité contre les suites d'une aventure que peut-être il espérait vaguement ; puis il se leva, et se posant devant la glace qui couronnait le chambranle de la cheminée, il défripa son habit, rajusta les deux bouts de sa cravate tombante, et sourit légèrement, d'un air qui voulait dire : Je puis me présenter devant une princesse du Nord.

Au bout de quelques minutes, deux domestiques entrèrent dans le salon de réception, les bras chargés de bagages dont, au premier coup d'œil, il était difficile de deviner l'emploi précis. C'était d'abord une espèce de vitchoura garni de fourrures, qui semblait devoir appartenir à quelque femme frêle et malade ; puis un cabas en tapisserie, qui laissait voir les différents objets qui d'ordinaire concourent à la toilette d'une coquette : une espèce de toque en velours avec une torsade d'or, des pantoufles garnies en dedans de satin, des foulards à dessins coquets, le tout exhalant une odeur d'eau de mousseline à faire pâmer d'aise une vieille marquise. Les deux domestiques posèrent encore sur des fauteuils trois ou quatre boîtes en bois de palissandre à incrustations, et qui, d'après

leur forme, devaient nécessairement contenir des joyaux, et ces mille fantaisies luxueuses dont les femmes d'un certain monde aiment à s'environner. Pour cette fois, il n'y avait pas à douter, et M. le comte jeta de nouveau un regard à la glace, s'attendant de moment en moment à voir entrer quelque blanche et aristocratique figure, quelque noble châtelaine allemande regagnant en poste son domaine d'outre-Rhin. Cette hôtellerie, qui tout à l'heure lui paraissait si vide, sembla s'illuminer toup à coup d'un rayon d'espérance, elle avait désormais un but, une signification, elle devenait pour lui ce que toutes les hôtelleries étaient depuis longtemps dans sa pensée, le lieu classique des aventures galantes.

—Frédéric, dit en ce moment une voix frêle et comme souffrante, dites qu'on m'apporte une aile de pigeon et une demi-bouteille de vin du Rhin.

— C'est un homme, murmura le comte, qui, malgré l'accentuation molle de cette voix, ne pouvait pas l'attribuer à une femme.

Un homme, en effet, venait d'entrer dans le salon de réception; je dis un homme, quoi-

qu'à bien parler, on eût pu le prendre pour tout autre chose : il était enveloppé de la tête aux pieds dans une espèce de paletot en fourrure qui laissait à peine apercevoir, comme à travers les étroites ouvertures d'un masque de Venise, deux yeux gris et clignotants qui semblaient fatigués de la lumière. L'allure de ce personnage, dont Henri Heine n'aurait pas manqué de faire une description très-fantastique, exprimait de tous points la lassitude et la mollesse. Ses pieds, emmaillotés, pour ainsi dire, dans des pantoufles superposées les unes sur les autres, se traînaient sur le parquet plutôt qu'ils ne s'y appuyaient franchement. Avec son accoutrement hyperboréen, on l'eût pu prendre pour quelque prince du pays des Esquimaux, visitant les glaces de son empire.

A son aspect, un paysan breton se fût signé par manière d'exorcisme, et un enfant de Paris l'eût montré au doigt comme une curiosité de mardi gras. M. le comte le regarda d'un air d'étonnement, mais sans mélange d'ironie aucun ; du premier coup d'œil il avait évalué ce que pouvaient coûter les fourrures du nouveau venu, et la richesse

pour lui était toujours éloignée du ridicule. Après le premier moment de stupéfaction, il se rassit de nouveau dans le fauteuil qu'il occupait auparavant, replaça ses pieds sur les chenets, tira une seconde cigarette de son étui, et ne parla plus de monter à sa chambre : quoi qu'il en eût, sa curiosité était piquée.

Le nouveau venu, sans parler, avança à son tour un fauteuil à l'autre coin de la cheminée, et s'y installa. On n'entendit alors dans le salon que le bruit des pas des domestiques qui allaient et venaient, exécutant les ordres de leur maître, et les craquements du bois que la flamme consumait dans l'âtre. Le personnage fourré que nous avons dépeint fermait obstinément les yeux, et semblait absorbé dans une contemplation intime et maladive. Le comte quelquefois l'examinait à la dérobée, dépité au fond que l'étranger lui accordât aussi peu d'attention. A la fin, il se décida à rompre le silence.

— Monsieur, dit-il, avant de fumer j'aurais peut-être dû vous en demander la permission ; vous paraissez souffrant, et je ne voudrais en rien vous être désagréable.

— Je fume moi-même, répondit la fourrure.

— Voulez-vous me permettre alors de vous offrir une cigarette en attendant le souper qui probablement se fera longtemps attendre ?

Pour la première fois, le nouveau venu se hasarda à ouvrir les yeux, puis il se balança quelques instants sur son fauteuil comme un homme qui hésite avant de faire une reconnaissance dont il doute encore. Se levant enfin, il tendit la main à son interlocuteur, et d'un ton plus ferme qu'il ne l'avait eu jusque-là :

— Voici bien, dit-il, la rencontre la plus imprévue, la plus extraordinaire, la plus *ébouriffante* qu'il soit possible d'imaginer.

— Quoi donc? demanda le comte ébahi en se levant à son tour, et en plongeant son regard dans l'étroite ouverture pratiquée au masque de l'étranger, afin d'y chercher le mot d'une énigme qu'il ne comprenait pas encore.

— Émilien de Terny à Strasbourg! continua l'autre.

En même temps il avait rabattu le collet fourré de son paletot.

— Alfred de l'Estorade! dit le comte, qui,

dans l'homme masqué, venait de reconnaître un de ses amis.

Et tous les deux se serrèrent cordialement la main.

— Est-ce que tu t'apprêtes, reprit le comte de Terny, à visiter le pôle antarctique? Tu as un costume à donner le frisson.

— Je vais à Saint-Pétersbourg.

— Bon! j'y vais aussi.

— Allons donc, c'est une folle gageure; est-ce que le Café de Paris émigre? est-ce que le club jockey tremble sur sa base?

— Je vais à Saint-Pétersbourg, reprit le comte de Terny, parce que j'ai ouï dire que toute la bonne société française s'y donnait rendez-vous. Rome n'est plus dans Rome; l'invasion des bourgeois nous a gâté Paris. La révolution de juillet a été pire pour la *fashion* que jadis les excursions des Normands pour la France.

— Moi, je suis en mission extraordinaire.

— Ambassadeur?

— A peu près.

— Et tu vas préparer quelque alliance princière, demander en mariage la fille du czar, peut-être.

Le diplomate hocha la tête d'un air mystérieux et ne répondit pas. Il n'y a pas un secrétaire d'ambassade qui ne sache le prix de ces silences calculés, de ces airs de tête discrets et fins à la fois, de cette affectation à cacher ce qui souvent n'existe pas. Il y a quelque soixante ans que Beaumarchais a défini la diplomatie ; la diplomatie en est toujours restée au même point, c'est toujours la même importance dans les petites choses, la même finesse à faux, la même réserve à vide ; c'est une négation continuelle, une science qui consiste à ne rien faire, ou à faire en dix ans ce qu'un honnête homme ordinaire ferait en six mois. Parmi les jeunes gens attachés aux ambassades, il n'y en a pas un qui ne se propose M. de Talleyrand pour modèle ; on leur a dit que ce prince des diplomates parlait peu et n'écrivait jamais, ils s'abstiennent donc de parler et d'écrire. La plus petite affaire qu'on leur confie prend à leurs yeux une importance outrée, ils ont l'air accablé, pliant sous le poids d'un fardeau immense, le vieil Atlas suait moins qu'eux à supporter le monde.

Depuis que le comte de Terny avait re-

connu un de ses confrères (le dandysme est une confrérie) dans le personnage mystérieux dont l'entrée avait un instant excité sa curiosité, il portait attentivement ses regards sur les trois ou quatre boîtes que les domestiques avaient déposées sur les fauteuils. Cet attirail l'intriguait.

— Dis-moi donc, cher, reprit-il, ce que contiennent tous ces coffrets si luisants ? Sont-ce tes correspondances amoureuses que tu emportes, ou tes instructions diplomatiques ?

Sans répondre, Alfred de l'Estorade prit une petite clef cachée sous la forêt touffue de son paletot, et, avec un air d'insouciance sans mélange de prétention, il ouvrit une à une les différentes boîtes que son ami lui désignait du doigt. L'une de ces boîtes contenait tous les objets nécessaires à la toilette : des peignes et des brosses pour les cheveux, un fer à papillotes, des épingles noires, des rasoirs anglais contenus dans leur étui de maroquin rouge. Dans un autre apparaissait toute une parfumerie ambulante, des flacons d'eau de mousseline et de Portugal, de l'eau de lavande, du vétivert en poudre, des cosmétiques de toutes sortes. La troisième était

la boîte aux sachets ; sachets de toute espèce et de toutes grandeurs, sachets bleus, sachets jaunes, roses, rouges. Dans la quatrième enfin, se pressaient des cravates de satin chatoyantes, des bijoux, des bagues, des variétés de binocles, de jumelles et de lorgnons. Quand le comte de Terny eut achevé de parcourir cet inventaire, il remua la tête quelque temps en silence, d'un air qui voulait être adorablement fin, et laissa tomber seulement ces deux mots du bout des lèvres :

— Petite-maîtresse.

Ce mot d'ailleurs caractérisait assez bien le frileux voyageur. A force de soins, de propreté minutieuse, de recherche corporelle, Alfred de l'Estorade avait perdu tous les caractères distinctifs de l'homme. Sa figure pâle et maigre, encadrée par des favoris lisses et soyeux, ses membres affaissés, et jusqu'au dandinement perpétuel de sa taille, tout lui donnait une apparence de coquetterie et de faiblesse féminine. Sa voix était douce, mais sans timbre et sans ressort ; ses mains d'une blancheur mate n'accusaient ni la saillie des muscles, ni le gonflement du sang dans les artères. Il mangeait peu, et les cartes de ses

dîners pouvaient passer pour des curiosités gastronomiques. Un jour il s'était fait servir au Café de Paris le repas que voici :

Un potage au lait d'amandes.

Un ortolan rôti.

Deux biscuits à la cuiller.

Un pot de groseilles de Bar.

Une salade d'ananas au marasquin (c'est-à-dire trois très-minces et très-plates tranches d'ananas).

Ce jour-là, il avait beaucoup regretté de ne pas avoir un verre de vin des Canaries.

Avec de pareilles habitudes, il était étonnant qu'Alfred de l'Estorade se résignât à courir les chances d'un voyage à Saint-Pétersbourg ; il avait jusque-là gagné tous ses grades dans la diplomatie au coin du feu et dans les salons du ministre ; on le citait pour l'excessive délicatesse de ses manières, pour la *morbidesse* de ses poses, pour la *désinvolture* exquise de sa personne. Mais jamais on ne l'aurait cru propre à figurer dans un nouveau congrès de Rastadt ou de Vérone. Aussi, quand il quitta Paris, emportant ses bagages et se parant d'avance avec un merveilleux soin contre les inconvénients de la route, tous

ses amis étaient demeurés stupéfaits. Chacun d'eux lui avait donné des conseils bienveillants, empreints pourtant, comme il est d'usage, d'une certaine teinte d'ironie.

— Couvre-toi bien, mon cher Alfred, lui avait dit l'un, ménage ta petite poitrine, ne va pas attraper un gros rhume, en respirant le soir l'air glacial des bords de la Néva.

— C'est un guet-apens, reprenait l'autre, les ministres veulent se débarrasser de toi, ils ont peur que tu ne leur voles leur portefeuille ou leur femme.

Quelques jours avant son départ il avait reçu la visite de marchands de toutes sortes, venant lui proposer, qui des gilets de flanelle, qui des bottes imperméables, qui des calottes en cuir de Russie, propres à garantir la tête de l'humidité, qui des peaux de mouton, remède assuré contre les affections de poitrine. Les femmes du monde où il vivait s'étaient aussi apitoyées sur son compte, elles le plaignaient, elles le regrettaient, sans en pleurer pourtant; et personne en définitive ne s'expliquait le motif de cette brusque expatriation.

Cet étonnement, qui avait escorté Alfred

de l'Estorade à son départ, le comte de Terny le partageait en ce moment.

— Que diable un homme comme lui, se disait-il, peut-il aller faire à Saint-Pétersbourg? Pourquoi n'a-t-il pas sollicité une mission à Naples, ou tout au moins à la cour de la reine d'Espagne?

Mais il n'osa pas formuler tout haut ces questions qu'il se posait tout bas. D'ailleurs un domestique venait de rouler auprès de son maître une petite table sur laquelle était servi le souper.

Le silence s'établit de nouveau entre les deux voyageurs.

Quand Alfred de l'Estorade eut mangé le plus délicatement du monde son aile de pigeon et bu deux ou trois petits verres de vin du Rhin, ce fut lui qui reprit la parole :

— Depuis quand es-tu ici?

— Depuis hier.

— Comment es-tu arrivé?

Le comte de Terny baissa la tête de l'air d'un homme dont la vanité souffre, et répondit piteusement :

—Par la diligence. Que veux-tu, mon cher, ajouta-t-il, il faut avoir des sentiments con-

formes à sa fortune; je n'ai que vingt mille livres de rente, moi, et je ne peux pas voyager en chaise de poste à quatre chevaux comme un millionnaire... comme toi.

Cette allusion à sa fortune parut produire sur le diplomate une impression pénible, et toute contraire aux idées qu'elle aurait dû produire naturellement.

— Pauvre millionnaire que je suis! dit-il en tirant de sa poitrine un gros soupir.

Le comte de Terny le regarda d'un air moitié rieur, moitié stupéfait.

— Est-ce que tu as éprouvé une faillite, est-ce que ton banquier est en mission à Bruxelles?

Alfred de l'Estorade soupira de nouveau.

— Décidément, continua de Terny, tu as du chagrin; voyons, conte-moi un peu cela. Est-ce que les dames de la haute banque ne sont plus aussi humaines que par le passé? Est-ce que tu n'as plus cinquante mille livres de rente et des amours titrés au soleil?

Alfred de l'Estorade soupira une troisième fois.

— Encore! dit le comte en prenant un air de gravité qui s'accordait assez mal avec sa

figure égrillarde et commune, je le vois bien, il y a du drame là-dessous, et je parie que tu emportes avec toi sur ton cœur quelque bouquet de violettes fané, souvenir doux et cruel à la fois.

— As-tu vu la cathédrale? demanda le diplomate avec l'intention bien évidente de détourner la conversation.

— Je l'ai vue.

— Qu'en penses-tu?

— Que c'est une cathédrale.

— Rien de plus?

— Non. Une cathédrale gothique, c'est-à-dire de petites tourelles, de petites aiguilles, de petits saints en pierre et en plâtre, des vitraux coloriés, des arceaux à pendentifs, enfin tout l'attirail ordinaire.

La tête d'Alfred de l'Estorade était retombée sur sa poitrine. Peut-être, après tout, y avait-il plus d'affectation que de réalité dans sa douleur. Il est des hommes qui s'étudient à être tristes, qui prennent du chagrin comme contenance, comme complément d'un habit bien coupé.

Le comte de Terny se décida brusquement à entrer en matière.

— Tu vas à Saint-Pétersbourg, dit-il, cela n'est pas naturel. Les frimas du Nord ne te vont pas ; il faut que tu aies éprouvé quelque grave malheur. Allons, conte-moi tout. Bah ! ne sois pas plus mystérieux que tous les personnages de romans, qui ne demandent pas mieux que de dire à tous venants leurs aventures. Voyons, pourquoi quittes-tu Paris ? Parle donc.

— Tu veux savoir, dit Alfred de l'Estorade d'un ton caverneux, le secret de ma vie?

— Tu vois bien que c'est un drame, dit le comte ; tu parles comme on parle à l'Ambigu.

— Pis que cela, mon cher.

— Quoi donc ?

— Une comédie, et une comédie où j'ai le personnage ridicule. Écoute, comment voulais-tu aller à Saint-Pétersbourg ?

— Par le bateau à vapeur de Hambourg, comme un bourgeois qui veut vivre d'économie.

— Tu viendras avec moi dans ma chaise de poste, et en route je te raconterai mon histoire. Est-ce convenu ?

— Convenu. Maintenant veux-tu fumer une cigarette ?

Les deux amis se mirent alors à aspirer simultanément des bouffées d'un tabac parfumé, en gardant le silence le plus absolu.

Quand minuit sonna, tous deux se retirèrent pour gagner leur chambre à coucher respective.

— A demain, dit Alfred à son ami.

Le lendemain, nous devons le dire pour l'honneur de nos deux héros, malgré les préoccupations graves qui les agitaient, ils déjeunèrent assez copieusement : Alfred de l'Estorade fit sans doute un effort sur lui-même. Nous disons ceci pour prévenir nos lecteurs contre les idées par trop mélodramatiques qui pourraient leur venir. Nous les prions de croire qu'il ne sera question, dans ce récit, ni d'empoisonnement, ni d'inceste, ni de parricide, ni d'aucune de ces choses de mauvais goût qui depuis quelque temps envahissent la littérature.

II

LE RÉCIT.

Le lendemain, après le déjeuner, le diplomate s'emprisonna de nouveau dans son cercle de fourrure; de son côté, le comte de Terny s'établit aussi commodément que possible dans son costume de voyage; ils s'assirent tous deux dans une bonne voiture bien chaude, plongèrent leur pied dans une chancelière, et quand le postillon eut touché ses chevaux et crié : En route!

— Commence, dit le comte.

Le diplomate commença ainsi :

— Tu partages, cher, un préjugé assez généralement répandu, à savoir, que la fortune est la source de tous les bonheurs, et l'argent l'unique dieu de ce monde qui n'a pas de dieu. Tu crois qu'avec mes cinquante mille livres de rente je n'ai qu'à parler pour satisfaire tous mes désirs, que je domine toutes les femmes dans un salon comme tous les postillons sur la grand'route. Hélas! c'est sans doute une consolation que le ciel a voulu donner aux misérables, de penser que l'amour n'est pas toujours le prix de l'argent, et que pour dix cœurs qui se vendent, il y en a dix au moins qui se donnent; les plus flétris se vendent et se donnent à la fois.

On ne comprend pas assez le malheur d'être riche. Quand on est pauvre, et qu'une petite fille vient vous dire : Je vous aime, on la croit tout d'abord, on se laisse aller naturellement à cette douce réalité qui vous caresse; il n'y a pas matière à doute, le don est nécessairement volontaire, on n'aime pas par intérêt un homme qui n'a rien; ceci me paraît une des vérités les plus incontestables qu'on ait

jamais démontrées. Mais quand on est riche, mon Dieu, sais-tu ce qui arrive? on ne croit plus à rien, ni à la probité des hommes, ni à l'amour des femmes; dans chaque douce parole, l'homme riche voit un piége tendu à sa bonne foi, une embuscade contre sa fortune; la jeune fille la plus honnête et la plus candide devient pour lui une coquette de sang-froid, une spéculatrice éhontée, qui bâtit ses espérances de fortune sur les faiblesses des hommes, comme les agioteurs de la bourse sur les péripéties de l'asphalte ou les actions des chemins de fer. Dans les moment du laisser aller le plus enivrant, on se défie de soi-même et des autres; une voix mystérieuse et terrible nous jette sans cesse au cœur comme un remords ce misérable refrain : Tu es riche; on porte la main à sa bourse comme pour la défendre des voleurs, on se met en garde contre toutes les émotions naïves, on devient sec, égoïste, matérialiste à froid; on arrive à ne plus regarder une femme que comme un cheval qui a son tarif, ses qualités appréciables à l'œil, ses vices redhibitoires, et quand on ne l'a payée que son prix, on dit : J'ai fait un bon marché. Alors, tout bonheur cesse,

toute illusion s'en va, on est jaloux du premier venu qui passe dans la rue avec une redingote déchirée. On calcule d'avance le prix que doit vous coûter un baiser, un moment d'abandon, une tresse de cheveux qui se dénoue; c'est un horrible supplice que celui-là! On souffre quand on est trompé, et encore plus quand on ne l'est pas, car le malheur s'augmente alors du malheur de celle qui s'est donnée à vous et qu'on insulte, qu'on calomnie dans ses affections les plus pures et les plus désintéressées.

— Est-ce ce malheur là, dit le comte de Terny, qui t'envoie en exil? En ce cas tu manques de logique et d'énergie; car si tes cinquante mille livres de rente te gênent, tu n'as qu'à parler, et je te déclare qu'il se trouvera bien des gens pour te débarrasser de ton fardeau, même au risque d'être supplicié comme tu as pu l'être.

— Ce malheur-là, reprit Alfred de l'Estorade, a pu être le mien pendant une époque de ma vie, mais ce n'est pas lui qui cause mon départ. Voici d'où vient mon malheur réel: d'une part, j'ai trop de fortune pour croire jamais à l'amour désintéressé d'une pauvre

fille ; d'autre part, j'en ai trop peu pour pouvoir payer tous mes caprices et satisfaire tous mes désirs. Les positions intermédiaires sont toujours mauvaises ; je voudrais être riche comme un roi ou gueux comme un bohémien. Avec une fortune bâtarde, je n'ai ni les jouissances du satrape qui s'endort bercé par les chants voluptueux de ses odalisques, ni le bonheur du lazzarone qui partage avec sa maîtresse son plat de macaroni. Je n'ai pas assez de volupté pour oublier l'amour, pas assez d'amour pour m'empêcher de regretter les voluptés qui me manquent.

Le comte de Terny hocha la tête en regardant du coin de l'œil son interlocuteur, comme s'il eût voulu dire : Eh ! que diable ferais-tu, mon bon ami, avec tes formes grêles, ta voix enrouée, ta poitrine délicate, d'une douzaine d'odalisques circassiennes, aux épaules rebondies ! Ce torrent de voluptés que tu réclames inonderait ta poitrine et la briserait ; pauvre fou qui veut avaler un fleuve, et qui peut à peine boire un verre d'eau !

Du reste, les réflexions mentales du comte peuvent s'adresser à beaucoup de nos jeunes gens. C'est une pitié que d'entendre tous ces

3.

pauvres petits êtres, qui vont à midi se chauffer au soleil sur le perron du Café de Paris, réclamer en énergumènes tous les plaisirs, toutes les jouissances, toutes les voluptés licites et illicites que promet la débauche ; des enfants de cinq pieds, mon Dieu ! qui ont à peine le souffle, qu'une paysanne de la Beauce renverserait d'un coup de poing; des embryons tout pâles et tout chétifs, empaquetés dans un corset, de crainte, sans doute, que leurs épaules ne se disloquent à l'air faute d'appui; des pygmées ridicules qu'un verre de vin rend malades, et qui, pour avoir bu un jour une bouteille de vin de Champagne à leur dîner, s'en vont répétant pendant un mois : C'est une belle chose que l'ivresse !

— De sorte que, dit le comte de Terny tout haut cette fois, tu te trouves placé entre un double écueil, torturé également par les deux tranchants d'un dilemme fatal, trop ou trop peu. Hélas ! n'est-ce pas le sort de l'homme : trop par son origine, trop peu par sa faute, se souvenant toujours et espérant toujours ? Pascal a dit, je crois, quelque chose d'à peu près semblable : misère de roi dépossédé. Pour moi, si je me livre jamais, ce dont Dieu

me garde ! à la littérature dramatique, je ferai très-certainement un drame intitulé : le malheur d'être riche.

Alfred de l'Estorade avait tiré d'une des cavités pratiquées dans son paletot, un flacon de sels anglais qu'il respirait silencieusement.

— Eh bien ! dit le comte, à quand la suite?

Le diplomate remit alors son flacon dans sa poche, et reprit ainsi, sans digression préliminaire.

— Tu as connu madame de Vas Concellos, toi ; tu l'as vue quelquefois dans sa loge aux Italiens, je n'ai donc pas besoin de te dire si elle était belle : certes, jamais femme n'a trôné aux Bouffes d'une façon plus éclatante ; jamais Rubini n'a été applaudi par de plus belles mains ; jamais les cheveux de mademoiselle Julia Grisi n'ont pâli devant des cheveux plus noirs et plus veloutés. Te la rappelles-tu, un jour de représentation à bénéfice ? Elle avait une robe de velours blanc épinglé, décolletée sur la poitrine, et garnie d'une angleterre de six pouces qui retombait sur une gorge tout espagnole ; ses cheveux, lissés en bandeau des deux côtés du front, dessinaient

harmonieusement l'ovale du visage, et faisaient ressortir la couleur irréprochable de deux sourcils pleins de promesses. Toutes les femmes, ce jour-là, étaient caparaçonnées comme des chevaux de corbillard, des plumes se balançaient sur leurs têtes, des diamants brillaient à leur front, chaque cheveu avait sa perle; on pouvait se croire, en les regardant, dans la boutique d'un orfévre hollandais. Elle seule, elle, madame de Vas Concellos, ne portait pour toute coiffure qu'un camélia blanc, et pourtant, entre toutes ces femmes étincelantes, elle étincelait comme un astre au milieu de ses satellites.

Un sourire moqueur erra sur les lèvres du comte de Terny.

— Tu me permettras de te faire observer dit-il, que cette dernière comparaison est passablement usée; quel est le poëte qui n'ait comparé sa maîtresse au soleil, et Dieu sait à quelles femmes ce malheureux soleil a été quelquefois comparé!

— Misérable, dit le diplomate avec un mélange de colère véritable et d'abandon calculé, me laisseras-tu continuer à mon aise et sans éplucher mes comparaisons? Écoute

et tais-toi, voilà tout ce que je te demande.

— Une dernière question, reprit le comte, et je me tais. Je parie que c'est la robe de velours blanc et le camélia dans les cheveux qui t'ont séduit?

— Et quand cela serait, répondit le diplomate, on reproche à tort à la littérature actuelle de se faire couturière et d'habiller avec trop de soin les femmes qu'elle met en scène; le costume n'a-t-il pas une immense influence sur nos goûts, sur nos amours, sur nos passions? Oseras-tu contester que telle femme qui nous enivre en robe bleue, nous ennuierait en robe noire? N'est-ce pas quelquefois la couleur d'un ruban, la pose d'une fleur, qui nous séduit et nous captive? Il y a tel homme qui n'aimera jamais qu'une robe blanche, tel autre qu'une mantille noire garnie de dentelles; celui-ci est amoureux d'un brodequin de satin turc, celui-là d'une pantoufle rose fourrée d'hermine. Les femmes sont un thème que la toilette varie à l'infini, et souvent les variations ont plus d'importance que le fond. Toi, par exemple, je t'ai vu faire la cour à une jeune femme très-bien placée dans le monde, et qui s'habille admirable-

ment bien, madame de Sombrune; veux-tu que je te dise ce que c'est que cette femme-là, un manche à balai, perché sur une pincette. Il n'y a ni chair, ni muscles, ni os, et de plus elle est, ne te mets pas en colère, bossue, mais radicalement bossue, comme une femme qu'on traite depuis deux ans à l'établissement orthopédique de Chaillot.

Le comte de Terny réprima un mouvement de dépit, et se contenta de demander avec sang-froid :

— Qui t'a dit cela?

— Sa couturière.

— Mon très-cher, reprit le comte, je te prie d'observer que si nous allons toujours de ce train-là, nous arriverons à Saint-Pétersbourg, que ton histoire ne sera pas finie. C'est un plaidoyer en faveur de monsieur de Balzac que tu viens de faire.

— Oui, et je maintiens que tous ceux qui prétendent reproduire les accidents du cœur humain, ne doivent pas rougir d'aller demander des renseignements dans les ateliers de couture; rie qui voudra de cette observation, et la trouve niaise, tant pis pour les faits, si les faits sont niais. Du reste, ces réflexions ne

peuvent pas s'adresser à madame de Vas Concellos, c'est une femme celle-là qui domine sa parure, et que sa parure ne domine jamais ; elle est assez belle pour se passer de toilette.

Quoi qu'il en soit, nous sommes donc au Théâtre-Italien, le public écoutant les roulades de son ténor favori, il signor Rubini ; moi, les yeux fixés sur la loge de ma belle dame, et n'écoutant rien, ne voyant rien qu'elle. Pendant l'entr'acte tous les regards se fixèrent sur elle comme les miens, et je ne puis dire alors ce qui se passa en moi : j'étais jaloux de tous ces hommes qui avaient le droit de la contempler comme moi, d'admirer comme moi l'éclat de ses cheveux, les tons chauds et vivaces de sa carnation, la chute de ses épaules, la cambrure de sa taille, les mouvements de sa main agaçant le rebord de la loge avec un certain mouvement d'impatience. Pourtant, malgré ma préoccupation, il y eut un moment où je sentis dans le côté droit comme un coup de bâton vigoureusement appliqué ; mais je me dois la justice de dire que je ne me retournai même pas, je ne perdis pas une seconde de l'extase où j'étais

plongé. Un instant après, nouveau coup de bâton dans le côté droit, plus prononcé, plus violent que le premier. Cette fois, je levai le bras avec colère, comme pour repousser énergiquement une agression dont je ne cherchais pas même à deviner la cause ni l'auteur. Une troisième fois, une nouvelle douleur plus vive que les deux autres me fit tressaillir. Je doute qu'un saint, élevé jusqu'au septième ciel, eût pu résister à une sensation pareille coup sur coup répétée. Je me retournai, et j'aperçus à ma droite un grand jeune homme assez mal mis, habit bleu râpé boutonné jusqu'au menton, et qui, par son attitude et ses gestes, ressemblait bien à la plus extraordinaire création d'Hoffmann. Il avait un genou posé sur la banquette, la tête et le cou tendus vers la loge de madame de Vas Concellos, et à chaque instant tout son corps *soubresautait* comme le corps d'un épileptique. Ses cheveux noirs se dressaient à pic sur sa tête, et de grosses gouttes de sueur découlaient le long de son visage. Chaque fois qu'une convulsion le prenait, je l'entendais répéter d'une voix cassée et comme en dedans :

— Qu'elle est belle!

C'était lui qui, à trois reprises, m'avait si vigoureusement labouré les côtes :

— Monsieur, lui dis-je, quel que soit votre degré d'admiration, ce n'est pas, je crois, une raison suffisante pour assassiner vos voisins ; j'ai le corps sensible, monsieur.

— Qu'elle est belle ! reprit-il sans tourner la tête, sans me regarder, sans m'avoir entendu.

Cette étrange monomanie avait vaincu la mienne ; d'ailleurs mon amour-propre était en jeu, et, pour un instant, je cessai de penser à madame de Vas Concellos.

Monsieur, repris-je en le tirant par le bras et en accentuant plus fortement ma voix, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que votre coude me gêne singulièrement, et que je ne suis pas fait pour vous servir de plastron.

Cette fois-ci il se retourna, mais sans m'avoir entendu ; car fixant sur moi un œil sans regard :

— N'est-ce pas, monsieur, dit-il, qu'elle est bien belle ?

En le voyant, je le reconnus : c'était un de mes camarades de collége ; il se nommait Jacques Patru. Pour lui, ma vue ne lui avait

produit aucune impression ; il s'était retourné de nouveau vers madame de Vas Concellos, et recommençait ses bonds épileptiques, ses exclamations frémissantes et aussi ses coudoiements d'énergumène. J'avais le côté droit contusionné.

Ici le narrateur reprit son flacon de sels et le respira de nouveau, comme si le souvenir de ses anciennes douleurs les eût renouvelées.

— Je vous avoue, mon cher diplomate, dit le comte de Terny, que je ne vous croyais pas un si grand faiseur de romans ; votre Jacques Patru est posé d'une façon excentrique, qui doit intéresser singulièrement en sa faveur toutes les âmes sensibles. Depuis que vous avez prononcé son nom, ce n'est plus vous qui êtes le héros de l'histoire, c'est lui.

— Écoute la suite, dit Alfred ; et il reprit :

— J'avoue que quand le second acte de *Don Juan* fut fini, j'éprouvai un vif mouvement de satisfaction. Je montai lestement au corridor des premières loges, afin de voir sortir madame de Vas Concellos, et de lui dérober, s'il était possible, un regard au passage. En arrivant près de sa loge, je fus vio-

lemment heurté par un homme qui se précipitait comme un furieux. Quel était cet homme? tu l'as déjà deviné, Jacques Patru. Après quelques minutes d'attente, la loge s'ouvrit, madame de Vas Concellos passa auprès de moi et me salua.

— Tu la connais donc? interrompit le comte.

— Tu verras. Tout heureux du regard qu'elle m'avait accordé, j'étais étourdi, comme ivre, lorsque j'entendis derrière moi une voix aiguë et stridente, comme le cri d'un chat qui s'étrangle, qui glapissait ces mots :

— Qu'elle est belle!

C'était encore Jacques Patru. Cette fois je le regardai en face, d'un air furieux et bien déterminé à subir les dernières conséquences de l'impertinence que je croyais lui faire. Mais lui me prit le bras, et m'entraînant à sa suite avec une force dont je ne pus me rendre compte :

— Vous êtes mon ami, vous me comprendrez. N'est-ce pas que cette femme est belle à bouleverser les sens, à faire perdre la raison? N'est-ce pas que Dieu n'a pas dans son paradis des anges plus beaux qu'elle? Si vous

en doutez, monsieur, je serai obligé de vous en demander raison, nous nous battrons... Savez-vous que si un homme était aimé d'une pareille femme, il pourrait devenir illustre et glorieux entre tous les hommes ; il deviendrait un grand poëte, un grand musicien, il aurait des idées d'un autre monde, que les hommes ne peuvent pas avoir. L'amour d'une pareille femme au cœur, c'est un garant d'immortalité, c'est une auréole de génie au front !

Il s'arrêta, comme essoufflé par la longue exclamation qu'il venait de faire, et puis, d'une voix haletante et étouffée, il répéta son refrain avec une légère variante :

— Oh ! elle est bien belle !

Pendant ce temps, j'étais toujours cloué à son bras ; il marchait vite, j'étais obligé de marcher vite. Nous étions sur les boulevards ; un air frais nous fouettait le visage, et des billes de grésil rebondissaient sur mon paletot. Tout à coup Jacques Patru s'arrêta, et me repoussant fortement du bras :

— Mais, au fait, qui êtes-vous ? je ne vous connais pas. Allez-vous-en ; je n'ai pas besoin de vous.

Les symptômes de folie étaient évidents ; la figure de Jacques était toute bouleversée ; ses regards brillaient d'un feu sombre et m'envoyaient la menace. J'eus pitié de lui, et voulus essayer de le ramener à un état plus tranquille.

— Comment ! tu ne me reconnais pas, mon pauvre Jacques ? lui dis-je. Tu as oublié ton ancien camarade de classe, ton ami, Alfred de l'Estorade ?

Il passa la main sur son front, comme pour en écarter un souvenir dominateur qui absorbait toute sa raison ; puis, peu à peu ses traits s'affaissèrent, ses muscles se détendirent, sa figure, d'incandescente qu'elle était, devint pâle. Il secoua le haut de son corps comme un homme éveillé en sursaut, et qui rappelle à lui sa présence d'esprit encore mal affermie, puis, il me tendit la main et me dit :

— Tiens, c'est toi ! Bonjour.

Je pressai la main qu'il me tendait, et ne répondis pas. Lui, il garda quelque temps le silence ; puis il me reprit le bras, et de l'accent d'un désœuvré qui cherche à tuer le temps :

— Tu te promènes ? dit-il.

— Oui ; et toi ?

— Où sommes-nous ?

— Nous sommes rue Neuve-Vivienne, en face du concert...

— Sale établissement, dit-il avec plus d'énergie que je ne lui en aurais supposé, on n'y a jamais fait que de la détestable musique. Du reste, vois-tu, la musique est morte ; M. Musard et la contredanse l'ont tuée. Ces gens-là ne travaillent que pour les jambes ; pour le cœur, ils ne s'en soucient pas plus que d'un verre de piquette après dîner. Il n'y a au monde qu'un seul endroit où l'on fasse de la musique, le Conservatoire.

— Et les Italiens, observai-je.

— Pouah ! fit-il avec un singulier accent de mépris, ce sont des vielles mal organisées, ces gens-là ; j'aime mieux un flageolet de village que M. Rubini ; voilà-t-il pas un beau mérite de lancer une note dans l'espace, et de la tenir pendant deux minutes pour la faire pleuvoir en cascades de trilles ? Ce n'est pas là chanter, vois-tu ! Un enfant qui se gargarise produira le même effet. Tu vois bien *Don Juan,* j'aimerais mieux l'entendre chanter par un magister de village qui saurait le

plain-chant, que par ton Rubini, qui substitue je ne sais quelles fioritures aux mélodies si bien écrites par Mozart. Qu'on me donne la partition avec deux chandelles,et,en la lisant, j'éprouverai plus de plaisir qu'à l'entendre écorcher par tous ces chanteurs qui diffament Mozart, et le défigurent en le façonnant à leur manière. Pauvres gens, qui s'avisent d'encadrer dans une garniture de coquillages un diamant royal !

— Allons, allons, mon cher, dis-je en essayant de calmer l'exaltation qui le reprenait, tu y mets de l'exagération ; tu ne méprises pas si fort les Italiens, car aujourd'hui même tu y étais.

— Comment sais-tu cela? me dit-il en me pinçant le bras avec véhémence.

— Parbleu je t'y ai vu, et si bien que tu m'as donné pendant plus d'une demi-heure d'énormes coups de coude dans les côtes.

A ces mots il partit d'un grand éclat de rire, naïf et joyeux comme celui d'un enfant qui vient de faire une niche.

— Vraiment, vraiment! répétait-il ; oh la bonne plaisanterie !

Je le regardais rire avec le plus grand sang-

froid du monde, mais non pas sans étonnement. Tout à coup son hilarité s'arrêta, comme une machine dont les ressorts craquent, il reprit son air sérieux et grave, mêlé d'exaltation au dedans :

— Aujourd'hui, dit-il, c'est différent; c'était beau, c'était sublime !

— Et Rubini a bien chanté, n'est-ce pas ?

— Admirablement.

— Et mademoiselle Grisi, sur le corps de son père assassiné, a poussé des cris du plus haut pathétique ?

— Du plus haut pathétique, répéta-t-il.

— Et Lablache, comme toujours, a crié à faire trembler les vitres ?

Il ne me répondit pas cette fois, son regard avait de nouveau une expression fixe.

— De qui me parles-tu, dit-il ?

— De Rubini, de Grisi, de Lablache.

Il se mit à rire, mais cette fois d'un rire étouffé, et répondit :

— Je ne les ai pas entendus.

— Mais tu me disais que Rubini avait bien chanté, que Grisi...

— Oui, c'était beau, c'était sublime, c'était magnifique !

Et se penchant à mon oreille, il me souffla ces mots :

— L'as-tu vue, elle ?

— Madame de Vas Concellos ?

— Qui, madame de Vas Concellos ?

— Cette dame en robe de velours blanc. Tu l'aimes donc bien ?

En ce moment il se dégagea de mon bras, et me serrant le cou entre ses deux pouces :

— Qui t'a dit cela, cria-t-il, malheureux ! tu m'as dérobé mon secret.

Tout en me dégageant doucement de ses deux mains qui m'étreignaient, j'essayai de le calmer par de douces paroles, moitié pour lui, moitié pour moi. J'avais pitié... et peur.

— Allons, mon ami Jacques, ne suis-je pas ton camarade ? si j'ai ton secret, je le garderai.

Il se calma, et m'entraînant à sa suite :

— Je veux tout t'avouer, dit-il ; oui, je l'aime comme jamais on n'a aimé ; avec elle, vois-tu, avec son amour, je sens que j'irais loin, bien loin ; sans elle je mourrais inconnu, sans avoir rien fait. Tu parles de musique, moi aussi, je suis musicien, non pas à la façon de tous les ménétriers de bastringue

qui font des saltarelles à faire danser les ours et les Auvergnats, mais à la façon de Weber, de Mozart, de Beethoven, de Gluck, quatre grands musiciens ceux-là, et les seuls. Quand je me frappe le front, vois-tu, je sens qu'il y a là quelque chose, je sens que l'harmonie veut s'en échapper et qu'elle me dévore ; mais sans *elle*, je ne puis rien ! oh ! si elle voulait !

— Et où l'as-tu vue ? lui demandai-je.

— Mon histoire, reprit-il d'un accent très-naturel cette fois, est semblable à peu près à celle d'un homme raisonnable, et la plus simple et la plus commune de toutes les histoires. Je l'ai rencontrée une première fois aux Tuileries, par une journée de printemps, quand les marronniers commencent à reverdir, quand le soleil commence à rayonner.

— Comment était-elle mise ?

J'avais voulu appliquer là ma théorie sur l'influence des toilettes, j'avoue que sa réponse était faite pour me déconcerter.

— Je ne sais pas, dit-il naïvement ; tout ce que je sais, c'est que ce jour-là je la suivis tant que je pus la voir ; elle monta dans un équipage à deux chevaux, et je courus pour

la suivre aussi vite que les chevaux ; malheureusement l'haleine me manqua trop tôt, je tombai épuisé dans un fossé des Champs-Élysées, et j'y restai jusqu'au soir. Il y a huit jours, je l'ai revue dans son équipage, l'équipage s'arrêta à la porte du théâtre Italien, j'entrai au théâtre ; depuis ce jour-là, je suis retourné deux fois au théâtre, deux fois elle y était ; hier j'ai loué une stalle à l'année, et je l'ai payée en vendant tous mes habits, tous mes meubles, voire un piano, que j'aimais bien, pourtant ; mais n'importe, j'ai une stalle aux Italiens. Je sais bien, vois-tu, ce que les gens raisonnables vont me dire : je suis employé dans un bureau, je gagne douze cents francs par an, c'est la misère, cela ; eh bien, je mangerai du pain sec, je boirai de l'eau, je n'y tiens pas, moi ; je coucherai par terre si on veut, qu'est-ce que ça me fait? j'ai une stalle !

Je ne pourrais te dire l'accent qu'il donna à ces dernières paroles : il y avait en lui à la fois tant de bonhomie et d'exaltation, tant de laisser aller d'enfant et de fièvre d'artiste ; sa voix accentuait si merveilleusement toutes ces trivialités de la misère qu'il venait de me

raconter, que, malgré moi, les larmes m'en vinrent aux yeux; sur ma parole d'honneur, j'ai pleuré.

— A propos, reprit-il après un instant de silence, tu la connais donc, toi? Dis-moi son nom, je te le demande à genoux.

— Elle se nomme madame de Vas Concellos, comme j'ai déjà eu l'honneur de te le dire.

— Oh! dit-il, ce n'est pas un nom musical; elle doit avoir un autre nom; dis-moi son nom d'enfant.

Je ne pouvais répondre à ce qu'il me demandait, attendu que j'ignorais moi-même le nom d'enfant de madame de Vas Concellos; il me secoua le bras d'un air furieux, et me cria : Tu refuses de me le dire?

Ma foi, j'eus encore peur; je crus sentir de nouveau l'empreinte de ses deux mains sur mon cou, et je répondis à tout hasard :

— Elle se nomme Émilie.

Ma réponse parut le satisfaire; il se calma et ne me fit plus de questions. Tout ce que j'avais vu de sa passion, ou, si tu l'aimes mieux, de sa monomanie, me faisait pitié. Je voulus essayer de l'arracher à ses folles illusions, et je lui racontai l'histoire de madame

de Vas Concellos, à peu près comme je vais te la raconter à toi-même.

Le comte de Terny avait écouté tout ce qui précède en silence; mais cette fois l'occasion de placer une ou plusieurs observations se trouvait trop belle pour qu'il la laissât volontairement échapper.

— Prends haleine, dit-il au diplomate, tu racontes comme un ange, et je te déclare un des plus habiles narrateurs que j'aie jamais entendus. Ton monsieur me paraît le fou le mieux conditionné qu'il soit possible d'imaginer; votre reconnaissance amenée par d'énormes coups de coude dans ton côté est tout à fait dramatique. Madame de Vas Concellos, d'une autre part, a un attrait mystérieux qui doit singulièrement captiver l'attention des femmes malades. Quant à toi, tu me parais jouer jusqu'à présent un rôle parfaitement secondaire, et je m'en afflige, car j'attendais mieux de toi. Maintenant mets en tête de ton récit : Madame de Vas Concellos, et continue.

— Qu'il soit fait selon ta volonté, je mets en gros caractères, à la tête de mon récit :

MADAME DE VAS CONCELLOS.

et je commence :

Je ne saurais pas te dire positivement, à la manière des romanciers du dix-huitième siècle, qui prenaient leurs héroïnes au berceau, en quelle année, quel jour, et à quelle heure précise madame de Vas Concellos est née. Quoique je la connaisse, et qu'avant la rencontre aux Italiêns que je viens de te dire, j'aie déjà été admis à l'honneur de me présenter chez elle, les renseignements que j'ai sur son compte sont très-vagues et très-peu positifs. L'ami qui me conduisit chez elle pour la première fois ne la connaissait pas autrement que comme une femme parfaitement belle, menant grand train, excellant dans cette science qui atteste très-certainement d'éminentes facultés, la science de dépenser son argent.

Parmi les gens riches, vois-tu, il y a la même différence que parmi les gens nobles. On a beau faire, la distinction des races est encore une réalité : on ne confond pas encore un duc de l'empire avec un marquis de l'OEil-de-Bœuf ; de même dans la manière de laisser tomber son argent ou de le jeter avec retentissement, il y a une différence sensible, qui trace une ligne profonde de démarcation en-

tre deux individus également opulents et libéraux. Madame de Vas Concellos avait au suprême degré cet instinct de la dépense sans affectation et sans faste, ce goût des choses les plus recherchées, qui paraît tout ordinaire tant il est facile et naturel. Il semblait que cette femme eût à sa disposition un trésor inépuisable, tant elle caressait ses caprices et les satisfaisait royalement. Sa toilette portait l'empreinte de cette magnificence dont nos femmes de la banque n'ont aucune idée, c'est-à-dire la richesse unie au laisser aller. Quoique parfois elle portât des robes d'un prix excessif, elle n'était pas gênée par elles, elle ne s'en occupait pas; et, en montant en voiture, vous l'eussiez vue s'asseoir naturellement, comme une ouvrière qui ne craint pas de fripper sa robe de tous les jours. Dans les magasins où elle allait, ses emplettes étaient bientôt faites; elle ne demandait jamais le prix d'une chose, et disait seulement : Portez cela chez moi. Et puis, signe caractéristique des gens bien nés, sa vie intérieure était aussi opulente et luxueuse que sa vie extérieure : on voyait bien que cette femme s'inquiétait peu de savoir si on la regardait; elle vivait sa

vie propre, elle obéissait à la loi de sa nature, se laissait aller au courant de ses désirs; comme d'autres naissent blondes ou brunes, elle était née millionnaire. Tout ce qu'on raconte de plus fantastiquement éblouissant en fait de fantaisie féminine, elle en était le résumé et comme le symbole. Semblable à Cléopâtre, elle eût volontiers fait dissoudre une perle dans un verre, pour avoir seulement le plaisir de dépenser un million en une seconde. Les dépenses, pour elle, n'étaient pas un moyen, c'était un but; mieux encore, une nécessité organique.

Je vais te citer un trait qui la peindra mieux que toutes mes paroles. La première fois que je la vis, c'était chez un bijoutier du Palais-Royal où je marchandais une bague. Depuis un quart d'heure, le bijoutier et moi, nous nous tenions à une différence de vingt francs, et aucun de nous ne voulait céder à l'autre. Madame de Vas Concellos entra, et sa présence suspendit un instant notre discussion. Elle montra du doigt un magnifique collier de diamants qui brillait au travers des carreaux de la montre, et, d'un ton dont je ne pourrais te rendre le sans façon :

— Combien cela? demanda-t-elle.

Le bijoutier parut étourdi de cette demande ainsi jetée à l'improviste. Le collier dont il s'agit était la plus belle pièce de son magasin; une de ces valeurs longtemps inertes, qui n'ont presque jamais cours dans le commerce, et dont la vente marque comme un événement signalé. Le bijoutier ne répondit donc pas d'abord; mais, prenant le collier, il le remit à madame de Vas Concellos, en lui faisant observer que tous les diamants, d'une grosseur médiocre d'ailleurs, étaient de l'eau la plus pure, et que pas un n'était taché; puis il fit remarquer l'élégance et la solidité de la monture, la légèreté de la croix, qui pendait enchâssée dans un encadrement d'or mat. Je remarquai que ces détails paraissaient intéresser assez peu madame de Vas Concellos. Pendant que le bijoutier se livrait à ces digressions qui lui paraissaient nécessaires, un petit bâillement à peine dissimulé trahit l'ennui qu'elle en éprouvait.

— Je vous demande, dit-elle, le prix de cela.

Le bijoutier, cette fois, ne crut pas devoir ajouter de nouveaux détails à ceux qu'il avait

déjà donnés, et se contenta de répondre en rougissant, comme si le prix exorbitant qu'il allait dire l'eût effrayé d'avance pour la belle acheteuse :

— Quatre-vingt mille francs.

— Vous porterez cela chez moi, dit madame de Vas Concellos; et en même temps elle lui remit sa carte de visite, lustrée et brillante.

Le bijoutier balbutia quelques mots; il ne s'attendait guère à voir accepter si facilement le prix qu'il demandait. Les acheteurs avaient l'habitude de le débattre avec lui; moi-même j'en étais une preuve assez convaincante. Comme il était à moitié honnête, et qu'il avait fait son collier quatre-vingt mille francs, sous la réserve d'être marchandé, l'acquiescement subit de madame de Vas Concellos l'effraya et lui causa presque un remords.

— Madame, lui dit-il, peut-être trouverez-vous mon prix un peu cher; mais, si vous vouliez prendre la peine de marchander, j'en diminuerais sans doute la totalité de cinq mille francs, de dix mille francs au besoin.

Madame de Vas Concellos fit une petite moue dédaigneuse; et, regardant le bijoutier

avec un de ces airs de tête superbes que je n'ai jamais connus qu'à elle, et que je remarquai alors pour la première fois :

— Gardez votre collier, monsieur, dit-elle, je n'en veux plus.

Elle sortit, laissant le bijoutier douloureusement ébahi.

Cette femme avait été blessée qu'on la crût capable de marchander ; elle avait considéré comme une insulte la remise de dix mille francs que le bijoutier avait voulu lui faire. Pour moi, j'étais non moins stupéfait. Cette beauté si puissante, si dominatrice, et si délicate à la fois ; cette taille souple, ces mouvements d'une dignité sans égale, ces façons de reine, qui laisse tomber l'or hors de sa main sans le compter, et s'indigne qu'on veuille fermer ses doigts ouverts pour le répandre, tout cela me paraissait d'un effet neuf et piquant. Dans notre vie parisienne, en effet, si mesquine et si bornée, nous ne sommes pas habitués à ces grands types de prodigalité dont la régence a emporté avec elle les dernières traces. Chez nous, on compte ce qu'on donne, on écrit sur un livre de dépense tout ce qu'on a payé dans la journée : les romans

de miss Henriette Martineau ont mis l'économie domestique à la mode.

Pourtant le bijoutier gagna quelque chose à l'apparition de cette belle et grande dame, qui ressemblait à mes yeux au génie de la dissipation personnifié : je n'osai plus marchander la bague dont j'avais envie, et je la payai cent écus, au moment où le bijoutier allait me l'accorder pour 280 francs.

Depuis ce temps, je cherchai madame de Vas Concellos dans les promenades, dans les spectacles ; mais le difficile était de faire connaissance avec elle. J'y parvins pourtant. Dans sa maison, remarquable d'ailleurs par un luxe dont je ne m'étais jamais fait l'idée, je rencontrai plusieurs hommes de la plus haute distinction, des jeunes gens riches et titrés, pleins de cette aristocratie dans les manières, qui, à notre époque de nivellement, est encore une exception ; des étrangers chargés de tous les honneurs qui peuvent flatter la vanité humaine. Mais, pour des femmes, je n'en vis jamais une. Comme madame de Staël, comme madame Roland, elle présidait seule à cette réunion d'hommes choisis, réchauffant d'un regard la conversation lorsqu'elle venait à

languir ; parlant peu, mais avec tant d'à propos, que sa parole retentissait encore longtemps après qu'elle avait parlé. Tous les hommes qui l'entouraient la traitaient avec le plus profond respect. On n'osait même pas la flatter et lui dire qu'elle était belle, ce qui est peut-être le plus grand témoignage de crainte respectueuse qu'on puisse donner à une femme.

Dans cette société, je passai presque inaperçu. Madame de Vas Concellos s'occupait de tout le monde en général, de personne en particulier. Elle me montrait de la politesse, mais rien de plus ; et j'avais beau vouloir mettre en usage ces petits manéges, ces agréables et savantes combinaisons que les roués d'un siècle transmettent éternellement aux roués du siècle suivant, elle semblait ne pas se douter de mes secrètes intentions, et, comme font les grosses mouches, elle rompait d'un coup d'aile les toiles d'araignée que j'avais si habilement tendues sur son passage. Par élévation d'esprit ou par insouciance, certaines femmes échappent avec la plus merveilleuse facilité aux manœuvres de la séduction. Était-elle au rang des unes ou des au-

tres? je ne sais pas encore. Du reste, voici tout ce que j'appris sur ses antécédents : elle avait été la maîtresse en titre d'un des plus riches souverains de l'Europe; lequel? on ne le disait pas. Seulement quelques-uns de ceux qui la connaissaient plus particulièrement parlaient avec enthousiasme du train qu'elle avait mené, de l'argent qu'elle avait englouti. Dans le temps de sa gloire, disait-on, elle avait été jusqu'à dépenser un million et demi par an. De là lui était venue cette habitude de jeter l'argent sans le compter, qu'elle conservait encore, en dépit des changements qui s'étaient opérés dans sa situation.

Voici à peu près comment je racontai à Jacques Patru l'histoire de madame de Vas Concellos, et voici, je m'en souviens, ce que j'ajoutai :

Quinze cent mille francs par an, cela donne cent vingt-cinq mille francs par mois; cent vingt-cinq mille francs par mois produisent un revenu de quatre mille cent cinquante et quelques francs par jour. Or, tu vois, mon pauvre Jacques, qu'il te faudrait à peu près quatre années de tes revenus pour payer la dépense d'une seule de ses journées.

Pendant tout mon récit, Jacques ne m'avait pas interrompu ; sa figure seule avait exprimé les diverses émotions qui s'étaient succédé dans son âme. A cette dernière observation, il ne répondit pas encore immédiatement. Il se mit à rire aux éclats, d'un rire aigre et sauvage ; et, quand son rire fut un peu calmé, il s'écria, en syncopant chaque mot, comme un malade dans le paroxysme de la fièvre :

— C'est vrai au moins, cela ; ce compte est juste : quinze cent mille francs par an font bien quatre mille cent cinquante et quelques francs par jour, et quatre fois douze cents francs en font quatre mille huit cents.

Et il se reprit à rire d'une façon plus discordante encore que la première fois.

— Ah ! elle a été la maîtresse d'un roi ! Ah ! c'est une femme qui foule des millions aux pieds ! Tant mieux, je lui en donnerai, moi.

— Sur tes économies ? lui demandai-je, ne pouvant résister au plaisir de faire une mauvaise plaisanterie.

Il baissa la tête tristement, appuya sur sa main son front brûlant, et dit en soupirant :

— C'est vrai !

Puis tout à coup, se frappant le front vivement, et me quittant le bras :

— Adieu, dit-il, j'ai mon idée.

J'avais aussi la mienne.

III

LA MANSARDE.

Ici, nous sommes obligés d'interrompre le récit de l'Estorade : tant qu'un autre que lui a été mis en scène, nous avons pu le laisser parler sans crainte, mais en lui permettant de continuer, nous craindrions qu'il n'altérât la vérité des faits. C'est chose impossible à un homme d'oublier sa vanité blessée et ses passions mécontentes, en racontant une histoire qui le touche. Dans notre bouche les faits

sont sans doute les mêmes, mais nous nous réservons le droit de les présenter à notre façon, sous leur point de vue véritable, et si, dans le cours de ce récit, Alfred de l'Estorade se montre ridicule ou odieux, nous n'aurons pas pour lui les mêmes ménagements qu'il eût été obligé d'avoir pour lui-même. Nous le laisserons donc continuer son récit à sa manière, et nous le continuerons à la nôtre. L'exposition est faite, les personnages vous sont connus, vous les avez vus parler, agir, passer devant vous; maintenant le drame commence, et, de notre autorité privée, nous nous constituons dramaturge. Pourtant nous ne voudrions pas que ce dernier mot vous induisît trop complétement en erreur; cette sorte d'intérêt grossier qui résulte de l'accumulation des faits et d'une série de combinaisons matérielles ne nous a jamais convenu. Ceci posé, et, toutes réserves faites, nous commençons à notre tour.

Alfred de l'Estorade avait son idée, et la voici : depuis quelque temps il avait étudié plus attentivement et de plus près la vie de madame de Vas Concellos; il l'avait, pour ainsi dire, espionnée dans son intérieur et en

déshabillé. Or, le résultat de ses observations et de ses inductions diverses était celui-ci : que sous le masque de splendeur éblouissant qu'elle affichait, madame de Vas Concellos cachait une gêne qui croissait de jour en jour, et consumait pièce à pièce les débris encore éblouissants de sa fortune d'autrefois ; d'autre part, il était revenu à notre diplomate, sans aucune certitude précise pourtant, que la belle et noble dame était tourmentée par de nombreux créanciers, et qu'elle faisait chaque jour un pas de plus sur cette pente glissante qui conduit les femmes à la misère. Au demeurant, cette conclusion était facile à tirer : quelle qu'eût été la munificence posthume de ses amours royales, on ne pouvait pas supposer qu'elle pût constamment suffire à satisfaire un goût de dépense aussi prodigieusement développé. De quelque couleur que la rupture fût parée, la rupture n'existait pas moins ; comme il arrive à toutes les royautés déchues, la liste civile de madame de Vas Concellos avait dû déchoir avec elle : pour nous servir du langage d'Alfred, elle se trouvait en disponibilité, et chacun sait que le traitement des gens en disponibilité est ré-

duit au moins de moitié, si ce n'est des trois quarts.

Appliqué aux femmes, ce principe devait avoir une extension plus grande encore : donc, il était impossible qu'en continuant à vivre aussi largement que par le passé, madame de Vas Concellos ne fît de larges brèches au capital qu'elle avait en propre, et ne le réduisît bientôt à néant. Cette conviction donnait de l'assurance à Alfred; il s'enorgueillissait dans ses 50,000 livres de rente, qui d'abord, et en face d'un instinct de dépense aussi colossal, lui avait paru si misérable. Comme l'abbé de Bernis, il commençait à dire avec une impudence bien entière, bien complète : J'attendrai. L'amour extravagant de Jacques Patru, ou plutôt son inconcevable monomanie, n'était pas un motif suffisant pour l'arrêter dans ses prétentions, il en riait maintenant. Chaque soir il calculait avec bonheur ce que le jour qui venait de s'écouler avait dû ôter encore à la fortune croulante de madame de Vas Concellos; il marquait dans son esprit le terme prochain de sa chute à elle, et de la réalisation de ses espérances à lui.

Alfred de l'Estorade était un parvenu, le *de* qui précédait son nom n'était rien moins qu'un véritable titre nobiliaire : son père, je crois, avait été tapissier : donc, comme tous les parvenus, il était sec, froid, égoïste, ne manquant pas d'esprit, mais de cet esprit qui distingue les hommes de notre époque, sans charme, sans vie; comme tous les parvenus encore, il avait une haute idée de sa fortune, et s'y établissait avec orgueil. L'habitude des conquêtes faciles lui avait donné une très-mauvaise opinion des femmes, et, par contre, une excellente opinion de lui-même. C'était déjà beaucoup qu'à l'égard de madame de Vas Concellos il se contentât de dire : J'attendrai ; de toute autre il aurait dit : Elle m'attendra. Non pas pourtant qu'il ne se sentît pris d'un amour violent et véritable ; mais l'amour, quoi qu'on en dise, ne transforme pas toutes les natures ; ce n'est pas un habit universel, qui va à toutes les tailles, et qui façonne de la même manière toutes les figures ; on aime comme on est, le pédant avec son pédantisme, le sot avec sa sottise, le fat avec sa fatuité, le parvenu avec son orgneil de valet endimanché.

Devant madame de Vas Concellos, Alfred était ébloui, écrasé, vaincu, il s'oubliait; elle absente, il reprenait possession de sa personnalité, et se livrait alors à ces petits calculs que nous avons reproduits plus haut. La misère de cette femme était pour lui un marchepied; il s'en servait pour se grandir, il ruinait madame de Vas Concellos et la rapetissait à plaisir pour la mettre à son niveau; je crois même qu'il la marchandait. A mesure que ses espérances prenaient du corps, il rétrécissait le cercle qu'il avait tracé autour de cette si belle et, bientôt, si malheureuse femme, au moins à ce qu'il croyait. Déjà il avait obtenu le droit de lui rendre visite seul, et sans introducteur obligé; ses visites, d'abord rares, devenaient de plus en plus fréquentes. Un jour enfin, l'occasion lui parut si favorable pour livrer un assaut décisif à cette forteresse déjà minée souterrainement, qu'il y succomba.

Madame de Vas Concellos était seule, dans un petit boudoir bleu, à demi éclairé et parfumé doucement. Sa noble figure se dessinait dans le pénombre comme une de ces têtes à la Vélasquez empreintes de mélancolie et de

force à la fois. Alfred de l'Estorade se faisait aimable, se pavanait dans les gentillesses de son esprit; la conversation était montée sur un ton presque familier; tout allait le mieux du monde, à ce qu'il paraissait; seulement il s'étonnait encore que cette femme le tînt ainsi, malgré lui, à distance; il se sentait cloué sur son fauteuil sans oser bouger. Au milieu de la conversation, la porte du boudoir s'ouvrit, un homme grossièrement vêtu, la figure commune, se présenta hardiment devant madame de Vas Concellos, et lui demanda le payement d'un mémoire qui lui était dû.

Ce moment fut pour Alfred un moment de joie inespéré, sa proie lui était livrée.

— Je n'ai pas d'argent, dit madame de Vas Concellos en plaçant négligemment sa tête sur le coussin du divan où elle était assise; vous reviendrez.

Le créancier ne se tint pas pour battu; c'était la troisième fois qu'il revenait ainsi, son mémoire à la main, et pour la troisième fois on voulait l'éconduire! Il était citoyen français, connaissait ses droits, et il saurait disait-il, se faire rendre justice.

— Insolent! murmura madame de Vas Concellos.

— Tout ce qu'il vous plaira, madame, dit le marchand avec cette impudence du boutiquier parisien qui ne doute de rien, et que les flatteries des journaux ont habitué à se regarder comme un personnage important. Mais voici mon mémoire, et je tiens à ce qu'il soit payé aujourd'hui même. J'ai détaillé article par article ce qu'on me doit, et si madame veut jeter les yeux sur cette note, elle verra que je ne lui demande pas plus qu'il ne m'est dû.

Madame de Vas Concellos repoussa de la main la note que le marchand lui présentait.

— Vous reviendrez, répéta-t-elle avec un léger accent de dépit; et à combien se monte le total de votre note?

— A vingt mille francs, dit le marchand. En voici le détail :

Pour avoir tendu la chambre de madame en satin blanc, avec franges et liserets d'argent. . . . ci. 6,000 f.

Pour six fauteuils, dits à la Voltaire, garnis en crin première qualité, et recouverts en toile de Perse, quinze cents francs. . . . . . ci. 1,500

Pour avoir tendu une alcôve avec flè-

ches, écussons, armoires, en gros de Naples blanc, deux mille cinq cents francs. . . . . . . ci. 2,500

Pour couvre-pieds en point d'Angleterre, dix mille francs. . . ci. 10,000

— Assez, assez, murmura madame de Vas Concellos qui avait écouté les détails du marchand les yeux fermés, la figure pâle, les lèvres amèrement contractées ; ne voyez-vous pas que vous me faites mal, monsieur? c'est un guet-apens, c'est un meurtre ; encore une fois, vous reviendrez.

— Je ne reviendai pas, madame, répondit l'obstiné brocanteur. Je resterai ici jusqu'à ce qu'il vous plaise de me solder, ou alors, j'emporterai ma marchandise : je ne connais que cela, l'argent ou les meubles.

Cette scène prenait un air de gravité véritablement alarmant. Madame de Vas Concellos rougissait et pâlissait successivement ; les mouvements irréguliers de sa poitrine trahissaient le dépit et la douleur qu'elle éprouvait. Elle ressemblait à une reine insultée dans son palais en l'absence de ses gentilshommes. Alfred de l'Estorade triomphait, il crut que le moment était venu d'interposer

l'autorité de sa parole entre la grossièreté du manant et la faiblesse orgueilleuse de la grande dame.

— Monsieur, dit-il d'un ton qu'il voulait rendre digne, ne voyez-vous pas que votre résistance est déplacée? Madame vous dit de revenir, vous reviendrez.

— Est-ce vous qui payez les dettes de madame? dit le marchand. Non, alors je n'ai pas affaire à vous, de quoi vous mêlez-vous?

— Je vous ordonne de sortir, dit Alfred.

Le marchand se prit à sourire : c'était un gros gaillard vigoureux et trapu, qui ne put s'empêcher de comparer le ton hautain de celui qui parlait avec ses formes grêles et son apparence d'enfant.

— Tout beau, mon gentilhomme, dit-il; prenez garde de vous donner un enrouement à crier de la sorte. Vous m'ordonnez de sortir; moi, je vous ordonne de vous taire.

Et il s'établit sur un fauteuil en serrant les poings :

Madame de Vas Concellos sonna, deux domestiques entrèrent.

— Voulez-vous, dit-elle en désignant le marchand, reconduire monsieur?

— On ne me reconduira pas, cria celui-ci.

— On vous emportera, dit un des deux domestiques en le saisissant par les jambes, tandis que l'autre lui étreignait les bras.

— Je me plaindrai au procureur du roi.

La porte du boudoir se referma et l'on n'entendit plus rien.

Il se fit un instant de silence.

Madame de Vas Concellos eut de la peine à se remettre de son agitation.

— Et ne pouvoir pas payer ce misérable! dit-elle; tant d'humiliation pour une misère!

— Si madame voulait accepter mes services, dit Alfred en minaudant, je serais heureux de lui être agréable.

— Vous avez 20,000 francs? dit-elle vivement en tendant la main comme un enfant qui demande un bonbon à sa mère. Donnez-les-moi.

— Je ne les ai pas là, dit Alfred, mais je passerai chez mon banquier et chez mon notaire, j'ai tout lieu d'espérer qu'avant huit jours l'affaire pourra s'arranger.

— Un banquier, un notaire, huit jours; mais c'est tout de suite que je veux 20,000 f.

— J'irai trouver ce rustre, dit Alfred, je

lui parlerai, il attendra. Quant à moi, j'estime que ce jour est un des plus beaux de ma vie.

Alfred était radieux, il se croyait sûr de cette femme, le service qu'il lui promettait paraissait immense à ses yeux, c'était une prodigalité de roi. L'assurance qui lui avait manqué jusque-là lui vint tout à coup, il s'approcha de madame de Vas Concellos, il lui prit la main. Celle-ci le regarda fixement comme si elle eût voulu sonder les derniers replis de son âme.

— Que me voulez-vous? dit-elle.

Alfred quitta la main qu'il tenait et baissa les yeux sous ce regard.

— En vérité!... reprit-elle en modulant ce mot avec une puissance d'ironie indescriptible, à laquelle l'ironie de son sourire ajoutait encore.

Alfred balbutia quelques phrases sans suite, il était interdit, décontenancé, atterré.

Sans cesser de sourire, madame de Vas Concellos sonna une seconde fois. Cette fois-ci, une femme de chambre parut; madame de Vas Concellos se leva, prit dans une armoire à glace un châle soigneusement plié, et s'adressant à la femme de chambre :

— Lucie, dit-elle, vous n'avez pas de châle pour cet hiver, prenez celui-ci, je ne veux pas que vous ayez froid aux épaules.

— Un cachemire des Indes! dit la femme de chambre confuse et rougissant.

— Prenez toujours.

La femme de chambre sortit.

— Monsieur, dit madame de Vas Concellos en se tournant vers Alfred, il faut que je sois bien pauvre pour être si peu généreuse. Ce cachemire ne m'a coûté que trois mille francs.

Sur l'esprit d'Alfred qui, malgré ses prétentions à l'élévation des idées et à l'ampleur des habitudes, n'avait pas moins conservé les traditions roturières de son origine, cette leçon, tombant de si haut, produisit immédiatement un effet violent. Devant cette femme, il se retrouva de nouveau petit et misérable ; cette prodigalité dont il venait d'être le témoin l'effrayait et l'écrasait ; cette femme lui paraissait une folle ou une reine. Il fut un mois sans se présenter de nouveau chez madame de Vas Concellos ; ses désirs s'étaient changés en instincts de vengeance, son amour-propre froissé appelait de tous ses vœux une

revanche éclatante, il voulait rendre humiliation pour humiliation, blessure pour blessure, et recherchait incessamment par quel côté il aurait prise sur son orgueilleuse adversaire.

— Un jour qu'il se promenait au hasard, portant toujours sa cicatrice au dedans de lui, un homme le heurta violemment, au point que le contre-coup fit tomber son chapeau qui roula dans la poussière.

— Butor! murmura Alfred.

— J'ai crié gare, dit l'homme; tant pis pour ceux qui ne se dérangent pas.

— Imbécile!

Un éclat de rire aigu et bruyant comme le cri d'une lime qui mord les dents d'une scie accueillit cette dernière exclamation; Alfred, qui venait de ramasser son chapeau, fixa enfin les yeux sur le malencontreux auteur de cette catastrophe, et il reconnut son ancien camarade de collége Jacques Patru.

— Parbleu, dit-il en souriant avec un reste de dépit, c'est une fatalité; il paraît, mon cher, que toutes nos reconnaissances doivent s'opérer par gestes. La première fois, c'est ton coude qui m'a valu ta rencontre,

cette fois-ci c'est ta poitrine, et certes l'une n'est pas plus douce que l'autre.

Un grand changement s'était opéré dans Jacques Patru ; sa figure, déjà pâle et maigre quand nous l'avons vu la première fois, s'était amaigrie encore et tirée ; les pommettes de ses joues s'allongeaient de chaque côté ; son front, dégarni de cheveux, laissait voir à découvert des rides précoces, sillons que tracent la pensée ou la misère ; ses yeux, encadrés dans un cercle noir, accusaient de longues veilles et de douloureuses insomnies ; son regard avait quelque chose de vacillant et de louche comme la lueur incertaine d'une lampe qui s'éteint ; sa mise aussi était en rapport avec cet extérieur quasi monastique ; elle en était venue aux derniers confins de l'indigence : un chapeau gris à poil ras, à rebords rétrécis, s'emboîtait à peine sur le dessus de la tête, et ressemblait à une de ces coiffures indiennes tressées en jonc et noircies par le soleil ; son habit bleu, râpé et blanchi sur toutes les coutures, regrettait deux ou trois boutons absents, et un maigre pantalon de nankin, retenu sous la botte par deux longues ficelles en guise de dessous de

pied, donnait à ce costume un cachet de délabrement presque impossible à décrire. Il portait sous le bras un carton vert à moitié recouvert, et s'harmonisant par ses déchirures avec l'étrange individu qui le portait; une mauvaise cravate noire roulée autour du cou complétait cet ensemble de joueur ruiné ou de professeur d'écriture à la retraite.

Alfred de l'Estorade, un peu remis de sa commotion, détailla avec la sagacité d'un homme du monde, habitué à juger ses semblables selon leur mise, tous ces diagnostics de détresse incurable, et, pour ainsi parler, de phthisie intérieure.

— Que diable es-tu donc devenu? demanda-t-il à Jacques en promenant son regard de l'extrémité du chapeau à la pointe des bottes; et où vas-tu dans un pareil accoutrement?

— Silence, dit Jacques Patru en lui saisissant le bras violemment. J'ai mon idée, silence!

Celui-ci le regarda de nouveau d'un air moitié ironique, moitié compatissant, et hocha silencieusement la tête comme pour dire: Décidément l'esprit n'y est plus.

— Je n'ai pas une minute à perdre, reprit Jacques, mes moments sont comptés. Adieu. J'ai mon idée. Adieu !

Et il se mit à fuir roide et droit comme une machine locomotive, au risque de renverser tous les passants qui venaient à sa rencontre.

Cette fuite précipitée, ces quelques mots entrecoupés et prononcés d'une voix sourde, cette figure marquée au cachet de la folie, cette apparence de délabrement, tout cela excita la curiosité du diplomate ; il s'était amusé souvent à voir au bois de Boulogne deux chevaux anglais lancés au galop et luttant de vitesse ; il lui parut que la folie d'un homme comme Jacques Patru était bien chose aussi curieuse à examiner qu'une course de chevaux. C'était un spectacle comme un autre ; et dans un temps où tout devient spectacle, la curiosité n'y regarde pas de si près. Il se jeta dans un cabriolet précipitamment, et dit vivement au cocher en lui montrant de loin Jacques Patru qui filait le long des maisons :

— Suis cet homme.

La course fut longue. On était dans la rue

Vivienne; Jacques Patru tourna lestement à gauche, traversa la place des Victoires, et là sa vitesse redoubla; débarrassé des angles, qui jusque-là avaient obstrué son passage au tournant des rues, il suivit avec persévérance une ligne droite qui, commençant à la rue des Fossés-Montmartre, aboutissait à la rue Neuve-Saint-Eustache.

— Notre maître, si c'est une joute, il faut le dire, observa le cocher, mais j'ai bien peur que vous ne perdiez le pari; mon cheval est déjà éreinté, et notre homme court comme un lièvre qui entend les chiens à ses trousses.

— Suis toujours, disait Alfred.

Le cocher fouetta son cheval, et on traversa ainsi la rue Neuve-St.-Eustache, la rue Bourbon-Villeneuve et la rue Sainte-Apolline. Arrivé dans la rue St.-Martin, Jacques Patru enfila lestement la rue du Grenier-St.-Lazare, tourna à droite, puis à droite encore, et s'échappa dans une petite rue obscure en plein soleil, espèce de ruban placé entre deux rangées de hautes maisons enfumées.

— Arrête, dit Alfred au cocher en plongeant son regard dans l'étroite ruelle.

Le cheval renâclait et tremblait sur ses

membres comme un cheval poussif, des flots de sueur inondaient ses flancs, son œil abattu et morne dénonçait sa fatigue, il était visiblement au bout de ses efforts; un pas de plus, et c'était fait de lui.

— Je puis vous certifier, dit le cocher en ouvrant le tablier du cabriolet, que je n'ai jamais vu un coureur pareil à celui que vous venez de me montrer, il rendrait des points a tous les chevaux de place de la ville de Paris.

Alfred, en entrant dans la rue que nous avons indiquée, jeta un coup d'œil sur sa toilette, comme s'il se fût étonné, lui le fashionable, de se trouver perdu dans une pareille contrée. Figurez-vous un élégant du monde parisien se trouvant tout à coup transporté, en toilette de bal, au milieu d'un désert, la tête encore pleine des sons harmonieux de l'orchestre, le cœur encore gonflé de ces mille impressions que le parfum des fleurs et l'aspect des femmes nous jettent en passant.

Les maisons de la rue étaient alignées comme des factionnaires, et toutes avaient la même teinte, toutes se confondaient dans la

même uniformité obscure ; le long des hautes murailles se dessinaient d'étage en étage d'étroites lucarnes garnies de barreaux de fer comme les fenêtres d'une prison. Ici le soleil et l'air n'avaient jamais dû pénétrer ; une immobilité de plomb pesait sur cette ruelle qui ressemblait à un ravin ; tout était mort, silencieux ; quoiqu'on fût en plein jour, on n'entendait aucun bruit, si ce n'est par intervalle la mesure d'un air populaire qu'un ouvrier sifflait d'une voix éreintée.

En contemplant un pareil spectacle, le diplomate éprouva un instant de frayeur et de resserrement, un instant il oublia Jacques Patru et ses velléités de curiosité pour ne plus songer qu'à cet ensemble de misères, abrégé de toutes les misères humaines. Il avait lu quelquefois dans les romans la description de certains quartiers obscurs et malsains ; mais toujours à côté de l'ombre brillait un rayon de soleil, auprès du désespoir l'espérance montrait un coin de sa figure souriante et gracieuse : c'était une petite fenêtre encadrée par des volubilis, une giroflée étalant sa chevelure d'or dans un pot de grès, un brin d'herbe, un peu de mousse sur les toits,

quelque chose enfin de vivifiant comme la figure épanouie d'une jeune fille ou le sourire d'un vieillard ; mais dans cette rue, rien, pas une branche d'arbre, pas un atome de soleil, ni nature, ni homme, rien que le silence et le froid.

— Voici, se dit Alfred de l'Estorade, en regardant une à une toutes les maisons de la rue, un singulier spectacle, et que peut-être beaucoup de Parisiens ignorent; mais pourquoi diable ce Jacques Patru a-t-il été se loger là, et non ailleurs? Il a son idée, parbleu je voudrais bien savoir quelle peut être l'idée d'un homme qui porte des dessous de pieds de ficelles, et loge dans une pareille rue? Et pas un concierge pour demander sa demeure, pas un signe qui puisse vous guider, toutes les maisons se ressemblent, toutes les fenêtres sont étroites, toutes les vitres jaunes, et pas une figure derrière ces vitres.

Il se décida pourtant à courir les hasards d'une aventure que ses antécédents lui faisaient trouver romanesque ; il n'était pas fâché d'avoir à raconter à ses amis les détails de sa pérégrination aventureuse, et comme quoi il avait découvert dans Paris un pays complète-

ment ignoré des géographes. Il s'enfonça donc intrépidement dans une petite allée à porte bâtarde ; mais, après avoir fait dix pas, il fut obligé de s'arrêter, la nuit était complète, il n'y voyait rien. Alors il se rappela le cri de hélage des bateliers sur la Seine, et se mit à crier :

— Holà hé, de la maison ? Holà hé ? viendra-t-on quand j'appelle ?

Personne ne répondit ; seulement, dans les étages supérieurs, une voix d'homme enrouée et fausse continua après son appel un refrain qui lui arriva à l'oreille, comme un murmure à peine perceptible.

— Il chante, dit Alfred en souriant ; que le diable soit de ces Parisiens, enfermez-les au fond d'un puits, et la première chose qu'ils songeront à faire, c'est de chanter.

Il se décida, cette réflexion faite, à avancer de nouveau en tâtonnant, et en essuyant des deux côtés, avec ses gants blancs, l'humidité qui suintait le long des murs. A la fin il sentit sous ses doigts une corde à puits qui servait de rampe, et son pied heurta la première marche de l'escalier.

— Je suis plus heureux que je ne comp-

tais, pensa-t-il, je ne croyais trouver qu'une échelle. Pourquoi Jacques Patru habite-t-il une pareille caverne!

Arrivé au premier étage, il s'arrêta devant une petite porte, enfoncée et presque dissimulée par deux marches extérieures, qui semblait conduire plutôt à une cave qu'à une chambre habitée ; il prêta l'oreille et finit par entendre une espèce de frémissement sourd, comme serait celui d'une araignée filant sa toile. Il frappa à la porte ; un pas lent retentit sur les carreaux, et sans qu'il eût rien pu distinguer, la porte tourna sur ses gonds, et une voix de femme, enrouée comme celle du chanteur (car l'enrouement paraissait être le signe caractéristique de tous les habitants de cette maison), lui jeta ces mots en même temps qu'un petit souffle asthmatique effleura sa figure :

— Qui est là, et que voulez-vous?

— Je voudrais d'abord une lanterne, dit Alfred de l'Estorade en riant à demi, est-il possible qu'à midi vous restiez chez vous sans lumière?

Cette plaisanterie ne réussit pas au diplomate, et la porte se referma violemment sur

lui sans lui laisser le temps de parlementer plus longuement.

— Madame, madame, au nom du ciel, répondez à mes questions.

Pas de réponse.

— Ne voyez-vous pas que je suis égaré, perdu dans un labyrinthe inextricable!

Rien.

— Connaissez-vous Jacques Patru?

Un léger bruit se fit entendre de nouveau dans la chambre, et la même voix qui avait déjà murmuré quelques mots, reprit ainsi la parole :

— Quand on fait des questions, au moins faut-il les faire poliment, que demandez-vous, voyons ?

— Je demande si vous connaissez un jeune homme appelé Jacques Patru!

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il doit être employé, dit Alfred, à moins qu'il ne soit musicien.

— Connais pas. Attendez pourtant, il y a au cinquième étage un pauvre diable qui m'a demandé hier un peu de lumière pour monter chez lui; si c'est celui-là que vous cherchez, tâchez de venir un peu à son aide.

car il en a bien besoin, le pauvre chérubin !

— Porte-t-il un habit bleu blanchi sur les coutures, un chapeau gris, et, en guise de dessous de pieds, de longues ficelles tressées qui ressemblent à des cadenettes de hussard ?

— C'est bien cela, dit la vieille femme, montez au cinquième, et si vous avez une pièce de vingt sous, donnez-la-lui.

Alfred de l'Estorade monta encore quatre étages, et se trouva sur un palier à peine éclairé par un rayon de clarté douteuse qui s'échappait par l'ouverture d'une porte entre-bâillée. Sans frapper, sans appeler cette fois, il poussa la porte, et aperçut auprès d'une petite lucarne, garnie de papier presque noir en guise de carreaux, un homme travaillant sur ses genoux, la tête penchée sur un volumineux cahier de papier à musique, qu'il remplissait de *noires* et de *blanches* avec un incroyable acharnement. Dans la chambre, on n'apercevait aucun meuble, ni lit, ni secrétaire, ni chaise autre que celle sur laquelle l'habitant de cette mansarde était assis. Seulement, dans le fond, en regard de la fenêtre, une petite table en bois, noircie et enfumée,

se dressait sur des étais inégaux, dont quelques bourres de papier rétablissaient l'égalité.

Au bruit que fit le diplomate en entrant, Jacques Patru, car c'était lui ne retourna même pas la tête, et le fashionable, à l'aspect d'une misère aussi caractérisée, éprouva un sentiment de pitié qui domina un instant tous ses autres sentiments, même celui de la curiosité; il se représenta son ancien camarade privé d'air, de lumière, de nourriture peut-être, se calcinant entre quatre étroites murailles sans papier, sous les plombs du toit; dans l'été respirant par bouffées une chaleur malsaine comme dans les cachots de Venise; dans l'hiver, nu, grelottant, sans feu, sans habits presque, et obligé de noircir du papier et de s'échauffer les doigts en écrivant. Il s'avança d'un pas pour voir la figure de Jacques, et la retrouva la même qu'il l'avait vue, toutefois avec les différences que lui prêtaient les combinaisons du jour. Ce qui dominait en elle, c'était une apparence de macération intime, de jeûne monastique et enthousiaste, de reclusion fiévreuse et tourmentée. Le long de ses joues des rides descendaient comme

sur la peau d'un vieillard; ses petits yeux fauves avaient contracté, probablement par suite d'un travail modéré, une habitude de clignotement qui ressemblait à un tic. Devant lui, sur le rebord de la lucarne, était étalé un cahier de musique sur lequel il jetait continuellement les yeux pour en copier les notes, car à peine si, dans cette chambre nue et obscure, la lumière du jour arrivait assez pour lui en donner la facilité. Il avait fallu que ses yeux s'accoutumassent par degrés à percer les ombres, à deviner le jour perdu dans un crépuscule factice. Il risquait certainement de devenir aveugle avant un an.

IV

UN SOLITAIRE DANS PARIS.

Alfred de l'Estorade contemplait ce singulier spectacle, et cherchait plutôt à retenir son souffle et à dissimuler sa présence qu'à interrompre le travail de Jacques Patru. Peut-être sa présence produirait-elle sur celui-ci un mauvais effet? qui pouvait savoir où pourraient aller les écarts d'imagination d'un pareil homme? Alfred se souvenait des bourrades du Théâtre-Italien et des doigts nerveux du co-

piste de musique imprimés sur son cou. Jacques ne bougeait pas. Les deux pieds haussés sur les barreaux de sa chaise, afin de se faire une espèce de pupitre de ses genoux, il écorchait le papier obstinément, et l'on n'entendait que le bruit des deux becs de sa plume qui criaient aigrement. Par quel hasard en était-il donc venu à cette extrémité? comment d'une existence de commis à 1200 fr. avait-il passé à une existence si laborieusemeut stérile, si fatalement empreinte d'un cachet de misère?

Un quart d'heure se passa ainsi; Jacques, qui pendant ce temps n'avait pas fait un mouvement et restait accroupi comme un magot de porcelaine, se redressa brusquement, laissa tomber ses pieds sur le plancher, posa le papier à musique sur le rebord de la croisée qui lui servait de console, et se trouva debout, en respirant,de l'air de satisfaction d'un enfant qui vient de finir un pensum ; mais soit que l'attitude penchée qu'il avait conservée si longtemps eût brisé et endolori ses membres, soit que la tension trop soutenue des nerfs ophthalmiques eût produit chez lui un éblouissement passager, il fut obligé de se rasseoir, en

portant la main à ses yeux comme un homme qui va tomber.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il avec un accent douloureux, ne pouvez-vous donc pas m'envoyer un air pur pour me rendre les yeux meilleurs ? voulez-vous donc m'empêcher d'exécuter ma résolution et me prendre le bonheur que je me ménage ?

Il y avait à gauche en entrant une poutre en forme d'arceau, qui étayait le plafond, mansardé d'ailleurs et dont le plâtre, entamé par l'humidité, laissait voir des lattes pendantes et mal jointes ; Alfred s'était caché derrière cette poutre, et n'osait pas faire un mouvement, mais il écoutait avec une sorte d'anxiété croissante les paroles énigmatiques de Jacques : du reste, depuis leur première entrevue, la voix du pauvre copiste s'était considérablement altérée ; on eût dit, tant elle était enrouée, que les sons s'échappaient de sa poitrine, comme à travers un crible en lambeaux ; c'était quelque chose d'étouffé et d'aigu à la fois, de sourd et de retentissant ; c'était comme le son d'une petite clarinette se détachant de temps en temps sur les notes voilées d'un ophicléide.

Jacques se leva une seconde fois, et s'avança d'un pas mesuré et solennel vers la petite table qui occupait le fond de la chambre. A peine le jour arrivait-il jusque-là, et l'obscurité en cet endroit était presque complète. Pourtant l'Estorade le vit s'agenouiller et baisser la tête comme un homme qui prie. Devant quelle image, visible ou invisible, s'agenouillait-il ainsi? Où était le symbole de cette croyance, amour ou religion, qui se produisait d'une façon si enthousiaste! Alfred de l'Estorade, en allongeant le cou pour mieux saisir les objets à travers l'obscurité, s'adressa plusieurs fois de pareilles questions; mais le corps de Jacques interceptait la lumière entre lui et le mur; il fut obligé de s'en tenir à des inductions morales sur l'objet de ce culte inconcevable. Était-il donc possible que l'idée de madame de Vas Concellos bouleversât à ce point la tête du pauvre diable? Le peu de raison qui lui restait encore par intervalle, lors de leur première entrevue, avait-il disparu? Jacques Patru l'employé, le mélomane, l'amoureux, était-il décidément et incurablement fou?

La voix de celui-ci se fit entendre de nou-

veau, en s'élevant par degrés comme les sons d'un orgue qui prélude :

— N'est-ce pas, disait-il, que tu m'aimeras un jour, et que tu me tiendras compte de l'amour que j'ai pour toi ? N'est-ce pas que tu voudras bien me dire en me souriant et en me tendant la main : « Travaille, Jacques, deviens un grand musicien, un grand artiste ; » et je le deviendrai quand tu me le diras, je le deviendrai parce que je le suis, parce que je n'ai besoin que d'un mot, d'une étincelle pour éveiller en moi l'harmonie qui dort dans mon âme.

— Fou, pensait Alfred tristement, fou à n'en plus douter !

Jacques Patru dressa subitement les oreilles comme un cheval qui entend un bruit inconnu, et s'arrêta pour en connaître la signification.

— Hein ! que me voulez-vous ? vous êtes criarde, vous êtes fausse, vous me déchirez les oreilles, laissez-moi donc !

Et il portait ses deux mains à son front, ainsi qu'un enfant qui est poursuivi par des abeilles et qui cherche à se débarrasser de leurs morsures.

Puis, avec une profonde tristesse, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine :

— Oh! dit-il c'est un dur métier que je fais là! Depuis quatre mois, toujours copier de la musique, toujours avoir devant les yeux des *noires* et des *blanches*, des *croches*, des *doubles croches*, des *dièses*, des *bémols*, c'est quelque chose d'horrible ; aussi quand je me repose, mon repos est troublé, les notes que j'ai reproduites ont l'air de prendre un corps, je les entends bourdonner à mes oreilles et crier d'une voix discordante ; elles se déguisent en mélodies de toute nature, je les vois qui s'agitent devant moi, qui s'entrelacent, qui se mêlent sans s'accorder jamais, en confondant tous les tons ; c'est un chaos. Encore, encore, tiens, les voilà!

Il se leva, debout, l'œil fixe, et mit les deux doigts de chaque côté dans ses oreilles, pour échapper à l'affreux concert que son imagination créait.

— J'ai beau me boucher les oreilles, je les entends toujours, les voilà qui s'entre-croisent maintenant, et qui dansent autour de moi ; voulez-vous finir votre ronde infernale? attendez, je vais vous mettre en fuite.

En disant cela, il se redressa ainsi qu'un adepte des sciences occultes qui s'apprête à faire une évocation ; et, en étendant les bras devant lui, il répéta par trois fois ce mot :

Émilie, Émilie, Émilie !

Puis sa figure se rasséréna, son front se dégagea des nuages qui l'obscurcissaient, ses membres semblèrent s'assouplir, un demi-sourire glissa sur ses lèvres comme un rayon de soleil sur un rameau desséché, ét il se mit à dire d'un air de triomphe :

—Je savais bien, moi, que je les chasserais!

Alors, en signe de reconnaissance, il s'agenouilla de nouveau devant la petite table où Alfred l'avait vu, et murmura quelques paroles indistinctes qu'il était naturel de prendre pour des paroles de remercîments. Puis il tourna peu à peu la tête de gauche à droite, lentement et comme en mesure ; on eût dit que sa tête cette fois obéissait à un magnétisme musical qui réveillait toute son attention et absorbait toutes ses facultés ; sa figure s'épanouissait par degrés, passant par toutes les phases du plaisir, écoutant avec délire le crescendo qui éclatait en ce moment dans l'orchestre de son cerveau.

— A la bonne heure, dit-il, voilà du chant, voilà des mélodies ! Oh ! les douces voix qui proclament notre bonheur ! comme ces hautbois soupirent doucement, comme cette petite flûte gazouille et sautille, comme ces violoncelles expriment bien le bonheur ; le bonheur, image grave et qui doit avoir au moins une larme dans les yeux.

Il se leva de nouveau et promena sa main de droite à gauche comme un chef d'orchestre qui conduit ses musiciens à la baguette ; tantôt, avec une impatience nerveuse, il semblait presser la mesure et saccader le mouvement ; tantôt il arrondissait doucement l'avant-bras, le corps en avant, la tête penchée, comme s'il eût voulu, par son attitude même, exprimer le dessein de quelque modulation mélancolique et sévère ; tout à coup il s'arrêta, pour réfléchir un moment et dit à voix basse :

— Chut ! la voici, c'est elle !

Et alors du ton d'un amoureux qui déploie devant sa bien-aimée toutes les caresses et toutes les séductions de son langage :

— Émilie, dit-il, je suis riche maintenant, je ne suis plus le pauvre jeune homme que

vous avez connu autrefois, j'ai des diamants à mettre dans vos beaux cheveux, j'ai des robes magnifiques à vous donner, des cachemires d'Orient à faire envie aux reines; venez avec moi, venez : je vous conduirai dans mon palais, un palais magnifique que j'ai fait construire au bord d'une rivière, dans un pays délicieux, où l'air est parfumé, où les gazons sont toujours verts, où le ciel est toujours bleu; vous marcherez sur des tapis de fleurs, vous aurez des esclaves à vos ordres, des forêts d'orangers vous apporteront le tribut de leurs émanations; vous prendrez des bains dans des salles de marbre éclairées d'en haut par un jour mystérieux, les bengalis chanteront sous votre fenêtre et les oiseaux de paradis viendront becqueter le bout de vos ongles rosés; vous jouirez de toutes les délices, de tout le bonheur de la terre, et moi je ne demanderai en échange que ce que vous voudrez bien me donner, un peu de votre cœur pour prix de tout le mien.

Après cette longue tirade, débitée d'un ton emphatique et convaincu, il s'arrêta, et peu à peu, les images de bonheur qui semblaient avoir passé successivement sur sa figure, s'é-

loignèrent comme une troupe d'oiseaux que le vent disperse; sa figure redevint calme et presque triste, il passa la main sur son front, et, comme un homme qui s'éveille, il dit :

—J'ai rêvé. Est-ce que je suis fou?

Cette fois sa voix était redevenue naturelle et simple ; il se trouvait dans l'intervalle qui sépare les moments lucides des moments de folie, et sentait confusément, au reste d'émotion qui l'agitait, à l'excitation fébrile de ses nerfs qui survivait au délire même, que son esprit venait de s'abîmer en extravagantes visions.

— Travaillons, dit-il, j'ai perdu du temps.

Et il se rassit sur sa chaise dans la même position où nous l'avons déjà vu, le cahier de musique sur les genoux, et de nouveau il en parcourt les lignes avec une incroyable opiniâtreté. Or, pour expliquer à nos lecteurs les différentes scènes que nous venons d'indiquer, il est nécessaire de revenir quelque peu sur le passé, et de décrire physiologiquement les symptômes et les accidents divers de cette étrange maladie dont nous connaissons les effets maintenant.

Le lendemain même du jour où Jacques

Patru avait rencontré Alfred de l'Estorade, et s'était enfui en disant : — J'ai mon idée ! il avait quitté la petite chambre modeste, mais propre, qu'il occupait dans le haut de la rue des Martyrs, et vendu le peu de meubles et d'habits qui lui appartenaient; son mobilier se composait à peu près ainsi qu'il suit : une couchette, deux matelas, une commode, un secrétaire et quelques chaises, dont il se défit pour la somme de cent écus. Il chercha alors une rue bien étroite, bien obscure, où le prix des locations fût presque réduit à rien.

Une fois établi, il s'était présenté chez tous les chefs d'orchestre de Paris, leur demandant de la musique à copier, et, depuis ce moment, il avait travaillé sans relâche, ne sortant qu'une demi-heure par jour pour aller reporter l'ouvrage fait et solliciter de l'ouvrage à faire. De sa vie matérielle, il s'en occupait peu; ses habits tombaient en lambeaux; et, avec un petit pain de deux sous arrosé d'un verre d'eau, il passait sa journée tout entière. Par suite de ce travail excessif et de ces privations continuelles, le sang s'était rapidement porté au cerveau, comme il arrive dans les congestions cérébrales, ses

artères battaient avec violence, ses tempes se gonflaient, sa figure, tantôt devenait pâle et livide, tantôt ardente et pourprée. Peu à peu l'exaltation naturelle de son esprit s'était convertie en une fièvre intense qui paralysait sa raison et troublait la lucidité déjà altérée de ses pensées. Sauf quelques moments où la mémoire et le sentiment réel de la vie lui revenaient, il vivait dans une atmosphère de nuages et de ténèbres; dans certains instants de fatigue, les notes qu'il copiait prenaient une voix et presque une figure, tantôt se groupant en un chant ricaneur, tantôt s'isolant en longues fusées chromatiques; il entendait à la fois tous les timbres d'un orchestre discordant, le cri déchirant des violons, les ronflements de la basse, les sons fêlés de la clarinette, et alors ses membres tremblaient, la sueur lui coulait du visage, ses veines semblaient prêtes à se rompre et à livrer passage au sang qui bouillonnait dans ses vaisseaux; mais il n'en persistait pas moins dans sa résolution, et sa folie s'accroissait de son opiniâtreté.

Quelquefois, le soir, lorsque le dos penché à la clarté d'une maigre chandelle qui pro-

jetait sur les murs ses teintes blafardes, il prolongeait son travail du jour, il avait d'étranges visions : c'étaient mille tableaux bizarres et confus qui se succédaient comme dans un kaleïdoscope ; les hommes et les choses prenaient dans son esprit des couleurs fantastiques et des proportions surnaturelles ; d'autres fois il poursuivait quelque gracieuse mélodie qu'il était toujours près d'atteindre et qu'il n'atteignait jamais. Tantôt il voyait devant lui un palais étincelant de dorures et de clartés, des jardins superbes, des cascades diamantées, des fleurs et des oiseaux d'un autre monde ; puis, au moment où il mettait le pied sur le seuil de cette terre promise, de cette irritante chimère, le palais s'écroulait : cascades, fleurs, ombrages, tout disparaissait, et les oiseaux s'envolaient en sifflant.

Au fond de tout cela, son amour pour madame de Vas Concellos demeurait fixe et immuable ; il était devenu avare comme un vieux père qui amasse une dot pour sa fille. A mesure que le temps se passait, son besoin de privations et la force qu'il lui fallait pour les supporter semblaient s'augmenter ; le cer-

cle de ses jours allait, pour ainsi dire, en se rétrécissant, et il sortait encore moins souvent que de coutume, non pas que la honte de se montrer en public dans un état de délabrement trop remarquable fût devenue moins perceptible pour lui, mais il rêvait un accroissement de travail, et s'y livrait avec une énergie extraordinaire.

Le seul accident véritablement remarquable de cette existence en dehors de toutes les combinaisons et de toutes les hypothèses, fut celui que nous allons raconter :

Un jour, en passant sur le boulevard devant l'étalage d'un marchand de gravures, il aperçut une Sainte-Thérèse, et cette vue le frappa subitement ; il s'arrêta, contemplant dans une extase muette les traits de la sainte ; il resta une demi-heure environ, pensif et silencieux, devant cette image. Soit réalité, soit caprice de son imagination frappée, il avait cru reconnaître dans la gravure quelques-uns des traits de madame de Vas Concellos. Au bout d'une demi-heure, il se dressa sur ses talons, selon son habitude, et portant vivement la main à sa poche, il entra dans la boutique du marchand.

— Combien vendez-vous cette gravure? dit-il.

— Quarante sous, monsieur.

Il fit un mouvement de l'avant-bras comme pour tirer la monnaie qu'on lui demandait; mais, au même instant, une idée fatale lui traversa l'esprit, sa main retomba, il balbutia quelques mots d'excuse et sortit de la boutique sans emporter la gravure. Le lendemain, il revint encore devant l'étalage, et, cette fois, sa contemplation prit le caractère d'une attention plus sérieuse et d'une véritable analyse; il semblait vouloir décalquer dans son esprit les lignes qu'il apercevait sur le papier, il prenait ses mesures du regard, se gravait dans la mémoire les effets d'ombre et de lumière, les contours de la face, l'encerclure des yeux, les méplats des tempes et de la bouche; le surlendemain il fit de même, et ainsi pendant huit jours.

Alors, dans sa chambre, enfermé à clef, contrairement à ses habitudes, avec ce sérieux des fous qui, pour les gens sensés, est le spectacle le plus affligeant du monde, il se livra à ce qu'il appelait sa grande œuvre. Il pétrit longuement dans ses doigts de la mie

de pain, et composa, tant bien que mal, une figure qui, dans sa conviction, devait ressembler à la Sainte-Thérèse et, par contrecoup, à madame de Vas Concellos. En vérité, c'était quelque chose d'informe, un pitoyable jouet d'enfant.

Une fois d'idole créée, il la plaça debout sur une petite table du fond, et chaque jour il s'agenouillait devant elle, tantôt lui adressant des prières comme à une sainte, la traitant avec tout le respect mystique d'un disciple de Jansénius; tantôt lui parlant le langage caressant d'un amant idolâtre. Dans ses moments de délire, il s'imaginait voir la figurine s'agiter, lui tendre les bras, l'appeler, et alors c'étaient des élans convulsifs, des pleurs de joie, des exclamations de bonheur; pour celle qu'il aimait, il inventait les noms les plus doux, les caresses de mots les plus bizarrement amoureuses. Puis, l'accès passé, il se sentait redevenir faible, de grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues, et il se disait, comme Alfred de l'Estorade venait de lui entendre dire :

— J'ai rêvé, est-ce que je suis fou ?

Il se remettait à travailler, et le lendemain il recommençait.

Au fond, c'était une idée fixe qui le dévorait, une de ces idées qui grandissent de jour en jour et bourdonnent dans un cerveau malade au point de le faire éclater; c'était l'amour poussé jusqu'à la monomanie, et, par suite des fatigues du corps, devenu semblable à une lésion organique.

La scène dont Alfred de l'Estorade avait été témoin était le résultat quotidien de cette maladie que nous venons d'exposer et de décrire aussi fidèlement que possible; il en était ressorti, pour le diplomate, cette conviction douloureuse et inévitable d'ailleurs, que la folie de Jacques Patru avait pris des développements incurables. Il le regarda quelque temps encore en silence, toujours caché derrière la solive qui lui servait d'abri, et se demanda s'il était sage d'intervenir dans une pareille situation.

Pourtant, et quoique l'égoïsme fût le fond de son caractère, il se reprocha intérieurement ce mouvement de lâcheté. Si Jacques Patru était misérable, n'était-ce pas un devoir de venir à son secours? Or, pour lui, la

misère de Jacques Patru était avérée ; ses discours incohérents et vagues ne lui avaient pas même donné les lumières insuffisantes que notre récit vient de donner au lecteur, il s'en tenait aux propos de la vieille femme du premier étage : Si vous avez une pièce de 20 sous, donnez-la-lui, car il en a grandement besoin. Il avança donc la tête au niveau de l'angle que la poutre formait au-dessus de lui, et d'une voix douce et amicale prononça ce mot :

— Jacques.

Celui-ci tourna vivement la tête.

— Ne te mets pas en colère, continua Alfred, qui se rappelait toujours les habitudes gesticulatrices de son camarade, je viens ici en ami.

— Je n'ai pas le temps de t'entendre, dit Jacques en se remettant à son ouvrage, va-t'en.

— Mais, mon ami, ne repousse donc pas ainsi l'intérêt que je te porte.

— Je n'ai pas besoin de toi, dit Jacques; sais-tu copier la musique? fais-moi un rôle, veux-tu ?

— Mon pauvre Jacques, dit Alfred, voyons,

écoute-moi. Il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire, tu souffres, confie-moi tes souffrances.

— Va-t'en au diable, dit Jacques continuant toujours à écrire.

— Pourquoi t'enfermer comme un hibou loin du soleil? si c'est de l'argent qui te manque, n'as-tu pas des amis? veux-tu de l'argent? parle.

A cette dernière question, Jacques se leva en ricanant de l'air victorieux d'un enfant qui se prépare à faire une surprise à sa mère, il prit Alfred de l'Estorade par la main, le tira silencieusement avec lui jusqu'à l'autre extrémité de la chambre, se baissa, prit une boîte en bois blanc, et faisant résonner victorieusement un grand nombre de pièces de monnaie de toutes sortes, confondues pêle-mêle dans l'intérieur de la boîte :

— Vois-tu, dit-il, il y a 1000 francs là dedans.

— Et que veux-tu faire de ces 1000 fr.?

— J'ai mon idée, répondit Jacques mystérieusement.

— Tu es un homme étrange avec ton idée! dit Alfred. Et quelle est ton idée?

— Tu veux la savoir? c'est pour me la voler peut-être ; veux-tu t'en aller, voleur!

Alfred crut encore sentir en ce moment l'empreinte des doigts osseux de Jacques Patru ; par prudence il ne jugea pas à propos de se faire réitérer l'avertissement, et se retira précipitamment.

— Dans un an, lui cria Jacques Patru, j'aurai 1,500 écus, voilà mon idée.

Une fois descendu dans la rue, Alfred eut besoin de respirer pour se remettre un peu de l'étonnement et de l'espèce de terreur qu'il venait d'éprouver. La folie est pour les hommes une chose terrible, même quand elle est douce et mélancolique ; on s'apitoie sur le lit d'un malade, on est épouvanté devant la loge d'un fou. Peut-être est-ce à ce sentiment qu'il faut attribuer l'usage des Orientaux de considérer les fous comme des êtres privilégiés de Dieu ; la folie nous semble le renversement de toutes les lois naturelles, et alors nous nous rappelons instinctivement que celui-là seul qui peut tout créer, peut aussi tout détruire.

Cependant Alfred de l'Estorade ne se tint pas précisément pour battu, il retourna chez

Jacques Patru, et toujours il le trouva le même, c'étaient les mêmes privations, le même travail excessif et sans bornes, la même irritation d'esprit et de corps, la faim et le délire combinés.

Un jour, il s'avisa d'y mener un médecin, mais dès que Jacques Patru aperçut un étranger dans sa chambre, il devint furieux, et l'introducteur, par mesure de sûreté, fut obligé de prendre la fuite avec celui qu'il avait introduit.

Cette situation se prolongea huit mois. Alfred avait pris le parti de renoncer à une cure qui lui paraissait désormais impossible, lorsqu'un jour il rencontra Jacques Patru sur le boulevard, mais Jacques Patru métamorphosé. Sa figure était reposée et calme, et respirait ce sentiment de satisfaction qu'on éprouve, lorsqu'après un long labeur on rentre dans le désœuvrement ; sans être recherchée, sa mise était propre, l'habit noir qu'il portait dessinait assez élégamment sa taille ; la chrysalide semblait avoir brisé sa coque pour devenir papillon. Ce fut Jacques Patru lui-même qui, cette fois, aborda le diplomate :

— J'ai 1,500 écus, dit-il en lui parlant avec cet aplomb des monomanes qui suppriment toutes les circonstances de lieux et de temps.

— Et qu'en veux-tu faire? demanda Alfred.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il fallait à madame de Vas Concellos 1,500 écus à dépenser par jour?

A cette question inattendue, Alfred de l'Estorade eut peine à contenir le besoin de rire qui lui vint; pourtant il se contint, et du ton le plus sérieux qu'il put prendre :

— Eh bien? dit-il.

— Eh bien, j'ai mon idée : un jour! je le sais, rien qu'un jour! mais n'importe, c'est assez!

— Et après, demanda Alfred, que feras-tu?

— Dame! dit Jacques, c'est tout simple, je mourrai!

V

LE RÊVE RÉALISÉ.

Les dernières paroles de Jacques Patru : *Dame! après je mourrai,* contenaient une résolution si énergique qu'elles frappèrent l'esprit d'Alfred de l'Estorade. Ainsi la monomanie de Jacques Patru n'était point apaisée, comme sa métamorphose semblait l'indiquer d'abord. Ainsi, après avoir allumé dans sa tête une inconcevable ardeur au travail, après l'avoir aidé à supporter les plus terribles

épreuves, et à dompter pendant un an les atroces souffrances de la faim et du froid, son exaltation amoureuse, parvenue à son dernier période, pouvait lui faire jouer son avenir en un jour. Avoir son amour ou mourir, tel était le but qu'il s'était proposé. Mais comment devait-il atteindre ce but? Comment, avec la misérable somme d'argent qu'il avait si péniblement amassée, espérait-il séduire madame de Vas Concellos? C'était une pâle et éphémère fusée qui voulait lutter de clarté avec le soleil. De pareilles réflexions amenèrent Alfred de l'Estorade à conclure que Jacques Patru était définitivement fou; et alors le diplomate se retrouva. Toujours dépité de la leçon injurieuse qu'il avait reçue, il crut enfin entrevoir l'occasion de se venger. Il combina longtemps à part lui de petits moyens fort peu ingénieux au fond, mais qu'il crut ravissants. Il évoqua tous ces souvenirs de rouerie galante qui ont passé des romans de Crébillon fils aux *arie di bravura* des Frontins d'opéra-comique; il rejeta les uns, adopta les autres, et en vint enfin, après deux heures de flatterie intime, à s'arrêter à un plan qu'il déclara sublime et d'une exquise originalité.

Tout fier de ce triomphe où lui seul avait vaincu et où lui-même s'était couronné, bercé encore par les songes enchanteurs de l'amour-propre, Alfred de l'Estorade voulut immédiatement mettre à exécution son magnifique projet. Avant tout, il lui fallait Jacques Patru : c'était là l'auxiliaire qu'il voulut employer, c'était l'allié qu'il devait trahir. Pendant huit jours, il le chercha par tout Paris. En vain était-il retourné dans la mansarde où il l'avait découvert autrefois ; en vain avait-il fait sentinelle des heures entières dans la rue étroite et triste que Jacques avait si longtemps habitée ; en vain s'était-il enquis de lui, avec la plus grande politesse cette fois, auprès de la vieille fileuse qui croyait Jacques si misérable : il y avait un mois que Jacques n'était revenu, avait-elle répondu ; elle pensait qu'il était mort de misère au coin de quelque borne. Alfred commençait à désespérer. Le filet si bien ourdi, où il devait prendre madame de Vas Concellos, se romprait-il à la première maille? Fallait-il renoncer à une intrigue si bien inventée, à une victoire si flatteuse? Cette crainte tourmentait déjà le plus fin et le plus habile des diplomates, lorsque le hasard,

qui seul l'avait servi jusqu'alors, vint encore une fois à son secours.

Un soir que, pour la dixième fois peut-être, il faisait le guet sur le boulevard des Italiens, ne regardant, contrairement à son habitude, que les hommes, suivant à la course ceux qui passaient rapidement, interrogeant chaque ami qu'il rencontrait, et leur donnant le signalement de Patru, même sans espérer qu'on eût remarqué celui qu'il désirait si vivement, son attention fut tout à coup arrêtée par le galop rapide d'un cabriolet. A peine Alfred avait-il eu le temps de braquer son lorgnon sur la voiture qui brûlait le pavé, et pourtant il lui avait semblé reconnaître Jacques Patru dans cette voiture. Notre diplomate ne perdit point une minute à délibérer ; il partit, et ce fut à son tour à courir dans Paris. Heureusement pour le frêle et maladif jeune homme, la course ne fut pas longue. Vers le milieu de la rue Laffitte, le cabriolet s'arrêta, et Patru en descendit, tout morose et tout abattu, aussi triste qu'un malheureux qui renonce à sa dernière espérance. Alfred de l'Estorade, essoufflé et haletant, l'aborda tout à coup :

— Et ton idée? dit-il en supprimant les phrases intermédiaires qui servent d'ordinaire à amener les interrogations.

— Mon idée? Elle est nulle, impraticable, répondit Patru.

— Comment! tu ne songes plus à madame de Vas Concellos? Tu perds de gaieté de cœur les profits de ton sacrifice? Tu refuses de poursuivre l'accomplissement de tes rêves?

— Hélas! je me suis trompé, dit Jacques Patru en sanglotant; j'ai cru qu'après un an de souffrance et de macérations, la porte du bonheur me serait ouverte; j'ai cru que, moi aussi, je pourrais atteindre à la félicité céleste. Insensé que je fus! mon ange a détourné les yeux de moi; il m'abandonne. Je n'ai plus qu'à mourir!

Alfred de l'Estorade, à ces derniers mots, comprit que la folie de Jacques Patru était plus intense que jamais; aussi reprit-il avec triomphe :

— Eh bien, je veux te sauver, moi; ce que tes efforts n'ont pu faire, je le ferai : je te mènerai chez *elle*.

— Oh! merci! s'écria Jacques en saisissant les deux mains d'Alfred de l'Estorade; puis il

ajouta avec une effusion croissante : Va, ne crois pas que je sois indigne de paraître devant elle ! Voilà deux ans que je ne pense qu'à elle ; pour elle, j'ai affronté les mépris du monde ; pour elle, j'ai bravé toutes les tortures de l'esprit et du corps ; pour elle, je me suis condamné à la solitude, au jeûne, à la prière. Et puis, quand je suis sorti de cette tombe où je m'étais enfermé avant le temps ; quand, plein de joie et d'espérance, j'ai voulu lui apporter mon cœur, purifié de toute idée qui n'était pas *elle*, je n'ai pu ni l'atteindre ni la voir presque. Tout à l'heure encore je la poursuivais, et elle m'a échappé !

Alfred semblait ému par l'expression vraie et poignante de la douleur de Jacques ; il garda quelques instants le silence, et enfin, répétant la promesse qu'il lui avait déjà faite :

— Console-toi, dit-il, je te mènerai chez madame de Vas Concellos. Mais que voulais-tu faire, continua-t-il d'un ton plus dégagé, des quinze cents écus que tu as gagnés si laborieusement ?

— Que sais-je ! répondit Patru avec plus de calme ; j'avais fait un beau songe. Je vou-

lais lui offrir une fête où j'aurais appelé à mon aide toutes les merveilles de la terre : les parfums de l'Orient et les arts de l'Occident ; les fleurs, les perles, l'harmonie des oiseaux, la danse des femmes ; toutes les beautés d'ici-bas, je les aurais jetées pêle-mêle à ses pieds ; amour, bonheur, richesse, j'aurais tout dépensé en un jour !

— Pauvre fou, avec quinze cents écus ! pensa Alfred ; et il reprit, en serrant la main de Jacques : Espère donc maintenant ; cette fête, tu la donneras, et j'en serai l'ordonnateur.

Le lendemain de cette entrevue, Alfred de l'Estorade présenta Jacques Patru à madame de Vas Concellos. Jacques Patru fut reçu par madame de Vas Concellos avec grâce et dignité, et accueilli avec un grand empressement et une sorte de respect par tous ceux qui étaient présents à cette réception. Un murmure approbatif s'était échappé des divers groupes qui remplissaient l'appartement, au moment où Jacques Patru avait apparu dans le salon ; on s'était levé à son entrée ; tous ceux devant lesquels il était passé s'étaient inclinés comme devant le génie ou la puissance ; et bientôt, après avoir salué la maî-

tresse de la maison, Jacques Patru s'était vu entouré de complaisants qui s'évertuaient à lui plaire. S'il discutait, on était immédiatement de son avis. Eût-il émis l'opinion la plus extravagante, on l'aurait trouvée sensée; eût-il dit la parole la plus sotte, on l'aurait déclarée charmante. Cet accueil, loin de produire un effet fâcheux sur l'esprit de Jacques Patru, l'avait au contraire encouragé dans son projet, et avait pour ainsi dire doublé ses facultés réelles. Il fut donc véritablement spirituel, éloquent même parfois. Il soutint avec une verve audacieuse des paradoxes contre l'industrie et en faveur des arts. Le succès le plus étrange couronnait tous ses discours, et madame de Vas Concellos elle-même semblait applaudir parfois le nouveau venu si choyé, si caressé par la foule.

Or, voici l'explication de cet étrange succès : Alfred de l'Estorade, que nous savons si profondément rancunier, avait trouvé enfin l'occasion de se venger des dédains de madame de Vas Concellos, et l'avait saisie avec promptitude. Le plan qu'il avait si savamment imaginé, qu'il avait si soigneusement préparé, il en avait ce jour-là commencé l'exécution, et

jusqu'à présent il réussissait à merveille. Voyez quelle avait été son adresse : pour mystifier à la fois beaucoup de ses amis et madame de Vas Concellos, il avait donné à Jacques Patru des millions ; il en avait fait un de ces créoles dont la fortune est sans limites, dont les désirs sont aussitôt satisfaits que formés, dont l'amour de la dépense est poussé jusqu'à la prodigalité biblique de l'Enfant prodigue. Il lui avait acquis d'immenses prairies américaines, des sucreries, des cafeteries, des domaines de toute espèce, dont un cheval au galop n'aurait point fait le tour en une semaine, et dont les revenus se montaient, bon an mal an, à un million d'écus; on peut croire même qu'il avait été jusqu'à le gratifier d'une mine d'or au classique Pérou. Toutes les exagérations avaient paru excellentes à Alfred de l'Estorade et devant le conduire à son but dans un temps très-rapproché. En Italie, toujours selon le dire de notre diplomate, Jacques Patru possédait une villa délicieuse au bord de l'Adriatique; sur les monts qui dominent le Rhin, un manoir féodal; dans les montagnes d'Écosse, un donjon gothique que Walter Scott avait décrit; en

France enfin, à la porte de Paris, une propriété toute royale. C'était la liste de Leporello; seulement, en place de maîtresses, Alfred de l'Estorade y avait lu des noms de châteaux.

Ces diverses indiscrétions avaient d'ailleurs été faites avec assez de tact : tantôt c'était à propos de la fortune d'un autre qu'il augmentait celle de Jacques Patru, tantôt c'était en gémissant sur la médiocrité de ses propres rentes qu'il avouait le chiffre considérable de celles de son ami ; une autre fois, il critiquait un parc qu'il venait de parcourir, et, après en avoir tracé un d'une magnificence fantastique, à la fin de sa description il nommait Jacques Patru l'heureux possesseur de ce Paradis. Alfred de l'Estorade jouait sans cesse le rôle du chat dans l'histoire du marquis de Carabas ; et il ne le jouait pas en vain, car madame de Vas Concellos était aussi crédule que le roi du conte de Perrault. Il résulta donc de tous ces manéges qu'au bout de huit jours, Alfred de l'Estorade n'avait plus qu'à présenter Jacques Patru chez madame de Vas Concellos pour le faire recevoir comme un prince des *Mille et*

une *Nuits*. Et voilà pourquoi nous avons vu le diplomate si impatient de trouver le pauvre monomane si dévoué à son service ; et aussi voilà pourquoi, la fièvre amoureuse de Jacques aidant, les rôles avaient été si bien remplis dans cette comédie.

Plusieurs jours se passèrent durant lesquels Jacques Patru se reprit à l'espérance, grâce à l'habileté qu'Alfred de l'Estorade employait pour cacher à son ami la véritable cause qui le faisait si bien voir par madame de Vas Concellos. Un matin cependant Jacques entra chez Alfred, la figure pâle, les traits décomposés, l'abattement empreint sur toute sa personne. Sa folie, qui semblait se calmer peu à peu, avait-elle augmenté tout à coup ? Un nouvel accès, plus violent et plus funeste que les précédents, était-il imminent ? Alfred voulut s'en assurer.

— Qu'as-tu donc ? dit-il à Jacques en le traitant encore comme au temps de sa monomanie, et en arrivant, sans préparation et sans transition, au fait de son discours.

— Je suis bien malheureux ! répondit Jacques en soupirant.

Puis, après un instant de silence :

— Certes, continua-t-il, tu m'as rendu un grand service en me conduisant auprès de celle que j'aime à l'égal de Dieu ; mais, je ne sais, il me semble qu'elle ne m'aimera jamais, *elle ;* et puis, je n'ose pas lui avouer mes pensées, je suis gêné par ce monde qui a toujours les yeux sur moi, dont l'admiration me pèse, dont l'encens me fatigue. Si je pouvais la voir comme je l'avais rêvée, dans un jardin superbe, avec des fleurs autour de nous et le concert des oiseaux sur nos têtes ! Si je pouvais la voir ainsi, j'épuiserais en un instant ma part de bonheur terrestre ; et après, heureux et résigné, j'irais l'attendre au ciel.

Nous y voilà, pensa Alfred ; et, prenant un air de protection douce et bienveillante :

— Écoute, je t'ai dit que je serais l'ordonnateur de la fête que tu as rêvée, et ce n'était point là une vaine promesse. J'ai réfléchi longtemps au moyen de te ménager le jour de bonheur qui doit, pour toi, compenser toutes les souffrances de ta vie ; j'ai conçu un projet qui sera bientôt mûr. Tu seras roi pour un jour d'un magnifique domaine, et je m'engage à t'amener la bienheureuse femme qui a

su t'inspirer une passion si exclusive, si rare à notre époque. Ne t'inquiète point, du reste, de détails mesquins et indignes de toi. Envoie-moi les 1,500 écus que tu destinais à te procurer toutes ces jouissances éphémères, je me charge de tout ; quant à toi, mon poëte, remonte planer au-dessus des nuages, d'où tu ne descendras que pour régner.

A mesure qu'Alfred de l'Estorade parlait, la figure de Jacques se rassérénait, l'espérance et l'amour rendaient aux lignes de son visage leur pureté primitive, et ce fut la joie dans le cœur qu'il quitta son ami pour ne le revoir qu'au jour de sa félicité.

Il suffit d'un mois à Alfred de l'Estorade pour réaliser le rêve de Jacques Patru. Il conta, à sa manière, la monomanie de l'artiste à un de ses amis, véritablement millionnaire celui-là, lui vanta le spectacle qu'il préparait ; seulement il réclama de lui la salle où la pièce devait être représentée. Le millionnaire se prêta volontiers à cette folie, et il offrit au diplomate, pour un jour, son château, son parc, ses équipages, ses domestiques ; en un mot, les décors et les comparses.

Par une belle journée d'été, vers deux heures de l'après-midi, une calèche à quatre chevaux noirs, menés à grandes guides, sortit de Paris par la barrière d'Enfer. Deux domestiques à livrée verte galonnée d'argent étaient assis derrière le brillant équipage que conduisait avec facilité un jeune homme mis avec la plus parfaite élégance : un habit bleu, arrondi sur les hanches (mode nouvelle en 1836), faisait ressortir sa taille menue mais délicate ; un pantalon blanc, un gilet de soie d'une coupe merveilleuse, une chemise de la toile la mieux tissue, un jabot en dentelle de Malines, un chapeau gris à longs poils qui s'ébouriffaient au vent, et les gants blancs de rigueur complétaient l'habillement de ce modèle de la *fashion* parisienne. Auprès de lui se tenait roide et respectueux un troisième domestique qui, à sa livrée légèrement variée, pouvait passer pour le cocher, tout prêt à remplacer son maître à la moindre fatigue qu'eût montrée ce dernier. Le maître n'eut pas le temps, du reste, d'éprouver un instant de lassitude, car l'amble des chevaux était si rapide et si régulier qu'ils eurent en moins d'une demi-heure

dépassé Bourg-la-Reine, et monté la côte de Sceaux. Leur train ne diminua pas de vitesse en traversant la petite ville, et il eût fallu un œil bien exercé pour distinguer au passage l'admirable personne qui était mollement étendue dans le fond de la voiture. Cette calèche, conduite par Alfred de l'Estorade, et qui roulait alors sur le sable fin d'un parc magnifique, amenait madame de Vas Concellos au château que nous allons décrire.

Entre Fontenay aux Roses et le Plessis, au pied d'une colline boisée dont les allées à haute futaie descendent des différents points vers un parterre de fleurs artistement disposées, est assis un château à l'italienne aussi grandiose qu'élégant. Son péristyle à colonnes d'ordre composite, ses douze fenêtres du premier à lignes prolongées et à sculptures pleines de caprices et de goût à la fois, ses croisées du second ornées à la façon renaissance, sa toiture en terrasse garnie de vigne vierge forment un ensemble qui doit satisfaire en même temps les amateurs de l'art et du comfort. Si d'abord la vue est flattée par l'harmonie des diverses parties de cette délicieuse habitation, on comprend ensuite avec

plaisir au second coup d'œil que l'intérieur doit être composé d'une de ces longues galeries-salons et de plusieurs de ces petits appartements qui l'emportent de beaucoup sur les grandes salles carrées et hautes de plafond qu'habitaient le gentillâtre de Picardie aussi bien que le prince du sang royal sous Louis XIV.

L'intérieur, en effet, répond à l'idée qu'on s'en est faite. Le rez-de-chaussée est divisé en trois pièces oblongues, une salle à manger à colonnes en marbre blanc, à parquet en mosaïque, à plafond lambrissé d'or, une salle de billard aux panneaux peints à fresque, et une office remplie de bahuts en ébène, où la porcelaine vieux-Sèvres joute de coquetterie et de *rococo* avec la porcelaine de Chine la plus délicieusement grotesque. Le premier n'est composé que d'une galerie de tableaux flanquée de deux chambres de repos, l'une tendue en soie bleue, l'autre en châlis blanc. Dans cette galerie, les paysages de Salvator-Rosa sont côte à côte avec ceux de Paul Huet, les sublimes prairies flamandes de Paul Potter n'écrasent pas de leur supériorité la vallée d'Auge peinte par Brascassat, des portraits

de Titien regardent sans dépit la délicieuse odalisque d'Ingres, une *Cène* de Paul Véronèse côtoie sans l'écraser la *Procession de la madone du Cimabué*, par Eugène Goyet, et le *Triomphe de Trajan* de Delacroix ne pâlit pas en face d'une bataille de Rubens. Au second, c'est le mystère, c'est l'amour : des boudoirs en rotonde meublés de sofas, et dont les jalousies baissées, les rideaux épais, les portières en tapisserie ne laissent parvenir aucun bruit du dehors, des *retiri* parfumés et éclairés de jour comme de nuit par des bougies de diverses couleurs, en un mot de quoi satisfaire aux désirs les plus extravagants de la coquette la plus capricieuse.

Madame de Vas Concellos n'accorda qu'un regard distrait à une partie des richesses que nous venons d'énumérer. Après avoir salué avec une grâce enchanteresse Jacques Patru qui l'attendait sur le perron du château, après lui avoir débité du bout des lèvres quelques compliments d'une politesse exquise, madame de Vas Concellos accepta avec empressement le repos que Jacques Patru lui offrit, pour se remettre des fatigues d'un voyage de quarante-cinq minutes. Elle traversa rapidement

la galerie, se dirigea vers le boudoir bleu qu'elle entrevoyait de loin, et s'arrêtant sur le seuil :

— Messieurs, dit-elle aux deux cavaliers qui l'avaient accompagnée jusque-là, je suis à vous dans une heure.

C'était une reine qui congédiait ses courtisans.

Alfred de l'Estorade et Jacques Patru la quittèrent ensemble.

Quand ils furent descendus dans le parc, ce fut Jacques Patru qui parla le premier.

— Qu'elle est belle! dit-il, mais qu'elle est fière!

— Que veux-tu, cher, répondit Alfred, il faut la prendre comme elle est. Puis avec un ton dégagé, et dans l'intention évidente de détourner la conversation, il ajouta : A propos, comment trouves-tu ce château?

— Fort beau, répondit Jacques réprimant un reste d'émotion, mais fort insignifiant; excellent pour ce que j'en veux faire, détestable pour ce que j'en ferais s'il m'appartenait.

Que veux-tu dire? Explique-toi, continua Alfred.

Rien de plus facile, reprit Patru. Cet édifice est beau comme ligne d'architecture, ses proportions me semblent bien gardées; mais que signifie l'intérieur? Des salles énormes pour des laquais, des salons vides d'intérêt pour les maîtres; du luxe et puis encore du luxe, et point de vraie richesse. Que dis-tu toi-même d'une belle tête sans esprit?

— Es-tu fou d'apprécier ainsi un lieu délicieux, plein d'élégance et de comfort!

— Mais, ce comfort, à quoi sert-il pour la véritable vie de l'homme, celle de l'âme, du génie? à tout émousser, tout affaiblir, tout éteindre, à favoriser les lâchetés de l'existence physique, à féminiser l'homme.

— Cher, tu t'abuses singulièrement; ce comfort sert à toutes les jouissances du corps et des sens, et ce bien-être, à son tour, réagit sur l'âme et le génie; il rend l'âme plus calme et plus tendre, il rend le génie plus libre et plus actif, car il le dégage de tous les embarras matériels qui l'entravent dans les conditions inférieures. Ne sais-tu pas, toi, poëte, artiste, que le comte de Buffon n'écrivait ses belles pages qu'en manchettes de point d'Angleterre, et que le chevalier Gluck

faisait répéter ses opéras en habit de soie et en épée à gros nœud de ruban?

— Je sais aussi que Mozart et J.-J. Rousseau ont fait leurs chefs-d'œuvre dans un cinquième étage. Il est vrai qu'ils les eussent également composés dans un château, s'ils eussent été plus riches. Le génie nous suit partout, dans un cachot ou sur le trône. Mais je suppose l'un ou l'autre propriétaire de ce beau domaine, Mozart, par exemple; que penses-tu qu'il aurait fait de cette salle à manger, dont les colonnes en marbre blanc soutiennent un si beau plafond?

— Parbleu, répondit Alfred en riant, ce que tu en ferais toi-même: une salle de concert, n'est-ce pas?

— Eh! oui, une salle de concert, un temple à tous les sentiments divins qui naissent de l'harmonie!

— Et où dînerait-on, avec tes cencerts? demanda Alfred.

— Où l'on voudrait, où l'on pourrait! s'écria Jacques s'échauffant par degrés. Qu'importe le corps quand l'âme èst ravie dans les cieux, quand l'homme n'appartient plus à la terre! Oui, j'y ferais une salle de concert, et

là je rassemblerais les musiciens les plus habiles, je réveillerais les chefs-d'œuvre des Léo, des Durante, des Pergolèse, des Marcello, des Gluck ; on les exécuterait devant *elle* et moi ; nous serions tous deux seuls devant notre orchestre immense ; nous éprouverions ensemble les impressions tendres ou sublimes, ensemble nous nous élancerions sur les ailes de la mélodie jusqu'aux régions célestes, nous en descendrions ensemble pour planer avec l'harmonie sur tous les phénomènes de la nature, les torrents, les tempêtes, les mers soulevées, les volcans en courroux ! Conçois-tu ces sensations, ce délire, et la félicité de deux êtres sympathiques qui les éprouvent à la fois!

— Fort bien, fort bien, interrompit Alfred, mais je trouve passablement égoïste de les goûter seuls avec ta belle.

— Tu me calomnies trop vite, je n'ai pas tout dit : j'ai plus d'amour pour mes semblables que tu ne penses. Après avoir savouré ces délices, j'en ferais un moyen d'éducation public et de bonheur national. La musique est une source de jouissances donc l'accès est à peu près interdit au peuple ; et pourtant quelle influence elle aurait sur lui, sur sa

moralité, sur sa civilisation, si on savait employer cet art à propos, et le faire agir sur ses organes !

— Ah ! te voilà législateur ! bravo, bravissimo !

— Et pourquoi pas ? serais-je donc le premier qui eût employé ce moyen pour rassembler les hommes, les policer, leur imposer des lois bienfaisantes ? Sans parler des Orphée, des Amphion, de toutes ces traditions mythologiques dont vous riez, vous autres, aujourd'hui ; la harpe des Bardes n'était-elle pas sacrée en Écosse, comme le psaltérion en Palestine ? Mais, à tout prendre, j'ai de moins hautes prétentions, moi : je dis seulement que je rassemblerais de temps en temps le peuple de mon voisinage, que je leur ferais entendre de la musique par gradation de science et d'élévation, selon les progrès de leur intelligence, commençant par le simple pour arriver au composé. A mesure qu'ils comprendraient et qu'ils se montreraient sensibles, je les initierais à des œuvres plus savantes, et je les amènerais ainsi jusqu'à sentir les beautés de Don Juan, du Freyschutz et de Guillaume Tell.

— Mais voilà vraiment une idée admirable ; et si, par hasard, ils allaient aimer mieux le plain-chant de la paroisse ou le vaudeville du cabaret ?

— Peut-être au commencement, répondit Jacques sans relever l'épigramme d'Alfred, mais peu à peu le goût s'infiltre, les sens obtus se dégagent, s'éveillent, se passionnent ; ce qui n'était qu'un bruit devient un langage, qu'une sensation un sentiment, qu'une habitude un plaisir. Mon petit peuple élève son intelligence jusqu'à ces jouissances immatérielles, devient meilleur, plus doux, plus religieux ; son éducation musicale est commencée, et mon village devient un village modèle en France ; le tout, grâce à la musique et à mon institution des concerts progressifs. Ne trouves-tu pas que ce résultat vaut bien celui des dîners splendides ?

— Mille fois mieux sans doute, et pourtant je regrette que mon nouvel Amphion, après avoir charmé les oreilles de son peuple, ne l'invite pas à quelque rafraîchissement sur l'herbe. Les pelouses de ce parc pourraient bien servir...

— Tu crois plaisanter, Alfred ; eh bien !

si j'étais le possesseur de ce château et de la grande fortune qu'il suppose, oui je donnerais de ces fêtes champêtres ; j'y assortirais la musique convenable, et les hautbois de la Suisse y feraient entendre les ranz des vaches les plus naïfs, tandis qu'on s'abreuverait du lait de mes étables.

— Cher berger du Lignon, quel dommage que tu ne sois pas né sur le fleuve de Tendre aux beaux jours de d'Urfé et de l'aimable Scudéry !

— Tu ne me regardes que d'un côté, repartit Jacques, c'est plus commode pour la plaisanterie ; mais sache que ce tendre pasteur deviendrait bientôt un généreux guerrier, un sévère moraliste. Tantôt les fanfares de Gluck éclateraient au milieu des délices du parc, et l'air : *Votre général vous appelle* changerait tous ces plaisirs en enthousiasme belliqueux ; tantôt je ferais tonner devant ce peuple heureux *la marche au supplice* d'Hector Berlioz, et, au lieu de courir un jour à des spectacles sanglants comme une troupe de Cannibales, il frémirait de la cruauté des bourreaux et apprendrait à haïr les tyrans.

— Mais ce que tu dis est vraiment prodi-

gieux, tu réalises tous nos opéras. Et ces longues écuries si bien remplies, si bien tenues, qui sont dans l'aile qui suit la salle à manger?

— Changées en jolies chambres. Dans chacune d'elles un pupitre au lieu d'un ratelier.

— J'entends, tes musiciens...

— Auraient là leurs appartements, interrompit Jacques vivement; ne valent-ils pas mieux que des chevaux de course; et le club Jockey ne doit-il pas faire place à celui des arts?

— Rien de mieux. Et ces larges serres dans l'autre aile du bâtiment?

— Je les laisserais pour les femmes : il y a sympathie entre elles et les fleurs; ce sont, les unes et les autres, les plus belles créations de Dieu.

— Charmant! s'écria Alfred en ne dissimulant plus sa gaieté; j'estime que tu ne ferais pas mal un rôle de petit prince d'Allemagne dans un vaudeville de M. Scribe. Mais réponds-moi, cher, crois-tu que tout ce faste des beaux-arts, si agréable aux yeux et aux oreilles, contribue pour beaucoup au bonheur de son possesseur?

— Il contribue du moins à l'honneur de sa

vie, quand il n'est que riche; et à sa gloire, lorsqu'il a du génie.

— Eh quoi! tu te payes encore de ces grands mots! reprit Alfred en riant. Qu'est-ce que la gloire, je te prie? Je pensais que tu avais laissé tomber ces idées creuses sur le seuil du collége. Postérité, gloire, immortalité! ah! ah! ah! quelle illusion! Crois-moi, la plus solide des renommées est celle dont on jouit de son vivant, et surtout la renommée de l'opulence. Ainsi Fouquet sous Louis XIV, Bernard sous la Régence, Beaujon sous Louis XV, Thélusson sous Louis XVI, et trois ou quatre banquiers de nos jours...

— Oses-tu bien confondre, dit Patru avec une sorte d'indignation, ces renommées-là avec la gloire? Que m'importe qu'on me nomme dans cent ans, si ce n'est avec admiration? Qu'est-ce que la renommée de la richesse auprès de celle du génie? Et puisque tu cites des opulents célèbres, quel homme de cœur n'aimerait mieux avoir été Racine que Fouquet, Voltaire que Bernard, Gluck que Beaujon, et Grétry que Thélusson?

— Cher, ne t'échauffe donc pas; j'ai le plus profond respect pour la gloire et pour les ta-

lents qui la donnent, répondit Alfred redevenant diplomate; mais encore une fois le comfortable a du bon, et la richesse qui le procure n'est pas sans charme.

— O siècle du positif! interrompit encore une fois Patru avec chaleur ; siècle d'or et de boue, que la langue que tu parles est âpre à mes oreilles! Alfred, tu ne me convertiras point. Je vis de l'imagination, de la pensée, de l'idéal : ce sont là mes aliments, et ils ne s'achètent pas, ceux-là! Je suis plus riche que toi : je vis pour *elle*... c'est mon principe et ma fin, c'est mon ressort et ma flamme. Sans l'art plus d'idées dans mon cerveau; sans *elle* plus de sentiment dans mon cœur!

Aussi, ajouta-t-il après un moment de silence, et d'un air profondément convaincu :

— Aussi j'y suis bien décidé, aujourd'hui la vie, et demain la mort.

VI

LA TRAHISON.

Durant cette longue conversation, Alfred et Jacques avaient parcouru une partie du jardin anglais qui s'étendait, avec la variété de ses plantations et par les mille sinuosités de ses allées, jusqu'à un quart de lieue environ du château. Quand ils revinrent sur leurs pas, ils aperçurent, à la fenêtre du boudoir bleu, la noble et belle figure de madame de Vas Concellos. Ce leur fut comme

un signal de retour : ils rentrèrent. Aussi bien les invités commençaient à arriver, et la présence de Jacques Patru devenait nécessaire. Les invités étaient pour la plupart des habitués du salon de madame de Vas Concellos : quelques gentilshommes sans emploi, mais non sans une certaine fortune ; des parasites à vingt mille francs de rente, sorte de gens qui ont assez d'aisance pour avoir voiture, pour être habillés richement, pour mener un certain train au dehors, mais qui n'ont ni domaines ni propriétés, ni maisons de ville, ni maisons de campagne, qu'on reçoit, mais qui ne reçoivent jamais ; enfin des désœuvrés, c'est-à-dire de beaux jeunes gens frisés, pommadés, lustrés, épinglés avec soin, bien cravatés et bien sanglés, race impérissable qui s'est appelée, selon les temps, petits-maîtres, beaux fils, incroyables, et qui s'intitulent maintenant *dandys*.

Jacques fut fort embarrassé des félicitations qu'on lui prodigua. Il commençait à sentir que son rôle serait difficile, et ce rôle lui répugnait d'ailleurs. Comment répondre à ces mille questions qu'on lui faisait de toutes parts sur la valeur de son château ? Comment affron-

ter ces flatteries qui ne revenaient qu'à des millions fictifs? Comment accepter ces remerciments qu'il ne méritait que pour un jour? Quelle gratitude exprimer pour ces offres de service qui ne s'adressaient qu'à un coffre-fort absent? Heureusement Alfred de l'Estorade comprit la position perplexe où se trouvait Jacques Patru, et vint le délivrer de la lourde reconnaissance de ses invités. En homme habile, il sut dérouter la curiosité: ses réponses évasives, son langage des roués de bon ton, ses expressions finement entremêlées de louanges et d'ironie, maintinrent les plus acharnés; et bientôt on le laissa libre aussi, et chacun alla se placer auprès de madame de Vas Concellos, dont la beauté et l'esprit, joints à une aisance parfaite, attirèrent comme toujours l'attention générale. Elle sembla donc réellement présider à la fête, et son amour-propre flatté permit à Jacques Patru de s'éclipser, et, au milieu de cette foule, de ne s'occuper que d'elle seule.

Tout allait selon les désirs d'Alfred de l'Estorade: le dîner, habilement commandé, splendidement servi, la salle magnifique où il se donnait, le parfum des fleurs qui en-

touraient la table, le fumet des plats, les fumées du vin, tout ce luxe matériel, si nul aux yeux d'un seul, si goûté par chacun des invités, occupa la plus grande partie d'une soirée qu'Alfred voyait s'avancer avec joie, que Jacques voyait s'écouler avec douleur.

Le dîner achevé, Patru, dont la figure pâle et mélancolique contrastait vivement avec les visages incandescents des convives, prit pour la première fois la main de madame de Vas concellos, et la conduisit dans un salon, où un concert était préparé, et dont les fenêtres ouvertes laissaient voir la resplendissante illumination du parc. Puis, comme il se sentait trop ému pour prodiguer devant tous un encens banal à une femme qu'il adorait saintement, il alla se mêler à un groupe qui écoutait un quatuor de Beethoven. Alfred, au contraire, vint hardiment se placer sur le canapé où s'était assise madame de Vas Concellos, en s'efforçant de détourner son attention de la musique pour l'arrêter aux galanteries qu'il lui débitait en abondance. Au quatuor succéda l'inévitable chanteur de romances, dont la vue impressionna péniblement Jacques Patru, mais qui

fut salué par l'assemblée d'un murmure d'approbation. Le chanteur conquit tous les suffrages, moins cependant celui de Jacques Patru.

Depuis quelques instants même ce dernier donnait des signes non équivoques d'impatience; ses mains se promenaient sur ses genoux avec acharnement; ses joues étaient devenues pourpres; ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé. Enfin, quand l'impitoyable chanteur eut terminé son chapelet, lorsque sa dernière roulade eut été se perdre dans les applaudissements de l'assemblée, Jacques s'élança impétueusement au piano, et sans donner le temps aux chuchotements de s'apaiser, il lança ses doigts sur le clavier, qui retentit aussitôt d'accords larges et majestueux. Bientôt le silence se rétablit; la brusque apparition du virtuose et son visage inspiré piquaient la curiosité des auditeurs, et chacun prêtait l'oreille avec une merveilleuse attention. Après un prélude brillant, dans lequel les notes élevées s'entre-suivaient avec une rapidité et une précision admirables, tandis que des basses vigoureuses asseyaient l'harmonie, on entendit sortir un chant simple, naïf, pas-

sionné ; celui-là n'appartenait pas à Jacques Patru : c'était le chant de Zerline au second acte de Don Juan. Mais cette mélodie semblait s'exhaler de l'âme de Patru ; ces accords délicieux devenaient les siens tant il les disait avec amour. Un murmure de plaisir sortit de toutes les bouches, et fut aussitôt réprimé par la crainte de perdre une seule de ces notes magiques. Patru ne s'était pas mis au piano pour faire admirer son talent. Dans tout ce monde qui l'entourait, il ne voyait qu'une seule personne ; c'était à elle qu'il voulait parler, et il empruntait à la musique ce qu'elle a d'expression suave et amoureuse, pour lui faire comprendre un secret que ses lèvres n'avaient pas osé lui révéler. Bientôt à ces phrases touchantes succédèrent des phrases capricieuses et comme entrecoupées de plaintes et de soupirs ; puis vint un *andante* dont la mélodie indécise était, dans la pensée de l'artiste, l'expression d'une douce et vague espérance. Une larme brilla sous la paupière du malheureux Patru ; mais ici son regard, qui se détachait à chaque instant des touches de son piano pour aller se reposer sur la belle figure de madame de Vas Concel-

los et y puiser l'inspiration, venait d'être douloureusement frappé : il l'avait vue distraite et livrée tout entière à la conversation de l'Estorade. En un instant ses doigts s'arrêtèrent; il laissa lourdement tomber ses bras à ses côtés, et inclina la tête sur sa poitrine.

Le dialogue vif et animé qu'échangeaient entre eux l'Estorade et madame de Vas Concellos ne les occupait pas tellement qu'il empêchât les sons du piano d'arriver à leur oreille comme un murmure confus, et l'interruption subite de ce bruit leur fit détourner rapidement la tête. L'Estorade courut vers Jacques Patru, et, lui prenant la main, il la serra fortement en s'écriant, de manière à être entendu de tous les assistants:

— Pauvre garçon, il a succombé comme un devin sous le dieu qui l'agitait!

Les applaudissements que la surprise avait retenus éclatèrent aussitôt de toutes parts; les uns applaudissaient parce qu'ils étaient émus, les autres parce qu'ils se faisaient un devoir de le paraître, et tous croyaient à l'heureuse influence de ces bravos sur les fibres de l'artiste. Patru sortit enfin de son assou-

pissement, mais son regard demeura morne et abattu : il n'avait rien entendu, il ne se rappelait rien. Il quitta le piano comme il eût quitté un siége placé dans le coin le plus reculé du salon, sans se soucier du spectacle qu'il donnait, sans penser même qu'il se donnait en spectacle. L'Estorade l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée qui livrait un passage à l'air frais de la nuit et aux émanations parfumées du jardin ; alors seulement Patru parut se reconnaître.

— Que te disait-elle? lui demanda-t-il d'une voix altérée. Au moins te parlait-elle de moi?

— Je puis te le jurer, mon cher Jacques, c'est de toi que nous causions.

En ce moment, madame de Vas Concellos s'avançait vers eux, le sourire sur les lèvres, mais sa démarche était visiblement empruntée, et dans son sourire il y avait à la fois de l'ironie et de la pitié. Cette femme, qui possédait si parfaitement les habitudes du grand monde, cette femme qui louait mieux qu'une autre, qui mieux qu'une autre savait dire ces jolis riens qui semblent quelque chose parce qu'ils partent d'une bouche charmante et s'adressent à l'amour-propre, paraissait hésiter

cette fois à rompre le silence. Cependant n'était-elle pas le premier personnage de la fête? et lorsque chacun des invités avait payé son tribut d'éloges, ne devait-elle pas à son tour quelques paroles de remercîment à l'artiste? Enfin elle laissa lentement tomber ces mots que Jacques écoutait en frémissant :

— Monsieur Patru, cette soirée a été un enchaînement continuel de merveilles, de surprises ; vous y avez mis le comble en nous faisant connaître votre talent. J'avais ouï parler de votre supériorité musicale, mais j'étais loin de m'attendre à trouver en vous un grand artiste dans toute l'acception du terme.

Ces derniers mots furent prononcés plus lentement et avec une inflexion de voix toute particulière. Pour ceux qui n'étaient point dans le secret, madame de Vas Concellos parut ainsi appuyer sur la note sensible de la phrase ; sa véritable intention ne pouvait être comprise que de l'Estorade, qui eut besoin de toute sa diplomatie pour retenir un sourire de contentement. Quant à Jacques, il était retombé dans son abattement, non pas qu'il cherchât un sarcasme caché dans les paroles

qui lui étaient adressées, mais parce qu'il voyait s'évanouir sans retour le bonheur qu'il avait rêvé. Ce jour pour lequel il avait sacrifié le repos et la santé, ce jour était venu, il s'était écoulé, il touchait à sa fin, et que lui avait-il rapporté pour prix de ses sacrifices? qu'avait-il obtenu de son idole? quelques remercîments et de froides félicitations sur ce qu'elle n'avait ni compris, ni même écouté.

Cependant l'impression produite par cette scène ne s'était pas encore dissipée; les assistants se regardaient entre eux, et chacun semblait demander à son voisin quelle contenance il devait garder dans une occasion que n'avait point prévue le code de la politesse et des salons. Madame de Vas Concellos fit remarquer à l'Estorade cette position délicate.

— De grâce, monsieur, lui dit-elle à voix basse, conduisez quelqu'un au piano, faites dresser des tables de jeu, occupez les yeux et les oreilles, je suis lasse du pitoyable rôle que nous jouons.

L'Estorade jouissait du dépit de madame de Vas Concellos; sa vengeance avait réussi, mais il n'entrait pas dans ses vues de la pousser plus loin. Satisfait de lui être devenu né-

cessaire, il s'inclina gracieusement devant elle et s'empressa d'accomplir ce qui lui était demandé. Il excusa son ami auprès des invités; il mit tout sur le compte d'un système nerveux extraordinairement sensible; puis il alla prendre la main à un grand jeune homme à l'air languissant, aux cheveux blonds et bouclés, qui ne fit de résistance que juste ce qu'il en fallait pour se faire prier. Ce grand jeune homme était un génie de salon, il composait des mélodies à la façon de Schubert, il en composait beaucoup, et en le mettant au piano Alfred savait qu'il l'occuperait longtemps. La bouillotte, le whist ne manquèrent point de partisans, et madame de Vas Concellos se plaça elle-même avec empressement à une table d'écarté.

Alfred de l'Estorade revint alors vers Patru, toujours insensible à ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien! cher Jacques, ne te sens-tu pas rafraîchir par cette brise qui caresse ton front? l'éclat de ces verres de couleur qui chatoient au milieu de la verdure n'a-t-il pas réjoui tes yeux et ramené le calme dans ton cœur?

— Que disait-elle ?

— Mon Dieu, ce qu'elle t'a dit à toi-même, à toi le héros de cette fête comme elle en est la reine.

— Oh ! oui, jamais je ne l'avais vue aussi belle ; mais pourquoi a-t-elle détourné de moi ses regards ? Je les trouvais si doux, je sentais si bien, sous leur influence, mon génie éclore et l'harmonie ruisseler sous mes doigts ! Alfred, je ne lui ai pas encore parlé; il faut que je lui parle : tout ceci va finir, et que serai-je demain pour oser lever mes yeux sur elle? Il le faut, te dis-je, sans elle je ne puis rien !

Et l'Estorade sentit sa main délicate craquer sous l'impression convulsive qu'il connaissait déjà.

— Parle-lui donc si tu peux, dit-il en se dégageant de son étreinte ; mais quittons cette fenêtre, et reparais au milieu de tes invités, car vraiment, à nous voir ainsi tous les deux, on croirait que c'est moi qui suis l'amphitryon.

Alfred de l'Estorade sourit intérieurement à cette épigramme que Jacques n'était pas en état de comprendre ; puis il alla se mêler aux

groupes, tandis que le pauvre musicien s'asseyait machinalement en songeant aux moyens d'entretenir madame de Vas Concellos.

Minuit allait bientôt sonner ; déjà les brillantes illuminations pâlissaient, et chaque minute apportait un nouveau vide dans la symétrie des ifs et des guirlandes de feu : d'ailleurs des éclairs nombreux sillonnaient au loin l'horizon, et la brise qui tiédissait annonçait l'approche d'un orage. Chacun des invités saisit avec empressement l'occasion de mettre fin à cette soirée, et prit poliment congé de l'hôte. Au demeurant, qu'avaient à regretter tous ces gens ? ils avaient eu des mets délicats, des vins recherchés, un concert, une illumination ; il n'en était pas un qui ne dût être satisfait.

Mais quel événement avait donc amené un changement dans l'attitude et les sentiments de madame de Vas Concellos ? Pourquoi cette femme qui, pendant tout le jour, avait paru se laisser entraîner si bénévolement au cours de ses impressions, semblait-elle revenue tout à coup à son état de froideur et d'immobilité naturelles ? Pourquoi ce cœur blasé, qui pour un instant s'était repris aux douces illusions

de la jeunesse, venait-il de revêtir de nouveau cette cuirasse de glace, enveloppe ordinaire de tous les cœurs flétris ou trompés? Toutes ces questions se pressaient dans la tête de Patru : il ressemblait à un homme qui, ayant gravi quelque haute montagne et embrassé de l'œil, au sommet, une camgagne riante, des arbres en fleur, des ruisseaux sinueux se détachant sur le fond des prairies, découvrirait tout à coup, à deux pas de lui, un abîme béant prêt à l'engloutir. L'énergie fébrile qui l'avait soutenu jusque-là l'abandonna enfin; il s'approcha encore de la fenêtre comme pour reprendre haleine.

Le parc était désert, les visiteurs avaient fui, fatigués et rassasiés de la journée; le ciel lui-même, comme s'il eût participé à cette lassitude, grondait sourdement par intervalles; après avoir, pendant tout le jour, étalé complaisamment ses tons éclatants et dorés, ses franges ruisselantes de lumière, son bleu d'azur inondé de pourpre, il se faisait sombre et nuageux; tout était noir et triste; on n'entendait que le frissonnement des feuilles et, de temps en temps, les roulements lointains du tonnerre; l'air était lourd, par in-

tervalles seulement le vent poussait ses rafales à travers les arbres, et fouettait le visage du pauvre artiste sans le rafraîchir. Au contact d'une main qui se posa sur son épaule, Jacques Patru se retourna et ressentit une sorte de frisson involontaire en apercevant madame de Vas Concellos souriant, mais d'un sourire dont il ne put deviner le sens.

— Eh bien, lui dit-elle, il paraît, monsieur, que vous n'êtes éloquent qu'à l'aide d'un clavier ; pour s'exprimer votre âme a-t-elle toujours besoin d'une langue notée ? Voyons, parlez-moi donc, monsieur ; est-ce que vous avez peur la nuit ?

Ces paroles tombaient sur le cœur de Jacques Patru comme autant de gouttes d'eau glacée. L'exaltation naturelle de sa tête était trop peu en rapport avec cette plaisanterie mondaine, avec ce sarcasme finement déguisé que certains salons parisiens réclament comme une arme à leur usage. Il balbutia quelques paroles inintelligibles pendant que madame de Vas Concellos reprenait, presque sans attendre sa réponse :

— Faites-moi donc au moins, monsieur, les honneurs de votre salon ; n'êtes-vous pas

ici chez vous? y avez-vous dépensé dans la journée tant d'imagination qu'il ne vous en reste plus pour la finir? Dites-moi, monsieur, vos pensées en musique, si cela vous convient; si vous ne savez pas parler, chantez, au moins.

Patru ne répondit pas.

— Alors, monsieur, continua madame de Vas Concellos, puisque vous ne paraissez pas disposé à me garder plus longtemps, permettez-moi de me retirer. M'offrirez-vous au moins votre main? Allons, monsieur, le génie n'exclut pas la politesse. Il y a parmi les musiciens des gens bien nés. Gluck était chevalier.

Patru fit un geste de désespoir, et ne trouva dans sa détresse qu'un seul mot :

— Madame!

— Désirez-vous donc que je reste? Parlez alors. En vérité, vous faites un emploi trop général du silence. Alors permettez-moi de faire les honneurs de chez vous. Voici un fauteuil, monsieur.

Elle approcha un fauteuil de la croisée, et fit signe à Patru de s'asseoir :

— Causons, monsieur, reprit-elle.

— Oh! oui, je veux vous parler, s'écria Patru.

Mais tant de pensées se heurtaient dans sa tête, tant d'impressions longtemps contenues demandaient à se faire jour à la fois, que sa bouche était incapable de leur livrer passage. Jacques Patru se trouvait en tête-à-tête avec madame de Vas Concellos, et il avait oublié ces prières d'amour, ces mots brûlants, ces protestations passionnées qu'il prodiguait jadis à l'informe image pétrie par ses mains.

— Sans *elle* je ne puis rien, dit-il en se frappant douloureusement le front.

Puis il fixa les yeux sur madame de Vas Concellos : elle faisait un geste d'impatience et de dédain.

— Et elle ne m'aime pas ! continua Jacques d'une voix altérée, tout va finir et je vais retomber dans les ténèbres! Oh! que faut-il donc faire pour attirer sur moi ses regards? dites-le-moi, par grâce, madame? Mon âme et mon corps, j'ai tout usé pour vous; que puis-je sacrifier encore?...

Madame de Vas Concellos avait depuis quelques minutes les yeux fixés sur les aiguilles de la pendule en bronze florentin qui déco-

rait la cheminée du salon : les aiguilles marquaient minuit. Alors saisissant le bras de Jacques Patru :

— Voyez, monsieur, il est minuit; vous m'aviez *louée* pour la journée, et maintenant je suis libre.

Il y avait, lorsqu'elle prononça ces mots, tant de mépris sur son visage, tant d'ironie dans son regard, qu'un éclair de raison traversa l'âme du malheureux artiste.

— Expliquez-vous, madame, dit-il en arrêtant madame de Vas Concellos qui se levait.

— Vous êtes l'auteur de la comédie, et vous demandez que je l'explique. Est-ce donc moi qui ai voulu tromper et séduire? est-ce moi qui ai caché les haillons de la misère sous un manteau d'écarlate emprunté pour un jour? Mais voici M. de l'Estorade; si vous avez besoin d'explication, questionnez-le, car c'est lui qui m'a tout appris.

Alfred de l'Estorade rentrait alors au salon; Jacques Patru s'élança vers lui, les poings serrés avec force l'un contre l'autre. Ses traits étaient bouleversés, on pouvait compter les battements de son cœur par le battement des veines de son front. Le diplomate frissonna,

et malgré la présence d'une femme, il perdit contenance.

— Tu te jouais donc de moi, misérable! cria Jacques.

Il ne put en dire davantage, il ne put franchir en entier l'espace qui le séparait de l'Estorade, et, avant de l'atteindre, il tomba à la renverse, pâle, haletant, sans connaissance.

VII

LA VEILLE DE LA RUINE.

Les choses avaient repris leur cours ordinaire : madame de Vas Concellos était rentrée dans sa vie de luxe, de dissipation et d'attente. Alfred de l'Estorade continuait à la voir de temps en temps avec des alternatives de galanterie et de sarcasme mitigé ; madame de Vas Concellos ne devinait point le mot de l'énigme, et le diplomate était trop fin (conséquence naturelle du métier qu'il exer-

çait) pour avoir la maladresse de le lui dire; Jacques Patru seul était disparu de la scène. Jamais, depuis le jour de son apothéose, le nom de l'artiste n'avait été prononcé; madame de Vas Concellos se taisait par dédain ou par oubli peut-être (l'oubli, dernier terme du dédain); Alfred se taisait, parce que son honneur se trouvait engagé à se taire, et qu'il n'était pas assez fort, quoique fin et diplomate, pour n'avoir point de remords.

Les soirées de madame de Vas Concellos se faisaient plus brillantes que jamais; à ces soirées hebdomadaires, tout ce que la société compte d'hommes élégants et distingués, c'est-à-dire tous les désœuvrés qui, sûrs du présent et de l'avenir, ne cherchent qu'à passer le temps gaiement, se pressaient autour d'elle avec tout l'enthousiasme qu'excite ordinairement une femme belle, qu'on sait ne pas être invincible et qu'on voudrait vaincre. Jacques Patru n'était plus qu'un épisode insignifiant dans cette existence toute tissue de prodigalités et d'imaginations féeriques. La trame s'était renouée; l'onde, un instant troublée par le jet d'un caillou, avait repris son cours tranquille; l'idole s'était replacée

sur son piédestal, et elle attendait. Je ne vous affirmerai pas qu'elle fût heureuse, mais, en vérité, je ne prendrai pas sur moi de vous la déclarer misérable; je sais bien que, pour engager à la vertu et pour détourner du vice, on a inventé ce mot-ci: la honte; mais j'ai vu tant de ces femmes que le monde méprise porter légèrement leur couronne d'épines, et monter gracieusement leur calvaire, qu'en pareil cas je crois que le mieux est de s'abstenir, et de laisser aux siècles futurs la charge de décider la question. Je dois dire, du reste, que rien ne trahissait en madame de Vas Concellos la moindre indécision, le moindre doute. Quoiqu'on affirmât que sa position devenait de plus en plus inquiétante, qu'elle en était réduite aux expédients, aux atermoiements, aux promesses, aux prières même, choses horribles pour une pareille femme, et qui expliquent le suicide, toujours est-il qu'elle n'en conservait pas moins son sang-froid; elle se drapait avant de tomber sans doute, mais si bien, que l'œil le plus exercé n'eût pu distinguer la comédie de la réalité. Comme les gladiateurs romains, avant de mourir elle

adressait son salut et son sourire au public.

Alfred de l'Estorade était un des plus opiniâtres à observer les phases périclitantes de cette fortune qui croulait. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, par suite des obstacles qu'il avait rencontrés, son caprice était devenu une idée fixe ; il avait désiré autrefois madame de Vas Concellos, maintenant il la voulait, il la voulait à tout prix ! Aussi avait-il calculé admirablement ses moyens stratégiques ; la poursuivre de ses empressements, c'était maladroit, il aurait eu l'air piqué au jeu, l'amour-propre de cette femme devait triompher. Avec une profondeur digne des plus grands modèles en ce genre, il se renferma dans une réserve toute diplomatique : il parlait peu et avait bien soin qu'on ne surprît jamais son regard tourné vers celle qu'il convoitait. S'il y avait eu d'autres femmes qu'elle dans le salon de madame de Vas Concellos, il n'aurait pas manqué de papillonner autour de ces femmes. Impossible, je pense, d'être plus adroit, et tous ceux qui connaissent la marche des passions ne manqueront pas d'applaudir à cette recette qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas moins sûre.

Un mercredi (c'était le mercredi que madame de Vas Concellos recevait habituellement), elle jugea à propos de donner à sa réception hebdomadaire plus de solennité que de coutume; toute sa maison prit pour ce soir-là un air de fête; sur les marches des escaliers, des orangers s'échelonnèrent et formèrent comme une double rampe de parfums et de fleurs; le salon fut illuminé, des candélabres pendaient au plafond, des girandoles brillaient au pourtour de la tapisserie; dans tous ces apprêts, il y avait un air de parti pris et comme de décor qui n'était pas ordinaire. Alfred de l'Estorade ne manqua pas de venir à cette soirée; seulement, et pour faire suite au système qu'il avait adopté, il arriva l'un des derniers: cet homme avait la manie de la finesse. Le salon était rempli; madame de Vas Concellos apparaissait plus magnifique et plus admirable que jamais; jamais cette belle figure que nous avons décrite n'avait eu plus d'éclat, de transparence et d'entraînement. Sa toilette ressemblait à celle que nous lui avons déjà prêtée: une robe de velours épinglé blanc et un camélia dans ses cheveux noirs. A demi cou-

chée sur un sofa, elle écoutait cinq ou six jeunes gens groupés autour d'elle : les écoutait-elle ? je ne sais, mais elle leur répondait. Sa main balançait un bouquet de violettes encadrées dans un cordon d'œillets de Hollande, et de temps en temps elle en effeuillait un par distraction. Cette femme, ainsi vêtue, avec son attitude nonchalante, ses sourires gracieux, envoyés à la ronde comme les libéralités d'une reine à son peuple, reproduisait une image qui n'est plus de nos jours, et que les traditions du directoire nous ont léguée ; seulement ici le directoire était devenu plus chaste, plus imposant, plus noble sans cesser d'être séduisant.

Alfred de l'Estorade ne s'approcha pas du groupe, il voulait qu'on l'appelât. Un petit homme, vêtu de noir, qui n'avait pas encore paru dans le salon de madame de Vas Concellos, le prit par le bras sans façon, et le fit pirouetter sur le talon de son soulier verni. Ce petit homme était maigre, étriqué, dans sa tournure comme dans sa toilette. Un physionomiste aurait trouvé en lui des analogies frappantes avec le renard et le chat : son habit remontait dans les épaules et s'a-

mincissait en pointe vers le bas, son pantalon noir descendait à peine à la cheville, et laissait voir dans tout leur éclat de magnifiques bas blancs, encadrés dans des souliers évidemment neufs, sur lesquels s'épanouissait une énorme rosette de taffetas, signe distinctif des premiers communiants. En voyant cette figure grotesque, Alfred de l'Estorade eut de la peine à réprimer un sourire, malgré tout l'aplomb qu'il prétendait avoir.

— Monsieur? dit le petit homme d'un air mystérieux.

— Monsieur ? dit Alfred de l'Estorade.

— Je voudrais vous parler, monsieur.

— Parlez-moi, monsieur.

C'était au masculin la scène de Suzanne et de Marceline dans le *Mariage de Figaro*.

— Vous êtes, monsieur, un des amis de madame de Vas Concellos?

— Comment entendez-vous cela?

— Je l'entends comme on doit l'entendre ; je ne prétends pas dire...

Le petit homme s'arrêta.

Alfred de l'Estorade le regarda entre les yeux avec circonspection. A force d'être fin, nous devons dire que parfois Alfred devenait bête.

— Après, monsieur ?

— Je ne sais si je dois continuer, dit le petit homme, que le ton bref et imposant du diplomate effrayait.

— Continuez.

— Au préalable, je désire savoir si vous m'accordez la première conclusion que j'ai posée : êtes-vous un ami de madame de Vas Concellos ?

— Cela, monsieur, ne s'appelle point une conclusion, mais des prémisses ; quoi qu'il en soit, conclusion ou prémisses, je vous l'accorde.

— Très-bien, monsieur. Madame de Vas Concellos se trouve, par suite de folles dépenses, dans une position gênante, j'oserai même dire très-gênante.

— Et que prétendez-vous que je fasse à cela?

— Mais, monsieur, reprit le petit homme, on m'avait insinué que vous vouliez beaucoup de bien à la dame susnommée ; et comme vous êtes riche...

Alfred de l'Estorade ne le laissa pas finir sa phrase, et fut enchanté de deviner la fin d'une énigme qu'un écolier aurait comprise avec quatre mots de moins.

— Je vois ce que vous voulez, monsieur.

Et il s'arrêta pour réfléchir. D'une part, acquitter les dettes de madame de Vas Concellos sans la prévenir, mais en ayant soin qu'elle n'ignorât pas le secret, cela lui paraissait d'une délicatesse parfaitement habile; mais de l'autre les possibilités inconnues du bilan l'effrayaient. Avant de s'engager, il voulut savoir à quoi il s'exposait.

— Combien donc doit-elle? demanda-t-il à son interlocuteur.

— Presque rien pour un homme comme vous, dit celui-ci; cent mille francs au plus.

Alfred de l'Estorade fit une légère grimace, et quitta le bras de l'inconnu.

— Eh bien, monsieur?

— Cent mille francs, monsieur!

— Au plus, monsieur. Que ferez-vous?

— Je ne payerai pas, monsieur.

— C'est fâcheux, car alors nous serons obligés de saisir demain.

— Saisissez, monsieur.

— Nous saisirons.

Il se séparèrent ainsi.

La soirée était plus délicieuse que jamais. Madame de Vas Concellos rassemblait tout

ce qu'elle avait de charmes et de beauté, comme un avare, qui, avant de rendre le dernier soupir, contemple une fois encore tous ses trésors, et les éparpille devant lui.

— Décidément, se dit Alfred de l'Estorade, cette femme est trop cher.

Et pourtant elle lui semblait bien belle; pourtant il eût été bien heureux que son regard s'abaissât sur lui exclusivement, pourtant il eût trouvé pour elle des éloges bien enthousiastes, des remercîments bien ardents, de l'amour plein ses deux lèvres, il aurait chanté sa beauté en vers, il l'aurait décrite en prose ; il l'aurait adorée, elle, cette femme qu'on allait *saisir*, à genoux et les mains jointes. Mais cent mille francs, cent mille francs, quand il ne possédait que 50,000 livres de rente, lui, un diplomate qui par état devait être blasé sur toutes les illusions de la jeunesse, un esprit fort, un des lévites du grand prêtre de la rouerie aristocratique ! La vanité est au moins de moitié dans l'égoïsme, il avait peur d'être ridicule à ses propres yeux.

Peu à peu, le groupe qui s'était formé autour de madame de Vas Concellos s'augmen-

tait de presque tous les assistants. Dans un salon présidé par une femme, il est rare que les hommes ne gravitent pas comme des satellites vers cet astre principal qui les domine de toute sa force attractive. La conversation s'échauffait par degrés, les voix se croisaient, les paradoxes contradictoires se heurtaient en passant ; on se fût cru dans un bureau d'esprit du dix-huitième siècle ou dans une succursale de l'hôtel Rambouillet. Quoi qu'on en dise, l'hôtel Rambouillet n'est pas mort : comme au temps de Molière, nous avons nos précieuses ridicules, nos beaux esprits de commande, nos débitants de paroles rédondantes, qui prennent pour des idées je ne sais quel cliquetis de mots et de syllabes, une espèce de jargon qui n'est employé que dans de certains lieux et à certaines heures, un argot de convention qui ne s'applique qu'à certaines intelligences. Le langage a comme toujours sa franc-maçonnerie, et les adeptes seuls en ont la clef ou croient l'avoir. Dans ce temps-ci plus qu'en tout autre, le lieu commun règne et gouverne, la rhétorique a envahi le monde ; il y a certains mots qui ont cours comme les pièces de monnaie, parce

que c'est l'usage, et dont la valeur ne consiste que dans l'idée qu'on s'en fait.

Si on voulait résumer notre époque, la statistique progressive en serait facile à faire : à force de généraliser les choses, on les obscurcit ; l'éducation nivelle tout comme l'habit, et la supériorité naturelle ne peut se faire jour à travers les fouillis de phrases dont on a soin d'entraver sa marche. Vous avez quelquefois écouté de ces discussions sonores qui retentissent si harmonieusement aux oreilles des écoliers ; vous savez comment on abuse de certaines abstractions qui, pour avoir la prétention de résumer tout, ne représentent rien : idéalisme, positivisme, prosaïsme, poésie, intérêts matériels, intérêts généraux, moralisation, classement des sociétés, décadence, scepticisme, incrédulité, un pêle-mêle à ne s'y pas reconnaître. Il semble que chacun prenne au hasard un de ces mots pour guide, et l'adopte pour drapeau ; chacun a son système renouvelé d'un autre système : celui-ci croit et soupire, celui-là raille et maudit ; les uns veulent avant tout le bonheur du peuple, la répartition des droits, l'allégement de toutes les souffrances, et s'appuient sur les découvertes quoti-

diennes de l'industrie ; les autres gémissent perpétuellement comme les colombes en veuvage : ce sont les poëtes, hommes généreux qui passent leur vie à débiter aux nations de charmantes trivialités, toutes parfaitement personnelles ; ils vous diront juste à quel endroit leur cœur a reçu un coup d'épingle, que tel jour leur âme est triste et voilée, que tel autre un rayon de soleil a dilaté leur poitrine. Brochant sur le tout, la médecine est venue, qui, lasse de s'entendre traiter d'ignorante, s'est mise à enfler la voix et à lancer à travers le monde toute sorte de paradoxes fort innocents d'ailleurs, mais qui n'en font pas moins beaucoup d'honneur à leurs inventeurs. La physiognomonie a eu ses disciples, la phrénologie ses apôtres, en attendant qu'elle ait ses martyrs. Il y a des gens qui, dans l'organisation humaine, n'admettent que le cerveau et nient tout le reste ; il y en a d'autres qui n'adoptent que les nerfs et nient le cerveau. Certains préconisent l'estomac comme le siége exclusif de la vitalité, et ceux-là défendent leur opinion par des arguments moitié sérieux, moitié plaisants, ils amalgament la plaisanterie avec la science ; ils

citent Broussais et Brillat-Savarin ; ils sont gastronomes et athées, reconnaissent Carême et ne croient pas en Dieu. Au demeurant, tous ces ogres si terribles en matière d'idées sont des créatures parfaitement douces, et, comme le disait J. J. Rousseau, les meilleurs fils du monde ; ils obéissent à un besoin de parler, et se couchent le soir en se promettant bien de recommencer à dire le lendemain ce qu'ils ont dit la veille.

Dans la conversation qui se tenait autour de madame de Vas Concellos, il y avait un peu de tout cela à la fois. Des artistes parlaient phrénologie, des musiciens philosophie humanitaire, des avocats de toutes choses en même temps. Madame de Vas Concellos seule ne disait rien ; son rôle, à elle, était d'être belle et d'avoir l'air d'écouter, et elle s'en acquittait à merveille. Or, au milieu de ce conflit de vanité, de médiocrité, de niaiserie en contact, un mot fut jeté qui réunit en faisceau toutes les attentions et éveilla toutes les capacités, le mot folie. Après le génie, la folie est bien certainement le plus beau sujet de déclamations qui se puisse rencontrer ; là toutes les opinions sont de mise, on a le droit de faire

de l'imagination à peu de frais. Qu'est-ce que la folie? Nul ne le sait, et par conséquent tout le monde peut le savoir. Admirable matière à bouts-rimés en prose. Un médecin de campagne vous dira tout simplement que c'est une lésion au cerveau, oubliant qu'il prend l'effet pour la cause, et qu'il ne suffit pas de reconnaître une blessure, mais qu'il faut dire comment la blessure s'est faite; un poëte, que c'est le trop plein de l'imagination qui déborde, et que, comme dans certaines maladies, la pléthore amène la paralysie. D'autres, sans traiter la question au fond, se rabattront sur cette vieille idée que la folie est sœur du génie, et que, dans tous les fous, il y a l'étoffe d'un prophète. Et puis, là-dessus des faits, des citations à l'appui qui n'appuient rien, des phrases toujours; les phrases, trésor des niais, monnaie de billon qui sonne dans la bourse d'un pauvre à l'égal des pièces d'or. Au milieu de tous ces discours, pas un homme de bon sens qui songe à l'atmosphère, à l'organisation, et à cette influence qui décide de la nature et des actions de la femme selon lord Byron, et avant lui, chose incroyable, selon Tacite: à la lune.

Comme il arrive d'ordinaire, après les généralités vinrent les faits. Chacun raconta son histoire, qui un exemple d'idiotisme, qui de monomanie, qui d'hypocondrie. Alfred de l'Estorade lui-même s'était rapproché du groupe, et faisait ses observations en homme habitué au roulement des discussions du monde et pour qui la science de la phraséologie n'a rien de caché. Il n'était pas même fâché de l'espèce d'approbation qui suivait ses paroles, et, dans le paroxysme de sa vanité satisfaite, il oubliait les confidences de l'huissier et l'étrange lendemain qui se préparait pour madame de Vas Concellos. Au moment où il achevait une phrase prodigieusement cadencée, il se sentit une seconde fois tiré par le bras, et il aperçut le petit bonhomme vêtu de noir qui lui dit à l'oreille :

— Savez-vous, monsieur, qu'il est vraiment dommage de la *saisir*, elle est bien belle !

Alfred de l'Estorade, sans répondre à son interruption, continua sa phrase commencée ; mais son attention, un moment attirée sur madame de Vas Concellos, ne put s'en détourner à temps. Malgré son parti pris d'indifférence jouée, il la regarda : elle était

souriante, et se levant à moitié sur son coude, elle s'adressa à un homme de quarante à cinquante ans, l'air grave, insouciant sans froideur, et qui ne paraissait pas tenir à étaler ses connaissances en médecine.

— Docteur, lui dit-elle, je m'étonne que vous ne parliez pas sur le sujet que ces messieurs traitent; vous êtes cependant plus à même que personne de nous donner des renseignements positifs. Toute votre vie ne s'est-elle pas passée à étudier les causes de la folie?

— C'est précisément, dit le docteur, parce que j'ai beaucoup étudié la folie que je n'en dis rien. J'ai eu des systèmes dans ma vie qui tous se sont trouvés faux, et j'ai pris le parti de n'avoir plus de système, crainte de me tromper encore.

— Au moins, reprit madame de Vas Concellos, pourriez-vous nous raconter quelque chose?

— Je ne sais que des histoires, dit le docteur en souriant; vous pouvez avoir mieux.

— Quoi donc? demanda Alfred de l'Estorade.

— Des contes. Voyez-vous, je connais trop

la folie sous toutes ses faces et dans toutes ses phases pour aimer beaucoup à en parler. Je ne me plais pas aux sujets qui arrêtent l'intelligence court; je répugne à me lancer dans une route, quand j'aperçois la barrière au bout, barrière infranchissable.

— Mais, docteur, dit Alfred de l'Estorade, n'avez-vous jamais guéri de fous?

— J'en ai vu se guérir, répondit le docteur; je ne sais pas si j'en ai guéri.

— Vous n'êtes pas charlatan.

— J'ai de quoi vivre.

Il se fit un moment de silence après cette réponse. Le salon commençait d'ailleurs à se dégarnir, le cercle se déformait. Il était minuit. Le docteur semblait plus pensif qu'on n'eût été en droit de l'attendre d'un homme qui avouait son dégoût pour le charlatanisme.

— On m'a amené, reprit-il, il y a six semaines environ, un fou assez singulier, et auquel je m'intéresse. Il est jeune, sa figure est douce et mélancolique; il parle peu, et, contre l'usage des fous, il est poli avec tout le monde. Aussi je le laisse se promener, sans gardien, avec quelques autres fous d'une

espèce inoffensive comme lui. Une chose triste, c'est que cet homme a évidemment une organisation musicale très-développée. Un jour, chez moi, il s'est mis devant un piano, et a improvisé des mélodies d'une douceur enchanteresse, tout à coup interrompues par des ouragans harmoniques. Je ne suis pas très-musicien, mais je me suis aperçu qu'il possédait à un haut degré le sentiment de la tonalité, et cet instinct des grands maîtres qui devinent ce que les autres n'apprennent jamais. Pendant toute la journée, il se promène sans rien dire, tenant à la main une petite baguette que dans sa folie il croit être un bâton de chef d'orchestre. Quelquefois il s'arrête pour battre la mesure ; puis ses cheveux se hérissent, sa respiration devient pénible, ses yeux paraissent hagards, et, si quelqu'un passe à côté de lui, il s'enfuit criant : — Oh ! elle ne m'écoute pas !

Alfred de l'Estorade, au début du docteur, s'était montré très-distrait ; les histoires qu'il ne racontait pas lui-même l'ennuyaient d'habitude. Mais, depuis un instant, son attention s'était réveillée à ce récit attachant. Peut-être y trouvait-il une analogie secrète avec les

événements antérieurs que nous avons rapportés. Pour madame de Vas Concellos, elle se montrait aussi calme, aussi insoucieuse que par le passé.

— Le soir seulement, continua le docteur, il éprouve pendant deux heures une agitation continue, et quand vient minuit, cette agitation redouble. Je suis sûr que dans ce moment-ci il est dans un état de prostration ou de fureur également pénible, et je regrette d'être resté si tard. Dans de semblables moments, sa vue se trouble, sa figure se décompose, ses oreilles se dressent comme celles d'un homme frappé par des sons discordants. On dirait qu'avec son organisation musicale et prodigieusement fine, il est condamné à entendre perpétuellement et à la même heure quelque misérable rapsodie, quelqu'un de ces airs italiens que les orgues de Barbarie écorchent dans les rues. Quelquefois il agite ses mains devant sa figure, comme pour chasser une vision qui l'importune, ou faire taire un bruit qui le choque; alors il murmure des mots inarticulés; il parle de croches, d'arpéges, de pédales, de tierces, d'accompagnements faux, de quintes boiteuses, de trom-

bones fêlés, de chanterelles qui se cassent; puis, quand ce premier accès de délire est passé, ses membres s'affaissent, sa face devient pâle et sa peau moite, de grosses gouttes de sueur inondent son visage; et alors il répète constamment en sanglotant : Oh ! si elle avait voulu! Je vous assure que cet homme est un très-beau sujet d'étude.

L'attention d'Alfred de l'Estorade redoublait, et il s'y mêlait un air de certitude et de contrariété visible. Sans donner aucun signe d'émotion, madame de Vas Concellos s'était pourtant dressée tout entière sur son séant. Il ne restait plus dans le salon et près d'elle que sept ou huit de ces fidèles, de ces gens qui croient que l'assiduité tient lieu de vertu auprès des femmes, et que l'on emporte le royaume des cœurs comme celui du ciel, par la patience.

— N'avez-vous pas des antécédents sur cet homme? demanda madame de Vas Concellos. A quelle cause attribue-t-on sa folie?

— Je vais vous répéter, dit le docteur, sans vous les garantir, les bruits que j'ai recueillis. Cet homme était un pauvre employé, gagnant 1,200 francs par an ; artiste, du

reste, et aimant passionnément la musique.

Alfred de l'Estorade fit un pas en arrière comme pour se retirer. Madame de Vas Concellos lui fit signe de la main :

— Restez donc, monsieur, dit-elle; est-ce que le récit du docteur ne vous intéresse pas? Continuez, docteur, je vous prie.

Celui-ci reprit ainsi :

— Un jour il rencontra (c'est toujours la chronique que je vous rapporte) une femme belle, et riche, et prodigue, une de ces femmes qui échauffent les imaginations, donnent l'essor à la pensée, lancent l'âme dans un monde d'illusions et de féeries.

— Est-ce un portrait que vous faites? dit Alfred en s'inclinant vers madame de Vas Concellos.

— Continuez, docteur, interrompit celle-ci.

— Il devint amoureux de cette femme à en perdre la tête, à en devenir fou. Par une de ces combinaisons dont la physiologie médicale nous offre quelques exemples, sa passion musicale, qui jusqu'alors l'avait absorbé tout entier, se dédoubla; le musicien se mit à la suite de l'amoureux, l'art se convertit en amour; cette femme devint pour lui la source

de tous les bonheurs, de toutes les gloires, et aussi de toutes les impossibilités. Avec son amour, il se sentait tout prêt à devenir un grand artiste, à produire, à créer; l'amour manquant, c'était fait de lui, son cerveau n'enfantait plus que le vide, il était annihilé, perclus, paralysé. Du reste, madame, que cette disposition d'esprit ne passe pas à vos yeux pour un prodige, il est bien vrai que toutes les grandes passions ont en elles un principe d'action puissant qui déplace les facultés, les transforme, les rend fécondes de stériles qu'elles étaient, vivantes d'inertes. L'amour surtout, qui tient dans les passions la même place que la folie dans les maladies, possède au plus haut degré cette vitalité de second ordre, ce pouvoir de seconde création, qui métamorphose l'esprit, donne du ressort aux organisations débiles, de la chaleur aux organisations froides, et, pour ainsi dire, du soleil aux tempéraments glacés. Or, voici ce qui arriva. Celui dont je parle était, comme je vous l'ai dit, pauvre, et celle qu'il aimait était riche, recherchée, enviée de tous. De lui à elle il y avait loin. Il lui vint alors une étrange idée. Vous dire comment elle lui-

vint, je ne le sais, mais enfin la voici : il s'imagina de vouloir (ne pouvant espérer plus) être aimé un jour, un seul jour, de cette femme ; il désira aussi être un seul jour millionnaire, quitte après à retomber dans le néant. Pour arriver à ce but, pour économiser les quatre ou cinq mille francs qu'il désirait afin de réaliser ses desseins, il se mit à copier de la musique dans une petite chambre obscure et froide, mangeant à peine, ne dormant pas ; et j'ai entendu raconter sur les privations qu'il s'imposait des choses vraiment incroyables. Figurez-vous un homme de vingt-cinq ans s'obligeant à une séquestration complète, vivant comme un ermite des premiers temps du christianisme, et tout cela par amour.

— Oh ! il est beau d'être aimée ainsi, interrompit madame de Vas Concellos avec une émotion qu'elle ne déguisa pas ; la suite, docteur, la suite.

— Cet amour fut mal récompensé. Le pauvre diable avait pour ami un jeune homme du monde ; ce fut lui qui conduisit l'affaire : une fête fut organisée, la femme idolâtrée y assista, on la conduisit dans un magnifique

château, rien ne fut épargné. Par les soins de l'ami officieux, le pauvre employé s'était transformé aux yeux de son idole en un homme puissamment riche; et le soir on dit à la femme : Cet homme, qui se fait passer pour millionnaire, est tout simplement un misérable qui n'a qu'un jour à vous donner, et qui vous le paye. Eh bien, ce pauvre artiste ne savait rien, il était là tout entier à son amour, il voulait son jour de bonheur, c'est vrai, mais sans arrière-pensée, sans calcul, et le lendemain il était bien décidé à mourir. Or, celle qu'il aimait, se croyant jouée, l'accabla de son mépris, et voilà pourquoi, dit-on, il est devenu fou.

Madame de Vas Concellos était toute droite, la poitrine gonflée, les yeux presque humides. De temps en temps, pendant que le docteur parlait, elle avait détourné son regard sur Alfred de l'Estorade, qui rougissait. Tous les auditeurs semblaient comprendre que, sous les apparences de cette scène, se cachait un sens secret et palpitant d'intérêt personnel.

— Docteur, dit madame de Vas Concellos d'une voix tremblante, je ne vous demande

pas le nom du fou, mais le nom du traître. Je n'ai pas besoin de connaître l'un pour le plaindre, mais j'ai besoin de connaître l'autre pour le mépriser.

On sent que cette question n'était pas franche : madame de Vas Concellos avait réponse à ce qu'elle désirait, mais elle voulait une injure flagrante, un scandale ; et d'une autre main que la sienne la marque lui paraissait plus flétrissante.

— J'ignore les noms, dit le docteur.

— En ce cas, dit madame de Vas Concellos, c'est donc à moi à ajouter une moralité à votre histoire. Le fourbe qui s'est joué de son ami, qui l'a attiré dans un guet-apens, qui l'a tué aux yeux de celle qu'il aimait, il est là dans ce salon, il vous écoute, et on le nomme Alfred de l'Estorade.

Il se fit un mouvement parmi tous les auditeurs. Alfred de l'Estorade devint pâle, et essaya de dissimuler sous un sourire le dépit qu'il dévorait. La scène était complète, rien n'y manquait ; personne n'osa plus reprendre la parole, et tous les assistants disparurent un à un sans saluer Alfred de l'Estorade, qui les suivit quelque temps après. Le doc-

teur resta le dernier auprès de madame de Vas Concellos.

— Docteur, dit celle-ci en le reconduisant, j'irai demain visiter votre maison de santé, vous me montrerez votre fou.

VIII

UNE MAISON DE SANTÉ.

Le lendemain, en effet, madame de Vas Concellos se rendit à la maison du docteur. C'était une maison de santé située dans un des faubourgs de Paris, une maison blanche entre cour et jardin, encadrée entre de grands arbres qui projetaient leur ombre sur la façade et donnaient à l'habitation une apparence sépulcrale. Cette maison réunissait en elle le double caractère de la maison de

santé et de la prison; le jardin était vaste, bien aéré, entrecoupé d'eau, seulement les fleurs en avaient été soigneusement écartées par prévoyance hygiénique; on avait craint que leur parfum portât au cerveau des malades et en augmentât l'altération. Les croisées du second étage étaient garnies de grilles, c'était là le second cachet dont nous avons parlé. Du reste, tous les employés de cette maison avaient un air de discrétion comme dans tous les établissements où l'on se trouve en contact avec les malades. Le docteur reçut madame de Vas Concellos dans son salon, et, supprimant tous les préambules d'usage, lui dit :

— Madame, allons voir notre fou. Je dis notre, car j'ai tout lieu de supposer qu'il est aussi bien à vous qu'à moi. Cependant j'ai besoin d'une confirmation franche; si vous êtes, en effet, l'héroïne de son histoire, votre vue peut le perdre ou le sauver, et nécessairement elle produira une crise qu'il est de mon devoir de raisonner. Parlez-moi franchement; connaissez-vous cet homme?

— Je le connais, répondit madame de Vas Concellos.

— Ainsi, c'est vous qu'il a aimée ; c'est à vous qu'a été dédiée cette fête dont je vous ai entretenue hier ; c'est vous qui, par vos mépris, mérités ou non, avez amené sa folie à son dernier paroxysme.

— C'est moi, dit madame de Vas Concellos. Tenez, docteur, cette chose est sérieuse, sérieuse pour le malade dont la vie est peut-être en danger, et qui court risque de la perdre en recouvrant la raison ; sérieuse pour vous qui vous intéressez à lui, et qui d'ailleurs êtes honnête homme et que j'estime ; sérieuse pour moi, par des raisons que je ne vous dirai pas, certaine que vous les devinerez.

— Vous l'aimez donc? dit vivement le docteur.

— Peut-être, mais à coup sûr je donnerais ce que j'ai de plus cher au monde pour lui rendre la raison qu'il a perdue. Ainsi, docteur, si vous croyez que ma vue puisse lui être fatale, dites-le-moi, et je ne le verrai pas. Pensez-vous d'abord qu'il me reconnaisse? pensez-vous que le délire du cerveau n'amène pas à sa suite le trouble des facultés physiques? Son regard n'est-il pas altéré comme sa tête?

— Il vous reconnaîtra, madame. Seulement

il y a là une question de temps. Peut-être sa reconnaissance ne durera-t-elle qu'une seconde ; peut-être durera-t-elle assez pour le tuer. Les conséquences de votre apparition ne me sont pas plus connues ; seulement, dans l'état où il est, il n'y a d'autre moyen de le sauver qu'une crise profonde. Il lui faut une secousse pour le rendre à la raison ou pour l'anéantir. Ceci, madame, est au-dessus de toutes les prévisions humaines, c'est du hasard, c'est à pile ou face que nous allons jouer. Venez.

Le docteur la conduisit dans le jardin. Au bout d'une grande allée sablée et droite, s'élevait une espèce de bouquet d'arbres : c'était là où d'ordinaire se rendaient les fous à qui le docteur laissait la permission de se promener. En arrivant près de cette enceinte, le docteur prit madame de Vas Concellos par la main, l'attira vers un arbre plus touffu que les autres ; et, écartant les branches qui gênaient leur vue, il lui dit :

— Regardez.

Dans une sorte de rotonde, autour d'une statue en plâtre, étaient groupés sept ou huit hommes presque tous jeunes, et dont l'aspect

n'eût jamais fait soupçonner la folie ; Jacques Patru était au milieu d'eux, sa baguette à la main. Les autres tenaient divers objets dont il eût été difficile de deviner l'usage : l'un avait des morceaux de bois effilés vers le bout qu'il s'appliquait sur les lèvres comme un hautbois ; l'autre, assis sur un banc sur lequel il avait attaché son mouchoir, semblait râcler du violon à l'aide d'une branche détachée d'un pin voisin ; un troisième enflait les joues et soufflait dans sa main comme dans un trombone ou un cor anglais : chacun d'eux croyait évidemment faire sa partie dans un orchestre, et Jacques Patru semblait un maestro préludant à la conduite d'une ouverture, et expérimentant ses exécutants.

— Voilà le concert qui va commencer, dit le docteur à madame de Vas Concellos.

En effet, Jacques Patru se dressa sur ses pieds, passa la main dans ses cheveux, regarda tour à tour ceux qui l'entouraient, et avec la baguette donna le signal de l'attaque. Aussitôt ses compagnons se mirent en mouvement ; il se fit un bruit étrange et confus, l'un râclait, l'autre soufflait, le troisième frappait du pied la terre, chacun faisait sa partie avec

le plus grand sérieux du monde dans ce concert bouffon. Jacques Patru était en sueur, comme si le feu du génie l'eût animé. De temps en temps il faisait un mouvement de l'avant-bras pour ralentir ou pour presser la mesure. Madame de Vas Concellos assistait à cet étrange spectacle avec une émotion croissante. Elle détaillait les traits de Jacques Patru avec une sorte d'avidité; elle contemplait cette maigreur de la face, cette lueur fauve des yeux, ces rides précoces qui accusaient bien des luttes intérieures, bien des souffrances dévorées, et avec une amertume qui n'était peut-être pas exempte d'orgueil (car à quel sentiment humain l'orgueil ne se mêle-t-il pas?) elle se disait : C'est moi qui ai fait tout cela! Tout à coup le docteur se mit à frapper des mains fortement comme un homme qui assiste à la représentation d'un excellent concert. Les exécutants se dressèrent en même temps, et portèrent les regards autour d'eux d'un air effrayé :

— Bravo! bravo! s'écria Jacques Patru, parfaitement exécuté; vous voyez bien que le public applaudit! Oh! si elle était là, *elle!* si elle assistait à mon triomphe, si elle pou-

vait partager ma gloire, peut-être serait-elle heureuse, heureuse et fière, car enfin je suis un grand artiste, moi! et une femme peut m'aimer sans rougir.

— Venez, madame, dit le docteur, il est temps.

Et, écartant le feuillage, ils se trouvèrent tous deux dans la rotonde. Tous les fous s'enfuirent à leur aspect comme une bande d'oiseaux effarouchés. Un seul resta, c'était Jacques Patru. Il regarda d'abord le docteur d'un air indécis et troublé, comme un homme qu'on vient d'arracher à une occupation chérie. Tout à coup son regard s'arrêta sur madame de Vas Concellos; il poussa un cri et tomba. Le docteur se précipita vers lui, et lui appliqua sa main sur le cœur pour en signaler les battements.

— Nous l'avons tué, dit madame de Vas Concellos tremblante.

— Pas encore, dit le docteur; mais j'ai peur qu'il ne survive pas à ce dernier coup.

— Au nom du ciel, docteur, sauvez-le, reprit madame de Vas Concellos au comble de l'émotion. Si vous le sauvez pour aujourd'hui, je me charge de le guérir.

A l'aide d'un domestique, le docteur transporta Jacques Patru dans la chambre qu'il occupait, et lui pratiqua une saignée abondante. C'était madame de Vas Concellos ellemême qui l'assistait. Le malade reprit peu à peu l'usage de ses sens, et donna des signes de vie ; seulement ses yeux étaient hagards, il poussait de temps en temps des exclamations inintelligibles, une fièvre cérébrale très-intense s'était déclarée. Au bout d'une heure à peu près de soubresauts fébriles et de murmures étouffés, l'affaiblissement de la saignée amena le sommeil. Le docteur et madame de Vas Concellos restèrent auprès de lui en silence, tous deux inquiets et tristes.

— Docteur, dit à la fin madame de Vas Concellos à voix basse, qu'en pensez-vous, la main sur la conscience?

— Je pense, répondit le docteur, que Dieu peut le sauver, s'il le veut ; mais, excepté lui, personne ne le pourra.

— Ainsi vous êtes convaincu que la médecine est impuissante dans un cas pareil.

— Oui, dit le docteur, voyez : voilà la face qui se décolore, le sang qui se porte de nouveau au cerveau, les tempes se gonflent ; il

faut encore une saignée, et, après cette seconde saignée, je ne réponds de rien. Seulement il mourra plus doucement d'épuisement que d'apoplexie.

— Essayez encore, dit madame de Vas Concellos suppliante.

Une seconde saignée fut pratiquée, et Jacques Patru s'y prêta sans bouger : c'était un corps inerte, qui n'avait plus même la puissance du délire.

— Écoutez maintenant, docteur, reprit madame de Vas Concellos, vous m'affirmez que la médecine est impuissante pour le sauver. Ainsi la demande que je vais vous faire ne peut pas entraîner des conséquences plus graves que celles que nous avons à craindre. J'aime cet homme, docteur; s'il doit mourir, je veux lui donner jusqu'à la fin des soins qu'il ne reconnaîtra sans doute pas. Cet homme est devenu ma propriété par le mal que je lui ai fait; je le réclame. Dans une heure, je reviendrai ici, je l'emmènerai avec moi et je le conduirai où bon me semblera. S'il passe cette nuit, je passerai la nuit à ses côtés, je serai sa garde-malade; je l'ensevelirai s'il meurt; s'il vit, je tâcherai de lui rendre la vie douce

et de lui donner du bonheur en échange de l'amour qu'il m'a voué. Je n'ai pas besoin de vous dire que je compte sur vos conseils, sur vos lumières pour le sauver ; vous emploierez tout ce que la science vous a enseigné, moi tout ce que le cœur me dictera. Croyez-vous, docteur, que ma demande ne soit pas indiscrète ? Croyez-vous qu'une pareille concession de votre part ne vous compromettra pas? Dites, docteur, mais dites donc?

— Revenez dans une heure, répondit le docteur qui, pendant ce temps, avait tenu les yeux sur le malade, épiant son souffle, étudiant les lignes de sa figure.

Au bout d'une heure, une voiture s'arrêta à la porte. Madame de Vas Concellos en descendit, et trouva le docteur dans la cour ; il avait la figure grave et les yeux secs :

— Eh bien ? dit-elle.

IX

L'AGONIE.

Le récit qu'on vient de lire, fait en chaise de poste par Alfred de l'Estorade au comte de Tarny, avait duré jusqu'au soir. On comprend maintenant pourquoi nous n'avons pas dû le conter en les mêmes termes qu'Alfred de l'Estorade l'avait conté à son compagnon de voyage. Le diplomate, en effet, avait parlé comme de moins habiles que lui eussent parlé en pareille occurrence, fort bien d'eux, fort

mal des autres. Il avait falsifié les faits à son avantage, présenté madame de Vas Concellos comme une énigme commune, Jacques Patru comme un fou ordinaire, et s'était donné à lui-même un rôle de roué de bon ton. Nous devons dire cependant, et peut-être pour nous excuser d'une bizarrerie, qu'Alfred de l'Estorade suspendit son long récit, comme nous l'avons suspendu nous-mêmes sur cette interrogation : Eh bien ? Une pareille suspension substituée au lieu et place d'un dénoûment était de nature à exciter la curiosité et l'étonnement du comte de Terny, qui s'était montré auditeur si bénévole.

— Eh quoi ! dit-il au narrateur, est-ce ainsi que finit l'histoire ?

— Pour moi, oui, répondit l'Estorade; comme toi, j'en suis resté à un point d'interrogation, et mon esprit flotte entre deux solutions contradictoires. D'une part, le docteur de qui je tiens tous les détails que tu viens d'entendre m'a affirmé que Jacques Patru était mort, et que madame de Vas Concellos, à son retour, au lieu d'un amant qu'elle cherchait, n'avait trouvé qu'un cadavre. Mais d'autre part, le docteur ne m'a pas affirmé

cette nouvelle avec cet accent énergique qui caractérise la vérité, et depuis, voici ce qui m'est revenu. On affirme que Jacques vit encore, et que sa mort n'est qu'un mensonge convenu entre le docteur et madame de Vas Concellos ; on prétend aussi que Jacques n'est plus fou, et qu'il est aimé ; on prétend enfin qu'il y a quinze jours madame de Vas Concellos et lui sont partis ensemble pour Saint-Pétersbourg.

— Prodigieux ! dit le comte de Terny ; et voilà ton voyage expliqué. Tu cours après les fugitifs, comme Cassandre après Arlequin et Colombine ; il ne te manque qu'un menton de galoche, une perruque grise et une canne à bec de corbin pour rendre la comparaison complète.

Ce qu'Alfred de l'Estorade ignore, nous le savons, et nous allons vous le dire ; la vérité qu'il cherche, la voici : voici ce qui s'est passé en réalité. Lorsque madame de Vas Concellos revint à la maison de santé, le docteur ne conservait plus d'espérance ; Jacques était étendu sur son lit, sans connaissance et sans mouvement ; de temps en temps seulement un frisson facial, une légère convulsion de la bouche,

un gonflement des artères qui projetait, sur le front et à l'angle des yeux, un reflet rouge pâle, aussitôt évanoui qu'aperçu, accusaient les derniers efforts de l'instinct vital qui se débattait contre les étreintes de la mort. Sa figure, blanche et maigre, se prêtait à toutes les combinaisons de l'ombre et de la lumière, se détachait comme un buste de marbre blanc sous un rayon du soleil, et ressemblait à une de ces têtes de moine du moyen âge endormi dans la contemplation. Conduite par le docteur, lorsque madame de Vas Concellos aperçut cette tête que tant de souffrances endurées à cause d'elle avaient bouleversée, quand elle vit ces cheveux sans mouvement, adhérents au front, ces yeux fermés et recouverts de leurs cils comme d'un linceul, ces lèvres serrées et froides, ce front vaste et haut où semblait se dérouler un monde d'espérances évanouies, de pensées éteintes, d'illusions mortes; par une de ces révolutions qui sont assez ordinaires aux femmes, elle s'éleva tout d'un coup et avec une ardeur héroïque au niveau de ce magnifique drame dont elle était le prétexte : toute la vie de cet homme, résumée dans son

amour et dans son génie, lui apparut ce qu'elle était réellement. Et quel orgueil de femme n'eût pas été flatté de tant de dévouement, de tant de passion, de tant de folie? Or, l'orgueil rend les femmes héroïques ; il semble qu'elles souffrent quand un homme les dépasse, et qu'elles lui envient ces palmes du martyre pour lesquelles elles se sentent faites; elles se grandissent pour atteindre à cet idéal d'amour dont le germe fleurit dans leur âme ; c'est une lutte qu'elles engagent, et elles s'y jettent avec toute l'énergie , tout l'entraînement, toute la dévorante activité qu'elles ont coutume d'apporter dans toutes les luttes qui tiennent essentiellement aux principes de leur organisation nerveuse.

Le docteur avait raconté à madame de Vas Concellos l'histoire de Jacques Patru, cette magnifique illusion d'un homme qui, naïvement, saintement, avec la foi d'un enfant à qui sa mère a promis une des étoiles du ciel, avait enduré pendant un an toutes les privations, dans l'espérance d'une journée, d'une seule journée de bonheur. Le mystificateur qu'Alfred de l'Estorade avait présenté aux

yeux de madame de Vas Concellos en la personne de Jacques Patru, laissait dorénavant la place à une de ces sublimes personnifications de la persévérance et de la folie artistiques que les femmes aiment tant; et cette disposition que nous attribuons aux esprits féminins est si vraie, que parmi les plus nobles et les plus hautes dames, il n'y en a pas une qui du fond du cœur n'envie, en lisant les journaux, le sort de ces petites filles qui se font assez aimer pour pousser leur amant au suicide. Après le bonheur de faire vivre celui qu'elles préfèrent, il n'y a rien de plus doux pour les femmes que la douleur de le tuer.

Madame de Vas Concellos obéissait à cette loi du cœur, à cette fatalité de l'imagination, dogme aussi réel et mille fois plus entraînant que le dogme de la fatalité matérielle. Nous l'avons admirée sur son piédestal, froide et digne au milieu des hommages et des adulations, jetant l'or au hasard avec la prodigalité d'un Nabab, enveloppée dans son auréole d'orgueil et de beauté, et dominant les cœurs sans chercher à se les attacher, comme toutes les royautés puissantes et sûres d'elle-même. Tout à coup, elle se dépouilla de son passé,

oublia ses souvenirs, raya ses jours écoulés, et de ces pages bigarrées où elle avait écrit tant de triomphes, tant de plaisirs, tant d'extravagances mystérieuses, elle se composa une seule page, nette et blanche comme la robe d'une première communiante; elle était prête à recommencer son existence : ainsi que toutes les femmes qui font leur premier roman, madame de Vas Concellos fit le sien magnifique. Jusque-là elle avait vécu à la manière des polypes qui se teignent de toutes les couleurs du soleil et des eaux, et empruntent à des corps étrangers leur vie et leur lumière; son cœur, comme un tabernacle impénétrable, ne s'était jamais ouvert; elle s'était contentée de voir brûler l'encens devant elle, en en aspirant les parfums avec la nonchalance d'une divinité blasée sur les jouissances et les attributs de son rôle. Mais voici qu'un événement inouï avait brisé cette enveloppe de superbe insouciance et d'orgueilleux stoïcisme; elle n'avait jamais prévu un amour comme celui de Jacques; son imagination se trouvait dépassée, et par cela même elle se sentait domptée. Ajoutez à cela que cet homme singulier, ce pauvre musi-

cien, ce sublime amoureux, ce don Quichotte mélancolique et sérieux était là gisant sur un lit de mort, les yeux éteints, et prêt à rendre l'âme. S'il avait été vivant, agissant, parlant, peut-être madame de Vas Concellos aurait-elle échappé, après quelques instants de combat, à sa dévorante ambition d'aimer, à ses désirs de lutter en folie, en dévouement, en héroïsme avec cet homme héroïque et dévoué; mais aux charmes irritants de l'imprévu se joignait le sentiment de l'impossible, et l'impossible est pour les femmes une montagne aride et caillouteuse à sa base, mais couverte de fleurs au sommet, qu'elles brûlent de gravir au risque de se déchirer les pieds; c'est une montagne semblable à cette montagne d'aimant dont parle Sindbad le marin, et qui attirait à elle les plus gros vaisseaux à dix lieues en mer.

Le docteur considérait Jacques Patru comme mort; madame de Vas Concellos demeura longtemps silencieuse, mais silencieuse seulement des lèvres. Dans son cœur elle formulait les invocations les plus ardentes et les plus impérieuses pour le rappeler à la vie qui lui échappait.

Non, se disait-elle, sa destinée n'est pas finie ; il est impossible que la chaîne qui nous unit soit brisée au premier anneau ; je ne dois pas vivre avec l'idée qu'un homme m'a aimée plus qu'il n'est donné aux hommes de le concevoir, et que je ne lui aurai pas rendu tout son amour, que je ne l'aurai pas égalé, que je ne l'aurai pas vaincu. J'ai une dette sacrée à acquitter, et je ne pourrais acquitter ma dette ! Cela n'est pas juste, cela ne sera pas !

Ainsi elle parlait intérieurement, ainsi elle rassemblait toutes ses volontés en bloc, comme si elle eût connu les lois de ce fluide magnétique qui commande impérieusement aux organes humains, et qui un jour peut-être triomphera de la mort même.

Puis, par une transition assez commune, elle redevint femme comme les autres, c'est-à-dire, souple, suppliante, caressante, des larmes dans les yeux, et des tremblements dans la voix, comme si désespérant de soumettre la mort elle eût voulu la séduire ; elle s'agenouilla devant le lit du malade, prit sa main dans la sienne, la baigna de ses pleurs, la posa sur sa poitrine, cherchant à lui communiquer la chaleur de son cœur. Jacques ne fit pas un

mouvement, ne donna aucun signe de vie: quand madame de Vas Concellos laissait aller la main de Jacques, elle retombait inerte, et le visage de celle-ci se crispait alors douloureusement. Comment exprimer à la fois tous les sentiments que nous avons décrits, et l'emportement de la reine qui s'indigne de voir pour la première fois ses ordres méprisés, et la colère de l'enfant gâté qui s'étonne qu'on ose résister à ses caprices, et l'impatience d'une femme belle et savante qui, après avoir prodigué toutes les séductions de sa beauté, tous les entraînements de son esprit, toutes les mollesses de son regard, tous les enivrements de sa voix, trouve devant elle un visage inflexible qui semble lui dire: Je ne veux pas de vous?

— Docteur, demanda-t-elle en se relevant, tout est-il donc fini? N'avons-nous plus d'espoir! Mais qu'est-ce donc que votre science, docteur? Vous me regardez faire, vous me voyez pleurante, retenant des mains et du cœur cette belle et noble vie qui menace de s'éteindre, essayant de raviver de mon souffle ce flambeau qui s'est consumé pour moi, et vous restez là immobile comme une statue sur un tombeau.

Vous devez connaître les moyens de sauver cet homme, docteur, il y en a, j'en suis sûre; et s'il n'y en a pas, inventez-en, docteur, je veux, je veux, je veux qu'il vive.

Elle avait articulé trois fois ce mot: je veux, avec un accent différent, la dernière fois sa voix se brisa au milieu des sanglots.

— La science est impuissante, dit le docteur d'une voix grave; entre lui et la mort il n'y a plus que l'espace qui sépare une orange de son écorce; il ne souffre plus et la cessation des souffrances est la mort même.

— Il faut pourtant le sauver, dit madame de Vas Concellos; il le faut, je le sauverai moi.

Et avec une fougue incroyable, une ardeur que les paroles manquent pour exprimer, elle précipita son visage sur le visage du moribond, ses lèvres se promenèrent brûlantes sur ses yeux, sur sa bouche, sur son front: quelquefois elle interrompait ses baisers pour souffler à travers les cheveux de Jacques les moiteurs de sa chaude haleine; puis roulait de nouveau ce torrent de baisers fanatiques, délirants, pénétrants et doux à la fois, âcres et caressants, ardents jusqu'au délire, et dés-

espérés jusqu'à la rage. Soit illusion, soit que ses chaudes caresses cent fois répétées eussent en effet rappelé un reste de vie dans la poitrine du malade, elle crut sentir un souffle doux et froid qui répondait à son souffle; elle se releva brusquement, et étreignant vivement la main du docteur :

— Docteur, dit-elle, il respire, il souffre, il vit; je savais bien, moi, que je le sauverais.

— Pas de fausses espérances, dit le docteur toujours impassible; ce souffle que vous venez de recueillir, c'est la transition de la vie à la mort, c'est le dernier soupir de l'âme avant de monter au ciel; n'espérez pas.

Malgré les douloureuses affirmations du docteur, le corps de Jacques, sans faire encore aucun mouvement distinct, parut reprendre un peu d'élasticité, sa pâleur cadavéreuse fit place à une teinte rose qui fit saillir les veines; puis peu à peu la face se colora plus vivement, la nuance générale devint violacée, les lèvres s'empourprèrent, les muscles suivirent ce mouvement de progression et se gonflèrent visiblement. Le docteur suivait de l'œil tous ces symptômes avec l'anxiété sagace d'un maître de la science; les méplats des

yeux et de la bouche s'allumèrent comme des charbons, et enfin une vapeur rouge et sanguinolente sembla envelopper cette tête de malade comme d'une auréole.

— Voyez, voyez, disait madame de Vas Concellos, c'est l'espoir, c'est la vie, c'est le bonheur!

Le docteur hochait la tête en silence.

Tout à coup Jacques Patru fit un brusque mouvement du cou, et ouvrit fixement les yeux qui tombèrent à plomb sur la figure palpitante d'avidité de la belle dame (ainsi que Jacques l'appelait autrefois); en même temps ses lèvres s'entr'ouvrirent et montrèrent deux rangées de dents blanches étroitement serrées; puis les vaisseaux du cou se gonflèrent, on eût vu distinctement le sang courir à flots pressés dans les veines, combler les artères et se croiser en tous sens comme les fils capricieux d'une trame empourprée.

— Voyez, dit encore madame de Vas Concellos au comble de la joie.

— C'est l'hémorragie, dit le docteur avec un peu plus d'émotion qu'il n'en avait montré jusque-là. Retirez-vous, l'amour a fait sa part, c'est maintenant à la science de faire la sienne.

La tête de Jacques Patru était retombée sur l'oreiller, des gouttes de sueur ruisselaient de son front, et ses cheveux moites et hérissés semblaient avoir reconquis le mouvement; ses longs cils abaissés de nouveau s'agitaient, et de sa poitrine s'échappaient des soupirs convulsifs, produit de l'oppression, et semblables à ceux d'un prisonnier qui aspire à briser les barreaux de sa cellule; l'apoplexie était imminente; sur l'emploi d'une seconde reposait la vie ou la mort de l'artiste.

Madame de Vas Concellos regarda une dernière fois cet homme qu'elle venait de disputer à la tombe de toute la force de sa volonté, et comme le docteur réitérait son injonction d'une voix plus impérieuse, elle se retira en jetant à celui-ci quelques mots d'une voix où perçaient les délices du paradis à travers les angoisses de l'enfer :

— Sauvez-le-moi! docteur.

X

L'ÉMEUTE.

Avec le secours d'un aide attaché à la maison de santé, et de toute nécessité dans les opérations chirurgicales, le docteur pratiqua une abondante saignée. Les vaisseaux engorgés se dégorgèrent, les artères et les veines reprirent leur mouvement régulier. Le soir même, à la suite de l'abattement causé par la disette de sang, Jacques Patru goûta un sommeil tranquille. Le lendemain et les jours

suivants l'atonie continua : cependant le regard était encore fixe, les yeux tirés et caves. De temps en temps l'artiste agitait son bras en sens divers comme s'il eût marqué la mesure, et au bout d'une ou deux minutes le bras retombait d'épuisement et de fatigue. Malgré la résistance de madame de Vas Concellos, le docteur refusa positivement de lui laisser voir *son malade*, ainsi qu'elle l'appelait : pour justifier sa rigueur, les bonnes raisons ne lui manquaient pas. Madame de Vas Concellos ne se rappelait-elle plus que la crise à laquelle Jacques venait d'échapper par miracle, avait été causée par son aspect inattendu ? n'y avait-il pas lieu de craindre que la même cause n'amenât les mêmes résultats? d'ailleurs le malade avait échappé à la mort, mais ce n'était pas assez, rien ne prouvait encore que la raison lui fût revenue; sa figure annonçait toujours la même mobilité dans les idées, le même vague qui caractérise les monomanies. Le docteur voulait sauver l'artiste, et pour arriver à une guérison complète, il fallait un régime doux, suivi, contenu, sans fatigue et sans secousses. Madame de Vas Concellos se paya de ces raisons, elle se contenta

d'envoyer tous les jours un domestique demander au docteur des nouvelles de son malade, et de lui faire passer ces mille douceurs, ces chatteries que l'imagination des femmes excelle à deviner : des sirops rafraîchissants, des quartiers d'orange confits, des pralines vanillées, tout ce que l'industrie des confiseurs met à la disposition des enfants et des amoureux.

Chaque jour le docteur envoyait à madame de Vas Concellos, en échange de ces prodigalités féminines, un bulletin détaillé sur la santé de Jacques; le malade avait bien dormi, ou son sommeil s'était ressenti d'un reste d'irritation dans les organes pulmonaires; sa respiration se montrait plus libre, ou l'oppression de la poitrine continuait à l'embarrasser; son pouls battait régulièrement ou trop fort; sa tête était trop froide ou trop brûlante. Selon les espérances ou les craintes que ce bulletin lui causait, madame de Vas Concellos se laissait emporter à ces douces chimères qui s'étaient maintenant enracinées dans son cœur; ou à ce désespoir violent qui résulte pour une pareille femme de sa lutte entre le vouloir et le pouvoir, entre le désir

acéré, violent, aigu, et les obstacles matériels qui s'opposent à la réalisation immédiate de ce désir.

Cependant les forces revenaient peu à peu au malade, et, chose plus encourageante, sa raison paraissait calme et lucide, il parlait peu, mais d'une voix douce, et obéissait aux prescriptions du docteur avec la docilité d'un enfant. Un jour le docteur lui demanda comment il se trouvait, il répondit que jamais la vie ne lui avait paru si douce et si légère à supporter; que pourtant il se sentait encore devant les yeux un nuage qui l'empêchait de distinguer clairement les objets, mais que, ce nuage disparu, et cela devait arriver bientôt, il entrerait en pleine jouissance de la vie. Aux moments où le docteur le laissait seul, il restait assis tranquillement, la tête penchée dans l'attitude de la méditation; ce tic même, qui consistait à marquer la mesure avec la main, se reproduisait plus rarement. Du reste, de madame de Vas Concellos, pas un mot; jamais il ne demanda au docteur quelle était cette femme qui lui avait apparu dans le jardin et pendant sa maladie; probablement il ne se rappelait rien, seule-

ment ce nuage qu'il disait avoir devant les yeux indiquait qu'il avait un sentiment confus de ce qui s'était passé, sentiment impuissant, mélangé comme les impressions d'un songe effacé par le réveil.

Le docteur ne lui avait pas encore accordé la permission de descendre au jardin. Avec la sûreté de son jugement fondé sur de nombreuses observations, il comprenait que les maladies du cerveau sont unies entre elles par un fluide magnétique particulier, et que le frottement de l'une agit nécessairement sur l'autre ; Jacques servait lui-même de preuve de cette incontestable vérité. Il en est des fous comme des hommes raisonnables : chez ceux-ci la volonté la plus ferme domine la volonté chancelante ; chez ceux-là, la monomanie la plus intense, la plus fixe, la plus continue, rattache à elle, accapare et absorbe les autres monomanies. Jacques avait obtenu sur ses compagnons cette influence de la force sur la faiblesse, de l'opiniâtreté sur l'indécision. Parmi les malades confiés au docteur, il y en avait de toute nature ; à eux tous ils formaient un spécimen complet de la folie dans ses nuances les plus variées, dans

ses écarts les plus inabordables à l'analyse. Celui-là, fou par amour, adressait continuellement ses vœux et ses adorations à une étoile qu'il reconnaissait entre toutes, et lui assignait des rendez-vous auxquels la bien-aimée céleste ne venait jamais. Celui-ci, fou par ambition, se disait roi de France, il portait un diadème de papier doré, et se drapait dans un tablier volé à la cuisine de la maison de santé, comme dans la pourpre d'un manteau royal. L'un montait à cheval sur un bâton, et faisait à travers le jardin des courses au clocher dont il se décernait lui-même le prix : dans cette maison de fous, le jockey-club avait son représentant. L'autre commandait des armées, réduisait en poudre d'innombrables ennemis, et dans sa rage déchiquetait à grands coups de bâton les bouleaux qu'il prenait pour des Autrichiens. Mais quand Jacques paraissait, toutes ces folies si diverses abdiquaient au profit de la sienne; lorsqu'il se posait au milieu de ses compagnons, le bâton de chef d'orchestre à la main, tous se rangeaient sous sa domination: l'amoureux de l'étoile soufflait dans un morceau de bois représentant une clarinette,

le cavalier agitait un licou de cheval garni de ses grelots en guise de pavillon chinois, le guerrier râclait du violon, le roi de France battait la grosse caisse, tous les titres étaient abolis, toutes les distinctions effacées, toutes les nuances se confondaient, il n'y avait plus qu'une troupe de musiciens et un chef d'orchestre qui commandait despotiquement : Jacques Patru.

Chose extraordinaire, les fous du docteur ne perdirent pas même la mémoire, ainsi qu'on aurait pu le supposer ; pendant la maladie de Jacques Patru ils venaient tous les jours à la même heure au lieu ordinaire de leur réunion, armés de leurs instruments, et attendaient quelque temps en se demandant entre eux où était le chef d'orchestre, et si ce jour-là il n'y aurait pas concert ; puis après quelque temps d'attente, et n'étant plus sous l'influence supérieure qui généralisait leur folie, ils rentraient en possession de leur individualité et reprenaient leurs habitudes personnelles ; au despotime avait succédé l'anarchie. Le roi de France se drapait plus orgueilleusement que jamais dans son tablier, l'amoureux faisait des vers pour son

étoile, tous jetaient là leurs instruments et redevenaient fous à leur compte, c'est-à-dire obéissant aux inspirations spéciales de leur esprit en démence. Mais le lendemain, à la même heure, ils revenaient encore au même endroit, et toujours leur impatience perçait dans cette question sans cesse répétée : Où est donc le chef d'orchestre? ils le demandèrent plusieurs fois au docteur, qui, selon le genre du malade, échappait à leurs instances par des réponses évasives ; mais les fous ne se lassaient pas ; à la fin cette impatience prit un caractère de violence véri table.

Un jour, à l'heure du concert, le roi de France accusa le docteur de leur avoir enlevé leur chef d'orchestre, et déclara qu'il le ferait juger par une cour martiale, pour lui apprendre à se moquer de Sa Majesté ; cette assertion trouva de nombreux partisans, des murmures on passa aux cris et aux imprécations les plus véhémentes : le docteur était un traître, un scélérat, il avait mis le chef d'orchestre en prison, il l'avait assassiné peut-être ; les peines les plus sévères étaient encore trop douces pour lui. Le chevalier proposa de le

lancer sur un cheval sauvage à travers un désert peuplé de loups, comme Mazeppa. Le roi de France voulait qu'on le mît à la question et qu'il fût écartelé, et ses cendres jetées au vent comme coupable du crime de lèse-majesté. L'amoureux suppliait son étoile de détacher un des rayons de sa couronne pour le réduire en cendres. Il y en avait un qui se prétendait Jupiter, et qui dit : Je le foudroierai ; mais un autre qui se croyait très-sérieusement le pape, prétendit que Jupiter était un imposteur, et qu'il n'y avait d'autre dieu que Dieu représenté ici-bas par le successeur de saint Pierre. Donc on n'était pas bien d'accord sur la vengeance à exercer contre le docteur, et peut-être l'ensemble de leurs volontés aurait-il été détruit par la divergence des moyens. Jupiter, en effet, commençait à regarder de travers le pape qui l'écrasait sous sa bénédiction ; le roi de France parlait de sujets désobéissants et les menaçait de sa Bastille ; le coureur au clocher avait enfourché son bâton, et le caressait de la main en disant d'une voix emphatique : Regardez, messieurs, comme son cou est nerveux, comme sa croupe est fière, comme toute la membrure

est solide et vigoureusement agencée; c'est un Anglais, messieurs, pur sang, il a gagné le prix aux courses de Newmarket; et en même temps, pour donner la preuve de ce qu'il avançait, il faisait un tour au trot en criant : Hup! hup! nous allons franchir le saut du loup.

Il y avait donc lieu de croire que cette émeute du jour, dirigée contre le docteur, ne produirait aucun résultat, et que toutes ces colères, accumulées un instant sur un seul point, s'éparpilleraient bientôt au gré du caprice de chacun, lorsque le guerrier (un capitaine retraité) vint rallier toutes les colères qui commençaient à dévier de leur route, réconforter les passions qui s'évaporaient comme le jet d'eau d'une cascade, qui, ne formant qu'un faisceau compacte à sa base, se rompt à son sommet et retombe en une pluie de gouttelettes détachées, d'étincelles humides, dérivant au gré du vent.

— Messieurs, dit-il d'un ton grave, vous avez raison, le docteur est un traître et un scélérat; où est notre chef d'orchestre? Si on le retient prisonnier, volons à sa défense ; si, par excès de noirceur, on l'a assassiné, il

nous faut une vengeance éclatante, je propose d'assiéger le château du docteur.

En disant ces mots, le capitaine brandissait un sabre de bois, entouré à son extrémité d'un chiffon écarlate qui figurait la poignée.

— A l'assaut! ajouta-t-il du ton d'un paladin du Cirque-Olympique.

— A l'assaut! crièrent les fous en se précipitant sans ordre vers la maison de santé.

Le capitaine haussa les épaules d'un air de mépris, et d'une voix impérieuse arrêta ses recrues indisciplinées.

— Halte! répétait-il furieusement, halte donc : voulez-vous aller à l'assaut comme un troupeau de moutons? croyez-vous qu'on prenne une place forte comme on saute un fossé? halte, vous dis-je!

Les fous revinrent sur leurs pas.

— Vous n'entendez rien, reprit le capitaine, aux opérations stratégiques. Où courez-vous? Croyez-vous que des murs solidement bâtis et flanqués de bastions aillent s'écrouler au seul bruit de votre voix, ainsi qu'autrefois les murs de Jéricho?... Où sont vos armes? par quel côté faut-il prendre la place? Vous ne répondez pas,

—A l'assaut! répéta le cavalier en faisant caracoler son bâton.

—Vous d'abord, monsieur, dit le capitaine, vous feriez mieux d'avoir votre bâton entre les mains qu'entre les jambes.

—A-t-on jamais vu un cavalier sans son cheval? répondit celui-ci en continuant à voltiger sur les ailes du corps de bataille.

—En rang, dit le capitaine, formez-vos lignes; attention au commandement. Vous, monsieur le roi de France, pourquoi vous tenir ainsi les bras croisés dans l'attitude du factionnaire au repos?

—Je me demande, dit le roi de France d'un ton grave, s'il convient à ma position de faire partie d'une expédition armée. Souffrez que j'envoie un parlementaire au docteur; on n'a jamais vu une nation marcher au combat sans déclaration de guerre préalable.

Celui qui se croyait le pape paraissait aussi plongé dans de profondes réflexions; tout à coup, du ton d'un homme inspiré, il s'écria :

—Dieu a dit à ses apôtres : Vous êtes des ministres de paix; et à saint Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau, car, je vous

le dis en vérité, quiconque se servira de l'épée périra par l'épée.

— Vous êtes deux fous, cria le capitaine. Vous, monsieur, ne vous souvient-il plus que le roi saint Louis marchait à la tête de ses soldats contre les infidèles ? Et vous, monsieur, avez-vous oublié le saint évêque qui écrasa tant d'impériaux avec une massue, à la bataille de Bovines ? prenez une massue, si vous avez horreur du sang.

Ces deux exemples cités à propos et avec tout l'entrain de l'éloquence militaire, c'est-à-dire d'une voix forte, emphatique et chevaleresque que relevait encore un certain mouvement de hanches particulier aux tambours majors, et à tous ceux qu'on appelle en ce monde des héros, parurent faire sur les deux retardataires une impression fort vive. Le roi de France cassa une longue baguette de houx au bout de laquelle il attacha son mouchoir taché de tabac, et baptisa le tout du titre d'oriflamme, en criant : Montjoie et saint Denis ! cri de ralliement des premiers barons chrétiens. Le pape s'arma de la tige desséchée d'un soleil qu'il balança autour de sa tête avec la dextérité d'un bâtonniste, en récitant le se-

cond verset du psaume de David qui servait de cri de guerre aux Hébreux. L'amoureux tenait les yeux fixés au ciel, et semblait dédier à la dame de ses pensées les immenses dangers qu'il allait braver. Tous enfin s'armèrent, qui d'une chaise de jardin, qui d'un arrosoir, qui d'une bêche, quelques-uns se contentant, par la seule puissance de la foi, de changer en instruments de carnage les instruments de musique : ainsi le violon devenait une escopette, la flûte une épée bien affilée, le pavillon chinois une hallebarde, la grosse caisse un canon.

Quand ils furent tous rangés sur deux lignes, le capitaine brandissant toujours son sabre de bois, et regardant son armée d'un air solennel, leur adressa l'allocution suivante, imitée des proclamations de l'empereur, qu'il avait servi autrefois et qu'il remplaçait en ce moment.

— Soldats, dit-il, un intrigant a violé la fois des traités, un traître s'est joué de sa parole, la France demande vengeance. Souvenez-vous que vous êtes les soldats d'Arcole et de Lodi, que nous avons conquis l'Italie, et que la victoire a fait avec nous le tour de la

terre. Un jour, jeunes soldats, quand vous rentrerez dans vos foyers, on vous demandera des détails sur cette grande campagne que nous allons entreprendre, alors vous serez glorieux et fiers ; et quand on vous parlera de cette fameuse bataille sous les murs de... (il hésita quelque temps et passa outre) vous répondrez avec orgueil : — J'y étais. . . .
. . . . . , Soldats, j'ai pour garantie de nos succès futurs vos succès passés ;
. . . . Soldats, vous êtes des braves...
. . . . Soldats, je suis content de vous,
. . . . . Soldats !... Soldats !...

L'éloquence du capitaine était à bout, sa langue s'embarrassait, il avait épuisé tout son arsenal de lieux communs militaires et de charlatanisme impérial ; avec cette brusquerie qui caractérise la folie, il passa de son ton emphatique au ton le plus naturel, et ajouta :

— Enfin, n'importe !...

Ainsi harangués, les fous gardèrent le silence. Au vrai, ils n'avaient rien entendu, tant chacun d'eux était occupé à enjoliver ses armes, et à leur donner ce caractère fantastique que les fous comme les enfants prêtent à tout ce qu'ils touchent.

— Criez donc vive l'empereur! reprit le capitaine qui ne perdait pas son rôle de vue, et, depuis qu'il avait cessé de parler, prenait gravement des prises de tabac imaginaire dans la poche de son gilet vide.

— Criez vive le roi, dit le roi de France, ou je vous fais arrêter comme conspirateurs et rebelles.

— Qu'on fusille cet homme! dit le capitaine en faisant le signe de mettre en joue.

La querelle menaçait de s'échauffer entre les deux antagonistes ; mais le pape, qui avait peur des disputes, et n'était pas fâché de glisser son orgueil entre deux orgueils rivaux, dit d'une voix véritablement papelarde :

— Il n'y a de puissance que celle de Dieu de qui relèvent les trônes, et du pape représentant de Dieu, de qui relèvent les peuples : criez vive le pape. — Ce mezzo-termine mit tout le monde d'accord, et tous crièrent : Vive le pape !

Le roi de France songeait sans doute qu'en sa qualité de fils aîné de l'Église, il ne pouvait désobéir à un pareil ordre ; l'empereur se souvenait que Pie VII l'avait sacré dans l'église de Notre-Dame de Paris.

— Guides, à vos places, cria le capitaine qui s'obstinait à faire de la stratégie dans le vide, et d'empereur redevenait chef de bataillon.

— Bataillon, par colonne en avant!

L'armée se mit en marche en poussant des cris; les uns agitaient leurs bâtons, les autres faisaient mine de croiser la baïonnette; le pavillon chinois secouait les grelots de son licou. Pour un spectateur raisonnable, cette marche aurait équivalu au spectacle le plus grotesque, s'il eût pu se défaire de cette tristesse inhérente à l'homme qui contemple la dégradation de ses semblables. Ils arrivèrent ainsi devant la maison de santé près de laquelle s'étendait une assez vaste rotonde sablée et environnée d'arbustes de luxe tels qu'orangers, houcas, grenadiers. A cet aspect, les cris redoublèrent au point de devenir réellement effrayants. Les infirmiers sortirent sur le pas de la porte des bâtiments de service, et rentrèrent aussitôt épouvantés par les démonstrations menaçantes des insurgés.

— Notre chef d'orchestre! répétaient les fous, nous le voulons, qu'on nous le rende.

Le docteur était en ce moment dans la

chambre de Jacques Patru qui montrait toujours la même docilité, la même douceur, et déjeunait paisiblement sur une petite table où s'entremêlaient les envois de madame de Vas Concellos, un vrai service de malade ordonné par une femme aimante ; car il n'y a que les femmes pour deviner les fantaisies d'un estomac faible , ces mille petits désirs d'un homme qui se reprend à la vie, et n'a pas encore le droit d'en abuser. Les femmes sont de sublimes gardes-malades, quand elles aiment.

En entendant ces cris discordants qui montaient jusqu'à lui , le docteur parut surpris ; et sur la figure de Patru passa une légère rougeur, semblable à celle d'une jeune fille qui , sans s'y attendre , se heurte au souvenir d'une impression de cœur.

Le docteur se leva et regarda à travers les carreaux ce qui se passait ; les insurgés l'aperçurent , et se mirent à crier plus fort que jamais :

— Notre chef d'orchestre, rendez-nous notre chef d'orchestre !

En même temps et comme leurs armes étaient insuffisantes pour attaquer un homme

qui les attendait à un second étage, ils ramassèrent des pierres et les lancèrent contre les vitres au travers desquelles le docteur s'était montré; plusieurs même se portèrent vers les différentes portes de la maison et essayèrent de les enfoncer à grands coups de bâton.

Le docteur, malgré son imperturbable sang-froid et la connaissance profonde des habitudes de ses malades, commençait à s'effrayer, moins encore pour lui que pour Jacques. Quel effet produirait une pareille scène sur l'organisation si faible de son malade? L'attitude de celui-ci le rassura, il était toujours assis, écoutant les cris du dehors sans s'émouvoir, et regardant avec la curiosité d'un enfant insoucieux du danger les cailloux qui ricochaient aux angles de la fenêtre. De temps en temps seulement, il écartait les mèches de ses longs cheveux, comme pour dégager son front du fardeau qui l'accablait, comme s'il eût cherché à ressaisir le fil d'une tradition interrompue, le tissu brisé de ses souvenirs.

— Le chef d'orchestre !... murmura-t-il. Docteur, que veulent ces gens-là?

— Soyez tranquille, mon enfant, dit le docteur en le repoussant doucement sur sa chaise, ces gens-là sont des fous, et vous êtes raisonnable, vous. Restez ici, il n'y a pas de danger ; et moi je vais dissiper ce rassemblement de furieux qui crient comme des énergumènes sous la fenêtre d'un malade.

Le docteur descendit, en effet, mais de moment en moment cette singulière émeute prenait un caractère plus alarmant : — A mort le docteur ! était devenu le cri général. Quelques-uns, avec cette ardeur qui ne connaît pas la valeur des obstacles, et cette force presque surhumaine que donne la folie, et qui parvient à son apogée dans les cas de fièvre chaude, s'étaient déjà élevés de dix pieds au-dessus du sol en s'accrochant, à l'aide de leurs ongles, aux moindres saillies du mur, en profitant de tous les accidents favorables, en montant les uns sur les autres, et sans discontinuer leurs cris : — Notre chef d'orchestre ! à mort le docteur ! Voici le moyen que le docteur employa pour détruire ce rassemblement tumultueux qui, jusque-là, n'était que tristement grotesque, mais qui pouvait devenir fatal d'un côté ou de l'autre.

Nous avons dit qu'il connaissait toutes les manies de ses malades, leurs habitudes, leurs tics, le degré de fureur qu'ils pouvaient atteindre ; ce fut sur cette certitude qu'il basa son plan de campagne. Il fit sortir par une porte de derrière quatre domestiques de la maison, en leur ordonnant d'user d'adresse et non de violence, attendu que la violence pourrait leur devenir fatale. Conformément aux instructions très-détaillées du docteur les quatre domestiques marchèrent avec précaution et dirigèrent leurs pas à travers les massifs et les allées les plus sinueuses du jardin, de manière à prendre en queue l'armée des insurgés. Quand ils furent à une petite distance, ils se séparèrent et marchèrent un à un par différents côtés. L'important était de ne pas être aperçu de la troupe entière, et de pouvoir dire à chaque fou en particulier ce que le docteur leur avait minutieusement prescrit.

Le premier s'avança vers le roi de France, qui d'abord parut fort irrité et ouvrit la bouche pour appeler ses compagnons.

— Silence! dit le domestique, la plus grande discrétion est nécessaire; il y a dans

votre palais un ambassadeur de Sa Majesté le roi de Prusse qui demande à être présenté à Votre Majesté.

Ces mots produisirent sur le fou un effet magique ; en un instant sa figure, de frénétique qu'elle était, devint majestueuse et solennelle ; il enfonça de la main sur sa tête son diadème de papier doré et suivit sans murmure l'envoyé de l'ambassadeur prussien.

Le second domestique s'adressa à l'amoureux, et lui dit tout simplement que sa bien-aimée l'attendait dans sa chambre.

Le troisième dit au cavalier qu'on allait donner le signal de la course, et que pour y prendre part il fallait le suivre à l'instant même.

Le quatrième, après un grand nombre de marches et de contre-marches, parvint enfin à aborder le capitaine et lui annonça que les Autrichiens débouchaient par le ravin, et que la présence de l'empereur était nécessaire pour les repousser.

Il n'en fallut pas davantage. L'amoureux se sauva en remerciant sa chère étoile qui daignait enfin venir le visiter. Le cavalier enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval

de bois, et disparut au galop. Le capitaine resta silencieux un moment, plaça devant son œil l'index et le pouce de sa main droite arrondie en forme de lorgnette, et dit : Cette armée est à nous. Puis il se dirigea les mains derrière le dos vers l'extrémité du jardin, par où débouchaient les Autrichiens.

Bientôt, à l'aide de cette ruse, si simple et pourtant si triomphante, la désertion devint complète. Le pape retournait à ses ouailles, Jupiter à son empyrée, chacun obéissait à sa folie personnelle, et c'est ainsi que le siége du château fut levé. En remontant à la chambre de Jacques Patru, le docteur ne conservait plus qu'un sentiment de tristesse mêlé d'étonnement. Cet ensemble à un moment donné entre gens si contrairement affectés, cette homogénéité de pensée et de volontés parmi vingt fous continuellement sous l'empire d'une obsession personnelle et différente, toutes ces extravagances du cerveau humain lésé, se confondant au moins pour un temps en une seule et même extravagance, cette folie synthétique enfin, quoique déjà soupçonnée en diverses occasions, lui semblait un phénomène digne de toutes les recherches de

la science. Dans ce simple fait, n'y avait-il pas le germe d'un système entier qui aurait pour base la possibilité prouvée et certaine de déplacer la folie, et au besoin de la confisquer?

Patru releva la tête et tourna les yeux vers la fenêtre que les insurgés avaient plutôt menacée qu'atteinte de leurs projectiles.

— Un chef d'orchestre! murmura-t-il, j'en ai connu un autrefois, un grand musicien, un habile harmoniste; mais comment s'appelait-il, et qu'est-il devenu? je ne sais. (Passant la main dans ses cheveux.) Il est mort!... mais pourquoi?... (Après une pause.) Ils demandaient un chef d'orchestre tout à l'heure; quels sont ces gens? Le docteur dit qu'ils sont fous : triste!... ah! bien triste! qu'est-ce que la folie, qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que cette pauvre machine qu'on nomme la cervelle humaine, et que le choc d'un caillou, le pli d'une rose, le souffle de la brise peut bouleverser de fond en comble?... Fou!... je ne le suis pas, moi!... et pourtant il me semble que quelque chose me manque : ma tête est comme vide, j'y fouille sans cesse et je n'y trouve rien. Qui suis-je? qui étais-je hier? on

dirait que je suis perdu, et que je ne peux pas me retrouver.

Ici Patru fit un assez long silence, pressa de nouveau son front entre ses deux mains comme pour en faire jaillir une idée lucide, un sentiment d'instinct; puis il reprit de nouveau :

— Un chef d'orchestre!...

Il s'arrêta longtemps sur ce mot, puis peu à peu sa figure s'éclaira, ses yeux brillèrent, non pas de cette clarté splendide qui exprime la raison dans sa plénitude, mais de cette lueur fauve et vacillante qui indique les égarements de l'esprit aux prises avec une conviction mensongère : lueur de feu follet.

— Un chef d'orchestre! s'écria-t-il d'une voix claire et retentissante : mais c'est moi, c'est moi qui suis chef d'orchestre, c'est moi qu'ils demandaient.

En ce moment il aperçut le docteur, et s'avançant vers lui :

— Docteur, lui dit-il, ces gens de tout à l'heure ne sont pas des fous, ce sont mes musiciens, amenez-les-moi. Vite, docteur, vite; je veux leur faire exécuter une symphonie vraiment diabolique; vous verrez, docteur,

tout ce que l'homme peut souffrir dans cette vie et dans l'autre, je l'ai traduit en musique ; j'ai mis mon âme à nu, j'en ai extrait toutes les amertumes, toutes les colères, tous les désenchantements ; vous verrez, dans ma symphonie les larmes seront visibles, les gémissements palpables, j'épouvanterai tous les auditeurs, je les transporterai, ce sera beau, beau et terrible comme le *Dies iræ* de Mozart ! Donnez-moi mes musiciens, docteur.

Il tendait la main comme si le docteur eût pu y déposer un orchestre complet. Le docteur eut besoin de toute sa raison et de toute sa force pour distraire le malade de cette fantaisie qui le dominait âcre et impérieuse. A la fin, moitié par persuasion, moitié par autorité, il le mit au lit. Jacques fut très-agité, continuellement il parlait de sa symphonie, marquait la mesure avec son bras amaigri, et demandait ses musiciens ; il voulait se lever, descendre au jardin, se rendre à la salle de concert où on l'attendait impatiemment. Vers le soir ses agitations cessèrent, et il s'endormit à force d'épuisement. Le docteur profita de ce moment de liberté, que le sommeil de Jacques lui laissait, pour écrire à

madame de Vas Concellos le billet suivant :

Madame,

Comme vous, je m'étais laissé aller à de fausses espérances; le malade était doux, calme, raisonnable même; aujourd'hui une nouvelle crise a déterminé une rechute douloureuse, quoiqu'elle ne soit pas mortelle : Jacques vivra, mais il vivra fou.

Post-scriptum. — Pas plus que les jours précédents, Jacques n'a fait allusion à vous.

Ce post-scriptum du docteur satisfaisait au désir témoigné par madame de Vas Concellos d'être instruite de tout ce que le malade pourrait dire de direct ou d'indirect relativement à elle. Quant à nous, qu'il nous rappelle que dans l'héroïsme des femmes la vanité tient toujours sa place, et que comme elles ont la prétention de rendre les hommes bons ou méchants à leur gré, elles voudraient aussi les rendre fous à leur manière, et gouverner tout à leur profit jusqu'au délire. L'abnégation complète, obscure, continue, est une vertu du ciel qui ne germe pas sur la terre.

XI

LA RECHUTE.

Le lendemain, le docteur consigna tous ses malades. Il craignait de nouvelles tentatives, et pensait que l'isolement leur ferait bientôt oublier leur monomanie à heure fixe : précautions vaines ! Lorsque les infirmiers montèrent à la chambre de chaque malade, tous demandèrent où était leur chef d'orchestre, et quelques-uns accompagnèrent cette question de menaces contre le docteur. Ce n'était pas

le cas de lever la consigne, le docteur la maintint plus sévère que jamais. Mais tous les jours à la même heure, même insistance à réclamer le chef d'orchestre.

De son côté, Jacques Patru demandait ses musiciens, et dans sa folie songeait aux obstacles véritables qui obstruent souvent pour les artistes les plus distingués l'entrée de la carrière; il déclamait contre l'indifférence du public qui se tenait toujours en garde contre les nouveaux noms, et contre les directeurs de théâtre qui formaient une ligue, un corps de gendarmerie, une espèce de cordon prétendu sanitaire pour empêcher de passer les talents jeunes, neufs, vigoureux, qui voulaient essayer de rajeunir l'art et d'ouvrir de nouvelles voies aux générations de l'avenir. Comme au moment de sa rencontre avec l'Estorade, il anathématisait la musique italienne et son cortége de roulades, de fioritures convenues, d'ornements mal ajustés; il blasphémait le nom de Rubini et de Grisi, et revenait toujours à ses dieux favoris Gluck et Mozart. Il proclamait un système radical et révolutionnaire, abolissait les formes surannées, disait-il, de Rossini, prétendait qu'il

voulait relever la musique, lui rendre sa dignité primitive, en faire un culte pour l'âme au lieu d'un frivole joujou pour les oreilles. Enfin il adoptait cette pensée, que nous avons entendu très-sérieusement soutenir, que la régénération sociale devait commencer par l'opéra. Si une pareille opinion est pardonnable dans un philosophe, dans un métaphysicien habitué à étudier les rapports des hommes entre eux, à plus forte raison l'était-elle dans un musicien, dans un artiste grandissant son art de toute la hauteur de ses utopies.

— Docteur, disait-il, croyez-moi bien, on rapetisse notre art, on l'énerve, on le traite comme un esclave. Non, quand on vous dit que la musique est faite pour parler à l'âme, pour peindre la joie, la souffrance, la pensée humaine, ce ne sont pas là de vains mots. J'ai longtemps réfléchi sur cette matière, et je suis parvenu à donner à mes réflexions, d'abord plutôt instinctives que raisonnées, une forme palpable, logique, dont un dialecticien serait satisfait. Pourquoi ne représenterait-on pas la pensée par des sons comme on la représente par des signes! Vous dites que la musique n'agit que sur les nerfs,

qu'elle provoque tout au plus des sensations; mais qu'est-ce donc, je vous prie, que l'idée, l'idée même, abstraite, philosophique, essentielle? N'est-ce pas la sensation transformée, complétée, passée de l'état de chrysalide à celui de lépidoptère? Or, si la musique peint la cause, pourquoi ne peindrait-elle pas l'effet? Pourquoi, après avoir deviné la sensation, ne la suivrait-elle pas dans toutes les transformations qu'elle subit? pourquoi ne donnerait-elle pas, elle aussi, une forme distincte à ces mille sentiments qui découlent de la sensation ainsi que des ruisseaux d'un grand fleuve? pourquoi, après avoir ébranlé, ému, touché les nerfs agents des sens, intermédiaires entre la forme extérieure du monde et les organes extérieurs de l'homme, ne s'élèverait-elle pas jusqu'à l'âme, immense réservoir où se pressent les désirs immatériels, les pensées éthérées, les espérances indestructibles, l'idée enfin sous toutes ses formes, sous tous ses aspects?

Ce système de la sensation transformée, docteur, presque tous les bons esprits l'adoptent; Condillac et Locke ont plus d'apôtres que de contradicteurs. Et parce qu'un musi-

cien vient répéter ce que Condillac et Locke ont dit avant lui ; parce que, parti du même point, il prétend arriver au même but; parce qu'il a l'audace de croire qu'on peut parvenir à l'intelligence en passant par les sens, voilà qu'une clameur générale s'élève contre lui, on le siffle, on le hue, on le déclare fou, on lui refuse son pain de la journée ; et pourtant le musicien a raison par l'instinct comme tous les hommes de génie, raison aussi par la logique qui n'est autre chose que la formule des idées vraies.

Amenez-moi, docteur, un paysan bas Breton qui n'ait d'autre souvenir que celui de sa chaumière natale, de ses prés, de ses veillées d'hiver, et de ses rondes d'été sur la pelouse ; et à l'aide d'un piano, sans l'avertir, je déclare que je lui peindrai sa chaumière, ses prairies, ses joies et ses douleurs d'enfant, son amour ignoré pour la fille du fermier voisin ; il reconnaîtra les objets, il retrouvera ses pensées, et reverra la rose blanche et les tresses brunes de sa fiancée ; il sera ému, attendri, il pleurera ; et si vous lui demandez la cause de ses larmes, il ne vous répondra pas : C'est que la combinaison de

certains sons a agi sur mes nerfs ; mais il vous dira naïvement : Je viens de revoir mon pays, le clocher de mon village, ma chaumière, ma famille, et je pleure parce qu'on ne revoit pas toutes ces choses-là sans pleurer.

Ainsi parlait Jacques, et chaque fois en redescendant des hauteurs de ces théories musicales, il terminait son discours par cette interpellation directe au docteur :

— Rendez-moi mes musiciens.

Des deux côtés cette obstination prenait le caractère d'une épidémie. Jacques, voyant ses vœux repoussés, devint triste, morose, il regardait le docteur avec colère, et se promenait à grands pas dans sa chambre pendant des heures entières. Les autres fous poussaient encore plus loin l'entêtement, et les infirmiers ne les approchaient plus qu'avec crainte. Le docteur se vit obligé de céder, la consigne fut levée, comme par le passé les malades obtinrent la permission de se rendre au jardin. Le premier jour de cet affranchissement fut inauguré d'une façon brillante : à midi tous les fous étaient réunis dans la rotonde qui leur servait de salle de concert, et lorsque Jacques parut, des applaudissements

unanimes l'accueillirent, on cria : Vive notre chef d'orchestre! et tous l'entourèrent avec enthousiasme ; les uns lui baisaient les mains, d'autres se contentèrent de toucher avec attendrissement le pan de son habit. Le roi de France lui présenta un petit rond en ferblanc attaché à un ruban bleu, et lui dit : Je vous fais chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Puis le concert commença plus grotesque, plus sauvage, plus désordonné que jamais.

Debout sur un banc, l'œil fixe, les cheveux épars, Jacques marquait la mesure, et conduisait le concert à la baguette ; il entendait grincer les violons, gronder la grosse caisse, bruire les grelots du pavillon chinois. Il y avait des instruments nouveaux improvisés qui produisaient un effet incroyable, des casseroles défoncées, des morceaux de ferblanc, des plaques de tôle, des baguettes taillées de toutes les façons, qui figuraient à volonté, des hautbois, des trompettes, des ophicléïdes, un concert digne du crayon de Callot ou du pinceau de Decamps.

Le soir, lorsque les malades furent rentrés dans leur chambre, madame de Vas Concellos

vint à la maison de santé, et trouva le docteur dans son cabinet.

— Eh bien? lui demanda-t-elle.

— Rien à espérer, dit le docteur, sa guérison est une chose impossible; ce que je puis vous promettre, c'est de lui rendre la vie douce et facile : ma maison est la sienne, il y restera jusqu'à la fin de ses jours.

— Je veux le voir, s'écria intrépidement madame de Vas Concellos.

— Vous voulez le tuer?

— N'importe, il est à moi par le mal que je lui ai causé, par l'amour que je lui ai voué, par celui que je lui voue encore ; j'ai le droit d'en disposer. Conduisez-moi à sa chambre, docteur.

Le docteur regarda fixement madame de Vas Voncellos; ce despotisme de l'amour qui 'arroge le droit de vie et de mort l'effrayait, il comprenait tout ce qu'une pareille passion qui méconnaît les arguments ordinaires, les notions les plus communes de la justice individuelle, avait de triste, et aussi ce qu'elle avait de grand.

— Me refusez-vous, docteur? reprit madame de Vas Concellos.

— Très-certainement, dit celui-ci ; j'ai un devoir à remplir, madame : Jacques est chez moi, je suis son médecin, et pour le médecin le malade doit être sacré ; il ne m'appartient pas de vous livrer un homme et de vous dire : Faites-en ce que vous voudrez, tuez-le si cela vous plaît.

— Mais, docteur, vous ne le guérirez pas.

— Le guérirez-vous ?

A cette interpellation, madame de Vas Concellos hésita quelques instants ; puis relevant la tête, et jetant sur le docteur un regard qui l'enveloppa de ses inexplicables rayonnements :

— Oui, je le guérirai, s'écria-t-elle, il n'y a que moi au monde qui puisse le guérir. Votre science est impuissante, docteur, vos recettes sont épuisées. Confiez-moi votre malade, je réponds de le guérir, je m'y engage, c'est l'amour qui l'a perdu et l'amour le sauvera.

Comme le docteur hochait la tête d'un air d'incrédulité :

— Vous ne croyez pas à l'amour médecin, ajouta-t-elle : voilà comme sont tous les hommes, lorsqu'on blesse leurs idées, lorsqu'on s'élève au-dessus de leurs opinions faites, de

leurs préjugés établis, ils ne vous écoutent pas, leur orgueil se révolte, il semble qu'ils aient tracé en tout des limites infranchissables, un cercle de feu où viennent se consumer tous les imprudents qui osent s'en approcher seulement. Écoutez, docteur, promettez-moi de faire ce que je vous demanderai, c'est une prière que je vous adresse, une grâce que j'implore. Vous savez bien que je vous respecte, que j'ai foi en vous ; mais il y a là (elle appuya la main sur son cœur) un pressentiment qui ne peut pas me tromper : les convertis ont leurs révélations, et ne suis-je pas une convertie? vous qui me connaissez, vous savez quelle différence il y a entre madame de Vas Concellos d'autrefois, et madame de Vas Concellos d'aujourd'hui ; vous savez si mon cœur est transformé, s'il s'est opéré en moi une assez étrange révolution : pour consacrer ma vie nouvelle, Dieu me doit un miracle, ce miracle c'est *sa* guérison, c'est *son* bonheur, et j'y compte ; comme la Madeleine, docteur, je me roulerai à ses genoux, je répandrai à ses pieds les parfums de mon amour, de cet amour qu'il a tant envié, et qu'il n'apprécie pas, je lui rendrai la lumière qui lui

manque, je le rappellerai à la raison, je le sauverai.

Le docteur regardait avec étonnement cette femme qui se montrait à lui sous un aspect si nouveau ; c'était une reine foulant aux pieds sa pourpre et ses joyaux, c'était une idole descendue de son piédestal ; il y avait des larmes dans ses yeux, de l'altération dans sa voix ; sa poitrine se soulevait comme celle d'une jeune fille qui pour la première fois rencontre dans un salon le bel inconnu objet de tous ses rêves, l'idéal longtemps attendu. Sa toilette même concourait à cet effet de la passion brisant une majestueuse enveloppe, animant un corps de marbre.

Madame de Vas Concellos portait une robe de soie brillante, mais qui, mal attachée, tombait inégalement sur ses souliers de satin turc où quelques taches de boue saillissaient, comme pour représenter le sublime abaissement de cette âme qui, se débarrassant des chaînes de l'orgueil, se retrempait à la source d'une véritable passion ; ses cheveux n'avaient plus cet éclat apprêté, ce lustre irréprochable qui leur avait valu tant d'éloges enthousiastes ; un cachemire noir retenu au-dessous du

cou à l'aide d'une épingle, enveloppait cette taille autrefois solennelle et roide, qui maintenant pliait et ondulait en tous sens comme un roseau battu par le vent. Dans ses gestes, dans l'inflexion de sa voix, il y avait quelque chose qui rappelait ce type si admirablement naïf de Manon Lescaut demandant aux gardes qui l'entourent un instant, un seul instant de liberté, pour voir son Desgrieux tant de fois trompé, et toujours chéri, pour l'embrasser et le consoler; seulement, madame de Vas Concellos était plus haute, plus énergique, plus immaculée dans l'expression de ses désirs; il y avait en elle un sentiment de plus, ce sentiment de la foi dont le Christ a dit: qu'il transporterait des montagnes; c'était Manon Lescaut, mais repentante, mais sacrifiant tous ses instincts de coquetterie, aimant sans partage, parce que son amour ne pouvait pas être partagé, luttant enfin contre l'impossible, et essayant de réchauffer un cadavre. Les grandes difficultés grandissent les caractères, et surtout les passions : l'impossible enfante les héros.

— Docteur, reprit-elle, me promettez-vous de faire ce que je vous demanderai?

— Que voulez-vous faire? dit le docteur à demi entraîné, à demi vaincu par cette assurance imposante à force d'être naïve, et qui d'ailleurs, comme presque tous les hommes supérieurs, conservait dans un coin de son cœur cette superstition des sentiments, ce fétichisme des passions que les médiocrités seules raillent et nient, avec leur impitoyable et stupide sang-froid.

— Dans deux jours, dit madame de Vas Concellos, j'aurai terminé les préparatifs nécessaires à l'exécution de mon projet, je vous avertirai; et n'est-ce pas, mon bon petit docteur, que vous ferez ma volonté?

Elle accompagna ces derniers mots d'un de ces adorables sourires qui feraient fondre la glace elle-même. Le docteur lui prit la main pour la reconduire; en la quittant il prononçait à demi-voix ces mots :

— Si vous réussissez, je vous affuble du bonnet carré, madame, et je vous envoie à l'Académie de médecine enseigner comment on traite la folie.

Deux jours après cet entretien, il reçut la lettre suivante.

« Aujourd'hui à deux heures trouvez-vous

avec Jacques rue du Grenier-Saint-Lazare, 36; vous demanderez au portier, qui loge à l'entre-sol, mademoiselle Claudine, on vous indiquera le second étage, vous y monterez, toujours avec Jacques; sur le carré à droite vous trouverez une porte, et à cette porte une clef, vous entrerez, et sur un prétexte que je vous charge d'imaginer, vous laisserez Jacques seul. Là, s'arrêtent vos fonctions, je me charge du reste. Adieu, cher docteur, je ne vous raconterai le roman que lorsqu'il sera fini, si, comme je l'espère, il finit heureusement. »

Le docteur exécuta à la lettre *l'ordonnance*: il fit monter Jacques dans un fiacre, et répondit d'une manière évasive à toutes ses questions. Celui-ci se montra très-inquiet et très-méfiant. Où le menait-on ? Voulait-on l'enlever encore une fois à ses musiciens, le contraindre à changer ses habitudes? Pour le rassurer le docteur eut besoin des protestations les plus solennelles : il engagea sa parole d'honneur, employa enfin tous les moyens de convaincre l'incrédulité du malade.

Le fiacre s'arrêta devant une maison de modeste apparence, mais propre, et n'offrant d'ailleurs aucun de ces caractères particuliers

que les romanciers descriptifs sont si heureux de rencontrer. Le docteur prit Jacques par la main, et monta avec lui à l'entre-sol.

— Mademoiselle Claudine? demanda-t-il à une vieille figure encadrée par une double mèche de cheveux grisonnants.

— Montez au second, dit une voix cassée.

Le docteur, toujours avec Jacques, monta deux étages, trouva un carré, une porte à droite, et à cette porte une clef qu'il tourna résolûment dans la serrure.

— Où sommes-nous ? demanda Jacques.

— Chez mademoiselle Claudine, dit le docteur avec aplomb, et pour en imposer à son malade par un air d'assurance.

Jacques parut quelques instants pensif, comme s'il eût cherché à rattacher une idée à ce nom de Claudine qu'il entendait prononcer pour la première fois ; puis, avec l'inertie des fous, toujours profondément indifférents aux choses et aux mots qui ne touchent pas directement à l'objet de leur culte ou de leur antipathie chimérique, il se contenta de dire du regard au docteur :

— Comme il vous plaira.

Ils se trouvaient en réalité dans une petite

chambre modestement meublée, mais accusant dans tous ses détails ce sentiment de propreté et d'ordre qui dans les classes inférieures supplée au luxe et à l'élégance ; sorte de compromis entre la misère qui fait peur, et l'éclat qui éblouit. C'était une chambre de grisette, un dimanche, quand tous les meubles sont époussetés et rangés, les carreaux du plancher lavés, les vitres des croisées nettoyées, une de ces chambres où le pied des jeunes gens les plus élégants ne dédaigne pas de se poser. Un papier jaune tendre à petits bouquets bleus couvrait les murs le long desquels pendaient dans des cadres en bois blanc quatre lithographies coloriées de Dévéria, représentant des sujets parfaitement appropriés à l'ensemble de ce sanctuaire, tels que la Brouille, le Raccommodement, le Message, l'Attente. Sur une cheminée en marbre Sainte-Anne étaient rangées avec la symétrie d'une patrouille de fantassins six petites tasses dans leurs soucoupes, rehaussées par un liséré d'or ; au-dessus des tasses s'étalait une glace de trois pieds de haut sur trois de large, et au-dessus de la glace, dans l'interstice laissé entre le cadre et la muraille, grimpait un rameau de

buis encore vert, souvenir des Pâques dernières. En face de la cheminée s'allongeait un canapé à dossier concave dont les deux côtés tournant en manière d'accolade renversée aboutissaient à une rose sculptée et peinte en gris comme le reste de la boiserie ; la tenture du canapé était en indienne à rosaces dans le style rococo ; c'était là un de ces meubles que quelque petite fille avait dû couver bien longtemps de tous ses désirs, convoiter de toute son ardeur, et à l'achat duquel elle avait travaillé pendant deux ans peut-être, en économisant jour par jour et sou par sou le prix total de cette magnificence qui symbolisait pour elle le paradis. Quelques chaises de noyer vernies, couvertes de paille, et des rideaux de mousseline blanche complétaient l'ensemble de l'ameublement, sauf un meuble véritablement caractéristique dont nous nous sommes réservé de parler en dernier lieu.

Dans un des angles de la chambre, à demi caché dans la pénombre, apparaissait un clavecin à queue, tout à fait dans le goût des clavecins du dix-septième siècle, petit, étroit, modeste, recouvert timidement de sa couverture en noyer soigneusement frottée. Ce cla-

vecin formait à lui seul tout un poëme ; tandis que les autres meubles signifiaient l'existence obscure, naïve, heureuse, il représentait, lui, une autre existence plus civilisée, plus instruite, plus malheureuse peut-être ; en le voyant, on devait songer à quelqu'une de ces jeunes filles déchues qui portent leurs cheveux en bandeau, et autour du front l'auréole de la richesse évanouie et de la résignation dans la pauvreté, ou encore à quelque artiste méconnu du monde, et calme pourtant, content, consolé par son art, artiste pour lui plus que pour les autres. Sans doute c'était sur un clavecin pareil que Vogel avait essayé sa sublime ouverture de Démophon.

Ce tableau d'intérieur était, dans les circonstances présentes, sans signification précise pour le docteur. Pourquoi ce nom de Claudine imaginé par madame de Vas Concellos, pourquoi cette chambre ainsi *composée?* Car c'était une véritable composition que cet arrangement évidemment prémédité avec soin, et combiné à loisir. Donc il se contenta de donner son approbation tacite à la couleur et à la vérité du pastiche, et se retrancha dans l'exécution formelle de sa consigne. — Vous

vous retirerez, lui avait mandé madame de Vas Concellos, et laisserez Jacques seul. Le docteur prétexta un malade à visiter, ce à quoi Jacques répondit par un second regard semblable à celui dont nous avons déjà donné l'explication, et que nous traduirons également par ces mots :

— Comme il vous plaira.

XII

LA GUÉRISON.

Jacques, resté seul, contempla avec une attention religieuse tous les détails de la chambre où il se trouvait; cette représentation extérieure d'une vie calme, recueillie, bourgeoise et modeste, s'harmoniait merveilleusement avec ses idées. Autrefois, quand il était jeune et que la passion musicale l'avait pris, il s'était fait un extérieur pareil à celui-là; il avait imaginé une existence tout entière pas-

sée dans la paix, dans la recherche de l'idéal, dans la possession du beau. C'était bien là ce qu'il rêvait : une petite chambre pas trop éclairée, des meubles simples, une glace, des tasses en porcelaine de Saxe, et le rameau de buis, symbole de cette divinité douce et fleurie que les artistes rêvent et invoquent tous. Il avait lu dans un vieux livre la vie des musiciens allemands, et s'était familiarisé avec eux ; il les connaissait comme un frère connaît ses frères. Ce bonheur tranquille d'une existence régulière et rangée, pauvre mais sans tiraillement, pleine et sans secousses, il en avait joui par intention, et se l'était incorporé. Que de fois il avait porté des regards d'envie vers cette bienheureuse Allemagne, qui, vouée au culte de l'idéal sans orgueil et sans bavardage, se partage entre les joies de la famille et les joies de l'art ! Que de fois il s'était représenté lui-même, organiste dans une petite ville, portant une houppelande grise, et écrivant de simples et célestes symphonies pour les paroissiens ; Mozart, Weber et Beethoven composaient pour lui une trinité artistique non moins sainte que la trinité divine ; or, il se les représentait toujours,

ainsi qu'ils avaient vécu réellement, pauvres, recueillis, sans envie, sans préoccupation étrangère, souriants et candides.

Dans l'enivrement de son esprit, il toucha les meubles un à un, colla son visage à un carreau de la fenêtre, et recueillit avec amour le rayon de soleil qui se jouait dans ses cheveux; il s'assit sur le canapé, se mira dans la glace, frotta avec le revers de ses manches les tasses en porcelaine, et s'inclina devant le rameau de buis; puis il s'approcha avec une lenteur toute religieuse du vieux clavecin dont nous avons parlé, s'assit auprès, et se mit à frapper légèrement sur le bois, qui rendit un son faible et sourd; alors il découvrit le clavier, et là, la tête penchée, les yeux baignés de larmes, contempla toutes les touches une à une, y appuyant doucement l'index, avec la satisfaction d'un enfant qui essaye un jouet nouveau, et le respecte avec toute l'ardeur de la possession récente. Peu à peu ses joues se colorèrent, ses doigts s'agitèrent, et il reproduisit une de ces mille impressions musicales qui pour devenir des idées n'attendaient qu'un jour de calme et de bonheur. D'abord ce fut une espèce de mélodie étouffée, une sorte de

basse continue ; par degré la basse s'effaça, le trait aigu prit le dessus ; et enfin le chant se dessina large et sévère, profond et mélancolique. Au souffle de l'harmonie croissante les traits de l'artiste s'animèrent et se colorèrent, son front s'illumina, les effets, les contrastes se pressèrent sous ses doigts, les notes se heurtèrent, tantôt violentes comme des flots en fureur, tantôt douces comme des brises dans les blés.

Jacques s'arrêta, les mains toujours placées sur le clavecin ; ses yeux avaient perdu leur expression de fixité inerte, leur désespérante immobilité ; il avait dans le regard ce fluide particulier qui atteste dans l'homme l'intelligence et la mémoire, on eût dit que son cerveau avait recouvré la vie, qu'il sentait, qu'il se souvenait. Ses doigts alors confièrent à l'instrument une espèce de murmure insaisissable, mais singulièrement pénétrant, qui exprimait quelque chose de moins que la douleur, et pourtant y participait, qui tenait le milieu entre la joie et la tristesse, et ressemblait assez à ce qu'Homère, dans son sublime langage, nomme un *sourire mouillé*. Cette impression voilée qui résultait des sons mitigés

du clavecin, Jacques en ressentait l'influence, et à la fin elle éclata par cette exclamation entrecoupée de sanglots : — Elle ! elle !...

L'idée musicale, en s'épanchant, avait réveillé son idée-sœur, l'harmonie avait rappelé l'amour ; en se retrouvant artiste, Jacques se retrouvait amoureux ; l'image de madame de Vas Concellos s'était de nouveau présentée à ses yeux sous la forme ailée d'une mélodie incomplète. Explique qui pourra ce phénomène de dualité dans la pensée, ces rapports secrets et indissolubles entre deux préoccupations distinctes, cette vibration complexe qui faisait résonner à la fois deux cordes différentes; ceux qui ne l'expliqueront pas, la comprendront du moins, si pourtant, pendant le cours de ce récit, nous sommes parvenu à reproduire clairement ce principe de sensation double qui au fond est le pivot unique de cette étude physiologique.

En ce moment une porte de communication extérieure s'ouvrit, une femme entra doucement dans la chambre, et vint doucement se placer derrière Jacques qui sanglotait toujours ; elle était vêtue comme une ouvrière, mais comme une de celles qui savent, à force

d'instinct et d'intelligence, suppléer aux ressources matérielles qui leur manquent. Elle avait sur la tête un madras à carreaux rouges incliné de côté, et laissant voir une magnifique boucle de cheveux noirs arrondie en cercle, et effleurant voluptueusement l'extrémité des sourcils. Une robe de simple indienne dessinait avec une exactitude scrupuleuse tous les trésors d'une taille riche, merveilleusement modelée et majestueusement gracieuse. Ses pieds étaient chaussés de souliers noirs retenus par des rubans de soie un peu au-dessus de la cheville, et le bas blanc sacramentel faisait ressortir la divine perfection de la jambe.

Elle resta immobile derrière Jacques, et sans dire un mot, quoique peut-être elle eût au fond du cœur l'intention de parler; mais Jacques pleurait, et elle ne voulait pas lui ravir une partie de ses larmes. Comme dans ces entretiens muets où le regard parle au regard, où la physionomie répond à la physionomie qui l'interroge, entretiens profonds et intimes dont les belles âmes comprennent si bien le langage, toute la première partie de cette scène devait être silencieuse; un souffle

de l'inconnue glissant entre les cheveux de Jacques fut le seul signe de sa présence; celui-ci se retourna, se leva et se tut aussi: seulement il contempla avec une sorte d'agitation contenue cette femme qu'il ne reconnaissait pas, et qui pourtant ne lui semblait pas tout à fait étrangère; il n'était pas encore assez maître de sa raison, son rayon visuel n'avait pas encore assez recouvré de lucidité pour qu'il pût au premier coup d'œil appliquer un nom à cette éblouissante image, qui comme par enchantement se trouvait en face de lui :

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-il d'une voix douce.

— Je me nomme Claudine, dit madame de Vas Concellos.

Jacques Patru la contempla avec une indicible expression de bonheur, et dit :

— Votre vue me fait du bien; mais pourquoi suis-je ici? pourquoi avec vous? que se passe-t-il dans ma tête?

Madame de Vas Concellos, sans répondre, lui prit le bras et l'emmena avec elle dans la chambre voisine d'où elle était sortie. Jacques trouva dans cette chambre le même esprit

d'ordre, le même sentiment de calme extérieur et d'aisance modeste qui l'avaient déjà tant frappé dans l'autre. Au milieu de la chambre était dressée une petite table ronde couverte d'une nappe blanche, et garnie de deux couverts complets; au milieu s'étalaient deux ou trois plats remplis de ces riens qui forment le prélude d'un déjeuner; le tout préparé avec un soin minutieux, avec la patience orgueilleuse d'une fermière du Vexin qui tient à se faire honneur de ses qualités de ménagère.

— Voulez-vous que nous déjeunions? dit madame de Vas Concellos.

Jacques conservait toujours la même expression d'indécision et de docilité; il prit la chaise que son hôtesse lui présenta, s'assit en silence, mais ne mangea pas d'abord.

— Eh bien, dit madame de Vas Concellos, n'avez-vous pas faim? ne voulez-vous pas faire honneur à mon déjeuner? Savez-vous que c'est mal, et je serai très-fâchée si vous persistez! Tout ce que j'ai pu faire de mieux pour vous je l'ai fait, j'ai dépensé en emplettes toutes mes économies, j'ai vidé pour vous

faire plaisir le fond de ma bourse ; il faut que votre appétit acquitte la dette de la reconnaissance, je l'entends ainsi.

Jacques se mit alors à manger en regardant madame de Vas Concellos. Pendant le déjeuner, celle-ci déploya toutes les grâces simples et faciles d'un esprit souple ; en disant des choses engageantes, elle sut les rendre délicieuses par l'accent qu'elle leur donna ; elle était pour son convive tout attention, elle l'accablait de petits soins, elle le traitait en enfant gâté ; elle imagina toutes les mignardises qu'une pensionnaire peut dire à son cousin, toutes les provocations innocentes et naïves qu'une fille de seize ans peut adresser à son amoureux, en y joignant la prévenance grave et discrète d'une mère pour son enfant malade.

— Je vous ai ménagé une surprise pour le dessert, lui répéta-t-elle plusieurs fois, vous verrez.

Au dessert, en effet, elle se leva avec toute la solennité possible, alla au fond de la chambre, ouvrit une armoire et en tira une bouteille bien lavée, bien luisante, car les femmes n'ont pas encore ce goût des buveurs

pour les vieilles bouteilles encrassées, et la posa délicatement sur la table.

— Est-ce là votre surprise? demanda Jacques.

— Oui, du champagne, monsieur, et vous en boirez, n'est-il pas vrai, pour trinquer avec moi?

Jacques se laissa remplir son verre, et but deux ou trois gorgées de vin de Champagne.

Madame de Vas Concellos prit alors la parole.

— Que diriez-vous d'une semblable vie tous les jours? le matin un petit déjeuner frugal, mais suffisant; non pas du champagne tous les jours, mais la propreté, l'aisance, et par-dessus tout le calme du cœur, le repos de la conscience, et l'appétit. Dans la journée la promenade au soleil, vous avec moi, bras dessus bras dessous, vous me regardant comme vous le faites en ce moment, moi ne parlant pas trop, afin de vous laisser le temps de penser. A cinq heures le dîner, et le soir le tête-à-tête au coin du feu, le *far-niente,* la conversation de l'âme, ou bien l'air frais d'un bois, les courses à travers les grands arbres, et toujours la bonne humeur,

les petits soins, les prévenances, l'amour. Supposez que vous êtes à moi, et que je suis à vous, voulez-vous supposer cela? Oh! comme j'aurais du génie pour deviner vos désirs, pour ménager vos susceptibilités, pour fermer les plaies du cœur que le passé vous a faites, pour bannir de votre mémoire tous les chagrins, toutes les amertumes. Si je voyais un pli sur votre front, je l'effacerais par un baiser, je m'interposerais entre vous et la tristesse, je vous ferais un rempart de ma personne. Quand vous seriez heureux, vous me diriez : Prends, voilà ta part de ma joie, et je la prendrais pour vous la renvoyer doublée par la mienne. Quand vous seriez malheureux, je vous dirais : Donne, je veux ma part de ton chagrin, je veux tout ton chagrin, et je le supporterais en entier, je prendrais votre fardeau sur mes épaules, ou plutôt nous le porterions à nous deux, et il nous semblerait léger. Vous travailleriez, mais pas trop, et ce travail serait votre plus grand bonheur. Assis à votre clavecin, comme les idées vous viendraient faciles et riantes! Quand je serais là à vos côtés me mettant de moitié dans vos émotions, comme l'harmonie

s'échapperait à flots de vos doigts, comme votre cœur gonflé traduirait son ivresse en douces mélodies! Et moi, à chaque trait, à chaque note, comme je vous encouragerais, sans mot dire, sans vous troubler, j'attendrais la ritournelle pour vous embrasser. Ne seriez-vous pas heureux ainsi? dites, me comprenez-vous ?

Elle avait prononcé ces derniers mots avec hésitation, car Jacques trahissait sur son visage une émotion confiante, mais peu distincte, il écoutait cette voix qui lui murmurait de si douces paroles, comme on écoute le soupir du vent dans les feuilles; il se sentait rafraîchi, mais un nuage couvrait encore ses yeux et sa raison; il ne reconnaissait pas encore cette adorable femme qui pour le guérir employait toutes les séductions de son esprit, tous les entraînements de sa beauté, toutes les mélodies de sa voix. Jamais madame de Vas Concellos n'avait été belle de cette façon, car la beauté est non-seulement une affaire de goût, mais une affaire de temps; il y a telle femme qui n'est belle qu'une heure en toute sa vie, mais qui pendant cette heure-là atteint les derniers degrés de la per-

fection ; en ce moment madame de Vas Concellos était plus belle qu'elle n'avait jamais été ; ses yeux avaient une mollesse, une fluidité caressante et mobile qui enveloppait Jacques comme d'une bienveillante vapeur, sa bouche entr'ouverte, et appelant le baiser, communiquait à chacune de ses paroles une indéfinissable expression de volupté chaste à force d'être franche ; il y avait de la foi dans son manége : ce n'était pas une coquette séduisant un jeune homme, c'était un apôtre de l'amour, ouvrant les bras et disant aux incrédules : Venez à moi, et je vous convertirai, et je vous sauverai malgré vous-mêmes.

Quand elle eut cessé de parler, la figure de Jacques se contracta, il redevint triste et retomba dans l'abattement, comme un enfant débile privé de l'appui qui le soutenait.

— Oh ! parlez encore, dit-il.

— Ne vous rappelez-vous pas, reprit madame de Vas Concellos, avoir fait un rêve semblable à celui que je viens de vous retracer ? Le bonheur pour vous ne consistait-il pas dans l'amour sincère, dévoué, attentif d'une femme aimée ? Dans vos moments d'amertume ne portiez-vous pas vos regards

vers une consolatrice espérée et qui ne venait pas ?

Jacques l'arrêta du geste, et s'écria :

— Comment vous nommez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit, Claudine.

— C'est dommage, murmura Jacques à part lui, j'aurais voulu un autre nom.

— Et lequel? demanda madame de Vas Concellos palpitante de crainte et d'intérêt.

Jacques réfléchit quelques instants, sembla chercher dans sa mémoire un souvenir effacé, et répondit :

— Je ne me souviens pas.

Puis il se leva d'un air joyeux et ajouta :

— Attendez-moi, j'ai un moyen sûr de le retrouver.

Il passa alors dans la première chambre, et madame de Vas Concellos entendit résonner sur le clavecin une mélodie confuse, interrompue par instant ; on eût dit que Jacques cherchait à rassembler les fragments épars d'un thème oublié ; tout à coup la mélodie devint nette et saisissable, la formule éclata dans sa pureté logique :

— Je sais son nom, dit alors Jacques en rentrant, je le sais, je l'ai retrouvé, je vais

vous l'apprendre ; mais vous ne le direz à personne au moins.

Et se penchant à l'oreille de madame de Vas Concellos, il lui glissa doucement ce nom :

— Émilie !...

Madame de Vas Concellos étouffa entre ses dents un cri de joie ; Jacques était sur la trace de ses souvenirs, la mémoire lui revenait ; et la mémoire n'est-elle pas le commencement de la raison ?

— C'est dommage, dit Jacques, que vous ne vous nommiez pas Émilie.

Madame de Vas Concellos comprit que c'était à son tour de se taire.

— Vous lui ressemhlez tant! ajouta Jacques ; seulement vous avez l'air plus doux qu'elle ; vous avez un meilleur cœur. Ce n'est pas vous qui chasseriez un malheureux jeune homme, parce qu'il n'aurait pas assez d'or à vous jeter ; ce n'est pas vous qui accueilleriez ses prières avec mépris. Vous savez ce que c'est que l'amour, vous en parlez si bien ! (Il s'interrompit.) Mais pourquoi lui ressemblez-vous ainsi ? Il me vient une idée ; je vais aller chez un marchand, j'achèterai la robe

la plus magnifique qu'il aura dans son établissement, une robe de velours avec des festons d'or ; j'achèterai des colliers de diamants, des bagues, des fleurs ; et vous vous parerez de tout cela, vous mettrez les diamants à votre cou, sur votre poitrine, sur vos épaules, vous mettrez les bagues à vos doigts, les fleurs dans vos cheveux, vous prendrez un air de reine, et alors je me jetterai à vos genoux, je vous dirai que je vous aime, et vous ne me repousserez pas, vous me répondrez d'une voix douce que vous m'aimez aussi, et dans mon illusion je vous prendrai pour elle, et je serai heureux. Voulez-vous? dites, voulez-vous ?

Un moment madame de Vas Cencellos eut l'idée d'exécuter cette proposition faite avec la naïveté d'un enfant ; mais il y avait impossibilité matérielle, elle n'avait plus sa garde-robe d'autrefois, son luxe était passé aux mains de ses créanciers et des gens d'affaires. Comment trouver ces diamants, ces fleurs, ces joyaux que Jacques puisait à pleines mains dans son imagination inépuisable comme l'imagination de tous les fous ?

— Vite, vite, continua Jacques en tour-

nant autour d'elle comme un maître des cérémonies qui prépare les accessoires d'une fête, ôtez ce mouchoir qui couvre vos cheveux, parez-vous, faites-vous belle; vous ne vous nommez plus Claudine, mais Émilie, vous êtes une grande dame.

— La grande dame n'existe plus, dit madame de Vas Concellos.

— Émilie est morte! dit Jacques avec un son de voix terrible.

— Non, répondit-elle, mais tout son luxe s'est évanoui, elle n'a plus ni robes de velours, ni fleurs, ni diamants; c'est maintenant une pauvre fille comme moi, qui porte une robe d'indienne comme moi (elle prenait entre ses doigts un des plis de sa robe), un mouchoir sur la tête comme moi (et elle montrait son madras à Jacques).

— Ah, dit celui-ci, elle doit être bien malheureuse!

Il fit une pause, se rassit, tourna quelque temps ses doigts les uns sur les autres d'un air indécis et égaré. Il y avait halte dans son esprit; un moment éveillée, sa mémoire s'endormait de nouveau. Madame de Vas Concellos leva les épaules en frissonnant avec une

inexprimable impression de désespoir, ses efforts se brisaient devant une barrière infranchissable : la folie. Elle prit dans ses mains la main de Jacques, et la caressa doucement comme si elle eût espéré le réveiller de son assoupissement cérébral, à l'aide d'un courant électrique. Nous ne sommes pas assez sûr de nous pour affirmer qu'elle réussit, mais toujours est-il que Jacques Patru frémit brusquement, tic qui lui était habituel lorsque ses idées changeaient de cours, ou que la toile de son cerveau répercutait une image un peu vive.

— Comment savez-vous cela? demanda-t-il, vous la connaissez donc?

— Je la connais, dit madame de Vas Concellos, et si je vous ai fait amener ici c'était pour vous parler d'elle.

— Me parler d'elle! dit Jacques qui décidément paraissait obéir au mouvement en avant que madame de Vas Concellos s'efforçait d'imprimer à son esprit : parlez-m'en longtemps, toujours.

Il approcha sa chaise de celle de madame de Vas Concellos, et posa ses deux pieds sur le premier bâton, dans l'attitude d'un enfant

qui s'apprête à écouter une histoire merveilleuse.

— Causons donc, dit madame de Vas Concellos, en se placant directement en face de Jacques pour étudier dans ses yeux l'effet qu'allaient produire ses paroles. J'ai connu comme vous une femme fière, dédaigneuse, impassible dans son orgueil, belle, on le disait, et amoureuse de sa beauté comme d'un trésor, on la nommait Émilie; cette femme-là n'existe plus; (mouvement de Jacques). C'est-à-dire qu'elle est métamorphosée; de riche qu'elle paraissait être, elle est devenue pauvre, de cruelle elle est devenue bonne. Un jeune homme, un artiste l'aimait, et comme on lui avait dit que cette femme était insensible, et que pour avoir un quart d'heure de son amour, il fallait le payer au prix de l'or, pendant une année entière il se condamna à la misère, aux privations, afin de pouvoir dire au bout de l'année à celle qu'il aimait : Voilà quatre mille francs, fruit de mes sueurs, de mes fatigues, de mon sang; donnez-moi un de vos jours. Malheureusement cette femme fut trompée, on lui présenta cet incroyable dévouement comme

un piége tendu à sa crédulité, comme un misérable et honteux marché, elle chassa le jeune homme en lui disant : Je ne suis pas à louer. Le jeune homme devint fou, fou, entendez-vous, Jacques? Vous êtes raisonnable, vous, vous me comprenez.

Jacques hocha la tête d'un air de doute, ainsi qu'un écolier qui n'est pas bien sûr de comprendre le sens de sa leçon ; madame de Vas Concellos continua :

— Émilie fut désabusée, elle apprit la vérité, elle aima le jeune homme de toute sa force ; elle l'aime encore, et elle serait bien heureuse si elle pouvait lire dans ses yeux la certitude qu'elle en est entendue, qu'elle en est aimée.

— Je connais cette histoire, dit gravement Jacques. Émilie aime ce jeune homme ?

— Ne le connaissez-vous pas, vous, ce jeune homme? ne pouvez-vous pas lui transmettre l'assurance que je viens de vous donner?

— Attendez donc, dit Jacques en se tâtant comme pour s'assurer de la nature d'un objet douteux; mais qui suis-je? attendez : — Je me nomme Jacques Patru... J'ai donc

été fou ! Cette histoire que vous venez de raconter est la mienne : ah ! je me retrouve.

Il prononça ces derniers mots en respirant fortement, sa poitrine était dégagée d'un fardeau, son cœur bondissait à l'aise :

— Émilie m'aime, continua-t-il avec éclat, où est-elle ? conduisez-moi vers elle.

Madame de Vas Concellos le retint, et accentuant chacun de ses mots d'une voix incisive comme pour les faire pénétrer jusqu'au cœur de Jacques à travers les parois encore rebelles de son cerveau :

— Ne me reconnaissez-vous donc pas ? dit-elle.

Et par un de ces mouvements de la passion longtemps contenue, qui déborde et éclate sans ménagement et sans frein, elle précipita dans les bras de Jacques. Elle passait la main dans ses cheveux, et elle lui disait : N'est-ce pas que tu m'aimes aussi ? Elle l'embrassait au front, et elle lui disait : N'est-ce pas que tu m'aimes ? Elle mettait la main de Jacques sur sa poitrine, et elle lui disait : N'est-ce pas que tu m'aimes ? Sublime refrain, élixir souverain qui tombait goutte à goutte sur le

cœur de Jacques, et le guérissait de ses blessures.

Pour Jacques, il fut d'abord comme pétrifié par tant de bonheur, les mots expiraient sur sa bouche, et sa joie éclatait en exclamations.

— Quoi ! c'est vous ! c'est bien vous, est-ce possible ? mon Dieu, mon Dieu !... Émilie ! Émilie !

Puis avec la frénésie d'un fou, mais d'un fou d'amour, il la serra entre ses bras à la briser, et la couvrit de baisers.

Dans un moment plus calme, madame de Vas Concellos assise sur ses genoux lui dit d'une voix éteinte :

— Ami, vous ne me demandiez qu'un de mes jours, je vous donne toute ma vie.

— Merci ! dit Jacques qui dans ce seul mot déposa tout son bonheur et toute cette grâce naïve des hommes supérieurs que les hommes médiocres ne comprennent même pas.

Le soir le docteur revint, Jacques lui pressa la main, et madame de Vas Concellos lui dit :

— Je garde votre malade.

Le docteur comprit que sa présence ne

pouvait être qu'embarrassante sinon importune ; il se retira presque aussitôt.

— Vous l'avez sauvé? demanda-t-il à madame de Vas Concellos qui avait voulu le reconduire jusqu'au bas de l'escalier.

— Oui, dit celle-ci, vous voyez bien que vous aviez tort de douter de ma puissance.

— Mais alors, ajouta le docteur, vous avez employé des moyens que la médecine ne connaît pas.

— Il le fallait bien, dit madame de Vas Concellos en rougissant avec l'embarras d'une femme qui avoue sa dernière faiblesse, et la naïveté sublime d'une héroïne qui s'appuie sur son dévouement.

FIN DU TOME PREMIER.

JACQUES PATRU.

JACQUES PATRU

PAR

Jules David.

TOME SECOND.

Bruxelles et Leipzig.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840

XIII

LE VA-LE-TOUT.

Madame de Vas Concellos régénérée, et Jacques rendu en même temps à la raison et au bonheur, passèrent ensemble un mois de délices. Du naufrage de sa fortune Émilie avait sauvé quelques débris qui leur assuraient l'aisance à tous deux, au moins pour quelque temps. Ils vécurent dans cette ivresse du premier amour, dans ce calme et cet oubli profond de toutes choses qui constituent le bon-

heur de la jeunesse. Emilie trouvait dans sa passion des ressources, des trésors qu'elle n'avait même pas soupçonnés; chacune de ses paroles était pour Jacques un délicieux breuvage qu'il buvait à petites gorgées, il ressuscitait à son souffle et s'épanouissait. Le matin la petite table était toujours dressée couverte d'un linge blanc, et madame de Vas Concellos savait rendre ces petits déjeuners à deux toujours charmants et nouveaux; elle combinait avec une intelligence merveilleuse les plaisirs d'un matérialisme exquis et spirituel avec les entraînements de la passion la plus pure et de l'idéalisme le plus éthéré; elle répandait sur tous les accessoires de la vie ce charme poétique, qui est le secret de certaines femmes admirablement partagées comme cette madame de Maintenon à qui son cuisinier venait dire : Madame, le rôti manque, racontez une histoire à vos convives; elle comblait toutes les lacunes, dorait tous les détails, accentuait pour ainsi dire chaque plat, et d'une tasse de thé composait une chose délicieuse, simple et enchanteresse comme certaines imaginations de Wordsworth. Après déjeuner elle prenait Jacques par la main, le conduisait à

son clavecin, le faisait asseoir, et lui disait :

— Jouez-moi quelque chose, monsieur !

Et avec son ineffable sourire elle suivait ses mélodies, les encourageait, s'y mêlant elle-même, pour ainsi dire, au point que Jacques lui disait quelquefois :

— Va-t'en, Émilie, tu fais tort à ma musique ; auprès de toi mes chants ont l'air d'une coda de contredanse, car tu es la plus belle des mélodies.

Le soir ils allaient ensemble, soit se promener, soit au spectacle que Jacques aimait beaucoup ; ils se plaçaient tous deux dans une baignoire du rez-de-chaussée, fermaient la grille, et se sentaient heureux comme deux enfants. Les refrains de vaudeville les plus insipides sur l'amour leur semblaient ravissants, ils les fredonnaient en se regardant comme deux jeunes mariés, qui au milieu de la foule semblent toujours avoir des secrets à se dire, et une langue particulière à se parler ; en s'en retournant ils les fredonnaient encore ; madame de Vas Concellos n'avait pas de voix, et même, ce qui est pis, elle avait la voix fausse ; malgré cela Jacques voulait toujours la faire chanter, il éprouvait un plaisir

infini à vaincre ses refus et à exiger d'elle le sacrifice de son amour-propre, et quand, avertie par la résonnance trop évidemment fausse d'une note difficile, elle s'arrêtait honteuse, Jacques l'embrassait en riant, et lui disait :

— Continue, tu chantes délicieusement faux!...

La toilette d'Émilie était très-simple; avec l'imprudence des artistes qui voient le but sans songer aux moyens, Jacques la gronda de cette simplicité. Madame de Vas Concellos s'excusa sur leur peu de fortune, Jacques affirma qu'il était sûr de gagner de l'or à pleines mains quand il voudrait; et il finit par émettre une idée qui lui chatouillait doucement le cœur.

— Dimanche prochain, dit-il (on était au jeudi), je veux que tu te fasses belle comme tu étais autrefois, que tu reprennes ton air impérial et fier, et nous dînerons ensemble dans le meilleur restaurant de Paris.

Émilie refusa d'abord et puis céda, habituée qu'elle était à obéir aux caprices de Jacques et heureuse d'y obéir : le dimanche venu, elle revêtit une très-belle robe de soie,

décolletée, et qui laissait voir une poitrine admirable, elle chaussa des souliers de satin, et mit sur son cou un cachemire et sur sa tête un chapeau de paille de riz, surmonté d'une longue plume blanche souple et flottante. Tout cela lui coûtait fort cher, mais Jacques l'avait voulu. Vers cinq heures ils montèrent dans une voiture de louage que Jacques avait retenue, ils se firent conduire au Rocher de Cancale où ils demandèrent un petit salon.

Ce dîner fut charmant, Jacques fit mille extravagances, il appelait Émilie sa princesse, sa reine, et était tout étonné qu'une aussi grande dame voulût descendre jusqu'à lui. Avec le bonheur d'un écolier qui s'ébat pour la première fois dans le boudoir d'une femme élégante, il promenait ses yeux et sa main sur cette robe qui avait redonné à sa maîtresse toute sa splendeur d'autrefois. Jusque-là il avait été l'amant de Claudine, mais maintenant il était celui de madame de Vas Concellos. Celle-ci se prêta à toutes ses folies avec sa grâce ordinaire et son admirable instinct de laisser aller, mais avec un sentiment de tristesse de plus au fond de l'âme : elle songeait que le caprice de Jacques lui avait arraché

ses dernières ressources, que bientôt peut-être il faudrait vendre pour vivre cette toilette dont la vue causait tant d'ivresse à l'insouciant et amoureux artiste.

Jacques était bien loin d'apercevoir ce nuage qui pointait à son horizon : comme tous les hommes aux prises avec une passion naissante, il n'avait aucun souci des choses matérielles, et planait trop haut pour soupçonner de si loin les infinis détails de la vie positive. Il avait toujours vu madame de Vas Concellos à travers un voile doré, et comme une espèce de fée prodigue semant au hasard les perles et les rubis ; la raison et l'origine de cette prodigalité, il ne se l'était jamais demandée. Il la voyait riche parce qu'elle était belle, comme il se voyait riche lui-même parce qu'il avait du génie ; entre le génie, la beauté et la fortune, il supprimait tous les intermédiaires, l'une lui paraissait la conséquence immédiate et nécessaire des deux autres. Aussi cette journée fut-elle pour lui toute pleine de joies sans mélange. Après le dîner ils allèrent à l'Opéra, et cette fois Jacques ne se plaignit pas de la musique : ce qu'il voulait c'était un trône pour Émilie, un piédestal pour

cette belle idole qui s'était faite pour lui presque petite fille ; il n'existait plus par les oreilles, mais par les yeux. Il n'écouta pas la marche de la Juive, et se contenta de s'enivrer à loisir des regards qui de tous les points de la salle convergeaient vers ce centre de beauté qui lui appartenait, et dont l'admiration des autres décrivait à ses yeux la circonférence. Alfred de l'Estorade, par extraordinaire, n'était pas ce soir-là à l'Opéra.

Après le spectacle, Jacques revint à pied avec Émilie, lui serrant le bras, et de temps en temps se penchant à son oreille avec l'enthousiasme d'un étudiant qui rentre un dimanche soir avec sa maîtresse en robe blanche, après une partie de campagne à Saint-Cloud, ou à Montmorency. Quand ils furent dans leur chambre, Jacques fit mille folies, il voulut détacher lui-même les épingles qui retenaient le châle de sa princesse, ainsi qu'il l'appelait, dénoua les rubans de son chapeau, détacha les agrafes de son corsage, et essaya avec une maladresse remarquable de la délacer. Cet épisode de la toilette d'une femme est entre les amoureux le sujet des scènes les plus bouffonnes, et par cela même les plus

ravissantes. Oh! comme une femme qui se sent aimée pardonne facilement toutes les fautes, comme elle excuse la gaucherie! comme elle est indulgente! comme elle est heureuse! et les baisers qui effacent tous les péchés, et les rires qui interrompent les baisers! N'est-il pas curieux de voir un homme grave et sérieux, un penseur, un poëte se dépiter contre un fichu qui couvre quelqu'une de ces beautés particulières dont l'amour se fait une idée fixe, beauté unique parmi les beautés divines! Dans cette scène que les écoliers rêvent avec ivresse, Jacques se montra bouffon et charmant ; il fut éperdument maladroit, délicieusement grotesque, il commit mille inconvenances, et les répara par mille baisers ; il cassa trois ou quatre œillets du corset de satin, se dépita contre l'attirail des femmes, s'empêtra avec la plus amusante bonne foi du monde; et madame de Vas Concellos se prêta à toutes ces fantaisies avec une résignation souriante et douce; elle plaisanta Jacques, elle gourmanda sa lenteur, elle le gronda de ses fréquentes interruptions, elle fut ce qu'elle devait être. Elle comprenait admirablement ces merveilleux petits instincts sublimes,

que l'amour donne, elle avait la réplique juste, serrée ; elle sentait ce que Jacques devait vouloir qu'on répondît à ses extravagances. Cependant après les rires revint la gravité ; Jacques prit dans ses mains la main d'Émilie, il avait besoin de causer doucement, comme on cause à minuit : ils causèrent. Jacques était heureux, il avait une foi merveilleuse en l'avenir, et lorsqu'après mille replis la conversation en vint à prendre un tour tout à fait sérieux, Jacques l'interrompit en disant avec une expression de conviction inébranlable :

— Bah ! je travaillerai !

Tous les jours, en effet, Jacques se mettait à son piano, et avec l'insouciance d'un prodigue, il jetait au vent des trésors d'harmonie, et d'adorables mélodies : mais toutes les fois qu'il voulait fixer définitivement ses inspirations, et faire une œuvre complète de ces fragments magnifiques dans leur négligé, sa volonté faiblissait, ses idées se figeaient dans son cerveau, la symphonie en fusion se cristallisait avant l'heure ; il n'avait pas cette qualité essentielle qui complète le génie et exhausse la médiocrité elle-même, la patience; entre la pensée de son cœur et l'ouvrage de sa

réflexion, il y avait toujours un abîme; sa conception avortait dans l'exécution, et ressemblait à un homme qui aurait des pieds de nain pour supporter une tête de géant. J'écris ces quelques lignes pour les artistes, et tous me comprendront, tous ont éprouvé le désespoir qui se pose entre la conception d'un œuvre et son achèvement; tous ont pleuré de ne pouvoir jamais reproduire entièrement, sur le papier ou sur la toile, les pensées de leur âme comme leur âme les avait rêvées; tous ont lutté contre le sentiment du beau absolu, qui se brise, hélas! contre les impossibilités de la faiblesse humaine. Jacques représentait à son plus haut degré cette face de l'art mécontent de lui-même, se décourageant spontanément au milieu des encouragements unanimes; et quand les applaudissements éclatent de toutes parts, quand chacun crie: L'œuvre est complète, la pensée vit, l'idée est éclose, se disant encore : Ce n'est pas cela!

Un jour qu'il était à son piano comme à l'ordinaire, il aperçut en détournant la tête Émilie debout derrière lui, dans l'attitude d'une méditation douloureuse; son visage éclatant de beauté semblait terni comme au

souffle d'un vent mauvais, ses yeux, secs à la surface, laissaient deviner les larmes qui les gonflaient en dedans. Jacques fut vivement ému à ce spectacle : dans une femme comme madame de Vas Concellos, l'abattement avait quelque chose d'effrayant. On peut voir sans surprise et presque en souriant les êtres faibles abîmés dans leur douleur ; mais quand une créature fière et forte, ploie le cou sous la nécessité qui l'écrase, et essaye encore par un dernier effort de résister, ou au moins de tomber dignement, alors on se sent touché au fond de ses entrailles, on s'étonne et on souffre, un pareil spectacle nous émeut comme les catastrophes de la tragédie : les malheurs du vulgaire nous touchent peu, les infortunes d'un roi nous accablent.

Jacques éprouvait ce que nous venons de dire, il regarda quelque temps madame de Vas Concellos en silence, puis lui prenant la main :

— Émilie, lui dit-il, qu'avez-vous?

— Rien, dit celle-ci en relevant la tête, je n'ai rien, continuez.

— Émilie, pourquoi me tromper? vous souffrez, je le vois ; ne voulez-vous pas m'avouer la cause de votre souffrance ?

Jacques s'était levé en disant ces mots; il était si sérieusement compatissant, si tendrement curieux qu'Émilie ne résista pas plus longtemps; par une sorte de mouvement nerveux plein de grâce et d'effroi, elle se jeta dans les bras de Jacques, comme un enfant frileux qui s'abrite dans le sein de sa mère, en prononçant d'une voix basse et troublée ce mot seul :

— La misère !...

Jacques la sentait trembler, il lui prit la tête entre ses deux mains et la souleva lentement; elle était pâle, épouvantée, allongeant son index, comme pour montrer le fantôme qu'elle apercevait devant elle.

— La misère, répéta-t-elle, voyez! Oh! j'ai peur de la misère!

Jacques répondit comme toujours :

— Je travaillerai.

Le fait est qu'il travailla plus assidûment que jamais; ces fragments épars qu'il avait livrés jour par jour aux touches de son piano, il les relia et en forma un tout qu'il appela symphonie, ne pouvant pas l'appeler d'un autre nom; c'était un incroyable pêle-mêle d'impressions heureuses ou touchantes, tan-

tôt joyeuses comme la chanson d'un enfant qui fait l'école buissonnière, tantôt tristes et plaintives comme les soupirs d'un prisonnier. La symphonie achevée, qu'en faire? Il en est de certaines œuvres musicales de même que de certaines denrées coloniales qui n'ont plus cours sur la place; on ne demande pas de la bonne musique seulement, mais de la musique étiquetée d'une certaine manière; on accepte un chant parce que c'est M. Rubini qui le représente, ou tel autre, un homme enfin; mais allez dire à un public, et surtout à un public français, que c'est un violon qui parle et un violoncelle qui répond, que la clarinette dialogue avec la flûte, ou le hautbois avec le cor anglais, et le public haussera les épaules; on ne comprend pas le chant sans la grimace qui l'accompagne; pour que la symphonie pût s'implanter définitivement en France, il faudrait que le violon ouvrît une bouche comme Lablache, que le violoncelle mît sa main sur sa poitrine comme M. Chollet, que le hautbois tortillât ses yeux et gonflât sa gorge à la manière de mademoiselle Jenny Colon. Nous ne sommes pas musiciens, voyez-vous, on l'a dit et je le

répète, nous ne goûterons jamais la musique les yeux fermés.

Jacques resta donc avec sa symphonie; il alla comme tous les artistes frapper à la porte des théâtres lyriques et demanda un libretto : mais d'un côté il n'avait ni la souplesse qui convient, ni l'opiniâtreté qui finit par triompher; il était roide dans son attitude, dans ses manières, dans son langage; il ne s'insinuait pas, il s'imposait. Toutes les portes lui furent fermées. Lorsque Jacques rentrait le soir chez lui après des courses et des sollicitations inutiles, il avait l'air abattu, accablé, sa mauvaise humeur se trahissait même par des exclamations violentes, des apostrophes amères dont Émilie supportait le contre-coup avec une douceur angélique. Quand il déclamait contre l'injustice des hommes, contre les difficultés qui hérissent le chemin des artistes, elle s'abattait doucement sur ses genoux ainsi qu'une colombe en son nid, elle l'embrassait en lui glissant les plus douces paroles. Jacques alors se déridait et prenait le change, mais parfois aussi ces caresses ne faisaient que tourner son découragement en mélancolie, et il di-

sait tristement à madame de Vas Concellos :

— Et toi aussi, tu es malheureuse !

Froissé dans son orgueil, blessé dans ses illusions, Jacques se consumait en efforts impuissants et en déclamations stériles. Pour expliquer sa destinée, il retrouvait ces reproches justes ou injustes qu'on adresse depuis longtemps à la nation française ; il niait le sentiment musical en France, il prétendait que pour comprendre la musique, nous avons trop d'esprit et pas assez de cœur, et qu'avec notre manie de tout soumettre à des règles d'appréciation invariable, à des procédés d'analyse rigoureusement logiques, nous avons glacé toute inspiration indépendante, enchaîné toute spontanéité, étouffé tout génie libre. Les feuilletonistes, disait-il, tuent les musiciens. Un soir qu'il s'était emporté plus violemment que de coutume contre ce qu'il appelait l'incrédulité musicale, madame de Vas Concellos lui dit en l'embrassant :

— Tu as raison, Jacques, ces gens-là ne te comprennent pas, laisse-les, quittons Paris.

— Où irons-nous ? demanda Jacques.

Madame de Vas Concellos haussa légèrement les épaules comme pour signifier :

Qu'importe où nous irons? et elle ajouta :

— Nous partirons demain.

Le lendemain ils partirent en effet, et madame de Vas Concellos écrivit seulement ce billet d'adieu au docteur :

« Jacques et moi nous partons pour Saint-Pétersbourg ce soir. Si l'on vous demande de mes nouvelles, dites que vous n'en avez pas ; si l'on vous parle de Jacques, dites qu'il est mort : nous voulons être oubliés de tous, excepté de vous. Adieu pour Jacques et pour moi. »

Il y avait un mois environ que Jacques et Émilie étaient à Saint-Pétersbourg, lorsqu'Alfred de l'Estorade et le comte de Terny y arrivèrent. Le lendemain du jour de leur arrivée, en se promenant enveloppés dans d'énormes fourrures, ils passèrent devant le théâtre et s'approchèrent pour lire l'affiche du spectacle ; on annonçait pour le soir une symphonie d'un artiste français ; cette annonce piqua leur curiosité, ils prirent deux billets et se rendirent au spectacle. La salle était pleine, à toutes les places brillaient les diamants et les fleurs. Dans une petite loge, assis à côté d'une femme modestement mise, Alfred de

l'Estorade remarqua un homme en frac noir vers lequel se dirigeaient tous les regards ; un de ses voisins lui dit : Cet homme est l'empereur. Sur un geste de celui-ci la toile se leva, et au milieu d'une centaine de musiciens les deux jeunes gens virent un autre homme, maigre, pâle, les yeux hagards, les cheveux hérissés, qui balançait en sa main le bâton de chef d'orchestre, et Alfred de l'Estorade reconnut Jacques Patru. En le voyant il se mit à scruter du regard toutes les parties de la salle, et à la fin, dans l'enfoncement d'une baignoire obscure, il aperçut madame de Vas Concellos le cou tendu, immobile, la figure fatiguée et horriblement agitée. Malgré la petitesse ordinaire de ses idées, Alfred comprit qu'en ce moment cet homme et cette femme, le grand artiste et la reine déchue, jouaient leur destinée sur un coup de dés, et il prêta attention.

La symphonie commença doucement, simplement, puis peu à peu l'intérêt vint, puis l'attendrissement, puis le délire. Quand le dernier coup d'archet eut cessé, l'empereur applaudit, et les applaudissements éclatèrent de toutes parts avec frénésie.

— Ils ont gagné ! pensa Alfred.

Une heure après Alfred et le comte de Terny étaient accoudés à une table au café du théâtre, lorsqu'ils virent avancer vers eux Jacques Patru donnant le bras à madame de Vas Concellos ; leurs deux figures étaient rayonnantes.

— Mon cher, dit Jacques à Alfred, j'ai l'honneur de te présenter ma femme.

— Je te félicite deux fois, dit Alfred, mais en vérité je ne t'aurais jamais cru un aussi grand artiste.

— Je te l'avais dit, répondit Jacques en indiquant de l'œil avec une expression d'enivrement sa belle compagne : sans elle rien ! avec elle tout ! quand on est aimé on a du génie.

— Nous verrons cela à Paris.

L'envieuse prédiction contenue dans cette dernière phrase d'Alfred de l'Estorade ne s'est heureusement pas réalisée. Jacques Patru a eu encore, il est vrai, longtemps à lutter ; il lui a fallu plusieurs succès à l'étranger pour être apprécié par ses compatriotes, il lui a fallu, comme à tant d'autres génies français, pour rentrer dans sa patrie, y revenir sur un

char de triomphe. Mais enfin, de retour à Paris, les applaudissements l'ont accueilli, les couronnes lui sont venues. Il ne s'est pas, du reste, comme les esprits secondaires, laissé enivrer par la vogue ; il n'a pas sacrifié à cette fausse déesse qu'on nomme la Mode. Intelligence supérieure, artiste austère, il a pris son art au sérieux. Professant un profond mépris pour cette facilité banale des auteurs modernes, il a toujours travaillé avec ardeur, se corrigeant, s'amendant, s'élevant de plus en plus. Retiré loin du monde, heureux dans son intérieur, il n'entasse point page sur page, partition sur partition ; il s'applique, au contraire, à émouvoir le cœur plutôt qu'à jeter aux oreilles de vains sons ; il produit peu, mais il produit bien.

Émilie, qui pourrait si justement s'attribuer la résurrection de Jacques Patru, n'a pas l'orgueil de s'en vanter ; soumise au contraire, tendre, dévouée, pleine d'abnégation personnelle, cette femme, si belle, si spirituelle, si bien faite pour vivre au milieu du monde et pour y trôner, cette reine a abdiqué au profit de son mari bien-aimé ; elle a quitté à jamais cette société où tant d'hommages l'entouraient,

où tant d'admirations l'attendaient encore, pour se confiner à la campagne avec un rêveur, dont elle ne comprend même pas toutes les rêveries. Ainsi, le sacrifice a été complet, l'orgueilleuse a foulé aux pieds son orgueil, la coquette ses parures, la reine ses courtisans; la palme d'amour qu'elle a obtenue ne vaut-elle pas le martyre qu'elle a subi!

Parmi les rares amis qui viennent de temps à autre interrompre ce sublime tête-à-tête entre cet homme de génie, qui doute de lui-même, et cette femme qui ne doutera jamais de l'amour qu'elle a conçu, le docteur est un des plus assidus. Jacques le revoit toujours avec plaisir, le consulte souvent, et a parfois avec lui de ces conversations savantes où ils analysent ensemble les facultés de l'intelligence. Le docteur est douteur et indulgent comme la raison, Jacques Patru est enthousiaste et sévère comme le génie. Parce qu'à force de courage et de volonté il est parvenu à s'imposer au public, Jacques Patru croit qu'il est facile de vaincre ces obstacles sans cesse renaissants que rencontre tout débutant; parce qu'il a toutes les qualités qui constituent la suprématie intellectuelle, il ne

comprend pas qu'on puisse avoir les grandes sans avoir les petites. De là il tire cette conséquence qu'aucun génie ne meurt inconnu, qu'il est impossible que Dieu puisse douer un homme de facultés grandes et dominatrices, sans lui accorder en même temps le pouvoir de triompher des envieux, de faire agir les indifférents, d'exciter les sympathies de la foule. Le docteur le contredit toujours, mais jamais il ne le convainc.

Un jour, cependant, qu'ils étaient entrés très-avant dans la question qui les occupait le plus habituellement, le docteur, sans avoir l'espoir de le persuader, voulut au moins lui donner une preuve récente et palpable de la rectitude de son opinion. Il s'assit donc gravement sur un fauteuil, en face de Jacques Patru, et lui demandant pour quelque temps la parole, il lui raconta l'histoire suivante :

XIV

LA CONSCRIPTION.

Parmi les nouveaux soldats que la conscription de 18... jeta dans les rangs du 8e régiment d'infanterie légère, se trouvait un jeune homme dont les manières timides et la complexion délicate ne permettaient pas de supposer en lui un goût bien prononcé pour la carrière des armes. Le caractère efféminé de ses traits, la blancheur de son teint, la mollesse de ses mouvements, contrastaient

péniblement avec la capote disgracieuse dont on l'avait couvert. Son front se courbait en cédant à la douloureuse pression du shako ; ses bras avaient peine à soulever le fusil de munition qui leur avait été confié, et tout son corps fléchissait sous le poids des armes et du bagage. Peut-être avec un autre costume sa jolie figure aurait-elle fait des envieux ; mais lorsque la beauté ne présente pas avec elle les apparences de la force, le peuple ne l'accueille presque jamais qu'avec un mélange de mépris et de pitié. Aussi notre conscrit fut-il tout d'abord honteux et embarrassé de lui-même au milieu de ses rudes camarades de chambrée. Parfois il cherchait à grossir sa voix, à donner à ses habitudes de corps un peu de ce mouvement et de cette brusquerie qui sied aux militaires ; puis tout à coup il renonçait à ses efforts et retombait dans son apathie et son silence.

Dès le premier jour de son arrivée au régiment, le pauvre jeune homme avait commencé à porter la peine de sa mauvaise mine ; je n'insisterai pas sur les épreuves humiliantes que lui firent subir, suivant l'usage, le chirurgien major et les aides majors ; je ne vous

décrirai par la sollicitude barbare avec laquelle ils expérimentèrent la sonorité des côtes de leur patient, au moyen de l'auscultation et de quelques autres cérémonies; je ne reproduirai pas le feu roulant de saillies grossières et de lourdes plaisanteries auxquelles le conscrit servit de point de mire, tant que les loustics de la chambrée purent lui consacrer leurs joyeux loisirs. En définitive personne ne songea à révoquer en doute son aptitude à l'art de manier un fusil de trente livres, et ses camarades ne virent dans sa gaucherie et dans sa faiblesse qu'une occasion d'égayer de temps en temps leurs corvées.

Cependant il est juste de dire que pendant les premiers jours les misères du nouveau soldat furent allégées autant que possible par le lieutenant de sa compagnie, brave homme qui n'aimait pas à voir pleurer les jeunes recrues, attendu que le désespoir pouvait bien les conduire au suicide ou à la désertion; mais l'effet de cette louable intervention dura peu de temps, et peut-être les craintes du lieutenant se fussent-elles réalisées si le hasard n'avait opéré dans la position de notre héros un changement notable.

Lorsque le colonel passa en revue pour la première fois les hommes de la nouvelle levée, il ne parut pas très-satisfait de son contingent. On l'entendait grommeler à demi-voix une série de plaintes contre le ministre de la guerre, qui, disait-il, avait résolu de déshonorer le 8e régiment léger, en lui envoyant, pour compléter ses cadres, le rebut de toutes les classes; puis il accusait le sort d'exempter tout exprès des gaillards de cinq pieds six pouces pour tomber sur les êtres les plus chétifs et les plus misérables de la génération. Enfin ne sachant plus à qui s'en prendre, il attaquait jusqu'aux pauvres conscrits, tout honteux et tremblants, qui osaient à peine balbutier un mot de réponse à ses rudes questions. Arrivé devant notre jeune homme, il ne put retenir un mouvement de colère.

« C'est se moquer du monde! » s'écria-t-il avec beaucoup plus d'énergie qu'il n'est permis d'en mettre sous presse. » C'est une infamie d'envoyer au huitième léger un pareil gibier d'hôpital! Dis-moi, drôle, que crois-tu donc que je puisse faire de toi?

— « Si vous voulez faire pour le mieux, »

dit le soldat sans trop s'émouvoir, « vous pouvez me réformer, par exemple.

— « Oui-da ! Si c'est là ton compte, ce n'est pas celui du ministre de la guerre, apparemment. Au fait, je commence à croire que les conseils de révision font comme les femmes à la mode et qu'ils prennent goût aux poitrinaires : c'est sentimental ! »

Il était bien évident que la mauvaise humeur du colonel prenait une autre direction : aussi l'état-major commença-t-il à se dérider un peu ; le capitaine d'habillement alla même jusqu'à rire aux éclats de la plaisanterie de son supérieur.

Mais celui-ci, reprenant sa première idée, saisit le jeune soldat par le bouton supérieur de son habit, et lui dit presque aussi durement que la première fois :

« Je veux que tu me dises à quoi tu es bon.

— « Puisque vous ne voulez pas me faire réformer, il faut croire que je suis bon à servir de gabion aux hommes du second rang.

— « Pour cela non, mon brave ; je ne veux pas faire aux balles autrichiennes l'injure de les amollir. Il faut pourtant que je te trouve un emploi. Sais-tu lire?

— « Oui, monsieur.

— « Comment t'appelles-tu ?

— « Julien Gérard.

— « Eh bien ! Julien Gérard, sors des rangs ; donne ton fusil au serre-file. Bien. Maintenant va-t'en trouver de ma part le chef de musique du régiment, et dis-lui de te confier un triangle ou des cymbales, ce qu'il voudra enfin : les clarinettes de cinq pieds ne sont pas faites pour toi. »

Et après un nouveau rire du capitaine d'habillement, le colonel termina sa revue sans trop de mauvaise humeur.

Voilà donc la vocation de Julien Gérard immuablement fixée. Désormais il est musicien. Fût-ce l'être le plus mal organisé de la création, n'eût-il ni la faculté d'apprécier un son ni celle de marquer une mesure, fût-il complétement privé de ce sentiment qui enchaîne l'un à l'autre les éléments fugitifs de la mélodie, fût-il même dénué de cette passiveté nerveuse qui obéit machinalement à la cadence rhythmique, il est musicien pour huit ans, musicien le jour, musicien la nuit, musicien à toute heure, musicien en tous lieux ; depuis le moment où l'on aura posé ses doigts sur

les trous d'un basson ou sur les clefs d'une clarinette, jusqu'au jour où il obtiendra son congé, Julien Gérard est tenu de jouer juste et en mesure, sous peine de garder la salle de police. Que la pluie tombe à torrents, que la neige s'amoncelle sur les épaules et sur le shako du pauvre artiste, que la brise l'aveugle, que le froid roidisse les articulations de ses doigts, il n'importe! la grosse caisse a donné le signal, et déjà le chef de musique prélude; il va falloir suivre, sur un chiffon de papier sans cesse tourmenté par le vent, une partie concertante criblée de renvois, hérissée de bémols et de bécarres, étourdissante d'arpéges compliqués, éblouissante de triples croches; ces doigts engourdis et douloureux vont attaquer avec vigueur ou délicatesse (glorieux effets de la discipline) les trilles, les martelés et les apogiatures; cette poitrine oppressée par la brise, haletante des fatigues de la marche, va maîtriser son souffle et moduler quelque suave cantilène, ou quelque doux accompagnement.

Encore n'est-ce que demi-mal quand la pluie et la neige, le froid et la fatigue sont les seuls ennemis de notre musicien en uniforme;

mais quelquefois aussi c'est au milieu de la fusillade qu'il se trouve appelé à déployer son talent; et alors, si autour de lui les boulets et les obus tombent à contre-temps, l'inflexible discipline est là qui lui défend de perdre la mesure et de se troubler devant un trait difficile. Entre le canon qui gronde sa pédale obstinée, le tambour qui roule la basse continue, et les balles qui sifflent à l'aigu, le rôle de notre musicien est de faire entendre l'harmonie intermédiaire, afin que dans ce bizarre concert, les cris mêmes des blessés, ces erreurs de la partie vocale, se trouvent enveloppés d'accords, et utilisés au profit de l'effet général.

On voit aisément que dans la position d'un musicien de régiment il y a quelque chose d'étrange et d'exceptionnel; mais je ne sache pas qu'aucun observateur en ait encore tiré parti; il est donc convenable de vous rappeler qu'entre l'art terrible de tuer les gens et celui de les émouvoir, l'artiste en uniforme a pris sa place à l'extrême limite, c'est-à-dire aussi loin de Mozart que d'Alexandre. En sa qualité de soldat, il souffle dans son instrument comme ses camarades du centre présen-

tent les armes et font la charge en douze temps; en sa qualité d'artiste, il est paresseux, insouciant et passablement infatué de son mérite; comme soldat, il fait le désespoir de ses chefs par son indocilité, son indiscipline et sa mauvaise tenue sous les armes; comme artiste, il trouve dans les nécessités du service trop d'excuses à l'irrégularité de son talent pour travailler d'une manière sérieuse à devenir véritablement musicien.

Peut-être encore se prendra-t-il de goûts belliqueux; alors, sa force en matière d'escrime et sa position de non combattant en feront une sorte de parodie du célèbre Benvenuto Cellini; mais enfin, quand les années de service se seront écoulées pour lui dans la salle de police et dans la salle d'armes; quand il aura gagné quelques chevrons à remplacer des conscrits; en un mot, quand une dernière feuille de route et un congé en bonne forme l'auront rendu à la liberté de la vie civile, nous le retrouverons d'abord, avec ses allures militaires et son pantalon d'uniforme, dans les orchestres de barrière et dans les guinguettes nomades de la banlieue; puis, vieillissant sur les tréteaux de Bobèche et de Pail-

lasse, et enfin, usant son dernier souffle dans une mauvaise clarinette, à exploiter les oreilles et la pitié des passants.

Tel eût été probablement l'avenir réservé à mon héros si, par un hasard que son colonel n'avait certainement pas prévu, Julien Gérard ne s'était trouvé doué d'une organisation musicale à peu près complète, et ne s'était bientôt épris d'une véritable passion pour son art. Il avait tout à la fois le sentiment le plus sûr de la mesure, l'appréciation la plus exquise de la justesse, l'intuition des accords et de leur enchaînement, et la faculté native de reconnaître la tonalité. A la vérité, ces qualités lui causèrent, pendant le cours de sa carrière musicale, plus de peines et de douleurs que de jouissance. Les musiques de régiment ne brillent pas toujours, en général, par la justesse et la précision, et à l'époque où Julien Gérard servait dans les armées françaises, on avait bien d'autres choses en tête que de réformer des abus d'harmonie.

Aussi je laisse à penser tout ce que le pauvre jeune homme, trop bien organisé pour son malheur, dut souffrir au milieu des intrépides routiniers qu'il avait pour camara-

des. En fait de musique, ceux-ci ne connaissaient guère que la *Marseillaise* et deux ou trois airs impériaux en pas redoublé ; encore faut-il leur rendre cette justice qu'ils les jouaient avec beaucoup plus de patriotisme que d'ensemble. Pour comble de malheur, il se trouva que le chef de musique du 8e léger avait la prétention de composer des marches nouvelles et la cruauté de les faire répéter tous les jours aux artistes placés sous ses ordres, sans parvenir toutefois à les faire exécuter d'une façon à peu près intelligible, soit que la partition ne le fût pas, soit que le talent des exécutants ne pût s'élever à la hauteur de ces œuvres. Chacune de ces répétitions était, comme on peut bien le croire, un supplice horrible pour Julien Gérard. Les secondes clarinettes jouaient trop bas, la petite flûte jouait trop haut, les instruments en cuivre n'avaient jamais été d'accord, et la trompette surtout dépassait les limites connues de toute fausseté. Julien Gérard tressaillait alors malgré lui, et ses nerfs, incapables de supporter de pareils tiraillements, trahissaient toujours par une grimace terrible les souffrances qu'il éprouvait. Souvent même,

emporté par la douleur, il se laissait aller à des mouvements de colère et d'impatience qui lui valurent plus d'un coup d'épée de la main de ses camarades. Cependant il était incorrigible, et on se lassa de lui chercher querelle, avant que la raison ou l'habitude ne l'eussent endurci contre les fausses notes.

Mais si son organisation musicale était complète sous le rapport des perceptions ; il faut avouer, pour être juste, que ses facultés mécaniques n'étaient pas portées à un si haut degré. Il jouait de tous les instruments, mais il n'était habile sur aucun, et ne possédait même pas cette adresse à escamoter la note, cet aplomb de mal faire qui tient lieu de talent au régiment, et ailleurs aussi. Bref, il jouait timidement, et semblait avoir peur de lui-même. Cependant, lorsque la chose musicale était en péril, notre homme devenait un héros et puisait dans la situation une force et une énergie incroyables. Dans ces moments d'hésitation où les concertants perdent à la fois le ton et la mesure, où chacun tire à soi quelque lambeau de mélodie, où les basses guettent au passage quelque transition harmonique, où les parties intermédiaires s'ar-

rêtent de désespoir, en s'évertuant à reconnaître dans les portées voisines quelque bienheureux signe de ralliement ; dans ces cruels moments, dis-je, on entendit toujours Julien Gérard dominer de son souffle devenu puissant, le discordant *tutti* d'erreurs qui tourbillonnaient à son oreille, et rétablir l'ordre symphonique si vivement menacé. C'est ainsi qu'au milieu d'un escadron *ramené*, un soldat intrépide rappelle à lui ses camarades, les rassemble, les rallie, rassure les plus timides, excite les plus courageux ; puis, quand il a rétabli la ligne de bataille, rentre lui-même dans les rangs et retourne à la charge avec ceux qu'ils a sauvés de la honte.

Pendant les premières années de sa carrière militaire, mon héros dut se contenter d'exploits purement symphoniques. Le régiment dont il faisait partie revenait d'Espagne et avait besoin de se refaire. En conséquence on ne l'employait plus, jusqu'à nouvel ordre, qu'à un service de garnison. Julien Gérard utilisa ses loisirs en apprenant la composition, en lisant les partitions de Haydn et de Mozart, et celles des opéras nouveaux de Lesueur et de Chérubini, heureux s'il se fùt

contenté de jouir en paix des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, si le démon de l'art ne l'eût poussé sur leurs traces et n'en eùt fait un compositeur ! Mais un jour, il se sentit au cerveau je ne sais quelle surexcitation nerveuse, l'horizon s'était agrandi à ses yeux, les objets s'étaient colorés pour lui de reflets roses et dorés ; il lui semblait bon de vivre, et le bien-être inouï qu'il ressentait lui permettait de se livrer sans arrière-pensée à une sorte d'admiration naïve de son chétif individu. Pour la première fois, peut-être, Julien Gérard s'aimait et se laissait aller aux douces illusions de l'orgueil : personne au monde ne lui faisait plus envie ; il laissait sans regret au colonel ses épaulettes d'or, au tambour-major sa taille herculéenne, aux moins habiles de ses compagnons leurs doigts hardis et leurs brillants tour de force, lui seul était puissant, lui seul était grand et fort, lui seul était habile, il venait d'enfanter un chef-d'œuvre.

Au moins demeura-t-il tout un jour dans cette heureuse croyance, et Dieu sait avec quel amour il fredonna sans relâche le motif favori du morceau qu'il méditait? avec quel

soin il le nota, de peur qu'un caprice de mémoire ne lui fit perdre son trésor mélodique ! Restait une question embarrassante, celle de savoir comment il taillerait ce diamant brut, comment il l'enchâsserait, comment il le produirait au monde. Que faire de cette délicieuse cantilène ? La scandera-t-il à trois temps, à deux temps, à six huit ? Sera-ce une valse, une marche, une polacca ? Le bloc de marbre sera-t-il dieu, table ou cuvette ? Question cent fois agitée, cent fois résolue, cent fois remise en discussion ; question complexe et délicate, question terrible, qui fit passer à notre héros une journée bien pleine et une bien mauvaise nuit. Hélas ! le lendemain, Julien Gérard, complétement dégrisé, reconnut avec douleur que sa délicieuse cantilène n'était qu'une plate réminiscence et ne valait pas la peine qu'il avait prise de la noter au crayon.

Cependant ce premier échec ne découragea pas absolument notre compositeur ; son premier essai fut suivi d'autres essais moins malheureux, et je ne vous étonnerai pas sans doute en disant qu'au bout de quelques mois d'études il avait déjà fourni à l'armée

ses meilleures fanfares et ses pas redoublés les plus entraînants, enfin qu'il avait conquis le grade de chef de musique. Quelques valses habilement dédiées à ceux de ses supérieurs qui se piquaient d'être connaisseurs en matière musicale, avaient suffi pour le mettre en faveur, et le colonel lui-même, revenu de ses premières préventions, n'était pas insensible à la petite gloriole de posséder à la tête de son régiment le meilleur corps de musique de l'armée.

C'est qu'en effet, depuis qu'il était devenu le chef de ses camarades, Julien Gérard avait opéré dans l'organisation du corps de notables améliorations. Une attention continuelle, une expérience de tous les jours, et plus encore un goût sûr et un tact exquis l'avaient bientôt mis à même de connaître et d'apprécier les ressources instrumentales dont il pouvait disposer. Quoique ces ressources fussent assez bornées, il parvenait, par une grande habileté de détails, à tirer un certain parti de son orchestre incomplet. Il faut dire aussi que le caractère âpre et mélancolique de ses compositions s'accommodait volontiers de ces moyens d'exécution, et que l'énergique sim-

plicité de sa musique convenait merveilleusement aux timbres cuivrés et souvent un peu rauques des instruments militaires.

Or, en somme, les résultats étaient satisfaisants, et le colonel paraissait très-glorieux d'avoir créé d'un mot un pareil artiste. Il semblait donc qu'une ère de bonheur et de prospérité s'ouvrît devant notre héros, désormais connu et admiré. Il ne lui manquait plus qu'un libretto et un théâtre pour prendre place au rang des musiciens célèbres de l'époque, et, en attendant que la fortune lui envoyât l'occasion de devenir un grand homme, il se préparait par des études sérieuses et ardentes à profiter de cette occasion. Son esprit actif et pénétrant n'avait pas reculé devant les parties les plus arides de la science ni devant la dissection technique de l'art : la fugue la plus compliquée, le contre-point le plus sévère, n'étaient plus qu'un jeu d'enfant pour lui. En un mot, il possédait parfaitement ce qu'on appelle le métier, et dominait de toute sa hauteur les difficultés mystérieuses qui défendent aux profanes les abords de la science. Dès lors il pouvait, sans trop de présomption, demander au ciel ou à

la terre quelque poëme d'opéra. Vous verrez comment l'accomplissement de ce désir, bien excusable sans doute, entraîna bientôt la perte du jeune artiste.

XV

UNE PRIMA DONNA.

La petite ville de Béfort, où le 8e léger tenait garnison, possédait une salle de spectacle assez enfumée et une collection fort curieuse de comédiens amateurs. Le receveur des contributions, le pharmacien de l'endroit, un ancien chef de ballets, et quelques autres personnages non moins importants ne dédaignaient pas de gratifier leurs amis de la représentation des pièces les plus à la mode :

les rôles de femmes étaient remplis par les dames les plus huppées de la ville, et la citadelle fournissait toujours un honnête contingent de jeunes premiers. On avait commencé par jouer des proverbes, puis on avait joué des vaudevilles, puis des opéras-comiques, et enfin, comme l'influence de l'Allemagne se faisait déjà sentir de ce côté de la France, on avait résolu de jouer quelque grand opéra de Mozart. A ceux qui blâmaient tant d'audace chez une troupe d'amateurs, Julien Gérard, qui remplissait les fonctions de chef d'orchestre, répondait par des arguments au moins spécieux. Les amateurs, disait-il, ne doutent de rien, et c'est déjà une garantie de succès; ajoutons que les amateurs ont moins besoin que les artistes d'études préalables et de répétitions, attendu qu'après vingt essais la chose musicale ne va pas mieux qu'après le quatrième; quatre répétitions doivent donc suffire, et au delà. Il y a donc économie de temps et de peines. C'est ainsi que Julien Gérard encourageait ses chanteurs et leur dissimulait les difficultés de l'entreprise, en attendant l'occasion de la réaliser.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter,

une éclatante victoire vint mettre à l'ordre du jour les réjouissances de toute espèce, et les officiers du 8e léger durent se consoler, en célébrant le triomphe de nos armes, de ne pas avoir pris part à la bataille. Les talents bourgeois et militaires se réunirent donc et se mirent à l'œuvre pour donner une représentation brillante de *Don Juan*, qu'on apprenait patiemment depuis trois mois. On rafraîchit les décorations nécessaires, on se mit en frais de costumes, on repassa les rôles avec ardeur, et chacun chercha à figurer convenablement dans cette solennité musicale. Grâce aux soins de Julien Gérard, la troupe chantante était devenue fort passable. Le personnage de Zerline et celui et dona Elvire devaient être remplis par de très-jolies personnes, ce qui ne les empêchait pas d'être assez bonnes musiciennes ; un certain major de cavalerie, joyeux garçon et grand croque-note de garnison, s'était chargé du rôle de Leporello. L'organiste de l'endroit devait représenter don Juan, et, à l'exception de don Octave, qui était peut-être un peu cassé pour servir de cavalier et de vengeur à la fière dona Anna, jamais troupe d'amateurs moins indi-

gnes de Mozart n'entreprit la noble tâche de mettre à la scène la terrible partition de *Don Juan*. En somme, tout le monde était *musicien*, chacun était plein de bonne volonté, et le chef d'orchestre voyait arriver sans trop d'effroi le moment fatal.

Enfin ce moment était arrivé. La ville entière de Béfort, inquiète, émue comme à l'approche d'un grand événement, attendait l'heure du spectacle avec impatience. Les envieux et les malveillants (et Dieu sait s'il en manque dans une ville de province pour tout ce qui met en évidence quelques personnes de la société !) employaient de leur mieux la journée qui leur restait en médisances et en fâcheuses prédictions. D'un autre côté, la faction amie se préparait au triomphe des siens, et affirmait, non sans quelque crainte mal déguisée, que tout était pour le mieux et que le succès ne serait pas douteux un seul instant. Tout à coup un bruit alarmant courut par la ville de porte en porte, de maison en maison, de café en café; l'hôtel de la mairie s'en émut, et la citadelle elle-même parut s'en ressentir.

Tout cela parce que dona Anna, ou pour

mieux dire, la belle dame qui devait en remplir le personnage, se trouvait prise de l'enrouement le plus absolu et condamnée par tous les docteurs de Béfort à garder la chambre. La stupéfaction et le désappointement succédèrent dans tous les esprits à cette fièvre de curiosité qui agitait les commères et les merveilleux de Béfort. Quant aux personnes les plus intéressées, je veux dire le reste de la troupe, acteurs, directeur, régisseur, souffleur et musiciens, chacun se plaignit à sa guise et querella le destin selon sa fantaisie. Elvire oubliait sa longanimité, sa douceur et sa patience inépuisable, pour frapper du pied en jetant un regard sur sa toilette inutile; Leporello jurait à faire trembler un régiment de dragons; don Octave soupirait sa déconvenue dans tous les tons et dans les modes les plus inouïs; mais rien ne pouvait changer l'état des choses, ni rendre la voix à la prima donna. On n'avait pas, comme dans un théâtre monté, la triste, mais précieuse ressource d'une doublure; il fallait donc ajourner indéfiniment la représentation, attendre une autre victoire à célébrer, et, pour aviser au plus pressé, contremander les invitations. A

cet effet, le régisseur du théâtre, jeune avocat de la plus belle espérance, rédigea en fort bons termes la désolante circulaire, et l'on chargea Julien Gérard de la faire imprimer au plus vite.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien celui-ci souffrait de ce fâcheux contre-temps. Si les acteurs et les musiciens de l'orchestre avaient perdu leur peine, Julien Gérard se trouvait, lui, avoir perdu la peine de tout le monde. Ce fut sans doute l'influence de ces tristes pensées qui conduisit le malheureux chef d'orchestre dans le premier café qu'il rencontra sur la route de l'imprimerie, et qui lui fit demander un bol de punch en manière de consolation. Les circulaires pouvaient bien attendre un peu, les mauvaises nouvelles parviennent toujours assez tôt. Julien Gérard s'établit donc dans un coin, alluma sa pipe avec mélancolie, et, après avoir vidé un premier verre, appuya dans ses deux mains son front chargé de soucis. Bientôt un nuage de fumée s'épaissit entre lui et le monde des indifférents, et à l'abri de cette barrière vaporeuse, il se livra pendant un quart d'heure aux plus sombres méditations.

En ce moment un grand bruit de chevaux, de voitures et de postillons se fit entendre à la porte du café, qui n'était qu'une dépendance du principal hôtel de Béfort. Les habitués se mirent curieusement aux fenêtres, et Julien Gérard, trop heureux de rencontrer une distraction, fit comme tout le monde et s'avança sur le seuil pour voir ce dont il s'agissait. Deux élégantes calèches de voyage, surchargées de malles et de cartons, venaient d'entrer dans la cour avec ce fracas maçonnique par lequel les postillons s'avertissent mutuellement que les guides sont bien et richement payés. Le maître et la maîtresse de l'hôtel s'étaient précipités aux portières et recevaient avec courtoisie deux dames, vêtues avec tout le comfort imaginable, qui descendaient de la première voiture. L'autre calèche paraissait occupée par les femmes de chambre et complétait, au dire des curieux, un train digne d'une princesse ou de la femme d'un munitionnaire général. Lorsque les fumeurs et les buveurs de bière qui se tenaient dans le café purent distinguer les traits de ces deux dames, il y eut un murmure général de surprise et d'admiration

bien flatteur pour celle qui en était l'objet.

A la vérité, l'une des étrangères n'était plus d'âge à exciter une telle émotion dans une troupe de désœuvrés; mais l'autre était si légère et si gracieuse dans ses habits de voyage, elle avait tant de vivacité dans le regard, tant de douceur dans la voix; ses traits fins et délicats se détachaient d'une façon si harmonieuse dans le nuage de gaze verte qui se jouait autour d'un élégant chapeau de paille; elle était si jolie, en un mot, que les curieux négligèrent un instant le billard et la partie de piquet, et que Julien Gérard oublia, en la regardant, sa déconvenue dramatique. Mais lorsque les deux voyageuses furent descendues de leur voiture, il y eut parmi les serviteurs empressés de l'hôtel un mouvement d'hésitation et de reflux qui ne pouvait échapper à Julien Gérard. L'hôte et l'hôtesse paraissaient embarrassés, les garçons les plus alertes demeuraient frappés de stupéfaction. On entendait un concert confus de mots allemands, français et anglais qui semblaient résonner dans le vide: c'était un feu croisé de questions qui retombaient sans réponses, de phrases qui ne pouvaient trouver un écho,

de mots sans suite jetés au hasard, et qui eussent figuré fort convenablement dans un chœur d'ouvriers de la tour de Babel. Tout cela fut terminé par un éclat de rire de la jolie voyageuse au voile vert, laquelle paraissait prendre plaisir à l'étrangeté de sa position.

Le fait est que pas une seule de ses compagnes, non plus qu'elle-même, ne savait un seul mot de français ni d'allemand, et que, de leur côté, les habitants de l'hôtel ayant récemment renvoyé le seul garçon qui pût répondre dans leur langue aux voyageurs anglais, se trouvaient dans l'impossibilité de communiquer avec les étrangers autrement que par signes. Enfin, la dame au voile vert voulut tenter une dernière épreuve, et demanda si quelqu'un des assistants entendait l'italien. Personne ne répondait, et déjà les deux dames se dirigeaient avec découragement vers l'escalier que l'hôte leur désignait de son mieux, lorsque Julien Gérard, qui avait pris le temps d'éteindre sa pipe, s'avança vers le groupe interdit, et se présenta comme interprète. La belle dame accueillit ses services avec la plus gracieuse reconnaissance, et,

par cet intermédiaire, donna ses ordres comme il lui plut.

Cependant Julien Gérard, tout fier d'être utile à une si charmante personne, oubliait les fatales circulaires dont il était chargé. Comment aurait-il pu y songer lorsque les paroles si douces de la jeune femme étaient toutes pour lui seul, et ses sourires tous pour lui seul, et ses regards toujours pour lui seul? Pas une volonté dont il ne fût l'interprète, pas un désir dont il ne fût le confident; c'était une continuelle communauté de sentiments et d'actions, d'idées et de paroles, semblable à celle qui existe entre l'âme et le corps. Gérard était heureux de voir qu'on ne pouvait se passer de lui. Peu à peu la causerie était devenue plus animée, et après avoir fait le service de cavalier servant, Gérard en exerçait le privilége, en assistant aux préparatifs de séjour que faisaient les étrangères. Bref, il ne songeait pas plus à se retirer que s'il eût été le compagnon de voyage de ces aimables dames, lesquelles, à vrai dire, ne pensaient nullement à le renvoyer. Outre qu'il leur était utile comme interprète, Gérard causait bien et n'interrogeait qu'avec

discrétion. Son uniforme laissait deviner un officier, et son langage dénotait un homme bien élevé.

On lui fit les questions d'usage sur la ville, sur les habitants, sur les moyens de distraction qu'on pourrait y employer. Le développement de ce dernier chapitre amenait tout naturellement notre musicien à raconter comme quoi tout le monde à Béfort allait être fort désappointé à l'occasion d'un enrouement intempestif et d'une représentation manquée. Comme la dame au voile vert paraissait prendre grand intérêt à cette mésaventure, Gérard entra dans les détails les plus circonstanciés et les plus douloureux, dépeignit le désespoir des acteurs et des actrices, la désolation de toutes les mères de famille qui avaient préparé pour leurs filles les plus charmantes toilettes, le chagrin des autorités réduites, pour célébrer une victoire, au programme le plus mesquin; enfin il exprima ses propres regrets en se faisant connaître pour ce qu'il était et en déclinant ses qualités de chef de musique du régiment en garnison, et de chef d'orchestre du théâtre de la ville.

Julien Gérard avait tout dit, et songeait enfin à se retirer lorsque la dame au voile vert l'arrêta, et, après quelques paroles échangées en anglais avec sa compagne de voyage, lui dit avec simplicité que la ville de Béfort pouvait être tranquille ; que les autorités pouvaient calmer leurs douleurs et les jeunes filles préparer leurs toilettes ; que, pour lui, Julien Gérard, et pour le remercier de sa complaisance, elle se chargerait du rôle de dona Anna, et férait de son mieux. L'étonnement de notre chef de musique ne saurait se décrire : il chancela, balbutia, rougit, pâlit, et finit par s'écrier :

— Vous êtes donc un ange !

— Non, vraiment, dit la jeune dame ; mais je connais assez bien la partition de *Don Juan* pour espérer que mon rôle ne sera pas le plus mal rempli.

Et à ces mots, elle tira d'une de ses malles un volume magnifiquement relié, qu'elle présenta à Julien Gérard.

— Si vous doutez de moi, dit-elle, faites-moi répéter à votre guise.

Gérard prit la partition ; mais aussitôt, se courbant d'une façon toute chevaleresque de-

vant la belle étrangère, il lui rendit le volume. C'est que, parmi les riches arabesques qui en décoraient la couverture, l'humble musicien de régiment venait de lire, imprimé en lettres d'or, un nom bien connu alors dans le monde musical, celui de Carlina B***. A ce nom, que ceux de Sontag et de Malibran n'ont pu faire oublier, Gérard se sentit pénétré de respect; une fois en sa vie il avait parlé à Napoléon sans éprouver la moindre émotion, mais le pauvre homme ne savait plus comment se conduire en présence de cette femme, qui était regardée comme la plus parfaite cantatrice et la plus glorieuse artiste de ce temps-là. Peut-être aussi le maestro tremblait-il devant la nouvelle responsabilité dont il allait se trouver chargé. Son orchestre serait-il assez docile, assez sûr de l'exécution? Les chanteurs sauraient-ils leurs rôles? Ne seraient-ils pas écrasés par la comparaison? Gérard faillit devenir fou de bonheur et d'inquiétude. Cependant, lorsqu'il fut un peu remis, il prit congé tant bien que mal de la célèbre voyageuse, et s'empressa d'apprendre au reste de la troupe qu'il avait trouvé une doublure pour remplir le

rôle de dona Anna, car, suivant le désir de Carlina, il garda pour elle l'incognito.

A l'heure dite, chacun fut à son poste, et la représentation commença. Les premiers accords de l'introduction furent écoutés avec une attention un peu hostile chez quelques-uns, religieuse chez les autres; mais bientôt la puissance de la musique domina tous les sentiments qui pouvaient distraire l'assemblée, et le génie de Mozart éclata de manière à faire oublier les exécutants. L'orchestre, habilement soutenu par son chef, animé par ce génie dont il reproduisait les accents, surmonta avec bonheur les difficultés de l'ouverture. Puis vint Leporello, qui recueillit sa part d'applaudissements; mais lorsque dona Anna parut, furieuse, échevelée, et que la petite ville de Béfort rententit de ses cris de désespoir, les spectateurs frissonnèrent, Julien Gérard pâlit, et l'orchestre hésita un moment : bientôt cependant, comme un cheval généreux qui sent l'éperon, l'accompagnement se releva plus net, plus précis que jamais, et tous les exécutants, entraînés par l'admirable cantatrice, la suivirent dans une région musicale dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Il fallait que l'émotion fût bien grande, car personne ne s'aperçut que dona Anna chantait en italien, pendant que Leporello et don Juan parlaient allemand. Mais quand on fut revenu de la première surprise, nul ne songea à se plaindre de cette bizarrerie. On se demandait vainement quelle était cette cantatrice inconnue, cette actrice si belle, si passionnée. Dans l'orchestre, dans la salle, dans les coulisses, c'était un enthousiasme inouï, comme si ce peuple, moitié allemand, moitié français, eût éprouvé tout à coup un accès de cette frénésie italienne qui envahit tout, comme les laves du Vésuve.

Quant à Julien Gérard, il essayait de reprendre son sang-froid et de dompter les battements de son cœur; mais ses yeux rencontraient trop souvent ceux de la cantatrice pour qu'il lui fût possible de redevenir maître de lui-même. Tant que dona Anna fut en scène, le maestro ne fut jamais que l'instrument passif d'une volonté plus forte que la sienne, il conduisait l'orchestre, mais il était lui-même entraîné par ces accents si énergiques et si puissants; jamais Carlina n'avait rencontré un chef d'orchestre aussi docile,

aussi habile à deviner ses intentions, à saisir ses caprices. Que dire maintenant du reste de la représentation? Ce fut un enchantement continuel. Les dames jetaient leurs bouquets aux pieds de l'inconnue, les hommes s'y fussent volontiers jetés eux-mêmes. Enfin la pièce finit au milieu du plus grand enthousiasme, et chacun s'en alla bien décidé à savoir le véritable nom de cette mystérieuse dona Anna.

Mais, le lendemain, Carlina avait quitté la ville au grand désappointement de ses admirateurs les plus passionnés. Il ne restait plus d'elle à Béfort que la partition de *Don Juan*, dont elle faisait hommage à Julien Gérard, et un petit billet à l'adresse du maestro, pour lui faire accepter ce souvenir et lui apprendre qu'elle s'était engagée pour deux ans au théâtre de Dresde.

Alors seulement Gérard reconnut qu'il aimait Carlina.

XVI

LA DÉSERTION.

Soumis à l'influence de ce sentiment qu'il ne connaissait pas encore, Gérard devait considérer le monde sous un aspect nouveau. Mais cette phase de la vie, si belle et si brillante pour quelques-uns, se présentait à lui avec des circonstances funestes, et ce qu'on appelle le prisme de l'amour ne faisait rayonner à ses yeux que des teintes mélancoliques et sombres. C'est que les destinées de l'artiste

s'avançaient, et que le dernier âge de son cœur était arrivé. Jamais, du reste, passion plus désintéressée n'avait fait battre le cœur d'un homme. Gérard aimait sans espoir et sans égoïsme ; seul il connaissait le secret de son amour. C'était une sorte d'admiration mystique, un souvenir triste, un dévouement absolu et muet. Chacune de ses pensées évoquait l'image gracieuse de Carlina ; mais ce léger fantôme n'était plus la riante voyageuse au voile vert, ni la sublime dona Anna : c'était une pâle et douce figure que semblait animer un sourire de compassion.

Depuis le jour où il avait entrevu la brillante cantatrice, le chef de musique avait pris en singulière aversion le genre de vie auquel il était astreint par la discipline militaire. Son âme était à Dresde, son cœur était auprès de Carlina. Sa pensée la suivait partout, et cependant il lui fallait chaque jour retomber prosaïquement dans les nécessités du service, et quitter pour une ennuyeuse parade ou une répétition pénible les tristes et douces rêveries auxquelles il aimait à s'abandonner. La musique du régiment commençait à se ressentir des distractions de son chef.

Peu à peu les anciennes habitudes reprenaient le dessus, l'exécution devenait molle et indécise, les instruments semblaient se désaccorder comme un vieux piano, et Julien Gérard ne disait rien ; autour de lui la mesure manquait, et il restait impassible ; le cuivre sonnait faux, et rien ne trahissait en lui la moindre émotion ; les clarinettes escamotaient les notes, et Julien Gérard laissait faire : il se souciait bien, vraiment, de marches et de pas redoublés ! à peine savait-il ce qu'on jouait à ses oreilles, à peine daignait-il donner le signal à ses subordonnés : la chose musicale allait comme elle pouvait, tant bien que mal, sans que personne s'en inquiétât le moins du monde.

Un changement si notable dans les habitudes et le caractère de Gérard ne pouvait pas échapper longtemps à la perspicacité de ses camarades. A le voir, toujours triste et morose, rechercher la solitude et le silence, les malins du régiment devinèrent tout de suite qu'il composait un opéra. Il faut bien vous avouer, à la honte ou à la gloire de mon héros, que la supposition de ces messieurs était juste. Je laisse à de plus habiles le soin

d'expliquer comment, chez un grand nombre d'individus, la passion comprimée tend à s'échapper sous une forme artistique ou littéraire; comment l'amour a inspiré quelques chefs-d'œuvre et une innombrable quantité de niaiseries ; comment les vers, la prose, la statuaire, la peinture, la musique, sont autant d'éruptions de l'intelligence humaine causées par une passion comprimée. Toujours est-il vrai que Gérard avait subi, comme tant d'autres, cette fatale influence ; comme tant d'autres, il faisait son chef-d'œuvre faute de pouvoir mieux employer son temps. Je m'en rapporte à l'imagination de tous les amoureux pour le soin de fixer la dose de mélancolie, de grâce, d'énergie, de passion, qui dut entrer dans la composition de cet opéra. Je ne l'ai jamais entendu : mais vous verrez plus tard ce que pouvait être la musique de Gérard, en la jugeant d'après le seul morceau qui nous en reste, et en procédant, suivant un usage fort respectable, par induction du connu à l'inconnu.

Chargé du double fardeau d'un opéra inédit et d'une passion secrète, Gérard pâlissait et maigrissait à vue d'œil; et déjà ceux de ses

camarades qui lui portaient intérêt s'inquiétaient de sa santé, lorsque tout à coup les couleurs reparurent sur ses joues et la gaieté dans ses yeux. Ce ne fut qu'un éclair; mais quelle maladie invétérée n'aurait pas cédé un instant au bonheur qui arrivait à notre héros? Il avait osé écrire à Carlina, et elle venait de lui répondre. Il avait réclamé son avis sur quelques fragments de son opéra, et elle les trouvait bien. Il demandait humblement la permission de lui dédier son œuvre, et non-seulement elle acceptait, mais elle voulait la faire jouer à Dresde et y chanter le principal rôle. Gérard se sentit renaître; il se mit à travailler avec une ardeur inouïe, et ne négligea pas, comme on le pense bien, de continuer sa correspondance; Carlina était toujours bonne et aimable, Gérard plus épris que jamais, et ce bonheur épistolaire dura deux mois.

Mais, au bout de ce temps, les choses changèrent de face. La guerre continentale, un moment interrompue, venait d'éclater avec plus de fureur que jamais, et le ministre, peu soucieux de déranger l'existence artistique du pauvre Gérard, envoyait en campagne le

régiment dont il faisait partie. Un beau matin, tout le monde se mit en route, avec armes, bagage et musique, aux cris de : Vive l'empereur ! et au bruit du canon des forts. Le 8e léger était embrigadé dans l'avant-garde de cette grande armée qui devait aller jusqu'à Moscou et s'y briser. Mais dans le moment du départ, le soldat ne prévoit jamais que des chances favorables, et croit sentir dans sa giberne le poids du fameux bâton de maréchal. Gérard fut seul peut-être à regretter la vie paisible de garnison, le seul qui ne fît pas, en quittant Béfort, quelque rêve ambitieux de gloire et d'épaulettes. Décidément c'était un mauvais soldat. Il ne prévit qu'une chose, c'est que les marches et contre-marches sont très-fatigantes, et qu'une fois en campagne il lui serait bien difficile de terminer son opéra, et impossible de continuer sa correspondance avec Carlina. Toutefois, au milieu de ces fâcheuses considérations, une douce pensée soutenait son courage : il espérait que, l'armée française allant en Allemagne, les hasards de la guerre pourraient le pousser jusqu'à Dresde.

Il serait inutile de suivre pas à pas la for-

tune de notre héros pendant le cours de cette campagne. Comme il ne professait aucun enthousiasme pour le métier de soldat, on conçoit que les peines de la guerre n'avaient pour lui aucune compensation. Il n'est pas gai, après tout, de faire quatre ou cinq cents lieues à travers les balles et les obus, avec une clarinette à la main. Le soldat du centre court les mêmes dangers, il est vrai ; souvent même, livré en pâture aux batteries dévorantes, sacrifié, comme un rempart de chair et d'os, pour amortir l'effet d'une charge de cavalerie, placé comme un plastron entre les coups de l'ennemi et le cœur de l'armée, il se dévoue passivement à la mort et l'attend sans espoir de salut ; mais au moins est-il armé d'un fusil, au moins peut-il, en tombant, se venger par un dernier coup de feu ; ou, si la balle du mourant se perd inutile, rien ne lui défend cette pensée, peu chrétienne sans doute, mais assez naturelle, qu'avant d'avoir été *descendu* lui-même il en a *descendu* bien d'autres.

Quant au musicien, s'il n'est pas considéré absolument comme chair à canon, son rôle n'en est pas moins passif que celui de ces vic-

times de l'art stratégique, et sa seule arme, son seul instrument de vengeance est une mauvaise épée sur laquelle on ne peut même pas s'appuyer pour mourir. Le plus brave refusera peut-être d'aller se faire tuer à la bouche d'un canon s'il n'a pas quelque crosse de fusil, quelque poignée de sabre à serrer dans sa main au moment de son agonie ; mais confiez une arme au premier venu, il y a dix contre un à parier que vous en ferez un héros. On pardonnera donc à Julien Gérard de n'avoir illustré sa carrière par aucun exploit militaire.

Une seule fois, pourtant, il lui arriva de ramasser le fusil d'un soldat blessé et de casser la tête à un pauvre diable de lancier prussien ; mais, bien qu'il se soit reproché depuis cet acte belliqueux, je vous dirai, pour l'en justifier, qu'il faut écarter de lui tout soupçon de préméditation et admettre en sa faveur un grand nombre de circonstances atténuantes. C'était vers la fin d'une marche longue et pénible ; le régiment étant un peu en désordre, les voitures et les bagages, faiblement escortés, gravissaient lentement un chemin défoncé par l'artillerie. Gérard

était resté en arrière avec quelques traînards, et fumait tranquillement sa pipe en songeant à Carlina. Tout à coup, un cliquetis d'armes et un grand bruit de chevaux se font entendre : deux ou trois fantassins roulent sur le pavé, le reste se jette dans une sorte de ravin qui bordait l'un des côtés de la route, et Julien Gérard se range à l'abri d'une charrette pour laisser passer l'orage de coups de lances qui tourbillonnait autour de lui. Bien lui prit d'être prudent : il y avait là sur la route une trentaine de fourrageurs, courant d'une voiture à l'autre, galopant à fond de train sur les fantassins isolés et surpris, coupant à coups de sabre les traits des chevaux et pillant tout ce qu'ils croyaient pouvoir emporter. Pendant que les vivandières criaient, que les charretiers demandaient grâce en esquivant de leur mieux les coups de hampe ; pendant que deux ou trois grognards faisaient le coup de fusil en attendant du renfort, Gérard restait impassible près de sa charrette. Tant qu'on voulut bien s'occuper des autres voitures, il n'eut pas une pensée hostile, pas une idée de meurtre. Mais bientôt, après avoir ravagé toute la ligne du convoi, la troupe

des fourrageurs se rapprocha de Gérard , et , malgré le danger qu'il pouvait y avoir à conserver son poste, celui-ci ne voulut pas l'abandonner. N'avez-vous pas déjà deviné que parmi les bagages entassés dans cette charrette se trouvait la malle de l'artiste avec la partition de son opéra et les lettres de sa bien-aimée? En défendant un pareil trésor, Gérard défendait plus que sa vie; je n'hésite donc point à regarder comme légitime le meurtre qu'il commit en cette occasion; d'ailleurs, la fatalité le poussait; un fusil tout chargé gisait à ses pieds; il n'eut que la peine de le prendre et de l'armer. Les cavaliers prussiens avaient mis pied à terre pour fouiller à leur aise dans les malles; l'un d'eux, pour son malheur, s'approcha de Julien Gérard; celui-ci abaissa d'une certaine façon le canon de son fusil, posa le doigt sur la gâchette, et le coup partit.

Au même instant, une grêle de balles siffla aux oreilles de notre héros, et une épaisse fumée l'environna. Quand il put distinguer quelque chose, les lanciers étaient bien loin dans la plaine, un peloton de voltigeurs du régiment se reformait sur la route,

et quatre ou cinq chevaux prussiens mangeaient tranquillement la paille qui s'échappait des voitures, en attendant qu'on les fît prisonniers de guerre.

Ce bel exploit ne mit pas Gérard en goût d'aventures militaires, mais ne laissa pas que de lui faire honneur auprès de sès chefs. D'ailleurs le sang-froid avec lequel il remplissait ses fonctions de musicien dans les circonstances les plus périlleuses, le mépris de la vie, l'abnégation qu'il montrait en toute occasion, lui avaient donné une haute réputation de courage passif, et lui avaient gagné l'estime de son colonel. L'heure approchait où cette estime allait s'évanouir, où Julien Gérard, jusque-là vainqueur de sa mauvaise fortune, allait enfin lui céder. En effet, au grand scandale du régiment, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient Julien Gérard, on répandit un beau matin les bruits les plus injurieux sur le compte de notre héros. Ce ne fut d'abord qu'un murmure de médisance, un doute calomnieux, un soupçon plus ou moins malveillant; mais peu à peu ce murmure devint une clameur, ce doute une certitude, ce soupçon une accusation en

forme. Julien Gérard, dit-on, venait de passer à l'ennemi avec armes et bagages.

Que répondre à une telle imputation ? Pour moi, historien fidèle, ce n'est pas une douleur médiocre que d'être réduit à l'aveu du crime de Gérard. J'aimerais bien mieux, sans doute, chercher un dénoûment glorieux à ses aventures dans une échauffourée comme celle dont je viens de parler ; mais c'est désormais l'histoire d'un déserteur que je dois vous achever.

Oui, Gérard avait déserté : ses effets, ses papiers, sa musique ne se retrouvaient plus ; il fallait bien se rendre à l'évidence et convenir que la disparition de ces objets condamnait leur propriétaire absent. On fit bien quelques recherches, pour la forme, mais au bout de quelques jours le chef de musique était remplacé. Or, au régiment, et en campagne, on vit trop vite, et les émotions se succèdent trop rapidement pour que le souvenir d'un épisode entre tant d'autres puisse durer longtemps. Julien Gérard fut donc bien vite oublié, excepté par la justice militaire, qui ne perd jamais de vue ses vengeances légales, et qui, pour être patiente quand elle ne peut

pas faire mieux, ne s'en montre pas moins expéditive dans l'occasion.

Quel motif si impérieux avait pu jeter Julien Gérard à travers les champs ennemis, loin de ce drapeau qui est encore la patrie? Comment avait-il été amené à forfaire à l'honneur? Comment avait-il oublié son devoir de Français et de clarinette, et bravé la peine terrible qui attend le transfuge? C'est qu'il n'y avait plus pour lui ni drapeau ni patrie, et que son âme était absorbée par un sentiment plus fort que le soin de son honneur. L'honneur militaire avait toujours été pour Gérard un mot vide de sens : il voulait être artiste et rien de plus; la gloire de son nom ne le touchait pas le moins du monde sous le point de vue guerrier, et pourvu que Carlina, la belle cantatrice, voulût bien se laisser aimer de lui, pourvu qu'elle chantât la musique qu'il avait composée à son intention, pourvu que son opéra fût joué et applaudi, pourvu qu'on le considérât un jour comme un digne élève de Mozart et de Haydn, il se souciait fort peu de l'opinion de son colonel et de passer pour un traître aux yeux du ministre de la guerre. Il avait déserté sans honte

comme sans peur, au moment où l'armée s'était assez approchée de Dresde pour que le pouvoir d'attraction renfermé dans cette ville agît comme un aimant sur l'organisme du musicien et de l'amoureux. Carlina était là, qui l'appelait de toute la puissance de ses charmes, et sans plus d'hésitation il se décida à la rejoindre et à lui porter sa partition, qu'elle connaissait déjà en partie et qu'elle lui promettait toujours de faire jouer.

Gérard partit donc un soir pour Dresde avec son précieux opéra et sans prendre d'autres précautions que celle de changer son uniforme contre un costume de paysan. Il avait environ dix lieues à faire et ce furent dix lieues d'espérances platoniques et d'extases musicales. L'air était pur et frais, la campagne belle et souriante, la route était facile et conduisait au bonheur. Gérard parcourut ces dix lieues sans regretter un seul instant le bivouac français, sans songer aux dangers que pouvait cacher la tranquillité de la nuit, sans penser à autre chose qu'à son opéra et à son amour. A la pointe du jour il était aux portes de Dresde, lorsqu'un vigoureux *wer da?* lancé à travers les brouillards du

matin par quelque grenadier saxon, vint rappeler notre héros aux réalités de la vie positive, et le forcer à réfléchir sur sa position. Dresde était là, sous ses yeux, et pourtant il ne pouvait en approcher sans répondre préalablement à cette impérieuse interrogation du *qui vive*, ou sans se résigner à recevoir deux onces de plomb dans la tête.

Encore ne fallait-il pas perdre le temps en délibérations, car un second *wer da?* accompagné d'un petit craquement sec et menaçant, vint lui apprendre que le grenadier tenait beaucoup à obtenir une réponse, et qu'il avait armé la batterie de son fusil. Gérard ouvrait déjà la bouche pour avouer sa qualité de déserteur et se mettre à la disposition de l'ennemi, lorsqu'une voix vibrante, partie d'auprès de lui, prononça quelques paroles sacramentelles, dont le premier effet fut d'apaiser subitement la curiosité fâcheuse du factionnaire. Gérard se retourna pour remercier le protecteur officieux qui avait si bien répondu pour lui et se rapprocha de ce personnage. C'était un jeune homme de petite taille, de figure douce et maladive, qui tenait sous le bras un rouleau de musique, et

à la main une boîte à violon. Gérard se sentit rassuré en songeant aux liens de confraternité qui devaient exister entre lui et cet inconnu. Ce dernier se chargea d'entamer la conversation.

— Les portes sont encore fermées, dit-il, et nous n'entrerons pas avant une heure.

— Tant pis ! dit Gérard, car la matinée est humide et le brouillard malsain : voulez-vous fumer une pipe comme préservatif?

— Volontiers, reprit l'autre, quoique le remède ne vaille guère mieux que le mal.

— Je ne sais pas trop s'il me sied de vous plaindre ; cependant, peut-on vous demander ce qui vous oblige à humer l'air froid du matin !

— Bah ! il faut bien se divertir un peu. J'ai obtenu du gouvernement militaire un laissez-passer pour Radeberg, un petit bourg à trois lieues d'ici, où j'avais une cousine à marier et à faire danser. On a bu, on a valsé, comme si les Français étaient à cent lieues, et me voilà de retour avec une seule corde à mon violon.

— Je vous en fais mon compliment, dit Gérard ; cela prouve que la fête était joyeuse :

maintenant, permettez-moi de répondre à votre confidence par une autre et de réclamer de vous, en votre qualité d'artiste, un service signalé ; je suis musicien comme vous et je n'ai pas de laissez passer. Vous m'avez déjà sauvé du coup de fusil de cet enragé factionnaire ; il faut que vous me sauviez maintenant des rondes et des patrouilles.

Et alors, sur les bienveillantes paroles du musicien allemand, Gérard lui conta l'histoire de sa désertion, sans lui rien cacher des motifs qui l'avaient jeté dans cette voie périlleuse ; il lui parla de ses projets, de ses espérances, de ses travaux, de ses œuvres, et enfin au bout d'une heure les deux artistes s'entendaient si bien que le Français consultait l'Allemand sur le mérite de sa partition et que celui-ci en feuilletait les pages en connaisseur et souvent en admirateur étonné. Bref, lorsque l'heure de l'ouverture des portes eut sonné, ce ne fut pas l'Allemand qui parla le premier de pénétrer dans la ville. Quelques heures après, Gérard était aux pieds de Carlina, dont son nouvel ami lui avait sans peine indiqué la demeure.

Carlina reçut son adorateur en femme que

n'étonne aucune aventure bizarre; elle trouva tout simple que Gérard eût joué sa tête contre le plaisir de la voir et payé de son honneur la gloire de faire représenter un opéra. D'ailleurs elle n'était pas habituée à réfléchir longtemps sur les positions difficiles, en sorte qu'elle ne songea qu'à faire recevoir l'opéra de son protégé, sans s'inquiéter autrement des suites. Au bout de quelques mois de démarches et de sollicitations, le directeur du théâtre cédait à ce qu'il appelait le caprice de sa prima donna, et mettait en répétition l'œuvre de Julien Gérard. Mais le destin n'avait favorisé le pauvre sergent de musique pendant ce peu de temps que pour le frapper d'une manière plus terrible au moment du triomphe. Le jour même de la répétition générale, la grande voix du canon vint troubler les acteurs dans leurs études et l'auteur dans sa joie. Que dire maintenant pour reculer le dénoûment fatal de cette histoire? Faut-il décrire les opérations du siége, peindre l'inquiétude des habitants, la frayeur de Carlina, l'insouciance de Julien? Ce sont là des épisodes auxquels vous ne voudriez peut-être pas vous arrêter. Vous savez comment Dresde

fut pris. Quant à Julien, trahi par les affiches du théâtre, il fut bientôt retrouvé par ses compatriotes.

Hélas! on agit avec ce pauvre musicien comme avec un soldat : on lui fit l'honneur d'assembler, tout exprès pour lui, un conseil de guerre; le capitaine rapporteur groupa contre lui, dans son réquisitoire, toute sorte de circonstances aggravantes, et malgré le talent oratoire que déploya pour la défense un avocat nommé d'office, Julien Gérard fut condamné à mort.

Le docteur fit une pause de quelques minutes; Émilie était émue; mais Jacques Patru, quoique ayant montré quelque intérêt pour les infortunes du sergent de musique, restait assez froid à ce dénoûment, lorsque le docteur reprit :

— Et maintenant, mon cher Jacques, si vous me demandez pourquoi toute cette histoire, et comment elle a trait à ce que je vous disais tantôt, que souvent le génie meurt inconnu, je me bornerai à vous répondre que le jeune homme maladif qui avait applaudi à la partition de Julien Gérard, avait nom Maria Weber. Le croyez-vous juge compétent?

— Mais enfin ne reste-t-il rien de cet admirable ouvrage? dit Jacques Patru en souriant avec ironie.

— Attendez donc la fin de mon histoire, répondit le docteur. Le colonel, qui avait réellement de l'affection pour la créature qu'il croyait avoir formée, profita de sa toute-puissance pour sauver à sa manière Julien Gérard. Le sergent de musique fut amené sur le lieu de l'exécution : on lui banda les yeux, on le fit mettre un genou en terre à vingt pas d'un peloton de fusiliers, et le peloton le tira. Julien Gérard tomba la face contre terre. Une heure environ après l'exécution, un de ses amis du régiment vint le relever. Les balles avaient été retirées des cartouches, le corps de Julien était sain et sauf; mais malheureusement son esprit avait été frappé ; il était devenu fou, il l'est encore, il le sera toujours. Sa folie est bien douce du reste : il se croit dans le ciel; il entend les concerts des anges ; il prétend qu'il est un des exécutants dans les symphonies que compose sainte Cécile.

Que voulez-vous, madame! ajouta le docteur en se tournant vers Émilie, Carlina ne

vous ressemblait pas ! Elle n'éprouva que de l'horreur pour l'état où elle avait mis cet homme si dévoué à son amour et à son art, et bientôt elle l'abandonna à jamais.

Telle fut la fin de ce long récit que le narrateur ne fit suivre d'aucune réflexion, et qui cette fois ne fut point l'objet de remarques ironiques.

Puis, après quelques instants de silence, le docteur prenait congé des deux amants, et disait à Jacques Patru en serrant la main d'Émilie encore tout attendrie :

— Aimez bien cette femme-là, vous lui devez tout, la raison, le génie, le bonheur.

LES DANGERS DE LA MUSIQUE.

❧ III ☙

On célébrait la fête du bairam, à Bagdad : la voix des muezzins retentissait sur toutes les places publiques, et les minarets, comme des flèches de fer, élevaient dans les airs leurs aiguilles étincelantes. La ville entière était illuminée, et des myriades de lumières, serpentant en guirlandes sur le fond azuré du ciel, donnaient à la cité bénie un aspect magique. Seulement tout restait calme et silencieux : les fêtes des musulmans ne sont pas, comme les nôtres, empreintes de ce caractère remuant qui distingue les peuples de l'Occident, et avant tous le peuple français. En

Orient, on adore Dieu gravement, solennellement, sans mélange d'affectation extérieure et de distractions mondaines, et l'on croirait risquer le salut de son âme, si l'on consumait en plaisirs un des grands jours consacrés au culte, aux ablutions, aux prières et aux expiations.

Le calife Haroun-al-Raschid, le plus grand des califes, si l'on en croit la tradition des *Mille et une Nuits,* sortit avec son vizir Giaffar pour voir par lui-même ce qui se passait dans la ville et aux environs, et s'assurer que tous les musulmans suivaient exactement la loi du prophète et observaient fidèlement les pratiques prescrites par le Coran. D'ailleurs ces sortes de promenades mystérieuses étaient assez de son goût. Quoique bon musulman (et assurément personne ne se fût permis d'en douter), il ne détestait pas les aventures, et aimait à se mêler incognito à la vie privée de ses sujets. Aussi quel parti les conteurs orientaux n'ont-ils pas tiré de cette disposition d'esprit remuante et curieuse ! Tantôt le calife redresse un tort, punit un crime, découvre un grand talent jusque-là enfoui dans l'obscurité ; tantôt il rencontre un portefaix qui lui

donne des leçons de morale, ou fait rendre gorge à un injuste cadi. Et quelles histoires on lui raconte ! de jeunes princes, beaux comme le jour, devenus tout d'un coup borgnes pour avoir déplu à quelque mauvais génie ; trois sœurs transformées en chiennes noires ; des poissons enchantés, et des statues parlantes, et des femmes muettes. Heureux calife qui n'a qu'à se promener pour rencontrer un miracle ; heureux ce beau climat d'Orient, où la réalité est si merveilleuse qu'on est obligé d'imaginer d'incommensurables merveilles pour surpasser la réalité !

Dans ces excursions quotidiennes, Giaffar était le compagnon fidèle du calife. Ce Giaffar est le type du dévouement absolu et de l'obéissance passive, comme le calife est le type de la grandeur et de la magnificence. Les aventures plaisent peu à Giaffar ; il aime au contraire le repos, la paresse, la fumée du narguilé et la sieste après le repas : mais il est grand vizir, et suivre le calife à tout moment, en tout lieu, détourner les orages qui menacent sa tête, subir les reproches et laisser à son maître tous les éloges et tous les plaisirs, ce sont là les devoirs de sa charge,

et Giaffar n'oserait y manquer. Dans cette association du maître et du serviteur, celui-là représente l'action et celui-ci la passiveté. A l'un les génuflexions, les actions de grâces, les festins splendides; à l'autre les vociférations, les dangers de toutes sortes, et, s'il y a lieu, les coups de bâtons. Nous devons le dire à la gloire de Giaffar, jamais vizir ne joua mieux son rôle; jamais dans l'histoire on ne l'entend se plaindre, ni regretter son gîte, ni invoquer Mahomet et le prier de changer l'esprit aventurier de son maître. S'il se permet de donner quelques conseils au calife, c'est avec la plus grande discrétion, et sans jamais laisser paraître l'intérêt personnel: modèle d'abnégation, de bonhomie, de fidélité; véritable musulman des beaux jours, sacrifiant tout à son maître, même le soin de sa conservation qui pourtant lui est bien cher; admirable et digne bourgeois de Bagdad, s'il n'eût été grand vizir!

Ce jour-là le calife et son digne ministre s'avancèrent assez loin dans la campagne, prêtant l'oreille au moindre bruit, et se garant avec grand soin des patrouilles qui passaient de temps en temps et auraient pu les

embarrasser par leurs questions. Ils portaient un costume modeste, à peu près semblable à celui des marchands, et rien en eux ne décelait l'oubli d'une haute position, si ce n'est l'air de grandeur du calife qui ne l'abandonnait jamais, et l'air embarrassé et craintif du vizir traînant avec précaution ses babouches l'une après l'autre, et tâchant de découvrir dans l'ombre quelque embûche tendue à sa crédulité native. Le calife marchait le premier, et Giaffar le suivait par derrière, récapitulant en son esprit les diverses aventures où il avait joué un rôle et tous les dangers qu'il avait déjà traversés ; au lieu de courir la campagne comme un porteur d'eau ou un vendeur d'amulettes, hélas ! il eût été si heureux de rester dans son palais à fumer tranquillement dans une pipe d'ambre et à contempler silencieusement, en vrai musulman, les blanches épaules de ses Circassiennes parfumées : vains regrets ! soupirs stériles ! Marche, mon pauvre Giaffar, et subis les nécessités de ta position. Marche, grand vizir ; le calife l'ordonne et ta tête garantit ton obéissance ; ne pense plus à ton palais, à tes sorbets à l'orange, à tes beaux tchi-

boucks incrustés d'or et de pierreries, à tes moelleux coussins où tu te plais tant à dormir, à tes bayadères aux yeux bleus. Le calife est ingambe, actif et curieux, marche! tu n'as pas le droit d'être paresseux, insouciant et infirme, marche! et ne te plains pas si les ronces des chemins déchirent tes babouches et ensanglantent tes pieds. Tu ne te nommes pas Giaffar, tu es le grand vizir! marche! marche! Et Giaffar marchait. Plus d'une fois pourtant les caprices du calife les avaient entraînés tous deux dans des positions équivoques; plus d'une fois Giaffar avait vu un kandjar menaçant levé sur sa poitrine; plus d'une fois même un bâton lui avait frotté les épaules; mais qu'importe! Le calife alors riait aux larmes, et le vizir meurtri riait aussi en grimaçant, quoique ses épaules eussent payé les délits de son maître. Quand le calife riait, le vizir devait rire: Giaffar riait.

La brume commençait à tomber; les étoiles du ciel envoyaient seules à la terre leur douce clarté, et le silence menaçant du soir augmentait la mélancolie toute matérielle du vizir; il avait peur en dedans, quoiqu'en dehors, pour

complaire au calife, il parût le plus intrépide des hommes.

— Eh bien ! Giaffar, dit le calife, il me semble que la soirée ne se présente pas sous de bons auspices. Voilà déjà une grande heure que nous marchons, et nous ne voyons, nous n'entendons rien qui nous promette une de ces piquantes aventures qui manquent rarement de nous arriver dans nos promenades nocturnes.

— S'il plaît à mon seigneur et maître d'écouter l'avis de son indigne esclave, dit Giaffar, nous rentrerons au palais. Il n'est pas permis de douter que tous les musulmans ne soient occupés en ce moment à des pratiques pieuses, et il serait plus dangereux peut-être de troubler leurs dévotions que leurs plaisirs. Je frémis quand je pense que le yatagan d'un esclave peut, égaré par notre incognito, percer le cœur du calife sublime, qui est l'ombre de Dieu sur la terre.

— As-tu peur ? dit le calife.

— Peur ? objecta timidement le vizir, et de quoi aurais-je peur ? Qu'importe la vie d'un misérable comme moi ! Mais permettez-moi de trembler pour vous, ô calife, permettez-moi

de veiller à la conservation de vos jours précieux. Songez que votre mort plongerait dans le deuil toute cette belle ville de Bagdad, que votre présence vivifie et illumine : rentrons au palais, monseigneur, la soirée est fraîche, l'esprit des eaux sème dans les airs ses émanations malsaines ; rentrons au palais, et sanctifions par la prière la fin de cette journée consacrée à Dieu.

Au moment où Giaffar finissait sa phrase, un bruit étrange et mystérieux traversa l'espace, et arriva en même temps aux oreilles du calife et de son vizir : celui-ci laissa échapper un gémissement de frayeur.

— Qu'est-ce là ? dit le calife, et pourquoi trembles-tu, Giaffar ? Ne sais-tu pas que je suis le protégé du ciel, et que les enchantements ne prévalent pas contre moi ?

— Noble calife, dit Giaffar en croisant les deux mains sur son turban en signe d'adoration, suivez le conseil de votre serviteur, rentrez au palais ; je crains pour vous quelque événement fâcheux, et mon esprit se trouble comme averti par un pressentiment prophétique. Rentrons au palais, croyez-moi.

Le calife s'amusait fort des frayeurs mal

dissimulées de son vizir, et c'était pour lui une raison de plus de poursuivre sa route. D'ailleurs, le bruit qu'il venait d'entendre piquait sa curiosité. Après quelques instants de silence, il reprit ainsi, non sans une secrète intention d'ironie :

— Je sais que ton courage est à toute épreuve, ô mon grand vizir, et que si tu trembles, c'est pour moi seul. Mais ne me suis-je pas toujours tiré avec honneur des plus mauvais pas? Ma sacrée personne n'a-t-elle pas toujours été respectée? Il est vrai que la tienne, mon pauvre Giaffar, n'est pas aussi en sûreté; mais, en récompense de tes services, ne t'ai-je pas donné toute ma confiance, et à cette heure où personne ne nous écoute, j'oserai même dire mon amitié? N'es-tu pas le confident de mes pensées les plus secrètes, le distributeur de mes grâces, l'exécuteur de mes volontés, le compagnon de tous mes plaisirs? Ton nom ne se place-t-il pas sans cesse à côté du mien? Quand mes sujets me nomment, dans leurs épanchements, leur bon et digne maître, leur calife vénéré et immortel, en est-il un d'eux qui t'oublie, toi le premier et le plus grand des vizirs? Et si la postérité

me décerne des couronnes, si on me dresse un monument après ma mort comme au saint prophète, nul doute que sur le piédestal on n'inscrive les sept glorieuses lettres de ton nom : Giaffar.

Le vizir s'inclina de nouveau, et de nouveau porta les deux mains à son turban. Sa figure était épanouie, son cœur gonflé d'orgueil.

— Ma vie est à vous, répondit-il sans hésiter : ne suis-je pas votre élève, le rayon de votre prunelle, le souffle de votre poitrine? Ne suis-je pas entre vos mains comme la flèche entre les mains du tireur d'arc, comme l'encens dans la cassolette du derviche, comme la pièce de monnaie dans la sébile du faquir? Allah est grand, Mahomet est son prophète, et le calife Haroun-al-Raschid, que tous les poëtes chantent, que tous les peuples invoquent à genoux, le plus grand, le plus sublime, le plus généreux, le plus resplendissant des enfants du prophète.

— Assez, assez, dit le calife en riant; tu abuses de la richesse proverbiale de notre belle langue, et te répands en comparaisons comme un fleuve qui déborde; contiens-toi, vizir, suis-moi et tais-toi.

Le calife Haroun-al-Raschid, ainsi qu'on l'a représenté, et ainsi que ses paroles mêmes le prouvent, était un homme de bon sens, bien qu'il fût parfois un peu par trop esclave de ses caprices. Il aimait la flatterie, mais modérément, souffrait volontiers qu'on baisât la poussière de ses pieds, et qu'on le comparât au soleil, mais rien de plus. De temps en temps il devenait bon homme, simple, familier presque; et pourvu que Giaffar s'exposât dans l'occasion en son lieu et place aux coups de poignard et à la bastonnade, il lui faisait volontiers grâce de ses comparaisons et de ses flatteries hyperboliques.

Les deux illustres aventuriers continuèrent à marcher en silence; de temps en temps le vent qui murmurait à travers le feuillage des lauriers-roses en fleur causait à Giaffar de nouvelles frayeurs. Le même bruit qui avait déjà frappé leurs oreilles se fit entendre de nouveau, mais plus distinct cette fois : c'était comme le son affaibli d'un harmonica, ou le dernier soupir d'une lyre détendue.

Le calife s'arrêta pour juger de la direction d'où partait ce bruit mystérieux, et interrogea avec anxiété la vibration des couches atmo-

sphériques ; puis étendant le bras à gauche vers un petit bois d'oliviers qui projetait son ombre sur la plaine :

— C'est par là, dit-il, avançons.

Arrivés à la lisière du petit bois, ils entendirent de nouveau le son qui leur servait de guide ; puis peu à peu le bruit, d'abord incertain et confus, se détacha plus nettement dans le silence de la nuit. Le calife distingua d'abord une gamme simple qui de la basse s'avançait à l'aigu, puis une modulation grave et continue qui ressemblait à un prélude, puis enfin une douce cantilène entrecoupée de temps en temps par un trait brillant et une sorte de trille sautillant. Giaffar regardait l'ombre qui les environnait, et ne pouvait s'empêcher de tressaillir, malgré la dose de courage que les paroles flatteuses du calife lui avaient nouvellement inoculée.

Le calife entra hardiment dans un petit sentier à peine battu, et précipita le pas. Les oliviers, agités par la brise, répandaient sur sa tête une pluie de fleurs effeuillées, et le gazon, imprégné de rosée, criait sous l'empreinte de ses pieds. Au bout du bois, il découvrit une petite maison construite en stuc

blanc et vivement éclairée. Un jardin entourait cette maison, et, à en juger par les suaves parfums qui s'en exhalaient, il devait être garni des fleurs les plus rares. Les émanations voluptueuses de l'oranger se mêlaient à la suave odeur du merisier d'Orient ; en même temps, les sons de la musique éclatèrent nettement, et le calife put reconnaître que plusieurs personnes accompagnaient sur des instruments à corde la voix mâle d'un homme qui chantait. Le calife ne put s'empêcher d'être surpris ; jamais, dans ses nombreuses courses autour de la ville, il n'avait remarqué cette maison, jamais il n'avait entendu une musique si harmonieuse et si délicate ; et, quoiqu'il se piquât d'avoir un sentiment musical très-prononcé, c'est tout au plus s'il pouvait donner un nom aux instruments dont il entendait les accompagnements. Du reste, on ne pouvait douter que les habitants de cette maison, quels qu'ils fussent, ne s'occupassent en ce moment à célébrer quelque fête. Sous l'auvent d'un péristyle en stuc comme la maison, deux lampes splendides brûlaient dans des globes de cristal, et semblaient posées exprès pour attirer l'attention des voyageurs ;

aux fenêtres du rez-de-chaussée des lumières brillaient en profusion à travers des stores de mousseline que le vent gonflait par intervalles comme les voiles d'un navire. En s'approchant même de plus près, le calife distingua des ombres qui passaient et repassaient, et crut même entrevoir une table dressée et magnifiquement servie.

Après la surprise, le premier sentiment qu'éprouva Haroun-al-Raschid fut le ravissement ; tout dans ce spectacle imprévu exprimait si bien le bien-être, l'insouciance et le plaisir ; balancée sur l'aile des esprits de l'air, la musique montait si doucement au ciel, après avoir plané au-dessus de la terre comme un nuage d'encens dans une mosquée, que tous ses sens furent émus à la fois. Il se dit que, malgré sa puissance, jamais ses bayadères ne l'avaient aussi fort ravi par leurs chants que ce concert nocturne. Il se dit que son palais, tout éblouissant de luxe, ne valait peut-être pas cette petite maison blanche avec son péristyle illuminé, ses stores de mousseline et ses orangers. Il eut regret d'être si grand, et envia la vie de ceux qui se divertissaient ainsi, à l'ombre d'un bois d'oliviers et loin du fracas

des honneurs. Ceci était le rêve d'un philosophe, et ne dura pas longtemps.

Haroun-al-Raschid se souvint de trois choses : qu'il était musulman, calife, et qu'on célébrait en ce jour la fête du bairam. Or, ces gens qui festoyaient étaient directement en contradiction avec les ordonnances du cadi et les commandements de Mahomet. Était-ce donc bien à lui, commandeur des croyants, à se laisser séduire par des plaisirs profanes et défendus? la loi ne lui faisait-elle pas un devoir de se fâcher, au contraire? Il se fâcha donc conformément à la loi, et se prit à froncer le sourcil d'une façon menaçante.

— Par la barbe du prophète! murmura-t-il, ces chanteurs et ces musiciens sont des infidèles et des renégats que je ferai punir sévèrement. Aller choisir le saint jour du bairam pour se livrer à la joie et banqueter, c'est là un crime capital, et je montrerai que si le calife Haroun-al-Raschid sait user noblement du droit de grâce, il peut aussi donner un exemple terrible aux transgresseurs de notre sainte loi.

Une ritournelle moqueuse, partie de la

maison blanche, termina cette apostrophe extérieure; et comme si le calife eût établi un rapport direct entre ses paroles et cette plaisanterie musicale, il devint pourpre de colère, porta la main à son poignard, et, se retournant vivement :

— Giaffar, dit-il, suis-moi.

Giaffar ne répondit pas, et le calife s'aperçut qu'il était seul, son grand vizir avait disparu. L'appeler, c'était donner l'éveil. Haroun-al-Raschid se résigna donc, et attendit. Après quelques minutes d'attente et de suppositions impuissantes, voici que tout à coup Giaffar reparut : ses habits étaient en désordre, sa figure pâle, sa barbe terreuse comme s'il se fût roulé dans la poussière, tout un côté de son cafetan pendait en lambeaux, et son turban penché sur l'oreille gauche laissait à découvert une partie de son large crâne.

— Qu'avez-vous donc, Giaffar? demanda le calife étonné; pourquoi ne me suivez-vous pas, et ne répondez-vous pas quand je vous appelle? pourquoi cette mine effarée, et d'où sortez-vous?

Le vizir était tremblant, ses longues dents blanches s'entre-choquaient, et ses petits yeux

clignotaient dans leur orbite comme au contact d'une lumière trop vive. D'une main maladroite il essayait de rajuster les diverses parties de son costume.

— Répondrez-vous ? dit le calife.

— Mon seigneur et maître, dit Giaffar, je vous avais bien conseillé de rentrer au palais, et vous avais assuré que cette soirée nous serait funeste ; mes pressentiments ne me trompent jamais, et le prophète, quoique je sois un de ses plus indignes enfants, m'honore quelquefois de ses avertissements particuliers. Quand vous entrâtes dans ce bois d'oliviers, je vous suivis à distance, comme c'est mon devoir, marchant où vous marchiez, et bien résolu à assumer tous les périls sur ma tête pour les détourner de la vôtre. Cette musique mystérieuse que nous entendions vous préoccupait, et vous ne vous retourniez pas pour voir si votre vizir vous suivait ; tout à coup je me sentis arrêté par une main invisible, j'essayai d'avancer, impossible ; j'étais retenu comme par une puissance invincible. Pendant ce temps vous marchiez toujours, et au détour du sentier je vous perdis de vue.

— Il fallait m'appeler, dit en souriant le

calife, qui plus d'une fois avait eu la preuve de la poltronnerie de son vizir.

—Je le voulus, mon seigneur et maître, quoiqu'à vrai dire je fusse retenu par la crainte de vous attirer dans le piége où j'étais tombé; mais le même enchanteur qui avait paralysé l'usage de mes jambes m'ôta en même temps la parole : j'ouvris la bouche et je ne pus crier. Alors, en me débattant, je tombai la face contre terre, invoquant Dieu, et le priant de me débarrasser du mauvais génie qui me tourmentait. Ma prière fut écoutée, je sentis que mon corps était libre, je me relevai et me mis à courir. Voilà pourquoi vous me voyez en l'état où je suis, et il ne me reste plus qu'à remercier le prophète d'avoir conservé votre sacrée personne.

Le calife avait écouté ce récit sans l'interrompre. Quand Giaffar eut cessé de parler, il regarda quelque temps sa figure bouleversée, et lui adressa ces mots :

— Ainsi tu as été la victime d'un sortilége, et ceci à une lieue de ma ville de Bagdad. Il faut que les enchanteurs soient, en vérité, bien audacieux ! Et tu n'as rien vu, rien entendu ?

— Rien !

— Tout cela sent, en effet, l'enchantement; mais examine ton costume, et peut-être trouveras-tu le mot de l'énigme.

En même temps le calife arracha du cafetan de Giaffar une branche d'arbre qui s'y était accrochée, et, la lui montrant :

— Regarde, dit-il.

— Je ne comprend pas la pensée de mon seigneur et maître.

— Ma pensée est que voilà ton mauvais génie, et que tu as pris un tronc d'arbre pour un enchanteur.

— S'il plaît à monseigneur de croire que j'aie pu me tromper de la sorte, je serai bien obligé de me conformer à sa volonté.

— Du reste tu t'es bravement conduit, et tu as parfaitement rompu le maléfice ; aussi je te demande pardon d'avoir souri en te voyant venir avec ta branche d'olivier comme la colombe du prophète Noé. Maintenant tais-toi et suis-moi.

Le calife s'avança alors vers la porte de la petite maison ; la musique continuait toujours, et le calife se sentait de plus en plus porté à punir cette infraction aux lois reli-

gieuses de son royaume, mais pourtant sans trahir son incognito.

— Demande l'hospitalité, dit-il à Giaffar; nous sommes de pauvres marchands égarés et échappés aux embûches des voleurs, ton costume confirmera à merveille notre assertion.

Giaffar se mit bravement à crier :

— Au nom de Dieu grand et miséricordieux, et de Mahomet son prophète, accordez l'hospitalité à deux pauvres marchands égarés et surpris par des voleurs.

Le calife prêta l'oreille et attendit. Pas de réponse.

— Répète ta demande, dit-il au vizir.

Giaffar cette fois cria d'une voix aussi retentissante que celle d'un muezzin appelant les fidèles à la prière. Un homme sortit de la maison, et s'approcha de la porte, un flambeau à la main.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— De pauvres marchands égarés, dit le calife.

— Et surpris par des voleurs, ajouta Giaffar.

— Que voulez-vous? dit l'homme.

— L'hospitalité, dit le calife.

— Êtes-vous discret?

— Comme le chef des eunuques du grand calife Haroun-al-Raschid, dit Giaffar.

— Et si je vous laisse entrer, vous ne parlerez à personne de ce que vous aurez vu?

— Nous le promettons.

— Entrez donc.

La porte s'ouvrit, et livra passage aux deux illustres aventuriers. L'homme qui leur servait d'introducteur, quoique âgé, paraissait encore dispos et bien portant. Sa figure était vivement colorée, et son abdomen prépondérant accusait des habitudes de constant bien-être. En entrant dans la salle éclairée qu'on apercevait du dehors, il s'inclina respectueusement devant trois dames assises autour d'une table encore servie, et fit signe aux deux étrangers de l'imiter. Giaffar s'inclina de bonne grâce; mais, pour le calife, il se contenta de faire un léger signe de tête, car ses scrupules religieux lui revenaient en mémoire, et les chants qu'il avait entendus, les restes du repas délicat qu'il apercevait, lui apparaissaient comme des témoignages irrécusables d'impiété et de sacrilége. Les

trois dames étaient d'une remarquable beauté, et sauf un air de tristesse qui rembrunissait leurs traits, on n'eût rien trouvé à redire à toute leur personne. Elles étaient magnifiquement vêtues d'étoffes de Perse lamées d'argent, et des colliers de perles se jouaient autour de leur cou et sur leurs poitrines. La plus âgée des trois, et celle qui paraissait être la maîtresse, fit signe aux deux voyageurs de s'asseoir, mais sans se permettre aucune question, ce qui étonna fort le calife; et les deux autres dames imitèrent ce silence.

— Mesdames, dit Haroun-al-Raschid, je vous dois des remercîments pour l'hospitalité que vous nous accordez si gracieusement; mais permettez-moi de vous faire observer que votre hospitalité m'afflige presque autant qu'elle me réjouit. Vous pratiquez sans doute la religion de Mahomet, et je m'étonne qu'un jour comme celui-ci vous osiez vous écarter si imprudemment des règles prescrites par le Coran. Si le cadi était informé de ce qui se passe, vous pourriez expier cruellement vos plaisirs, et moi-même je ne sais si je dois profiter plus longtemps de l'asile que vous m'offrez.

En entendant ces paroles, la même dame qui avait fait signe au calife de s'asseoir, se leva de son siége et étendit la main vers la porte d'un air moitié impérieux, moitié railleur. Le geste était clair et précis, on engageait le calife à se retirer. Cette invitation assez impertinente le piqua au vif, et oubliant presque l'incognito qu'il aurait dû s'imposer, il fronça le sourcil, et s'écria :

— Par mon ange blanc, il ne sera pas dit qu'un sacrilége demeure impuni, et vous apprendrez à vos dépens que le jour du bairam est un jour saint pour tous, et qu'il n'est pas permis de se dérober à ses observances!

Cette menace ne parut point émouvoir les trois dames ; mais l'homme qui avait introduit le calife et son vizir se leva tout effrayé, et se prosterna devant la dame au geste impérieux comme pour lui demander la permission de parler.

— Étranger, dit-il alors au calife, ce que tu viens de dire est d'un homme méchant, et je suis fâché d'être obligé de te rappeler tes propres paroles. Souviens-toi qu'en entrant dans cette maison tu m'as promis le secret; s'il arrivait malheur à ces dames, c'est à toi que

je m'en prendrais, et mon yatagan ferait justice de ton indiscrétion.

Le reproche était fondé. Le calife sentit sa faute et baissa la tête, tandis qu'au mot d'yatagan Giaffar portait la main à son cou.

— Mais pourquoi ces dames ne se justifient-elles pas elles-mêmes? demanda le calife, que le silence obstiné des trois dames étonnait de plus en plus.

— Hélas! dit l'homme, cela leur est impossible, et si ces dames veulent le permettre, je vous dirai la cause de leur silence, et en même temps je vous apprendrai les motifs de ce sacrilége dont vous les accusez si durement; vous verrez qu'on ne peut se soustraire à sa destinée, et que le pouvoir des génies et des fées est au-dessus de tout pouvoir humain.

L'étonnement du calife redoublait; il se tournait tour à tour vers les trois silencieuses personnes comme pour leur demander l'agrément d'entendre leur histoire, et sur un signe d'assentiment de leur part, le chanteur (car c'était la voix de son introducteur que le calife avait entendue) commença en ces termes :

— Les trois dames que vous voyez devant vous sont muettes, et voilà pourquoi je suis chargé de satisfaire votre curiosité. Toutes trois sont sœurs et filles d'un prince qui habitait l'île de Candie : la première se nomme Amina, la seconde Jusana et la troisième Emnèh. Maintenant je vais vous apprendre comment elles sont devenues muettes toutes trois, si vous voulez me prêter un moment d'attention.

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE DAME MUETTE.

« Le prince, père de ces trois dames, habitait, comme je vous l'ai dit, l'île de Candie, et en gouvernait une partie. Depuis deux ans il avait épousé une princesse belle, riche et aimable, rien ne manquait à son bonheur. Ses sujets l'adoraient, et les poëtes de l'île célébraient dans leurs vers sa magnificence et sa bonté. Les fêtes qu'il donnait réalisaient tout ce que l'imagination humaine peut inventer de plus séduisant. Ses jardins étaient les plus beaux du monde, des fruits et des fleurs de toutes sortes y croissaient en abondance. Les métaux les plus précieux enrichis-

saient sa table ; les meilleurs musiciens et les plus habiles danseuses embellissaient sa cour. La protection céleste lui était réellement acquise, et il en jouissait sans en abuser. Les génies mêmes et les fées, qui peuplent en grand nombre l'île de Candie, semblaient prendre à tàche de le protéger, et aussitôt que formés ses vœux recevaient leur accomplissement. Parmi les fées, une seule passait pour l'ennemie de sa famille, quoique jamais elle n'eût prouvé son inimitié. C'était une méchante petite fée, laide et bossue, qui sans cesse médisait de toutes les fées ses sœurs, et semblait se complaire dans le mal : on la nommait la fée Maissann ; il n'était pas de mauvais tour qu'elle n'eût joué aux pauvres habitants du pays. Si une brebis s'égarait, c'était que la mauvaise fée l'avait attirée dans quelque piége pour désoler le pasteur ; si un amant devenait infidèle à sa maîtresse, c'est qu'il avait entendu dans l'ombre quelque voix mystérieuse et perfide, quelques conseils habilement calculés qui empoisonnaient les sources de son amour ; si parfois, quand un voyageur altéré s'approchait d'une fontaine, la fontaine se troublait tout d'un coup, et au lieu d'une eau

limpide, roulait, sur un fond de cailloux boueux, une eau fétide et sale, c'était la mauvaise fée qui d'un coup de sa baguette avait opéré cette transformation, et, cachée derrière un massif de lauriers-roses, riait aigrement, et s'applaudissait de ses noirceurs. La fée Maissann était l'effroi de toute la contrée; on racontait que les principaux officiers du palais avaient tous été victimes de son influence maudite : l'un, à travers les vitraux de son harem, avait cru voir sa femme causant avec un jeune Circassien parfaitement beau et parfaitement tendre; l'autre, étant à la chasse, s'était laissé entraîner à la poursuite d'une gazelle, et la nuit l'avait surpris dans la forêt, seul, incapable de retrouver son chemin, mourant de fatigue et de faim; un troisième s'était réveillé en sursaut, rêvant que sa fille unique était devenue tout à coup bossue comme la méchante fée, quoiqu'il n'en fût rien et que la taille de sa fille ressemblât à la tige élancée d'un jeune palmier. Bref, il n'était pas de pitoyables plaisanteries dont la fée Maissann ne s'avisât. Elle ravageait les jardins, volait les fruits, souillait de poussière les plus beaux vêtements, mettait dans les

fourreaux des hommes de guerre des épées de bois à la place de leurs kandjars damasquinés, inspirait des terreurs paniques aux plus déterminés, tourmentait les jeunes filles, agaçait les jeunes garçons, faisait hurler les chiens et attirait les chacals. Enfin sa laideur seule pouvait être égale à sa méchanceté. On avait beau la supplier, ni les prières, ni les larmes ne l'attendrissaient; et soit malice, soit que véritablement elle fût affligée de cette infirmité, elle faisait courir dans l'île le bruit qu'elle était sourde, et que les prières qu'on lui adressait ne pouvaient pas arriver à son oreille. Les autres fées ne lui parlaient pas et la fuyaient, ce qui l'irritait encore, et nul doute que si son pouvoir eût égalé sa méchanceté, elle ne se fût vengée cruellement de leur mépris. »

Giaffar, pendant cette description, avait donné à diverses reprises des marques de terreur, tantôt portant la main à son turban, en signe d'humilité, et comme pour détourner de sa tête un péril imminent, tantôt regardant pitoyablement les déchirures de son cafetan. Le narrateur s'interrompit pour lui demander la cause de son effroi.

— Je gage, dit le calife en souriant, que notre ami se croit dans l'île de Candie, et qu'il craint d'être victime des mauvais tours de la fée; mais ne faites pas attention à ses signes. Notre ami a la tête un peu faible, et ses pensées ressemblent à un canevas tissé par une maladroite filandière. Continuez, je vous prie, car votre histoire commence à m'intéresser.

Giaffar hocha la tête sans mot dire, et le narrateur reprit en ces termes :

« Au bout de deux ans de mariage, la princesse mit au monde une belle fille comme le jour et qu'on nomma Amina. Sa naissance fut l'occasion de réjouissances inouïes : toutes les fées de l'île furent invitées à les honorer de leur présence, la mauvaise fée elle-même reçut une invitation. Je ne pourrais pas décrire tous les amusements de ce jour à jamais mémorable. Dès le matin, des troupes de musiciens exécutèrent les symphonies les plus douces sous les fenêtres de l'accouchée; des joutes de toutes sortes eurent lieu, et des prix magnifiques furent décernés aux vainqueurs. Mais tous les plaisirs de la journée furent surpassés par le repas du soir; la

table était dressée dans une rotonde de verdure, et sous un dôme formé par des sycomores aux larges feuilles; à chaque tronc d'arbre étaient attachées des girandoles lumineuses, et qui tantôt couraient en guirlandes, tantôt se réunissaient en faisceaux; suspendues au-dessus de la table, des cassolettes d'or répandaient les plus doux parfums. Cent esclaves noirs et cent esclaves blancs étaient occupés à remplir les coupes; et de tous les côtés on entendait des sons harmonieux qui se mariaient agréablement. Toutes les fées assistaient au repas, excepté une seule, la méchante fée dont je vous ai parlé. Vers la fin du repas, on apporta la jeune Amina, et les fées la couvrirent de caresses et de baisers; et chacune à son tour voulut lui faire un don. Celle-ci lui octroya le pouvoir de charmer les cœurs, celle-là le don de la parole, une troisième le talent de la poésie. L'une voulait qu'elle fût la plus belle de toutes les princesses, l'autre qu'elle en fût la plus sage; on lui promettait les honneurs, la gloire, la richesse, un mari accompli, et de nombreux enfants. Le prince son père était dans l'enchantement, lorsque tout à

coup il se fit un grand bruit. Un char, attelé de deux griffons noirs, perça le dôme formé par le feuillage des sycomores, et s'abattit auprès du prince. La fée Maissann en descendit; elle était étincelante de diamants et éblouissante de parure; mais la parure et les diamants la rendaient plus laide encore; les perles fines qui se mêlaient à ses cheveux en faisaient mieux ressortir l'épaisseur et les teintes grisonnantes; sa robe étroitement pincée dessinait vigoureusement les irrégularités de son omoplate; ses petits yeux noirs enfoncés dans leur orbite brillaient sinistrement comme les yeux d'un basilic; son nez retroussé, surmonté d'une énorme verrue, faisait ombre dans son visage; et quoiqu'elle s'efforçât de sourire gracieusement, sa bouche semblait si disgracieuse, ses dents si noires et si mal rangées, qu'on éprouvait du dégoût à la voir ainsi sourire.

« Quoi qu'il en soit, le prince mon maître l'accueillit avec politesse, la remercia de l'honneur qu'elle lui faisait, et la fit asseoir à ses côtés. La fée s'excusa d'abord d'être venue si tard; puis, promenant ses regards louches et faux sur toutes les fées qui dé-

tournaient la vue, elle demanda à voir la jeune Amina, et quand on la lui eut apportée, elle l'embrassa et parla ainsi d'une voix criarde et sifflante :

« — Je ne veux pas être moins généreuse que mes sœurs, et comme elles je vais faire un don à la petite Amina. Mes sœurs lui ont donné la beauté, l'esprit, la sagesse; que lui manque-t-il donc pour être une femme accomplie? Une seule chose, et je me charge de la lui donner. Elle aura la plus belle voix du monde et sera excellente musicienne; quoique sourde, je n'en comprends pas moins les douceurs de l'harmonie, et je veux que la musique lui cause autant de plaisirs qu'elle me cause de regrets.

« Après avoir ainsi parlé, la fée remonta sur son char, et, saluant le prince de la tête, disparut dans les airs. Après son départ, toutes les fées s'entre-regardèrent, cherchant à deviner le sens de la scène qui venait de se passer. Aucune d'elles ne pouvait croire que leur méchante sœur eût voulu sérieusement déroger à ses habitudes de perfidie, et semblaient craindre pour l'avenir de la princesse. Quoi qu'il en soit, la gaieté reprit bien-

tôt le dessus. Le bal commença, et les fées dansèrent avec de jeunes Osmanglis, parfaitement beaux et bien tournés, qui ne paraissaient pas trop leur déplaire, quoique mortels et non génies. Bref, la soirée finit dans la joie, malgré les funestes pressentiments qui pendant un instant en avaient arrêté l'essor.

« Au bout d'une année, la princesse accoucha d'une seconde fille qu'on nomma, comme je vous l'ai dit, Jusana; et, une année encore après, d'une troisième fille qu'on nomma Emnèh. A chaque naissance, ce furent les mêmes réjouissances et les mêmes cérémonies que la première fois; les fées assistèrent également à ces fêtes, et, ce qui parut le plus singulier, c'est que la fée Maissann arriva encore à la fin du repas, montée sur le même char, qu'elle prononça les mêmes paroles et fit le même don aux princesses nouvellement nées. Vous verrez comment ce don a causé tous les malheurs des trois dames, dont le silence vous étonne. Mais n'anticipons pas sur les événements.

« Les trois jeunes princesses grandissaient, et chaque jour en s'écoulant leur apportait

de nouvelles grâces et de nouveaux attraits. Leur figure était parfaitement régulière et belle, leur taille avait les proportions les plus harmonieuses, et elles perfectionnaient tout ce qu'elles voulaient entreprendre; rien n'était si piquant que leur conversation, et toute la cour s'émerveillait des reparties spirituelles qui leur venaient à tout propos; mais ce qu'il y avait de plus singulier en elles, c'est qu'elles ne parlaient jamais qu'en musique; tout ce qu'elles disaient, elles le cadençaient musicalement; elles exprimaient en chantant toutes leurs sensations, joie ou peine, colère ou satisfaction. Je me souviens qu'un jour j'avais été chargé de punir la princesse Amina; mais tout à coup elle se mit à me chanter un air si suppliant, que j'oubliai mes ordres; et alors, sur un mouvement vif et joyeux, elle me remercia de mon humanité. Ces cadences continuelles, ces roulades, tantôt plaintives, tantôt gaies et folâtres, nous semblaient la chose la plus extraordinaire du monde. Et en effet, rien n'était plus bizarre que d'entendre ces trois enfants déclamer d'une façon toute particulière les choses que tout le monde se con-

tente de parler. Entre elles et dans leurs jeux, leur goût pour la musique éclatait davantage encore, elles se distribuaient chacune leur partie : l'aînée faisait la basse, la cadette le medium, et la petite Emnèh, avec sa voix argentine, brodait sur le thème, gravement soutenu par ses deux sœurs, les plus gentilles petites notes perlées qu'on pût entendre. Dès l'âge de dix ans, elles chantaient les morceaux les plus difficiles, et toute la cour éprouvait un plaisir infini à les écouter. Le prince leur père remerciait la fée du don qu'elle avait fait à ses filles, et ne les appelait jamais que ses trois petits rossignols. »

Ici le narrateur fit une pause, et Giaffar en profita pour satisfaire plus amplement la curiosité qui commençait à le gagner; et, après avoir incliné légèrement la tête comme pour demander au calife la permission de parler :

— Vous conviendrez, dit-il, que voici une histoire bien étrange et presque incroyable. Qu'on aime la musique et qu'on chante à certaine heure pour se délasser ou amuser les autres, rien n'est plus ordinaire; mais trois jeunes filles parlant continuellement en mu-

sique, même pour dire les choses les plus simples, pour dire à un esclave : Sortez, ou apportez-moi un sorbet, voilà qui passe mon imagination ; et je regrette beaucoup que les trois dames dont vous racontez l'histoire soient devenues muettes, car j'aurais eu un grand plaisir à les entendre me souhaiter musicalement le bonjour.

— Si incroyable que vous paraisse cette fatalité musicale, reprit le narrateur d'un ton grave, elle n'en est pas moins vraie; et si ces dames pouvaient parler, elles vous l'attesteraient au besoin.

Les trois dames firent en ce moment un signe de tête pour affirmer autant qu'il était en leur pouvoir l'assertion du narrateur.

— Ainsi, mesdames, dit Giaffar, vous aviez des airs notés pour toutes les circonstances de la vie, et chacune de vous répondait à l'autre sur le même ton, et sans presser, ni ralentir la mesure. Par l'ange Gabriel, je voudrais connaître votre langue, et savoir comment on dit en musique : Passez-moi un des ananas qui sont dans votre corbeille, car je me sens considérablement altéré.

Cette plaisanterie de Giaffar ne fut pas du goût du calife, il lança un regard furieux à son vizir; mais l'aînée des trois dames le calma d'un signe, et prenant un magnifique ananas, elle le présenta à Giaffar, qui n'osa y toucher, de peur d'encourir la colère de son maître.

— Je vous demande pardon, mesdames, dit alors le calife, de toutes les inconséquences commises jusqu'ici par mon compagnon ; quoique honnête au fond, et incapable de mal, il a si peu d'esprit que je m'attends toujours à quelque nouvelle gaucherie de sa part. Priez votre convive de continuer son histoire, elle m'intéresse au plus haut point, et je suis curieux de savoir comment votre goût extraordinaire pour la musique a pu amener votre perte.

Le narrateur reprit :

« La réputation des trois princesses s'était répandue dans l'île, il n'était question que de leur prodigieux talent ; jamais on n'avait entendu des voix aussi pures, jamais on n'avait rencontré trois musiciennes aussi accomplies; il arriva même que leur nom s'étendit au delà de Candie. La favorite du sultan El Ars-

lann, l'un des plus riches et des plus puissants souverains de Syrie, apprit par la renommée les merveilles qu'on racontait des trois sœurs. Dès ce moment, le désir lui vint d'en posséder une au moins; elle en parla au sultan qui envoya un ambassadeur à mon maître, pour le prier de lui envoyer une de ses trois filles : il promettait de la combler d'honneurs et de richesses, et de la marier à quelqu'un des princes qui relevaient de sa couronne. Quoique cette demande affligeât vivement le prince leur père, il lui fallut céder. La colère du sultan était trop à craindre, et c'eût été folie de s'y exposer. L'aînée des trois sœurs partit donc, non sans adresser à son père et à ses sœurs les plus touchants adieux du monde en musique. Arrivée à la cour du sultan El Arslann, elle se vit dès l'abord entourée d'hommages; son talent merveilleux ravissait tous les cœurs, et la favorite lui témoigna la plus sincère admiration. Elle vécut ainsi trois ans tranquille et heureuse; et elle était sur le point d'épouser un prince généreux et opulent, lorsqu'un accident terrible vint détruire toutes ses espérances, et changea le bonheur dont elle jouissait en déses-

poir. Depuis quelque temps le sultan avait conçu des soupçons sur la fidélité de sa favorite, et il la faisait épier attentivement. Un jour que celle-ci se promenait dans les jardins du harem avec Amina, elle l'entraîna vers un petit bosquet ombragé par des cyprès, et la faisant asseoir sur un banc de gazon à ses côtés :

« — Ma chère Amina, lui dit-elle, j'ai une confidence à te faire, et je compte assez sur ta discrétion pour oser te livrer le secret de ma vie. J'ai rencontré, en allant à ma maison de campagne, un jeune homme beau comme l'aurore, qui m'a suivie de loin, et m'a fait assez entendre par ses gestes qu'il était éperdument épris de ma personne. Je ne lui ai pas répondu. Mais depuis, quand je sors, il est toujours sur mes pas, et je t'avouerai franchement que sa persévérance m'a touchée. Je lui ai écrit de venir ce soir sous les murs du jardin à un endroit que je lui ai indiqué, et il n'attend que mon signal pour franchir tous les obstacles et tomber à mes pieds. Pour signal, je suis convenue d'une chanson que tu connais ; mais si je la chantais moi-même j'éveillerais à coup sûr l'atten-

tion de mes gardiens : chante-la donc à ma place, et sois assurée de ma reconnaissance.

« Amina fut effrayée de ce qu'elle venait d'entendre, elle représenta à la favorite que par une telle démarche elle s'exposait au sort le plus cruel ; mais celle-ci ne voulut rien écouter, tant l'amour l'aveuglait et la rendait sourde aux bons conseils. Amina fut donc obligée de céder à ses désirs. A peine eut-elle prononcé les premiers vers de la chanson, qu'en effet un jeune homme s'élança dans le bosquet, et tomba aux pieds de la favorite, en l'accablant de protestations d'amour et de baisers ardents. Mais presque au même instant des gardes entrèrent d'un autre côté, s'emparèrent de la favorite et de son amant, et emmenèrent aussi Amina qui protesta vainement de son innocence. Le sultan en personne les interrogea tous trois, et après l'interrogatoire, la favorite et son amant furent étranglés. Pour Amina le sultan lui dit :

« Je ne veux pas te donner la mort, quoiqu'à coup sûr tu l'aies méritée. Mais tu seras punie par où tu as péché, et tu apprendras à tes dépens que le talent de la musique peut

quelquefois être nuisible à ceux qui les possèdent.

« En même temps il ordonna à deux muets d'arracher la langue à la princesse.

« Voilà comment la princesse Amina est devenue muette. »

Cette conclusion terrible ne fit qu'inspirer au calife une curiosité plus grande d'apprendre l'histoire des deux autres dames, et comment elles étaient devenues muettes à leur tour. Il en témoigna le désir, que leur introducteur satisfit en ces termes :

HISTOIRE DE LA DEUXIÈME DAME MUETTE.

« Si je ne connaissais pas la princesse Jusana pour la meilleure et la plus humble personne qu'on puisse voir, je m'abstiendrais de vous livrer le secret de sa vie, et de dévoiler devant des étrangers des malheurs dont le récit la fera peut-être rougir. Mais elle a si cruellement expié son erreur d'un moment, que celui-là aurait un cœur de pierre qui ne s'apitoyerait pas sur son sort. D'ailleurs les trois dames dont je vous raconte l'histoire ont-elles été véritablement maîtresses de

leurs destinées? N'est-ce pas une fatalité invincible qui les a entraînées et poussées à leur perte? Ne sont-elles pas victimes du mauvais sort qu'on leur a jeté le jour de leur naissance? Écoutez donc, ô étrangers, et abstenez-vous de toute réflexion amère pendant le cours de ce récit; souvenez-vous que Dieu est miséricordieux, et qu'il n'est pas permis aux hommes d'être moins miséricordieux que lui.

« La princesse Jusana n'était pas moins bonne musicienne que sa sœur, et vous pouvez juger par vous-même qu'elle ne lui cédait point en beauté. Un an environ après le fatal événement qui ravit à la belle Amina le don de la parole, le ministre d'un roi voisin vint faire une visite à la cour du prince; c'était un jeune homme d'une jolie figure et fort agréablement tourné. De plus, il possédait ces talents qui sont le délassement et le charme de la vie : il parlait avec éloquence, faisait des vers à la louange de Dieu, et chantait passablement. Sa conversation piquante avait un attrait toujours nouveau, ses propos étaient variés, fins sans être amers, et on l'écoutait toujours avec plaisir, quoique jamais il ne

médît de personne. On le nommait Amaki. Lorsque pour la première fois il aperçut la princesse Jusana, il fut ébloui de ses charmes, et confessa qu'il n'avait jamais vu à la cour de son souverain une personne aussi incontestablement belle. Aussi s'empressa-t-il de la comparer très-spirituellement à une rose unique qui entr'ouvre sa robe verte aux rayons du soleil, et attend le baiser du zéphyr. Jusana fut très-satisfaite de la tournure de ce compliment, et lui répondit d'une voix mélodieusement cadencée par ces vers d'une chanson qu'elle avait faite :

Zéphyr dit à la rose : Oh ! prends-moi pour amant,
Car je n'aime que toi ! Mais d'autres fleurs charmantes
S'entr'ouvrent le matin au bord des eaux courantes ;
Or, Zéphyr qui les voit, les aime également,
Et la rose qui s'est donnée
Se fane et meurt abandonnée.

« La conversation ainsi commencée ne pouvait manquer de devenir intéressante. Amaki épuisait son esprit à trouver toutes sortes de gentillesses et de flatteries, tandis que Jusana prodiguait les plus belles perles de sa voix, et jetait des sons qui eussent rendu les rossignols jaloux. Ce dialogue, mi-partie musique,

mi-partie déclamation (tous les amoureux déclament au lieu de parler), dura quelque temps encore, après quoi il fut irrévocablement décidé que le vizir Amaki était éperdument amoureux de la belle Jusana, et que la belle Jusana, de son côté, ne voyait pas sans plaisir le vizir Amaki. La demande en mariage fut faite dans les formes, et quelque temps après, le mariage se célébra avec toute la pompe convenable. La destinée de la princesse se présentait sous les auspices les plus favorables, et on pouvait croire que les maléfices de la mauvaise fée ne prévaudraient jamais contre un bonheur si parfaitement établi. Il y avait deux ans que la princesse était mariée, et son époux en était de plus en plus amoureux; il lui disait comme au premier temps de leur connaissance les choses les plus agréables, et lui rappelait quelquefois en souriant qu'en dépit du proverbe le zéphyr était fidèle, et la rose toujours chérie. Mais bientôt cet horizon si pur s'obscurcit, et tous ces riants songes s'envolèrent comme une bande de cigognes chassées par un vent du nord. Voici ce qui arriva.

« Un soir, la princesse Jusana prenait l'air

à la fenêtre de son appartement qui donnait sur le jardin. La nuit était calme et sereine, et la faible clarté de la lune se glissant à travers les cyprès et les grenadiers projetait sur tous les objets sa douce et mystérieuse clarté. Jusana fredonnait à voix basse un air chéri de son enfance, un refrain qu'elle avait coutume de chanter autrefois avec ses deux sœurs. Tout à coup une voix d'homme, sonore et triste à la fois, mais si pure et si belle que la princesse n'en avait jamais rêvé une pareille, envoya à son oreille une plainte harmonieuse, une sorte de chanson d'amour qui la fit tressaillir. Elle écouta : la voix, d'abord voilée et comme contenue, prit peu à peu son essor, et éclata enfin dans toute son étendue et dans toute sa pureté. Chaque son était si harmonieusement filé, si doux et si pénétrant à la fois, qu'il eût fallu une oreille insensible et une âme sourde pour n'en pas être touché. Les paroles que chantait la voix inconnue semblaient s'adresser à la princesse; elles exprimaient le désespoir d'un amant obscur qui se plaint d'être trop au-dessous de celle qu'il adore, et de ne pouvoir sans sacrilége élever les yeux jusqu'à

elle ; le tout entremêlé d'éloges pompeux sur la beauté de la princesse, sur ses talents, et surtout sur les merveilles de sa voix. La princesse éprouvait à écouter un charme dont elle ne pouvait se défendre ; de temps en temps même elle penchait sa tête en dehors pour apercevoir dans l'ombre celui qui chantait de la sorte. Mais le jardin était désert, pas une feuille d'arbre ne bougeait, et cependant la voix continuait toujours. La princesse ne songeait pas à se retirer, et peut-être eût-elle resté toute la nuit à écouter le mystérieux musicien, tant était grand le charme qui la possédait, si un bruit qui se fit derrière elle ne l'eût tirée de sa rêverie : c'était une de ses femmes qui venait l'avertir de la visite de son époux. Aussitôt la princesse ferma vivement sa fenêtre, et en même temps la voix cessa de chanter.

« Pendant plusieurs jours la princesse fut émue et triste, elle se reprochait comme un crime le bonheur qu'elle avait ressenti pendant sa bienheureuse soirée ; mais malgré elle la curiosité se mêlait à ses remords. Elle demanda à toutes ses femmes si elles ne connaissaient pas parmi les gens du palais un homme

doué d'une belle voix et chantant agréablement; toutes répondirent négativement à question. Sa curiosité naturellement redoubla, et il n'est pas d'imaginations qu'elle ne se mît en tête. Toute la journée elle murmurait en dépit d'elle-même l'air et les paroles qu'elle avait entendus, au point que le vizir, son époux, s'étonna de ses distractions. Il lui demanda pourquoi elle ne faisait que répéter toujours le même refrain : cet avertissement ne put sauver la princesse de sa perte. Tous les soirs il lui prenait un désir ardent d'ouvrir la fenêtre, et d'essayer si le mystérieux chanteur répondrait encore à son appel.

« Plus elle résistait, et plus son ardeur augmentait. Une nuit, pendant son sommeil, elle vit paraître en songe devant elle un beau jeune homme magnifiquement habillé. Son turban était garni de diamants, et ses babouches, semées d'une poudre de rubis, brillaient sur le tapis comme deux traînées de lumières. Il se précipita à genoux devant elle, lui prit la main, et en même temps se mit à chanter; la princesse reconnut cette voix aussitôt : c'était la voix mystérieuse, mais plus douce, plus pure, plus parfaite encore; elle se réveilla en

sursaut et ne dormit plus de la nuit. Le lendemain elle ne fit que rêver, s'agiter en tous sens, et gronder ses femmes comme pour chasser de son esprit un souvenir importun par une distraction étrangère. Vains efforts! elle avait toujours devant les yeux l'image du beau et amoureux jeune homme, et dans les oreilles le doux bruit de sa voix. Et puis elle pensait au soir qui s'approchait. Elle eut même l'idée de faire boucher la fatale fenêtre de peur de succommber à la tentation (c'est d'elle-même que je tiens tous ces détails), mais sans doute un mauvais génie, acharné à sa perte, éloigna de son esprit cette sage résolution; elle n'en fit rien, et continua à rêver et à s'agiter jusqu'au soir.

« Le soir venu, elle renvoya ses femmes, ferma la porte et ouvrit la fenêtre. Elle eut soin d'abord de ne pas se montrer; la voix ne se fit pas entendre. Alors elle se décida, et aussitôt qu'elle se fut avancée, le chanteur commença sa chanson. La princesse redevint tout oreille, les sons qu'elle entendait la remplissaient d'un trouble délicieux, et amollissaient singulièrement son âme; peu à peu son trouble devint si grand, qu'éperdue, hors

d'elle-même, elle se baissa vers le jardin, et dit à voix basse :

« — Qui êtes-vous, vous qui chantez ainsi? Venez-vous du ciel pour me charmer? N'êtes-vous pas un puissant génie ou un des satellites du saint prophète? ou si vous êtes un homme, dites-moi votre nom, et montrez-vous ; car vous devez être le plus beau et le plus resplendissant des hommes (le songe lui revenait en mémoire) !

« — Je ne suis ni un génie, ni un des satellites du saint prophète, répondit la voix en modulant délicieusement chaque syllabe ; mais je vous aime, et je donnerais ma vie pour passer un seul instant à vos genoux.

« — Montrez-vous donc, répéta encore une fois la princesse.

« — Je ne le puis ce soir, répondit tristement la voix ; mais si vous voulez demain descendre à cette heure dans le jardin, j'y serai, dussé-je y trouver la mort.

« — Ce serait un crime, dit la princesse.

« — Alors je mourrai donc, dit plaintivement la voix.

« La princesse m'a cent fois raconté son histoire ; elle m'a dit qu'à ce mot le frisson avait

parcouru tous ses membres, qu'elle s'était sentie faible et près de succomber, et qu'enfin elle avait involontairement laissé échapper ces mots :

« — Demain, au jardin : j'y serai !

« Le lendemain, en effet, elle descendit au jardin ; la lune s'était retirée, et les ombres étaient épaisses comme celles que le prophète réserve aux méchants. Après quelques minutes d'attente elle entendit un bruit de pas, puis une main saisit la sienne, deux lèvres ardentes se posèrent sur son front ; mais, au même instant, des hommes armés accoururent, on la saisit, on l'emporta évanouie ; et, quand elle revint à elle, elle se trouva dans une salle éclairée par une seule lampe devant son époux furieux.

« — Madame, dit le vizir, je ne me répandrai pas en reproches inutiles ; mais ma dignité outragée demande une vengeance éclatante. Votre première peine sera de connaître l'indigne amant auquel vous m'avez sacrifié. Paraissez donc, ajouta-t-il, vous que la princessa Jusana a préféré à son époux, et que votre vue lui tienne lieu des reproches que je lui épargne.

« En même temps une tapisserie se souleva ; et entre deux eunuques parut un petit homme laid, rachitique et bossu, nain difforme qu'on employait aux plus vils usages de la maison. La princesse s'évanouit une seconde fois à cet aspect, tandis que le nain baissait la tête d'un air confus qui le rendait plus affreux encore.

« Lorsque la princesse fut revenue de son second évanouissement, le vizir reprit ainsi :

« — Vous pensez bien que ma vengeance n'est pas encore satisfaite, je veux que votre châtiment soit exemplaire, et que vous n'ayez même pas le pouvoir de vous plaindre.

« Alors il fit signe à deux muets qui saisirent l'infortunée princesse et lui arrachèrent la langue.

« Voilà comment la princesse Jusana est devenue muette. »

Cette seconde histoire était encore plus terrible que la première ; aussi le calife avait-il paru s'y intéresser vivement. Quant à Giaffar, il se rappelait trop bien le dernier avertissement de son maître pour oser se permettre le plus insignifiant commentaire ; aussi laissa-t-il le narrateur reprendre paisiblement le

cours de son récit, après avoir préalablement averti ses auditeurs par ces mots sacramentels :

HISTOIRE DE LA TROISIÈME DAME MUETTE.

« L'histoire de la plus jeune des trois sœurs étant encore plus extraordinaire que celle de ses deux aînées, je vous recommande la discrétion et le silence : la moindre réflexion pourrait troubler le fil de mon récit, et j'ai besoin de toute mon attention pour le dérouler avec ordre.

« Je ne vous donnerai aucun détail sur l'enfance de la princesse Emnèh, je ne pourrais que répéter ce que j'ai dit précédemment. La princesse Emnèh était en tout semblable à ses sœurs, si ce n'est peut-être qu'on lui trouvait encore plus d'agrément dans la voix. Mais il est nécessaire que vous soyez instruits d'une particularité de son caractère. Soit indépendance d'esprit, soit pressentiment, elle témoigna toujours une antipathie très-prononcée pour le mariage. Déjà plusieurs princes riches et brillants s'étaient proposés ; mais elle les avait tous rejetés, et à chaque nou-

velle proposition elle ne cessait de répéter qu'elle voulait être libre et ne jamais quitter la cour de son père. Ses jours s'écoulaient donc dans le calme et l'insouciance ; comme l'oiseau qui chante et dort sur la branche, elle vivait insoucieuse, répandant sa vie et son âme en chansons. Son père lui-même semblait avoir consenti à ce parti pris de célibat, et ne contrariait en rien la liberté de ses actions. Elle allait et venait à sa guise, sortait du palais quand il lui plaisait, et faisait de longues promenades sans qu'on se permît aucune question à ce sujet. Or, un jour qu'elle s'était avancée plus loin que de coutume, elle arriva à la lisière d'un bois de cyprès qu'elle n'avait pas encore rencontré dans sa route, et, séduite par la fraîcheur de l'ombre et le chant des oiseaux, elle s'y aventura sans trop savoir où le sentier qu'elle prenait devait la conduire. A peu près à la moitié du bois, fatiguée de sa route, elle s'assit sur le gazon ; les cyprès formaient au-dessus de sa tête un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil, et comme si les oiseaux eussent voulu respecter son repos, ils se turent tous à la fois. La princesse Emnèh goûtait avec dé-

lices les charmes de ce calme improvisé, lorsqu'elle entendit au-dessus d'elle une petite voix semblable à la voix d'un enfant qui disait :

« — Oh ! si la princesse Emnèh voulait !

« Ces paroles l'étonnèrent. Elle regarda autour d'elle, et ne vit rien. Elle crut alors que ses oreilles l'avaient trompée, car très-certainement il n'y avait personne près d'elle ; mais la même voix reprit quelques instants après :

« — Oh ! si la princesse Emnèh voulait !

« Cette fois il n'y avait plus à douter. La voix paraissait venir d'en haut en ligne perpendiculaire ; elle se leva et se mit à considérer attentivement le cyprès au pied duquel elle s'était assise. C'était un arbre séculaire, dont la feuillage sombre et touffu, arrondi en cercle, ressemblait à un large éventail ; mais ses rameaux restaient immobiles, pas un souffle n'agitait ses frondaisons dentelées. Cette aventure commençait à l'inquiéter vivement. Quelqu'un l'avait-il suivie ? Et que pouvaient signifier ces mots qui semblaient expliquer un doute et un désir : Si la princesse Emnèh voulait ! Dans quel but la mystérieuse voix invoquait-elle son intercession ?

Y avait-il quelque infortune à secourir, quelque injustice à réparer? A la fin et à force d'attention, elle aperçut dans l'ombre qui couronnait l'arbre une sorte de rayonnement fugitif, semblable à l'éclair qu'une mouche cantharide lance en se jouant dans les herbes d'un marécage; puis la vision devint plus distincte; elle vit un bec d'oiseau effilé, un cou irisé, changeant comme la couleur d'un prisme, et deux ailes repliées sur le plus joli petit corps d'oiseau-mouche qu'on pût imaginer. Mais, le moyen d'attribuer à cet oiseau les paroles qu'elle venait d'entendre; sa surprise augmentait en même temps que son incertitude. Ce qui l'étonna plus encore ce fut de voir que l'oiseau, avançant la tête, semblait la regarder fixement d'un air d'humilité, de douleur et de prière : en même temps, elle entendit une troisième fois les mêmes paroles qu'elle avait entendues :

« — Oh! si la princesse Emnèh voulait!

« La princesse fit alors signe à l'oiseau de s'approcher, sans espérer pourtant de se faire comprendre. Mais, au premier avertissement, l'oiseau-mouche vint en sautillant se

poser sur son épaule ; puis il se plaça de lui-même dans sa main comme pour y chercher des caresses ; la princesse le baisa, et il parut tout triomphant. Au fait, jamais on n'avait vu physionomie d'oiseau-mouche plus prévenante et plus avisée.

« — Est-il donc possible, ô mon charmant petit oiseau, dit la princesse en continuant à le caresser, que vous ayez le don de la parole? Est-ce vous qui tout à l'heure m'avez adressé une prière? S'il en est ainsi, répondez-moi.

« — Grande princesse, dit l'oiseau-mouche, c'est bien moi qui vous ai parlé, et je ne pouvais espérer un plus grand bonheur que de vous rencontrer, car je sais que vous êtes aussi bonne que belle, et que le malheur n'a jamais réclamé vainement votre appui.

« La princesse était de plus en plus émerveillée ; parmi tous les prétendants à sa main, aucun ne lui avait jamais parlé d'une façon aussi galante que cet oiseau extraordinaire. Il continua de la sorte :

« — Vous êtes étonnée de m'entendre, mais apprenez que la forme sous laquelle vous me voyez n'est pas la mienne : je suis la vic-

time d'une méchante fée et de ses enchantements. J'étais autrefois une jeune princesse comme vous, comme vous on vantait mes talents à la cour du roi mon père, et surtout on admirait ma voix et la facilité avec laquelle j'exécutais les morceaux de chant les plus difficiles. Ces éloges m'avaient rendue un peu fière ; je ne croyais pas qu'il y eût au monde une musicienne comparable à moi. Hélas ! je suis bien cruellement punie de mes folles bouffées d'orgueil. Un soir je me promenais dans le jardin de mon père, lorsque je me sentis saisir par des mains invisibles et enlever dans les airs. Je ne sais combien dura ce trajet aérien. A la fin, je touchai la terre, et me trouvai à la porte d'une espèce de caverne qui s'ouvrait d'elle-même et qu'il était impossible d'apercevoir à plus de deux pas de distance. On me fit descendre un grand nombre de marches, et je me trouvai dans une grande salle remplie d'une multitude d'oiseaux de différentes espèces qui, à ma vue, semblèrent pousser des cris de douleur. J'attendis dans cette salle quelques instants, au bout desquels une grande femme vint à moi d'un air furieux, et me dit : Insensée, pour-

quoi es-tu fière de tes talents, pourquoi t'es tu abandonnée à l'orgueil? Apprends le sort qui t'attend. Ces oiseaux que tu vois ont tous été des princesses comme toi, comme toi la vanité les a perdues. Fais-nous donc entendre cette voix dont tu parais si fière : dis-nous tes chansons les plus belles, je chanterai après toi. Et retiens bien ceci : Si les fées, mes sœurs, qui nous jugeront, déclarent que tu m'as vaincue dans la lutte, tu seras libre, et de plus tu pourras rendre à tous ces oiseaux leur liberté et leur forme naturelle. Si, au contraire, tu es jugée inférieure à moi, je serai maîtresse de ta destinée, et tu partageras le sort des princesses orgueilleuses qui t'ont précédée dans ces lieux. A peine avait-elle fini de parler, que cinq dames vêtues pompeusement, et suivies de cinq esclaves noirs, entrèrent dans la salle et prirent place sur des siéges qu'on avait préparés pour elles, et la plus âgée des cinq m'ordonna de commencer.

« J'étais si interdite, si troublée, que ma langue s'attacha à mon palais, et je ne pus proférer que quelques sons inarticulés. La fée chanta à son tour, je ne l'entendis pas :

mais les cinq dames qui nous écoutaient déclarèrent à l'unanimité que j'étais vaincue. Aussitôt ma rivale s'approcha de moi, leva ses mains sur mon front, et prononça des paroles que je ne compris pas ; puis, me frappant sur la joue de ses cinq doigts :

« — Deviens oiseau-mouche, dit-elle.

« Aussitôt la métamorphose s'opéra, et j'allai rejoindre en gémissant tous les pauvres oiseaux qui, comme moi, avaient été victimes des fureurs de la méchante fée.

« Voilà un an que je suis dans cet état, et depuis, plusieurs princesses emplumées sont venues partager mon sort. Aussi, gémissons-nous toute la journée et demandons-nous au ciel de nous envoyer la mort. Ce matin, au moment où un esclave entrait, j'ai trouvé moyen de me glisser à travers l'étroite ouverture de la porte, et je me suis trouvée dans ce bois. J'étais libre ; mais que faire de ma liberté ! Sous ma nouvelle forme, que pouvais-je devenir ? Je me résignais à mourir quand je vous ai aperçue. J'avais tant de fois entendu détailler vos charmes qu'il m'a été facile de vous reconnaître, et voilà comment je vous ai appelée par votre nom.

« Ce récit, comme vous devez bien le penser, surprit fort la princesse Emnèh.

« — Et que voulez-vous que je fasse en votre faveur ? demanda-t-elle à l'oiseau.

« — Je connais votre réputation, répondit celui-ci, et je sais qu'il n'y a que vous au monde qui puissiez surpasser la méchante fée dans son art. Si vous voulez, princesse, il ne tient qu'à vous de changer la destinée de plus de cent jeunes filles et de les rendre au bonheur. Si la renommée ne m'a pas trompée, vous êtes sensible au malheur ; j'espère donc que vous vous laisserez attendrir par mes prières, et surtout si je vous assure que votre triomphe est certain.

« La princesse Emnèh était, en effet, fort attendrie ; de plus, son amour-propre lui faisait facilement croire qu'elle réussirait. Elle suivit donc l'oiseau-mouche qui volait doucement devant elle, en l'encourageant de temps en temps. Lorsqu'elle fut arrivée à une espèce de rotonde, entourée d'arbres touffus, l'oiseau s'arrêta, et lui montrant une porte cachée par les buissons et les arbres :

« – Entrez, dit-elle, et ne craignez rien.

« La princesse descendit donc les marches

de l'escalier, et se trouva dans la salle remplie d'oiseaux. Un esclave noir vint à elle, et lui demanda ce qu'elle voulait et comment elle s'était introduite dans ces lieux.

« —Allez dire à votre maîtresse, dit Emnèh avec courage, que je viens délivrer toutes les victimes de sa méchanceté, et que je la défie dans l'art du chant.

« Tous les oiseaux, en entendant ces généreuses paroles, applaudirent des ailes et de la voix; pourtant ils n'espéraient pas trop que leur malheur allait cesser. Un moment après que l'esclave était sorti, la fée parut: elle avait l'œil hagard et furieux.

« — Qui es-tu, dit-elle à Emnèh, toi qui, sans attendre mon défi, viens me porter le tien?

« — Je me nomme Emnèh, dit la princesse.

« A ce nom tous les oiseaux applaudirent de nouveau et plus bruyamment. La fée perdit un peu de son assurance; cependant elle fit avertir les cinq fées qui composaient le tribunal, de venir aussitôt. Quand celles-ci furent assises, la princesse Emnèh commença à chanter. Son chant était si pur, sa voix si

légère et si harmonieuse, elle connaissait si bien toutes les ressources de son art, que les cinq fées elles-mêmes en étaient dans le ravissement. Lorsque la méchante fée voulut chanter à son tour, les sons s'arrêtèrent dans son gosier, et elle ne fit entendre qu'un murmure inintelligible semblable au râle d'un mourant. Les cinq juges furent donc obligées de déclarer que la princesse Emnèh était victorieuse. La fée vaincue pâlit et se troubla, et au même instant il se fit un grand bruit; tous les oiseaux reprenaient leur forme primitive et criaient: Vive la princesse Emnèh! La fureur de la fée ne connaissait plus de bornes, elle fit signe à deux esclaves noirs qui saisirent Emnèh, la renversèrent et lui arrachèrent la langue avant qu'aucune des jeunes filles qu'elle venait de rendre au bonheur pût lui porter secours.

« Voilà comment la princesse Emnèh est devenue muette. »

Après que le narrateur eut terminé son récit, le calife Haroun-al-Raschid garda quelque temps le silence; il ne pouvait revenir de sa surprise, et l'histoire des princesses changées en oiseaux l'avait surtout fort émer-

veillé. Cependant il crut devoir faire quelques observations aux trois dames.

— Mesdames, dit-il, je vois par votre histoire que l'amour de la musique vous a déjà causé de grands malheurs ; mais ne craignez-vous pas de vous en attirer de nouveaux en vous livrant à une joie profane le saint jour du bairam, et ne savez-vous pas que vous êtes en flagrant délit ?

— Ces trois dames le savent, dit l'homme de confiance qui se chargeait d'être leur interprète en toutes choses, moi-même je les en ai averties ; mais que voulez-vous, maintenant qu'elles ne peuvent plus chanter, elles n'ont de plaisir qu'à jouer de quelque instrument, et je suis persuadé qu'elles mourraient si elles passaient un jour sans faire de la musique.

Haroun-al-Raschid ne comprenait pas trop une passion poussée à un pareil excès ; cependant il se sentait disposé à l'indulgence et n'insista plus. Pendant ce temps, la plus jeune des trois princesses faisait des signes à l'interprète, et le calife en demanda l'explication.

— La princesse demande, dit celui-ci, si

vous voulez accepter un sorbet aux ananas, ou un verre de la liqueur des Canaries, car elle pense que la route a dû vous fatiguer ; et elle vous jouera ensuite un air de sa composition.

Il y avait, en effet, des sorbets et du vin sur la table, mais le calife refusa l'une et l'autre chose, seulement il répondit qu'il aurait du plaisir à entendre la princesse Emnèh.

Celle-ci prit alors une guzla, et se mit à jouer un air si gai et si réjouissant, que le calife ne pouvait s'empêcher de marquer la mesure en penchant la tête de droite à gauche. Ce que voyant Giaffar, il se mit à sauter doucement en cadence sur le coussin où il était assis.

L'air fini, le calife, qui s'était beaucoup diverti, fit les plus gracieux compliments à la musicienne, qui, pour l'en remercier, commença un autre air véritablement entraînant : c'était une sorte d'air à boire, et l'on eût cru entendre l'entre-choquement des verres et le murmure du vin coulant à flots.

En même temps les deux sœurs d'Emnèh prirent chacune un verre, et le présentèrent au calife et à son vizir :

— Ma foi, dit le calife comme étourdi, que Mahomet me le pardonne ! Et il vida son verre à petites gorgées : Giaffar avala le sien d'un seul trait.

Le premier pas était fait, et il n'y avait plus à s'en dédire ; aussi le calife prit-il bravement son parti. On boit un second verre, puis un autre. Du bairam, plus mot. D'ailleurs, la pantomime des trois aimables dames était si intelligible et si expressive qu'elle suppléait presque à la parole. Giaffar, heureux de voir son maître devenu subitement si aimable, se livrait à sa gaieté et débitait en riant des maximes très-peu orthodoxes. Il eut même l'audace de demander à la princesse Jusana qu'à son tour elle leur jouât un air. Celle-ci ne se fit pas prier, et exécuta sur-le-champ un air de danse, mais si fou, si désordonné, si étourdissant, que le calife se sentit presque enlever de son coussin, et que Giaffar, debout, frappait en bondissant le parquet de ses pieds. Enfin la musique devint si communicative que le calife et son vizir prirent, l'un la princesse Amina, l'autre la princesse Emnèh par la main, et tous quatre se mirent à danser. Giaffar faisait les pas les plus ré-

jouissants du monde, et exécutait les cabrioles les plus compromettantes; jamais on n'eût reconnu en lui le grave vizir du plus grand des califes. Comme il avait le ventre assez prépondérant, il suait, soufflait et se démenait en tous sens, si bien que la gravité du calife n'y put tenir, et qu'il se jeta en riant sur un coussin, pendant que Giaffar continuait à sauter comme un ballon. A la fin cependant il s'arrêta, et d'une voix altérée demanda à boire. On se rassit donc et on but de nouveau. La plus charmante liberté s'établissait entre les six convives, et la princesse Amina prit à son tour l'instrument, et préluda sans avoir été priée.

L'air qu'elle joua ne ressemblait pas aux trois précédents, c'était une mélodie douce et tendre qui devait singulièrement disposer le cœur à l'amour. Les yeux du calife se remplirent d'une douce langueur, et ceux de Giaffar devinrent brillants comme des escarboucles. Le calife était parfois sans façon; il prit galamment la main de la jeune Emnèh et la baisa, tandis que Giaffar disait des galanteries à la belle Jusana, et lui récitait en entier un poëme arabe composé en l'honneur

des femmes, ces roses du parterre de la vie. Tout allait le mieux du monde. Mais tout à coup on entendit à la porte de la maison un bruit d'armes ; les trois princesses se sauvèrent aussitôt tout effrayées, le calife les suivit avec l'homme de confiance. Giaffar restait seul ; le bruit se rapprochait, il perdit la tête, et ne trouva d'autre moyen que de se cacher sous la table.

Voici d'où venait tout ce trouble. Une patrouille avait entendu le bruit des voix et de l'instrument, et les soldats tiraient leur sabre du fourreau, tandis que leur chef demandait au nom du cadi qu'on lui ouvrît. Voyant qu'on ne lui répondait pas, il prit le parti d'enfoncer la porte, et entra suivi de quatre soldats dans la salle où Giaffar était caché. N'apercevant personne, ils s'arrêtèrent étonnés, et ils allaient probablement passer outre, si un des soldats ne se fût avisé de regarder sous la table, et n'y eût aperçu Giaffar tremblant de frayeur.

Le soldat prit le grand vizir par l'oreille, et l'attira violemment à lui.

— Que fais-tu là ? lui demanda le chef de la patrouille ; ignores-tu qu'on célèbre le

bairam? Où sont tes compagnons? réponds. Et il accompagnait ces paroles de furieuses gourmades qui faisaient faire au vizir d'horribles grimaces.

Dans la crainte de dénoncer son seigneur et maître, Giaffar ne répondait pas, et se contentait de jeter à la dérobée un regard suppliant vers la porte par laquelle le calife avait disparu.

— Réponds donc, reprenait le chef de la patrouille, si tu ne veux pas que je te fasse appliquer la bastonnade, en à-compte sur la peine qui te revient.

Giaffar ne savait que faire et tremblait de tous ses membres. A la fin le calife reparut, et dit quelques mots au chef de la patrouille, qui se retira suivi de ses quatre soldats. Le jour commençait à poindre, et le calife jugea à propos de retourner à Bagdad. Chemin faisant il dit à Giaffar :

— Je ne croyais pas, vizir, que la musique pût entraîner de si graves inconvénients. Un jour comme celui-ci, nous avons bu du vin, dansé et fait l'amour.

— C'est vrai, dit Giaffar d'un ton piteusement repentant.

Le calife reprit : — Il faut une expiation pour tant de crimes, aussi je t'ordonne de prendre demain mille sequins dans ta bourse, et de les distribuer en mon nom aux pauvres de Bagdad.

— Il sera fait comme vous avez dit, répondit Giaffar en portant les mains à son turban.

Et il ajouta intérieurement :

— J'ai eu l'oreille tirée, j'ai reçu des gourmades, j'ai failli être bâtonné, et je vais donner de plus mille sequins aux pauvres pour expier des fautes que mon seigneur et maître le grand calife Haroun-al-Raschid a commises comme moi, et pourtant : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.



MADAME TALON.

I

Des deux noblesses que nos ancêtres, bourgeois et paysans, avaient appris à respecter après Dieu et le roi, la noblesse d'épée et la noblesse de robe, cette dernière est assurément celle qui, de nos jours, a le mieux conservé son caractère. Certes, on ne reconnaîtra jamais dans nos braves et simples capitaines d'infanterie, avec leurs moustaches mal taillées, leur parler brusque, leur existence de garnison, régulière et économe comme celle des commis marchands, l'ancien homme de guerre, le fils d'illustre maison, le gentilhomme de race, façonné aux grandes

manières des salons, héros de ruelles, généreux, bavard, gascon, et passant dans le boudoir des marquises tout le temps que les Impériaux lui laissaient. L'*homme d'épée* est mort comme le *marquis*, cet autre grand type, dont Molière a immortalisé les ridicules et dont Crébillon le fils a glorifié les vices. Il n'en est pas ainsi du magistrat; non pas que comme autrefois la robe ait au même point ses illustrations héréditaires, ses gloires patrimoniales, son blason et ses portraits de famille; mais à l'extérieur, la magistrature s'est conservée intacte : c'est toujours la même représentation compassée; c'est toujours le même esprit d'exclusion qui n'admet rien en dehors de son cercle, la même sévérité prude et formaliste, le même orgueil dissimulé sous un air de froideur et de réserve, la même emphase dans les mots.

Il faut observer pourtant que dans ce parallèle entre l'homme de robe d'autrefois et celui d'aujourd'hui, l'avantage ne demeure peut-être pas à la génération présente; les parlements ont laissé un souvenir imposant, une haute réputation qu'il serait messéant à nous de contester ou d'affaiblir. Nous voulons

seulement constater les éléments qui, de la vieille magistrature, ont passé dans la nouvelle. Un homme sec, froid, instruit, mais s'attachant bien plus à la forme des choses qu'au fond, ne souriant jamais, et traitant avec une gravité magistrale les plus misérables affaires, s'arrêtant à la moindre difficulté, sans cesse hésitant, embarrassé ou feignant de l'être, ne reconnaissant que les mots convenus, les phrases classées, enregistrées dans les lois, ordonnances, arrêts du royaume, et répondant sèchement à un pauvre homme qui explique son affaire à sa manière, c'est-à-dire en bonnes paroles françaises, et non en argot de procureur : Je ne vous comprends pas !... n'est-ce pas ainsi qu'on se représente un conseiller du parlement de Dijon ou de Toulouse ? Du reste, de grandes qualités, mais roide, mais sans entrain et sans spontanéité ; une conscience incorruptible, mais plutôt selon la loi que selon le bon sens ; le respect de la lettre bien plus que de l'esprit ; une vénération quelque peu grotesque pour tous les anciens us, pour toutes les formalités niaises ou nécessaires, justes ou injustes, et enfin

une immobilité d'esprit tenant presque de la pétrification ; de l'instruction, et beaucoup de science même, car instruction n'est pas assez dire, mais une science sans cœur, sans entrailles, sans cerveau, une science de bénédictin, de commentateur, de compilateur, amoureuse du texte et non du sens, et oubliant toujours que les lois sont faites par les hommes et pour les hommes, et qu'un recueil de lois, quel qu'il soit, n'est autre chose qu'un contrat consenti par tous et au profit de tous pour garantir les intérêts légitimes et réprimer toute usurpation. De la dignité dans les manières et dans la conduite, mais allant jusqu'à l'exagération ; quelque chose de guindé, ne seyant en rien à l'administration de la justice, qui n'est autre chose que la constatation légale des éternels principes du sens commun ; en un mot, de l'affectation, non-seulement sur le siége, en public, dans la vie judiciaire, mais partout, à la promenade, à la campagne, au sein de la famille, dans la vie intime. C'est là une grande fatigue de toujours poser ainsi, de n'oser pas un seul instant plier le genou, ni étendre ses articulations, crainte que votre

autorité en souffre et que votre considération n'y perde quelque chose de son prestige ! Et quand je pense que le plus naturel et le plus franc des hommes , Michel Montaigne , a été conseiller , je ne puis m'empêcher de le plaindre, et de me demander comment il a pu plier son allure si libre et si aventureuse à toutes les nécessités d'un pareil rôle.

A peu de chose près, la magistrature est restée telle que nous venons de la peindre. Le conseiller au parlement et le juge au tribunal de première instance, c'est tout un ; moins les aïeux, la grande fortune, et un certain éclat poétique qui leur manque, nos juges ressemblent tous au portrait que nous venons de faire : même affectation de dignité et de réserve, même ton d'importance dans les plus petites choses, ce qui est le propre des petits esprits, même fixité dans les idées, même immobilité au milieu du mouvement et du bruit qui se font autour d'eux ; si bien qu'on pourrait dire que les hommes marchent, mais que les juges stationnent.

Si de la magistrature à fauteuil nous passons à la magistrature active et militante, nous trouverons encore entre le passé et le

présent les mêmes rapports, la même continuité. Un procureur du roi, étant l'avocat de la société, représente assez ordinairement la société qu'il défend. Si la société de son époque est bavarde, sceptique, rieuse, il sera sceptique et bavard, et rira comme elle; si dévote, superstitieuse, intolérante, la dévotion, l'intolérance et la superstition se fondront dans ses réquisitoires comme dans un creuset. Ceci revient à dire, ou à peu près, que le procureur du roi est toujours un artisan de la parole, un maître en l'art de dire, un rhéteur. Son affaire à lui n'est pas toujours de rester attaché à la loi et de s'y conformer; dans les causes criminelles son esprit est libre et peut se jouer à l'aise, là il lui est permis de faire de la science physiologique comme un romancier, de la fantasmagorie oratoire comme un prédicateur du moyen âge; il lutte, il combat, il vit, il exprime la partie brillante, la partie littéraire de la magistrature. Aussi chaque époque lui imprimant son cachet particulier, et lui prêtant ses fantaisies, varie-t-il plus dans ses nuances; dans ses nuances seulement, car le fond reste toujours le même : l'importance, et ce manque

de chaleur qui résulte de l'absence d'un intérêt personnel, et de la gêne d'un rôle appris et qui ne peut pas changer.

Parmi les magistrats du siècle de Louis XIV, ou, comme on l'a dit depuis, du grand siècle, le procureur général Talon était un de ceux qui réalisaient le plus complétement ce portrait d'avocat de la société que nous venons d'esquisser : grand, maigre, aigu, il gesticulait peu, et parlait peu ailleurs qu'à l'audience, comme s'il eût craint d'écorner le trésor d'éloquence que sa profession exigeait. Marié depuis deux ans environ avec la fille d'un président à mortier, nommée mademoiselle de Fergusson, il apportait dans les actions les plus indifférentes de sa vie et les relations intimes de son ménage, la même réserve, le même poids, la même dignité que dans les actes les plus solennels de sa charge. Il avait détourné à son usage le mot fameux de César : Que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée ; et il le commentait en tous sens, l'appliquait aux moindres circonstances. La femme d'un magistrat (il appuyait toujours avec emphase sur ce mot) ne devait pas vivre, parler, rire, marcher

comme la femme d'un autre; le fard et les vertugadins trop amples étaient messéants à la femme d'un magistrat; la femme d'un magistrat ne devait aimer le bal, ni la comédie, ni les cercles; il n'était pas convenable que, comme une marquise, elle traînât à sa suite une cour d'abbés et de militaires, ni qu'elle s'occupât des tragédies de Racine et des comédies de Molière. La femme d'un magistrat devait être au-dessus des petits propos de ruelles, des commérages de la cour, des parties à Marly et à Saint-Germain, et de tous les plaisirs qui composaient alors l'existence des femmes nobles et belles. La femme d'un magistrat devait scrupuleusement veiller sur toutes ses actions et sur toutes ses paroles : quelle honte si l'on eût dit de la femme d'un magistrat qu'elle avait assisté à une réunion, à un souper, à une représentation de Versailles! Bref, la femme d'un magistrat devait, sous peine de déconsidération, vivre de la plus monotone façon du monde, et n'avoir d'autre distraction que d'écouter avec recueillement les réquisitoires conjugaux de son très-honorable mari : le magistrat!...

Entre le procureur général Talon et sa

femme, il y avait donc lutte continuelle, et quelquefois violente. Celle-ci, s'en référant à l'usage, citant, pour se donner un appui, l'exemple de telle duchesse, très-noble et très-considérée, qui se passait très-bien ses mille petites fantaisies; celui-là en revenant toujours à son argument : La femme d'un magistrat! Chaque plaisir que voulait se donner madame Talon, elle était obligée, rigoureusement parlant, de l'emporter d'assaut; tel bal lui avait coûté vingt jours entiers de requêtes, de considérants, d'attendus, de répliques et de contre-répliques. Contre la terrible logique du procureur général, elle n'avait d'autres armes que sa logique de femme, logique transparente et fine comme une gaze, déliée et cassante comme un fil de soie; mais la nécessité avait développé en elle, à un très-haut degré, cette adresse innée des femmes qui est la force des êtres faibles; souvent vaincue, elle était quelquefois victorieuse; avec la patience d'une araignée, elle tissait vingt fois ses toiles vingt fois rompues, et si le mari souvent, d'un coup de sa grosse aile de procureur, rompait cette trame si habilement ourdie, quelquefois aussi il s'y empêtrait

de telle sorte, que l'habile tissandière le tenait pour quelque temps à sa discrétion et merci.

A travers les solennelles évocations du procureur général et ses continuelles déclamations sur la morale, perçait pourtant un sentiment très-réel, très-humain, très-vivace; il était jaloux; il avait beau se draper dans sa robe, se guinder sur des échasses, échafauder les reproches du mari sur les convictions du moraliste, la jalousie perçait toujours par quelque côté. A certains moments il oubliait son personnage pour devenir un mari semblable aux autres, un mari bourgeois, laissant à la noblesse d'épée ses débordements avoués et ses licences de bon goût, un Sganarelle coiffé d'un bonnet carré. Dans ces moments-là le contraste devenait charmant à étudier. Tantôt il se faisait bonhomme et cajolait sa femme d'un air patelin, essayant par la douceur des formes de corriger l'amertume du fond. Certes, il n'était pas un tyran, et serait au désespoir de gêner sa femme; mais quelle différence il y avait entre les plaisirs éclatants et vides de monde, et cette adorable paix d'un ménage bien uni,

ces jouissances intimes, ce repos dans l'amour qui est le paradis sur terre ! Tantôt sur une parole inconsidérée, sur un geste, sur un clin d'œil, il se fâchait tout rouge, comme un tuteur de comédie, en brandissant au-dessus de la tête de sa femme le glaive vengeur de la loi et les dards de son éloquence réquisitoriale ; les hyperboles, les hypothèses lui venaient alors en abondance comme en ses plus beaux jours de parlement. Quelle ampleur dans la phrase ! quels magnifiques développements ! Et la morale ! et l'estime publique ! et la religion même ! (Massillon prêchait en ce temps-là) et ceci et cela ! chaque argument enfantait une série d'arguments : avec moitié moins de mots, il eût fait pendre le plus honnête homme du royaume. Mais par malheur il arrivait que l'auditoire (je veux dire sa femme) partait de rire au plus bel endroit, et toute cette emphase tombait à plat, comme un ballon crevé par une épingle.

Or, un matin, vers neuf heures, que le procureur général déjeunait avec sa femme avant de se rendre au tribunal, soit que son imagination d'orateur fût en ébullition, soit

que son cerveau de mari fût tourmenté par certaines idées de la veille, il se sentit en veine, et s'étendit plus éloquemment que jamais sur le texte ordinaire de ses déclamations. Il ne fallait pas, disait-il, que la femme d'un magistrat choisît ses modèles parmi les dames de la cour ; à celles-là il était permis de tout faire et de tout dire, parce que la considération publique n'était pas d'absolue nécessité pour leurs maris ; mais à ceux qui exerçaient une part d'action sur le peuple, il était indispensable de conserver une réputation sans tache, un nom respecté à tous les titres ; un juge entouré de ridicule perdait nécessairement de son autorité, et il fallait que la justice se maintînt sûre et digne sous peine des plus graves désordres. D'ailleurs, la noblesse de robe s'était toujours fait distinguer par la rigidité de ses mœurs, et on devait moins que jamais se laisser entraîner au torrent.

Inutile de faire remarquer que ces observations, et beaucoup d'autres que nous omettons, ne s'adressaient pas directement à la femme du procureur général, c'était une thèse philosophique qu'il soutenait sans ap-

plication immédiate, et sans allusion personnelle, ce qui ne l'empêchait pas de jeter de temps en temps un coup d'œil de côté sur son auditoire, pour juger de l'effet de ses paroles. L'auditoire écoutait tout cela avec une tranquillité remarquable, baissant les yeux comme au sermon (c'en était un qu'on lui faisait), et dissimulant de temps en temps un léger bâillement qui crispait imperceptiblement sa lèvre supérieure; puis quand il eut terminé sa prédication par un beau mouvement de philosophie où il évoquait un à un tous les Talon ses aïeux qui s'étaient illustrés dans la magistrature, madame Talon, se leva, et croisant les mains, comme pour prier, elle se contenta de dire d'un air adorablement railleur :

— Ainsi soit-il!...

Le ballon creva net. Le procureur général prit un énorme dossier, le mit sous son bras, et sortit sans ajouter un mot.

Quelques minutes après son départ, madame Talon sonna sa camériste, et lui ordonna d'aller chercher une chaise de louage, chose assez singulière, puisqu'elle avait la sienne. Autre singularité, c'est qu'il était,

comme nous l'avons dit, neuf heures, et qu'à une heure pareille, une femme d'un certain monde ne pouvait pas se permettre de quitter sa chambre. Quoi qu'il en soit, et toutes réserves faites, la chaise arriva, et madame Talon y monta sans hésiter; en disant aux deux porteurs : — Quartier des Halles? Troisième singularité, plus inconcevable que les deux premières! Aller à neuf heures, en chaise de louage, au quartier des Halles; la chose devenait nécessairement plus que romanesque. Sans cette dernière circonstance que nous signalerons, il n'est pas un lecteur, si peu appris, qui n'eût expliqué, avec une supériorité remarquable, la démarche de madame Talon : une femme de procureur général qui sort le matin, en cachette, quand son mari est à l'audience, quoi de merveilleux? Vite un amant, et le mot de l'enigme est trouvé. Mais qu'on aille voir un amant au quartier des Halles, en plein jour, en plein siècle de Louis XIV : croire cela serait blasphémer.

Madame Talon elle-même semblait honteuse de sa destination, et dérobait discrètement sa figure aux regards des passants.

Quand son équipage, en suivant la rue Saint-Honoré, fut enfin arrivé à la rue de la Ferronnerie, elle se fit arrêter, paya ses porteurs et s'en alla seule, à pied, jusqu'à une petite maison enfoncée, dont les portes et les croisées étaient encombrées d'effets de femmes, de robes, de bonnets, de fichus, le tout fané et vieilli. Il y avait là des vertugadins d'un velours magnifique et qui peut-être avaient trôné aux brillants carrousels de Louis XIV, mais passés et mangés au soleil; des dentelles à dessins ouvragés jetées pêle-mêle avec des jupes de soie tachées et des fleurs poudreuses. Dans des écrins ouverts, épars sur une table noire, reluisaient des diamants faux, des boucles d'oreilles ternies, des colliers de perles incomplets : puis des perruques emmêlées, des souliers de maroquin à paillettes, des ceintures jadis argentées maintenant cuivrées et noircies, tout un monde de colifichets naguère brillants, aujourd'hui éteints et morts, débris de parures, cadavres sans nom; on eût dit un champ de sépulture consacré aux dépouilles de la mode, aux ruines de l'opulence et du luxe.

Une vieille femme ébréchée, jaune et in-

complète comme ses marchandises, se dressa au fond de sa boutique, en apercevant madame Talon, et sans attendre que celle-ci lui expliquât le but de sa visite, se mit à défiler le chapelet de paroles creuses dont elle saluait toutes ses pratiques :

— Voulez-vous, madame, une belle robe de soie mordorée, la même qui a servi à madame la duchesse du Maine le jour de ses noces? Voulez-vous le magnifique voile de point d'Angleterre que portait mademoiselle de la Vallière le jour de sa présentation à la cour de Saint-Germain? Voulez-vous une fontange toute neuve et qui n'a pas encore servi, ou un costume de mariée avec le chapeau en fleurs d'oranger naturelles, sortant de l'arbre. — Diamants, turquoises, émeraudes, j'ai de tout au plus juste prix.

La femme du procureur général, quoique habituée à l'éloquence de son mari, demeura quelque temps interdite en entendant ce flux de paroles débitées d'un ton déclamatoire. La revendeuse à la toilette s'approcha alors d'elle et après l'avoir considérée, s'inclina profondément. Quoique madame Talon fût en négligé du matin, toute sa personne avait trop

de distinction pour qu'on pût se méprendre au point de ne pas la reconnaître pour une dame de condition. Aussi, devenue tout à coup muette, la vieille bavarde se contenta-t-elle d'attendre respectueusement qu'il plût à sa nouvelle pratique de lui donner ses ordres.

— Je veux, dit madame Talon, un costume tout simple, mais propre.

—Je comprends, dit la vieille, un costume de bourgeoise. J'ai votre affaire. Où faudra-t-il porter cela?

— Je m'habillerai ici.

— Je comprends, dit encore la vieille en clignotant les yeux comme madame de la Ressource à la vue du portrait d'Angélique.

Sans s'arrêter aux interprétations de la marchande, madame Talon entra avec elle dans une arrière-boutique mal éclairée, et au bout de quelques instants, elle en sortit complétement métamorphosée. La femme du grave procureur général Talon était devenue une petite fille alerte, éveillée, svelte, avec une jupe courte, un corsage à pattes, un bonnet à barbes, un fichu en point de filet et des mitaines noires, une vraie grisette du temps de

Louis XIV, une admirable matière à réquisitoire pour le très-vénérable magistrat.

En sortant de la boutique de la fripière, elle ne dit que ces mots :

— Je viendrai reprendre mes habits moi-même.

Et elle se mit à raser les maisons de ce pas délibéré qui n'appartient qu'aux grisettes de Paris ; on eût dit qu'avec le costume elle avait pris les manières et l'allure de son nouveau rôle. Sa course fut longue ; après avoir traversé un grand nombre de rues, elle arriva dans la rue Saint-Antoine, près l'église Saint-Paul, la suivit jusqu'à la place de la Bastille, longea les fossés de la vieille prison d'État dont l'enceinte devait servir plus tard d'emplacement au premier bal de la liberté, puis monta un peu le faubourg, et s'arrêta enfin devant une méchante porte étroite, noire, acculée dans un enfoncement, comme un mendiant au coin d'une borne ; et après avoir regardé autour d'elle pour bien s'assurer de son incognito et dépister tout regard inquiétant, elle entra. La maison comme la porte était de laide apparence ; dans le plâtre qui liait entre elles les poutres mal blan-

chies des appartements, s'entre-croisaient des crevasses qui allaient en élargissant vers les combles. Quoique derrière les croisées on n'aperçût pas de rideaux, les vitres en étaient si noires qu'il eût été impossible à l'œil le plus exercé de signaler un profil se découpant sur cette ombre compacte. L'escalier, qui conduisait au premier et seul étage de cette masure, montait presque à pic, encaissé entre deux murs gras et suintants. Probablement il n'y avait pas de rez-de-chaussée, car à partir de la porte d'entrée, tout était mur et escalier; ni vestibule, ni porte latérale : une véritable gorge de bois et de mortier.

Madame Talon avait gravi l'escalier avec une intrépidité remarquable ; mais quand elle se trouva sur un palier, obscur comme le reste de la maison, entre trois portes disposées comme dans une décoration de théâtre, deux sur les côtés, une au fond, elle hésita un moment; puis rajustant le busc de son corsage comme pour comprimer les battements de son cœur, elle frappa à droite un coup léger qui retentit dans le vide, comme une pierre qui tombe au fond d'un abîme. Madame Talon recula effrayée, mais au même

instant la porte s'ouvrit, et sans qu'elle eût aperçu aucune figure humaine, une voix enrouée lui demanda :

— Que voulez-vous ?

— Madame Voisin , dit-elle.

— Madame n'est pas visible en ce moment, répondit la voix.

— Ne puis-je l'attendre ?

— Suivez-moi.

La mystérieuse sentinelle de cette maison, déjà si mystérieuse, n'ajouta pas un mot; madame Talon la suivit en silence dans un corridor qui se prolongeait en tournant à travers les appartements intérieurs ; puis une épaisse tapisserie se souleva et laissa voir une grande salle, dans laquelle un seul jour de souffrance projetait une clarté crépusculaire. La femme (c'en était une) qui avait introduit madame Talon, s'arrêta sur le seuil de cette salle, lui fit un signe comme pour dire : attendez là ! et disparut, laissant la femme du procureur général, seule, et, malgré son courage, visiblement effrayée.

Pour motiver cet effroi, il est nécessaire de dire dans quelle maison se trouvait madame Talon, et d'expliquer la terreur qui devait s'attacher à ce nom : MADAME VOISIN.

II

Madame Voisin, plus communément appelée la Voisin, a laissé derrière elle une de ces réputations que l'homme le plus déterminé hésite à approfondir. Semblable à certaines évocations qui épouvantent nos nuits, son spectre se dresse devant nous avec un horrible cortége d'artifices incroyables, de ruses, de piéges, de crimes diaboliques ; et, avec la Brinvilliers, elle complète cette horrible personnification de l'empoisonnement, que de nos jours nous avons peine à comprendre : l'empoisonnement, c'est-à-dire la plus épouvantable des morts, le plus lâche des assassi-

nats, la plus infâme des vengeances même après le stylet des Italiens. Pourtant, si maudite que soit la Brinvilliers, elle nous semble dépassée de beaucoup par la Voisin. L'une avait mis le poison au service de ses intérêts personnels, de ses passions personnelles, de ses vengeances personnelles, elle empoisonnait pour son compte. L'autre fit du poison une arme banale au service de tous, moyennant tarif, une industrie régulièrement organisée, un commerce auquel il ne manquait qu'une patente. La Brinvilliers se servait du poison ; la Voisin en vendait ; sa profession était : empoisonneuse. Une fois sortie de ses mains, peu lui importait à elle ce que sa marchandise devenait ; peu lui importait si au bout de son marché il y avait meurtre simple ou double, meurtre d'un frère, d'une sœur, d'une mère ; son industrie appartenait au public ; elle n'avait le droit de la refuser qu'aux mauvais payeurs.

Non pas qu'elle exerçât cet épouvantable métier aussi franchement que nous le constatons ; elle s'environnait de précautions, de ruses, de fantasmagories de toutes sortes ; car elle avait à la fois deux réputations à soutenir :

sa réputation d'empoisonneuse d'abord, sa réputation de sorcière ensuite. Quand une femme avait envie de se défaire d'un mari (et à l'époque où nous sommes les veuvages étaient très-fréquents), quand un jeune homme voulait hériter de son père, ils allaient trouver la Voisin sous prétexte de lui demander le secret de l'avenir; et alors, le prix fait, et après les évocations d'usage, celle-ci leur indiquait le temps où l'une devait perdre son époux, l'autre son père, et jamais l'horoscope ne mentait. Quelque temps avant l'époque indiquée, des signes avant-coureurs annonçaient la réalisation prochaine de la promesse de la Voisin, sans qu'on pût apercevoir la main invisible qui dirigeait les coups. Tantôt c'étaient des porcelaines précieuses qui tombaient comme d'elles-mêmes et se brisaient; tantôt, au moment où la future veuve, occupée à sa toilette, posait devant un miroir, le miroir se détachait et jonchait l'appartement de ses débris. Quelquefois on entendait dans la nuit des cris funèbres, et comme le râle d'un homme qui se meurt; ou bien un fantôme traversait les appartements, et semblait percer les murs en faisant un grand bruit de chaînes

heurtées les unes contre les autres. Tous ces pronostics, que la Voisin savait ménager avec une adresse et une habileté infinies, jetaient l'épouvante dans les esprits et les disposaient à la crédulité : on n'osait plus douter d'une puissance qui se manifestait chaque jour par de nouveaux signes ; et quant au poison, c'était un ami sûr qui ne la trompait jamais, elle savait en calculer les effets, en ralentir ou en presser la marche, si bien qu'au jour marqué, à l'heure dite, la victime dévouée mourait pour obéir aux ordres de la Voisin, sans que personne au monde pût soupçonner le secret de sa mort. L'empoisonneuse, du reste, ne s'en tenait pas à cette unique industrie : outre qu'elle se vantait de prédire l'avenir, de deviner le passé, elle prétendait avoir des communications directes avec le diable, posséder des philtres sûrs pour ramener un infidèle, pour enchaîner un inconstant, pour amollir les cœurs les plus farouches, et faire tomber les préventions les plus enracinées. Chose incroyable ! cette femme vécut longtemps ainsi, sans que son existence fût inquiétée ; les dames les plus considérables de la cour, les seigneurs les plus fameux, se

rendaient en secret dans son officine ténébreuse. Ses émissaires se glissaient dans les hôtels, dans les salons, jusque dans les chambres à coucher. Il y eut d'horribles secrets de ménage, dont la Voisin fut seule dépositaire; il y eut des naissances dont seule elle connut le mystère, d'étranges malheurs qu'elle aida à préparer, des fortunes subites dont seule elle eût pu dire le chiffre et l'origine. Si on avait pu faire l'inventaire de la Voisin, que de crimes enfouis dans l'ombre, de trames préparées de longue main et subitement dénouées! que d'infamies, de turpitudes n'eût-on pas mises au jour! et les plus beaux noms, les plus nobles familles, peut-être compromis à tout jamais, à tout jamais flétris par ses révélations! Dieu merci! la Voisin est morte sans confession et sans notaire.

Nous ne prenons pas d'ailleurs assez de plaisir à retracer les effets de la superstition et de la crédulité, pour prétendre que personne n'ait osé nier la puissance cabalistique de la Voisin, malgré le prestige dont elle savait s'entourer. Un jour il prit fantaisie au maréchal de Luxembourg d'aller voir la fameuse devineresse, et celle-ci, avec une im-

perturbable assurance, lui promit de lui faire voir le diable. Jour pris, le maréchal fut exact au rendez-vous ; il n'était pas homme à reculer, lui qui disait avec raison que ses ennemis ne l'avaient jamais vu par derrière. La scène était habilement préparée ; le maréchal fut introduit dans une grande salle toute noire au milieu de laquelle flambait un brasier, et devant le brasier la Voisin, l'œil hagard, les cheveux au vent comme une pythonisse antique ; après qu'elle eut fait ses invocations : — Persistez-vous dans votre résolution ? dit-elle au maréchal.

— Assurément, dit celui-ci, le diable est un personnage dont trop de monde parle, pour que je ne tienne pas à le voir au moins une fois en ma vie.

Au même instant les tentures noires qui couvraient les boiseries de l'appartement semblèrent se déchirer, et un grand diable tout velu depuis les pieds jusqu'à la tête, des cornes au front et vomissant des flammes, s'avança en gambadant ; mais le maréchal, loin de se déconcerter, leva une canne qu'il tenait à la main, et en frotta si bien le prétendu diable que celui-ci se mit à crier merci,

et fut probablement dégoûté pour la vie de sa bizarre et dangereuse profession.

Tous ces détails, on le sent bien, n'ont été connus qu'après la mort de la sorcière. A l'époque dont nous parlons, sa réputation était au comble; les espions qu'elle entretenait à grands frais l'instruisaient chaque soir de tout ce qui se passait à la cour et à la ville; et la crédulité, qui exagère tout, répandait sur son compte les bruits les plus singuliers: on disait qu'on l'avait vue dans le carrosse de M. de Louvois, et que le roi lui-même avait voulu avoir un entretien avec elle. Tout cela joint à son adresse réelle et à son audace, suffisait bien pour donner à cette femme un peu de ce mystérieux prestige qu'on attribuait, dans des temps plus reculés, aux êtres en contact avec les esprits infernaux. Madame Talon ne savait donc de la Voisin que ce que tout le monde en savait à son époque. Il était bien question de temps en temps de crimes terribles et impunis dont la justice ne pouvait parvenir à découvrir les auteurs, de morts subites dont la médecine, alors peu savante, n'expliquait pas les causes; mais pour les désœuvrés de la cour, pour ces femmes si frivoles qui

passaient leur temps à dénouer le jour l'intrigue de la veille, la Voisin n'était qu'un agent perspicace et utile, une diseuse de bonne aventure : celles qui la connaissaient mieux ne se vantaient pas de la connaître.

La salle où se trouvait madame Talon avait peut-être servi à l'expérience diabolique du maréchal de Luxembourg ; en effet, tout le pourtour était caché sous une tenture noire qui, au moindre souffle, au moindre bruit, s'agitait comme un drap mortuaire. On n'y voyait aucun meuble, si ce n'est deux ou trois pots de faïence écornés, accroupis dans un coin, et qu'on devait nécessairement supposer avoir servi à des opérations magiques. Au plafond pendait une énorme chouette, retenue par un fil d'archal, à peine perceptible, attendu l'obscurité, et qui semblait planer d'elle-même, les ailes étendues, comme un présage de mort. Si un pareil aspect n'avait rien de terrible pour un Luxembourg, certes il pouvait bien paraître effrayant à une pauvre femme élevée en province, dans un vieux château, bercée pendant son enfance par les contes d'une vieille nourrice : madame Talon eut peur. Chaque fois qu'elle levait les yeux

au plafond, la chouette paraissait s'agiter, ses yeux brillaient, ses ailes bruissaient, et leur ombre, en se projetant sur la tapisserie, y dessinait des figures bizarres, et comme des signes cabalistiques. Le temps s'écoulait pour elle avec une désespérante lenteur. Un moment elle voulut ouvrir la bouche pour crier, mais par un effet singulier de la peur les sons expirèrent sur ses lèvres, et elle crut sentir un souffle glacé qui comprimait les paroles dans sa bouche. Peu à peu pourtant, à force de raisonner sa faiblesse, elle parvint à la dompter; elle regarda bien attentivement la terrible chouette, et reconnut le moyen bien simple qui la retenait au plafond; et tâtales tapisseries, et s'assura qu'elles n'avaient ni mouvement, ni bruit surnaturels. Enfin, la crainte disparut complétement: elle s'assura que son cœur battait, elle se retrouva, reconquit la certitude de son être, et attendit bravement.

Puis, peu à peu, la curiosité, ce premier instinct des femmes qui ne peut céder qu'à l'instinct plus puissant de la peur, prit le dessus dans son esprit; elle eût voulu percer l'obscurité qui l'enveloppait, voir à travers

ces tapisseries qui lui cachaient sans doute d'autres appartements. Elle en fit plusieurs fois le tour en cherchant inutilement à les soulever, soit qu'elles fussent trop lourdes pour ses forces, soit qu'un moyen secret les empêchât de céder à ses efforts. Enfin, dans un angle encore moins éclairé que le reste de la salle, elle découvrit une solution de continuité, une sorte de fissure à peu près de la hauteur d'une personne, pratiquée dans la tenture, à dessein ou par hasard. Elle glissa sa main dans l'ouverture, et la sentit arrêtée par un corps solide qui n'était autre chose qu'un panneau de bois. Elle souleva le pan de tapisserie qui le cachait, approcha son oreille, et crut alors entendre un murmure confus et comme un bruit de voix, mais sans rien distinguer encore. C'était là un événement assez simple, et la curiosité de madame Talon n'aurait pas été plus loin, lorsqu'en promenant sa main sur la boiserie, elle effleura un ressort qui céda sous son doigt, et en même temps une porte s'ouvrit devant elle; elle avança, et après avoir fait un pas, se rencontra de nouveau une cloison de bois qui s'opposait à sa marche; puis elle enten-

dit distinctement la voix de deux femmes qui conversaient. Alors seulement la femme du procureur général réfléchit aux suites possibles de son inconséquence : sa curiosité n'était-elle pas chose répréhensible? et qui sait quelle vengeance pourrait tirer d'elle une femme comme la Voisin! Elle recula donc en arrière pour se retirer, mais la porte qu'elle avait ouverte s'était refermée sans bruit, et elle se trouvait ainsi prise dans une sorte d'impasse obscure et étroite, sans pouvoir ni avancer ni fuir.

A la manière distincte dont les sons arrivaient maintenant à ses oreilles, il était évident qu'une mince cloison seulement la séparait de la pièce voisine.

— Oui-da, ma commère, disait une voix aiguë et saccadée comme le sifflement d'un aspic, malgré vos quarante ans sonnés, votre cœur bat encore comme celui d'une jeune fille, et un premier mariage n'a pu suffire à apaiser la fougue de vos passions; il vous faut un nouveau mari, de nouvelles amours... Mais dites-moi donc un peu comment cela vous est venu, comment cette pensée toute juvénile s'est logée dans votre cerveau quadragénaire?

— A quoi bon vous apprendre ce que vous connaissez? dit l'autre voix; ne savez-vous pas tout? ne devinez-vous pas les désirs d'une femme avant même qu'ils ne soient éclos dans son cœur? L'esprit qui vous sert ne vous instruit-il pas d'avance de ce que nous autres nous n'oserions jamais avouer?

— Jamais avouer ! voyez-vous cela! reprit la première voix, l'hypocrite! voilà-t-il pas une petite femme bien honteuse! Allons, ma commère, la Voisin n'est pourtant pas un confesseur bien sévère. Pourquoi venez-vous ici? avez-vous besoin d'un élixir, d'un philtre? Vous voulez du poison peut-être?

En entendant ces derniers mots, madame Talon fit malgré elle un mouvement d'effroi : quelles révélations lui promettaient ces paroles, de quel épouvantable secret allait-elle être involontairement dépositaire! Par quelle fatalité se trouvait-elle engagée dans cette intrigue ténébreuse qui commençait à se dérouler? Un moment, dans la naïveté de son âme, elle eut l'intention sérieuse de se boucher les oreilles pour ne rien entendre, à peu près comme les enfants qui ferment les yeux quand ils ont peur, et croient échapper

au danger en ne le regardant pas. *Vous voulez du poison peut-être?* La Voisin avait très-certainement appuyé avec intention sur cette phrase ; et quoi que fît madame Talon pour lutter contre de funestes pressentiments, toujours la phrase fatale lui apparaissait grosse de mystères épouvantables, et peut-être de catastrophes prochaines. Et cette voix railleuse de la Voisin qui semblait se jouer de son interlocutrice, et traiter comme un badinage une affaire probablement trop sérieuse ! il y avait en tout cela de quoi confondre une raison plus éprouvée que celle de madame Talon. La Voisin, chez qui elle était venue si intrépidement, si légèrement, semblable à un oiseau qui se précipite dans un fourré sans en calculer la profondeur, commençait à se montrer à elle sous un jour nouveau ; en ce moment sans doute elle eût donné la plus belle bague de son écrin pour être rendue à la lumière ; mais elle était prise au piége, obligée, crainte d'être surprise, de retenir son souffle, d'étouffer les battements de son cœur, de réprimer tous ses mouvements, comme de perfides accusateurs ; pauvre oiseau qui n'avait pas même la liberté de

becqueter les barreaux de sa cage! Et quel devait être le dénoûment de tout ceci pour elle-même? N'y a-t-il pas des choses qu'on ne peut pas entendre? n'y a-t-il pas des secrets qui étouffent ceux qui les possèdent, comme certaines liqueurs fermentées brisent le vase qui les contient?

— Oui, vous avez raison, reprit la Voisin d'une voix plus solennelle cette fois, je sais tout d'avance; l'esprit va chercher au fond des consciences les désirs les plus secrets, les projets à peine formés, et vient me les apprendre. Je pourrais vous dire le jour et l'heure où pour la première fois une pensée d'amour s'est glissée dans votre cœur. Voulez-vous que je vous conte votre histoire? La voici : vous avez un vieux mari grondeur, et vous êtes fraîche et gaillarde; vous n'êtes pas d'humeur à vous enterrer toute vivante dans un tombeau. Vous avez aussi une fille de seize ans, gentille, mais innocente et naïve, qui n'entend rien à l'amour, et demanderait volontiers, comme l'Agnès de la comédie, si les enfants ne se font pas par l'oreille. Pourtant un mari s'est présenté pour cette petite niaise, un mari galant, bien

tourné, aimable, spirituel, comme il vous en faudrait un à vous, ma commère. De le voir tous les jours auprès de votre fille, tâchant par ses propos, par ses caresses, d'échauffer ce marbre virginal qui attend encore pour s'animer les rayons de l'amour, le dégoût du vieux mari, le désir d'en avoir un plus jeune, se sont réveillés plus poignants que jamais : quel crève-cœur de céder à une enfant ignorante du prix des choses un si beau joyau que vous savez apprécier si bien! quelle douleur d'être appelée belle-mère par un galant homme, quand on voudrait tant être nommée sa femme; d'abandonner un diamant de l'eau la plus pure à une petite sauvage qui aimerait autant un grain de verroterie grossière, quand on saurait, en le taillant habilement, s'en faire tant d'honneur! Mais le vieux mari! c'était là la difficulté, on le maugréait, on accusait le destin, le ciel, le diable lui-même, comme si le diable, au contraire, n'était pas toujours du parti des jeunes femmes contre les vieux maris.

Ici l'empoisonneuse s'arrêta probablement pour étudier l'effet de ses paroles; puis, après un moment de silence, pendant lequel

madame Talon étouffa jusqu'à sa respiration, elle n'ajouta que ces seuls mots du même ton railleur qu'elle avait déjà employé :

— Le fait est qu'un vieux mari, c'est bien gênant !...

Madame Talon commençait à entrevoir clairement l'horrible conclusion de cet entretien ; elle fut bientôt confirmée dans ses prévisions par ces paroles de la Voisin, qui reprit, après un nouveau silence :

— Et vous désirez en être débarrassée, n'est-ce pas ?

Celle à qui s'adressait cette question murmura à voix basse un OUI presque inarticulé.

— Et comment pourrai-je apprécier la vivacité de vos désirs ?

Un bruit semblable à celui que fait une bourse bien garnie en tombant d'une main dans une autre main, servit de réponse à cette seconde question.

— Bien, dit l'empoisonneuse ; mais je ne puis pas encore vous répondre : l'esprit, dont je suis la servante, est un esprit jaloux qui tient ma puissance asservie à la sienne, et n'accorde qu'à mes ferventes prières les moyens d'accomplir ma volonté. C'est un es-

prit avare qui me refuse ou m'accorde ses faveurs, selon ses caprices du moment; c'est un esprit terrible qui me briserait comme un roseau entre ses mains puissantes, si j'essayais de me soustraire à son joug, de nier son autorité. — Femme, mets-toi à genoux, et ferme les yeux; je vais consulter l'esprit. Étouffe si tu peux les battements de ton cœur, comprime le souffle de ta bouche, afin qu'aucun bruit humain ne trouble mes prières, ne dérange mes opérations. Silence! l'esprit va venir! je le sens, je le vois : silence, femme, et à genoux!

La Voisin débita alors d'une voix emphatique une espèce d'invocation en langue étrangère, puisée probablement dans quelque vieux livre de sorcelleries; c'étaient des mots à consonnances bizarres, qu'on ne pouvait prononcer qu'avec de douloureuses aspirations; de temps en temps on entendait la respiration convulsive de la sorcière, comme si l'esprit qui l'agitait eût oppressé sa poitrine et fait crier les ressorts de sa machine.

Puis tout bruit s'apaisa ainsi que les flots après un orage.

— Relève-toi, dit la Voisin; l'esprit m'a

entendu, tu seras veuve dans trois mois, à pareil jour; et si tu doutes de ma parole, voici les signes précurseurs qui t'en garantiront l'infaillibilité. Tu as dans ta chambre à coucher un miroir de Venise, merveilleusement sculpté, un miroir de reine que tu n'as pas trouvé trop beau pour toi : un mois avant l'époque fixée par l'esprit, ton miroir tombera de lui-même et se brisera.

Tu as une petite Vierge d'ivoire que tu invoquais étant jeune fille, et que depuis tu sa reléguée dans un coin de ton cabinet de toilette; cette Vierge d'ivoire deviendra tout d'un coup noire comme l'ébène, et alors tu n'auras plus que quinze jours à attendre.

Enfin, pendant la nuit tu verras passer devant toi un fantôme vêtu de blanc, qui te soufflera en passant sur la face; prépare alors ton visage à feindre la tristesse, tes yeux à simuler les pleurs; le lendemain de cette nuit-là tu seras veuve. — Me crois-tu maintenant?

— Je vous crois, dit la future veuve. Et le poison ne laissera aucune trace? et il mourra subitement, sans souffrir, sans crier?

— Tu vas voir, dit la Voisin : Ici! conti-

nua-t-elle, comme si elle eût appelé une personne à ses ordres; ici, Dax!... Voyez la pauvre bête, elle refuse d'approcher; on dirait qu'elle a des pressentiments!... Rassure-toi, ma commère, les hommes n'en ont pas. Allons, Dax, ici!

En ce moment, madame Talon sentit sous ses pieds une espèce de tremblement, comme si les convulsions d'un agonisant eussent agité le parquet; puis elle entendit un cri aigu semblable au râle d'un enfant ou d'un chat, mais si terrible qu'elle en sentit le contre-coup au cœur.

— Ce n'est que cela, dit l'empoisonneuse, et vienne toute la Faculté avec ses scalpels, ses bistouris et ses alambics, je la défie; il sera mort d'apoplexie.

Ces dernières paroles n'arrivèrent pas aux oreilles de Mme Talon; ce cri de mort, qui venait de terminer la conversation, avait épuisé tout ce qu'il lui restait de courage; elle avait les yeux troublés et la tête pesante, les jambes lui manquèrent : en voulant par un dernier effort s'appuyer aux parois de sa cage, elle avait frôlé un corps froid et glissant comme la peau d'un serpent; elle se plia sur

elle-même sans connaissance et presque sans vie.

— Il y a quelqu'un ici, dit la Voisin, chez laquelle l'habitude d'une vie continuellement sur le qui-vive avait considérablement développé le sens de l'ouïe, comme tous les autres sens.

— On nous a entendues, dit l'autre femme, on nous espionnait : je suis perdue!

— Soyez tranquille, répondit froidement l'empoisonneuse, si nous n'avons pu empêcher les oreilles d'entendre, nous empêcherons la bouche de parler. Le bruit est venu de là, ajouta-t-elle, en montrant l'issue secrète que le hasard avait si malheureusement découverte à madame Talon.

Voyez, dit la Voisin à sa première interlocutrice, nous aurons peu de chose à faire pour nous garantir d'une indiscrétion; la pauvre petite femme ne se réveillerait pas même pour agoniser. Nous allons la ressusciter d'abord, sauf à aviser plus tard.

La Voisin prit, en effet, un petit flacon qui contenait des sels préparés par elle-même, et le fit respirer à madame Talon; celle-ci ouvrit peu à peu les yeux, se détira les mem-

bres comme un malade qui sort d'un long engourdissement, puis se dressa sur ses jambes; mais en voyant les yeux noirs et pénétrants de l'empoisonneuse fixés sur elle avec une expression de menace, elle recula précipitamment plus épouvantée que jamais.

L'aspect de la Voisin avait, en effet, quelque chose de terrible qu'elle se plaisait à augmenter encore par tous les moyens artificiels en son pouvoir. Au moment où elle apparut à madame Talon, elle était vêtue d'une robe noire tombant jusqu'aux pieds, qui rehaussait sa stature naturellement médiocre. Ses cheveux noirs tombaient épars sur son cou, et, quand elle remuait la tête, ondulaient furieusement autour de ses tempes. Elle avait ce teint jaune des organisations bilieuses, avec ces ombres plaquées au coin des lèvres qui donnent à la figure humaine quelque chose de semblable à la physionomie grinçante du tigre. Sa face était anguleuse, sans transitions, sans contours; son front haut et large vers les tempes, et deux grands yeux noirs dont elle avait longtemps étudié et travaillé toutes les ressources, achevaient cet ensemble, grand par sa laideur, et par cette

raison que tout ce qui est complet au monde est grand, vice ou vertu, héroïsme ou crime.

Quant à l'autre femme, elle n'offrait rien du caractère qui idéalisait pour ainsi dire la célèbre empoisonneuse, et personnifiait en elle le mépris de l'humanité, l'audace habituelle et confiante, le génie et la sécurité dans le mal : elle était plutôt le type du calme, du bien-être et de l'embonpoint bourgeois. Quoiqu'elle eût quarante ans, elle était très-fraîche, très-dodue, très-avenante. Ses cheveux châtains se partageaient en forme de bandeau de chaque côté du front : ses yeux bleus, vifs et bien fendus semblaient plutôt faits pour exprimer ces idées de bonheur sensuel et contenu que les Anglais attachent à ce grand mot, pivot presque unique de leur langue : le confortable! que les violences d'une passion profonde et les péripéties d'un amour contrarié ; le plus habile physionomiste aurait eu de la peine à trouver en cette femme l'étoffe d'une Clytemnestre au petit pied, jamais il ne se serait figuré une tragédie même bourgeoise si vivante, si accorte et si charnue. Que si un auteur de roman eût été obligé d'encadrer une pareille femme dans son in-

trigue, il l'aurait peinte en pied, trônant dans un comptoir de mercière, commandant à trois ou quatre petites filles sous ses ordres, chômant bénoîtement le saint jour du dimanche, goûtant après son dîner un petit verre de ratafia, cette ambroisie des divinités du petit commerce; mais de placer dans ces mains potelées un poignard ou seulement une fiole de poison, il n'y fallait pas songer : c'était à faire sourire de pitié Lachaussée lui-même, le poëte épique des douleurs de comptoir.

Pour madame Talon, la seule figure de la Voisin l'avait frappée. Quand la faculté de percevoir lui revint, elle demeura tout entière à la terreur; elle possédait un secret meurtrier, et la Voisin était là, entourée de son cortége de poisons et de sortiléges diaboliques, qui lui demandait compte de ce secret.

— Je crois, dit à voix basse la Voisin, en se retournant vers la bourgeoise qui se tenait un peu à l'écart attendant, non sans anxiété, l'issue de cette scène, que nous n'avons pas grand'chose à craindre de cette petite; voyez, elle est effarouchée comme une linotte, et quoiqu'elle ait les yeux ouverts, je ne suis pas sûre qu'elle nous voie.

— Mais enfin elle a tout entendu, objecta celle-ci.

Madame Talon se tenait toujours devant la Voisin, tremblante comme une coupable devant son juge : à la fin elle trouva dans sa frayeur une exclamation propitiatoire.

— Je n'ai rien entendu, madame, s'écria-t-elle avant d'être interrogée, et sans comprendre que cette négation anticipée la condamnait au lieu de l'absoudre : rien, je vous jure, rien, je n'ai rien voulu entendre.

Une espèce de sourire glissa sur les lèvres de l'empoisonneuse ; en présence de toute cette faiblesse et de tout cet effroi, elle se sentait forte et sûre d'elle-même ; ce sourire pourtant fut aussitôt effacé ; elle prit un air froid et sévère, en montrant du doigt la porte secrète encore ouverte :

— Comment êtes-vous entrée là? demanda-t-elle.

— Mon Dieu ! je ne sais, dit madame Talon. J'examinais la tapisserie, une porte s'est ouverte, j'ai fait un pas, et la porte s'est refermée sur moi. Alors la peur m'a prise ; je me suis évanouie comme vous savez, et j'ignore tout ce qui s'est passé, tout absolument.

L'insistance que la pauvre madame Talon mettait à prouver son ignorance prouvait trop évidemment le contraire, pour qu'une femme aussi habile que la Voisin pût se laisser prendre un seul instant à de semblables dénégations. Après un moment de silence, elle secoua ses cheveux sur son front, et ouvrant de toute leur grandeur ses terribles yeux :

— Femme, dit-elle, sais-tu que ta curiosité t'a précipitée dans un cas de mort? Tu as tout entendu, ne le nie pas ; mais ce secret que tu possèdes, espères-tu le garder longtemps et en disposer à ton gré? Ne puis-je pas le reprendre à l'instant même dans tes entrailles, ou à l'instant même l'étouffer avec toi? Sais-tu que rien au monde ne pourrait te soustraire à ma vengeance, et que toute la vie, si je veux, tu m'appartiendras? Pour me venger, je n'ai pas besoin de t'avoir comme aujourd'hui entre mes mains, non, va-t'en si tu veux, tu es libre, va-t'en avec ton secret volé, traverse les mers, fuis au bout du monde ; au bout du monde, par delà les mers je t'atteindrai. Ton mari, si tu as un mari, ton frère si tu as un frère, t'adressera une lettre, et tu tomberas morte en la décachetant. En respirant le par-

fum d'une rose, en passant à ton doigt la bague que tu auras quittée la veille, en nouant ta ceinture, en agrafant un collier, tu peux mourir, si telle est ma volonté : j'ai des amis sûrs qui se chargent de mes vengeances, et qui tuent plus sûrement avec une fleur que d'autres avec un poignard : regarde.

Elle lui montrait, étendu sur le carreau, un chat déjà roidi par la mort, et qui rendait un sang noir par la bouche et les narines.

— Puisque tu nous écoutais, ajouta-t-elle, tu n'as pas besoin d'explication. Tu me crois, n'est-ce pas ?

Madame Talon se rappela alors le cri terrible qui avait déterminé son évanouissement ; cette image d'une mort instantanée, sans agonie, sans transition, entre l'être et le néant, que l'empoisonneuse étalait à ses yeux, acheva de bouleverser toutes ses idées.

— Grâce, grâce ! dit-elle en joignant les mains.

La Voisin ne répondit pas, mais elle prit sur une table un livre à couverture noire, scellé de sept fermoirs en cuivre, comme le grand livre apocalyptique, puis s'approchant

de madame Talon, elle l'ouvrit, et d'un ton solennel :

— Ce livre, dit-elle, est le livre d'esprit, le livre de vie et de mort; les serments qu'on a faits sur ce livre sont inviolables, même pour les puissances supérieures. Jure-moi sur ce livre que tu ne révéleras jamais rien de ce que tu as entendu ici, et songe que pour le reste de ta vie tu es à ma discrétion, un mot de ta bouche serait ton arrêt de mort : jure!

Madame Talon étendit la main sur le livre que la sorcière tenait ouvert devant elle, et dit d'une voix tremblante :

— Je le jure.

— Maintenant, reprit la Voisin après un instant de silence, je te fais grâce.

Madame Talon respira pour la première fois distinctement, pendant que la bourgeoise qui avait assisté silencieusement à toute cette scène, semblait regarder la Voisin avec un reste d'inquiétude.

Celle-ci la prit par le bras, la conduisit vers la porte de sortie, lui fit un signe de tête pour la congédier, et lui dit seulement, en lui désignant du doigt madame Talon :

— Je réponds du secret sur deux têtes, la sienne et la mienne.

Lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à la bourgeoise, madame Talon jeta un regard d'envie vers la bienheureuse issue qui conduisait hors de cette affreuse demeure. Elle se sentait encore oppressée, et enviait l'air de la rue qu'une autre allait respirer. Mais sa visite n'était pas encore complète; jusque-là elle avait joué son rôle fatalement et malgré elle dans un drame étranger, maintenant il lui fallait entrer elle-même en situation, et le commencement du roman n'était pas de nature à lui en faire désirer la suite.

III

— Eh bien ! dit la Voisin en s'asseyant, et d'un ton cette fois dégagé de toute affectation de solennité, que me voulez-vous ? mais ne tremblez donc pas ainsi, ce qui est passé est passé, et je vous promets de n'en plus dire un mot. Voyons, ma *petite* madame Talon, asseyez-vous et causons.

En entendant prononcer son nom accolé à l'espèce de sobriquet, épithète que dans le monde on avait coutume de lui donner, la *petite* madame Talon, comme avait dit la Voisin, ne put s'empêcher de témoigner sa surprise.

— Vraiment, reprit la Voisin, croyez-vous que je ne vous connaisse pas et que je ne puisse appliquer un nom à votre figure? Maintenant plus de réserve avec moi, parlons franc, s'il vous plaît. Puisque vous êtes ici, apparemment ce n'est pas sans motif, et il ne tiendrait aussi qu'à moi d'être surprise, en voyant chez moi la femme du procureur général au parlement de Paris. Avez-vous quelque affaire conjugale à débrouiller? votre mari vous contrarie-t-il?... La la, n'ayez pas l'air si indigné; je pense bien que vous n'avez pas besoin d'un accommodement brutal; vous êtes encore trop jeune pour concevoir une semblable pensée. C'est peut-être un dépit de femme qui vous amène, ou une curiosité? vous venez me demander si votre amant vous est fidèle?

— Mon amant! dit madame Talon en rougissant.

— Certes, le comte Armand de Milly, le galant, volage et un peu bourru capitaine des gardes du roi. Tenez, je vous veux du bien, ma toute belle, et vais vous dire la vérité. Votre capitaine des gardes est un mauvais sujet, perdu de réputation, abîmé de dettes,

et qui souhaite tous les matins la mort de son vieil oncle le commandeur de Milly, dont il est héritier. Je ne serais pas étonnée de le voir quelque jour me venir demander un moyen prompt de payer ses créanciers. Parmi les neveux qui ont des oncles, j'ai beaucoup de clients, tous veulent de *ma poudre de succession.*

Chaque parole de la Voisin faisait sur madame Talon l'effet d'une égratignure ; cette dernière insinuation qui contenait sous une enveloppe assez transparente une accusation capitale, la frappa plus rudement encore. Lorsque sans préparation, sans ménagement, une femme comme la Voisin lui avait parlé de son amant comme d'une chose connue et avérée, elle avait rougi : mais entendre soupçonner cet amant qu'elle n'osait pas nier, d'une velléité de meurtre comme d'une velléité naturelle et dans l'ordre des probabilités, c'était trop pour une femme qui n'avait pas encore oublié toute pudeur et toute morale, et qui, soit conscience, soit faiblesse de nerfs, n'osait pas envisager l'assassinat comme un moyen logique de presser un héritage.

— Tenez, ma *petite* madame Talon, reprit

avec le plus grand sang-froid la Voisin, qui mettait une sorte d'affectation à répéter cette singulière appellation, il faut que je vous conte une histoire qui vous fera juger à peu près la moralité de votre comte de Milly. Vous étiez au dernier bal donné par la comtesse de Croï, et je n'ai pas besoin de vous dire s'il était brillant. Il y avait là tout ce qui porte un nom à la cour, à la ville, à l'armée; les seigneurs les plus aimables et les plus galants, les magistrats les plus intègres et les plus vénérés, les militaires les plus renommés et les plus intrépides, voilà ce que vous y avez vu comme tout le monde. Si on avait fait à la Voisin l'honneur de l'inviter, elle y aurait peut-être vu autre chose : par exemple, un certain comte d'Eigni qui porte un crêpe à son épée et passe la main sur ses yeux chaque fois qu'on lui parle de son pauvre père, mort à 60 ans, plein de santé, mais qui ne dit pas que le pauvre père est mort par suite d'un coup de sang anodin, à lui procuré par les mains de son très-excellent fils; ou bien la très-haute, très-grande, très-puissante dame de Villevallier, qui tous les soirs administre un narcotique doucereux à

son mari, pour aller en liberté, en loge à l'Opéra avec le plus galant, le plus musqué, le plus coquet, le plus sémillant de tous les abbés du royaume, l'abbé de Berny; et tous ces beaux seigneurs chamarrés d'or qui filoutent au jeu; et tous ces frères qui demandent à Dieu ou au diable d'avoir une jolie sœur afin de la pousser en haut lieu et de monter après elle à sa remorque ; et ces roués qui ne font aucune difficulté d'endormir la vertu des petites bourgeoises à l'aide d'un élixir *di amore*. J'aurais vu tout cela, moi, parce que tous ces fils que vous n'apercevez pas, vous, partent d'ici et aboutissent ici; parce que tous ceux qui jouent, qui violent, qui empoisonnent, ont besoin de la Voisin.

Elle avait dit cela avec ce mélange de sang-froid, d'ironie et de gaieté véritable qui réalise complétement ce qu'on nomme l'atroce! Elle jouait avec toutes ces infamies, tous ces meurtres, toutes ces horreurs qu'elle évoquait, elle s'en amusait. Pour la peindre, il faut ressusciter ces mots par lesquels le président Hénault caractérise le jésuite Letellier, confesseur de Louis le Grand : Elle avait l'air d'une fouine qui vient d'égorger des lapins,

et qui lèche ses barbes dégouttantes de sang. Madame Talon ne bougeait ni ne soufflait, elle ressemblait à un enfant qu'on mènerait pour la première fois à une séance de fantasmagorie, et qui se fourrait les dix doigts dans les yeux pour ne pas voir ces mille fantômes, ces épouvantables visions qu'enfantent un verre de six lignes de diamètre, une chandelle et une toile peinte en noir ; jamais elle n'avait rêvé une lanterne magique d'horreurs aussi complète.

— Je suis une bavarde, dit la Voisin, après s'être arrêtée un instant ; il vous faut l'histoire que je vous ai promise, la voici : Au moment le plus bruyant du bal, pendant que les violons et les flûtes mettaient tout en branle, et qu'on exécutait menuets et courantes, trois ou quatre seigneurs s'étant retirés dans. un petit salon attenant à la salle de bal, s'étaient fait servir du vin, et s'amusaient à s'enivrer comme des porteurs de chaise. La conversation vint à tomber sur leurs maîtresses ; l'un vantait la taille de la sienne, un autre les épaules, et cela avec toute la maturité et la pureté de coup d'œil d'un maquignon qui estime un cheval. Un seul ne disait rien, et

avait l'air piteusement affairé; on le questionne, on le presse, on lui demande s'il n'a rien à dire de sa maîtresse. — Ma foi, dit-il, j'ai à dire d'elle que je la cède au premier qui la veut : elle est...

Pendant que la Voisin parlait, madame Talon s'agitait sur sa chaise, baissait les yeux, rougissait, en un mot semblait au supplice. En ce moment elle interrompit vivement la cruelle narratrice, en lui disant :

— Assez, assez, madame : je sais l'histoire.

— Vous la savez, alors je n'ai donc pas besoin de vous nommer les personnages. Savez-vous aussi les dernières paroles du beau capitaine des gardes?

— Je les sais, madame, dit madame Talon avec encore plus de vivacité.

La Voisin regarda quelque temps en souriant la petite femme qui baissait les yeux, et approcha sa chaise de la sienne, puis lui tapotant la joue avec la paume de sa main :

— Pourquoi, demanda-t-elle, venez-vous me consulter, puisque vous savez tout? Vous êtes aussi sorcière que moi. Il est vrai que je n'ai pas eu comme vous la ressource d'écouter aux portes. Mais vous voyez bien que j'avais

raison de dire que le capitaine des gardes, comte de Milly, est un grossier et un brutal, qui ne méritait pas qu'une jolie petite femme comme vous lui abandonnât son cœur ; croyez-moi, m'amie, il faut vous venger.

Ce mot de vengeance avait dans la bouche de l'empoisonneuse une telle expression que madame Talon en frémit.

— Bah ! vous l'aimez encore, reprit la Voisin qui remarqua ce mouvement ; vous reculez devant la vengeance ! Que venez-vous donc me demander ? un philtre, peut-être, pour rendre votre amoureux plus galant et plus fidèle ? Fi donc ! il n'y a que les petites bourgeoises qui agissent ainsi. Mais vous ! une dame de condition, la femme d'un des premiers magistrats du royaume ! Vous êtes trop bien née pour recourir à de pareils moyens.

— Madame, dit la petite madame Talon, j'avoue qu'en venant ici j'avais l'intention bien formelle de vous demander un service ; mais depuis, ma résolution s'en est allée, et je sens maintenant que jamais je ne pourrai vous exposer l'objet de ma visite.

— Faut-il donc absolument que je le devine ? Faut-il que j'aie recours aux opérations

magiques? Soit. Je ne veux pas que vous soyez venue me consulter inutilement.

En même temps, la Voisin se leva, attisa le feu d'un réchaud de fer monté sur trois pieds, y jeta une liqueur qui fit jaillir jusqu'au plafond une triple flamme bleuâtre, tira de la poche de son vertugadin un carré de papier et un crayon qu'elle présenta à madame Talon, en lui disant :

— Écrivez là-dessus ce que vous avez à me demander.

Madame Talon traça en rougissant sur ce papier deux ou trois lignes, et voulut le rendre à la sorcière qui repoussa sa main.

— Non pas, dit-elle, maintenant je ne dois plus rien savoir par les moyens humains, c'est de l'*esprit* seul que j'attends des révélations. Prenez cette boule (une boule de cire vierge qu'elle tenait), placez-la dans votre lettre, et vous verrez consumer l'une et l'autre par le feu, car l'esprit sait déjà ce que vous avez à lui dire.

Madame Talon fit ce qu'on lui ordonnait, et donna la boule de cire vierge à la Voisin, qui la jeta dans le brasier.

— Maintenant, dit celle-ci, attendez-moi,

il me faut cinq minutes de retraite pour réfléchir et m'inspirer.

Madame Talon était au comble de l'étonnement. Ainsi son secret, anéanti par le feu, allait revivre au moyen d'une évocation magique ! Quand la Voisin revint, elle regarda sa cliente en riant d'une façon singulière.

—Voici, dit-elle, un bel exemple de dévouement ! et je commence à croire que vous avez l'âme la plus candide du monde. Quoi ! ce n'est que cela que vous voulez ! Votre amant vous fait une injure, et vous reconnaissez que vous la méritez ! et vous venez me trouver pour obtenir ce qui vous manque à ses yeux ! incroyable en vérité ! Allons, ma petite madame Talon, soyez tranquille, voici de quoi vous satisfaire.

Elle lui remit alors une fiole soigneusement cachetée et ficelée, qui contenait une liqueur noire, en tendant son autre main vide dans laquelle madame Talon laissa tomber sa bourse.

— Très-bien, dit la sorcière en souriant encore : adieu, ma petite madame Talon. Je n'ai pas besoin de vous recommander le silence.

Il est de fait que madame Talon était dans un tel état d'étonnement, d'épouvante et d'éblouissement, que si on l'eût interrogée en descendant de cette maison, elle eût été incapable, même avec la volonté de le faire, de formuler une réponse précise; le cœur lui battait, sa tête était lourde; elle n'avait pas assez de force pour contempler, les yeux ouverts, la situation nouvelle qu'elle venait de se faire. Au moral, comme au physique, elle était grêle, faible, sans énergie : et sans doute la Voisin voulait peindre la double face de cette nature incomplète, quand elle répétait si souvent avec affectation cette dénomination : *la petite* madame Talon. Le fait est que ce nom renfermait toute son histoire; parce qu'elle était petite, elle avait souffert et pleuré; parce qu'elle était petite, elle était devenue adultère. Ceci a l'air d'un paradoxe et n'en est pas un ; nous allons vous dire en peu de mots l'histoire de la *petite madame Talon*.

Avant de venir à Paris, mademoiselle Aloïse de Fergusson avait mené dans la maison de son père une vie de cénobite, ne voyant personne, ne sortant jamais, incessamment

surveillée par une mère sévère, qui censurait ses plus petits écarts, comprimait ses plus innocents désirs, rognait, pour ainsi dire, ses pensées, ses actions et ses paroles. Soit que cette compression continuelle de la volonté eût réagi sur le corps, toujours est-il que mademoiselle de Fergusson, à dix-huit ans, avait à peine atteint le développement ordinaire d'une enfant de quatorze. Sa figure était charmante, elle avait les yeux d'un bleu céleste, le nez admirablement modelé, la peau blanche, les cheveux d'un blond de cendre délicieux, la main et le pied d'une finesse exquise; mais tout cela avait un caractère puéril si marqué, que tous ceux qui parlaient d'elle se contentaient de dire que c'était une charmante petite fille. Lorsqu'elle vint à Paris et que M. Talon, son mari, la présenta dans le monde, cette apparence enfantine frappa chacun: on se demandait si le procureur général au parlement qui, lui, était grand et maigre, n'avait pas voulu en se mariant fournir une preuve vivante en faveur des infiniment petits, alors soutenus par Fontenelle. Cette première impression ne fit que se consolider et s'accroître. Madame Talon

était aimée de tout le monde, on l'invitait partout, on la choyait, on la caressait, on louait sa figure, ses grâces, ses manières; elle n'avait pas d'ennemis; les femmes se faisaient devant elle leurs confidences les plus intimes, comme si elles n'eussent eu rien à craindre d'une petite fille qui ne pouvait comprendre ni le sens, ni la portée des paroles. Quand madame Talon, pour essayer de se grandir, voulait se mêler à la conversation et donner son avis, on se contentait de lui répondre : Eh bien! ma petite, est-ce que vous savez ces choses-là? Les hommes la traitaient avec le même sans façon; ils riaient et badinaient avec elle, sans arrière-pensée, sans prétention; ils la caressaient du regard comme un joli enfant, et semblaient dire : Voilà une petite fille qui, dans quelques années d'ici, sera une charmante personne. Si elle les eût laissés faire, ils l'auraient prise sur leurs genoux, l'auraient embrassée, bercée; — et pas une femme ne se serait avisée d'en médire. — La petite madame Talon était au-dessous d'un soupçon, elle n'avait pas la taille.

Cette situation devenait horrible. Un jour

un mauvais plaisant s'avisa de raconter très-sérieusement dans un cercle que madame Talon était enceinte : ce fut un éclat de rire universel, retentissant, comme le rire des dieux; hommes et femmes lancèrent leur mot. Le duc de Maillé, qui avait de l'esprit et du plus caustique, affirma que la nouvelle était sérieuse, et que madame Talon accoucherait incessamment d'une charmante petite poupée haute de trois pouces. Malheureusement pour madame Talon la nouvelle était fausse, elle n'accoucha pas même d'une poupée; mais toutes les plaisanteries qu'on faisait sur elle lui revenant aux oreilles, le mot du duc de Maillé s'enfonça dans son cœur comme un poignard; elle en pleura amèrement. Elle se rappela alors toutes les marques de mépris qu'elle avait reçues, ces femmes qui se faisaient leurs confidences devant elle, ces hommes qui ne lui adressaient jamais un mot de galanterie.

N'avoir ni des galants ni des ennemis, il y avait là de quoi mourir. Elle ne mourut pas, mais à toute force elle résolut de se réhabiliter, de se rehausser dans l'opinion publique qui la jugeait à la toise, de s'élever au rang

de femme, si bien qu'on ne pût s'y méprendre. Quoiqu'elle eût été élevée dans les principes les plus sévères, et qu'elle eût même un bon fonds de religion, poussée par le dépit, égratignée, aiguillonnée, furieuse, elle se déclara un soir à elle-même qu'il lui fallait un amant, qu'un amant lui était nécessaire, indispensable, qu'elle en aurait un à la face du monde, et qu'on verrait bien si elle était femme ou non. Alors, elle se mit à lire les romans qui faisaient fortune dans les ruelles et s'imprégna du jargon du temps; elle ne reculait pas devant un mot leste, soutenait hardiment les regards masculins, se montrait le plus souvent possible, en dépit de son mari, à la comédie, à l'Opéra, partout : mais rien n'y faisait, les hommes ne venaient pas; on disait seulement de plus qu'elle était un petit mauvais sujet.

La pauvre petite madame Talon se désespérait; plus elle faisait et plus on la traitait comme une enfant, pas moyen d'être déchirée, haïe, trompée et malheureuse comme une grande personne. Toute la journée elle soupirait et avait les yeux rouges; on attribuait son chagrin à des causes les plus outrageuse-

ment puériles : on lui demandait si par aventure elle n'avait pas perdu son éventail, ou son chat, ou ses oiseaux; personne ne lui faisait la galanterie de lui demander si par hasard elle n'avait pas des *maux de cœur ;* elle se mourait à la fois des questions qu'on lui faisait, et de celles qu'on ne lui faisait pas. Un jeune gentilhomme cependant semblait s'approcher d'elle, et la traiter avec une sorte de considération, mais c'était un enfant de dix-huit ans, un des plus jeunes pages de Sa Majesté; madame Talon le repoussa avec dédain. Enfin le ciel parut prendre pitié des douleurs de la pauvre petite.

Un soir, à l'Opéra, le comte de Milly vint lui rendre visite dans sa loge, et lui parla fort cavalièrement comme à une femme. Ce premier triomphe l'enivra littéralement, elle en eut des éblouissements toute la nuit, au point qu'elle réveilla son mari qui lui fit un superbe réquisitoire contre les femmes qui ne dorment pas. Le lendemain elle rencontra le comte dans un cercle, et le trouva charmant au possible. Il était capitaine des gardes, avait de la barbe au menton et six pieds de haut; en voilà plus que la petite madame Talon

n'eût osé. Elle tourna toute la soirée autour de lui, lui lançant des œillades, lui jetant à l'oreille des agaceries, des provocations, des défis, agissant en vraie désespérée et brûlant ses vaisseaux. Celui-ci l'écouta d'abord en riant, puis lui répondit à moitié sérieusement, comme un pêcheur qui après avoir pris un gros poisson, regarde en riant l'ablette qui vient de mordre à l'hameçon.

Le comte de Milly était un roué, un mauvais sujet, un monstre, comme on disait dans ce temps-là; après quelques pourparlers, il prit décidément madame Talon comme un joujou pour une matinée. N'importe! madame Talon était sauvée, elle venait de conquérir sa dignité de femme, elle avait un amant de six pieds de haut, elle était heureuse, fière, triomphante; elle causait d'égale à égale avec les autres femmes, et se cramponnait au comte de Milly avec l'énergie d'un avare qui craint de perdre l'unique pièce d'or qu'il ait jamais possédée. Au lieu de fuir le scandale, elle l'appelait. Malgré tout cela, elle trouvait encore des incrédules, et plusieurs femmes disaient : Concevez-vous cette petite madame Talon qui veut

nous faire croire qu'elle a un vrai amant?

Telle fut l'histoire de ses amours jusqu'au moment où commence ce récit, sauf la scène du bal et les paroles insultantes du comte que la Voisin lui avait rappelées. Quelles étaient ces paroles que la petite madame Talon n'avait pas voulu entendre! Quel était le secret qu'elle venait de demander à la célèbre empoisonneuse? La suite de ce récit vous apprendra le grand secret de la petite madame Talon.

Or, en sortant de chez la Voisin, nous avons dit qu'elle était troublée au dernier point, et qu'elle avait peine à rassembler les idées qui résultaient de la scène étrange dont elle venait d'être témoin, et des engagements solennels qu'elle avait pris avec la Voisin. Peu à peu cependant l'air frais qui lui frappait au visage rétablit la circulation du sang, et dissipa les nuages qui enveloppaient sa pensée. D'abord, elle se livra tout entière au plaisir de respirer librement, de marcher dans la rue à la clarté du soleil, de n'avoir plus devant elle ces terribles yeux de l'empoisonneuse, qui, par une inconcevable puissance d'attraction, semblaient extraire les secrets les plus profon-

dément enfouis dans les entrailles. Insensiblement ses idées se classèrent, et elle parvint à résumer sa situation : elle tenait en ses mains la vie d'un homme, et il dépendait d'elle d'empêcher ou de permettre un crime. Nous devons dire à sa louange que son premier mouvement fut un mouvement complétement honnête, comme presque tous les premiers mouvements ; elle voulait braver les menaces de la Voisin, révéler tout à son mari à ses propres risques ; mais la peur, et surtout la honte, la retint ; elle mit alors au service de ces deux sentiments les raisons que voici : D'abord, elle ne savait pas le nom de la femme qu'elle avait rencontrée chez l'empoisonneuse, et à grand'peine même pourrait-elle la reconnaître. Sa déclaration courait donc le risque d'être inutile pour autrui, et pour certain lui devait être funeste à elle-même. En admettant qu'elle se pût préserver de la terrible vengeance que l'empoisonneuse lui avait fait craindre, le moyen d'avouer à son mari qu'elle s'était trouvée dans un atelier de crimes, elle, la femme d'un magistrat ! et qu'elle y était venue dans un intérêt personnel ; et cet intérêt, il faudrait l'expliquer !

Cette dernière pensée détermina madame Talon ; son secret était inévitablement attaché au secret d'un autre ; en trahissant l'un, elle était forcée de trahir l'autre. Elle résolut de se taire. Il y a des mystères qui, pour n'être pas criminels, n'en tiennent pas moins au cœur par des liens presque insolubles, et qu'on n'arrache aux femmes qu'avec leur vie.

Mais madame Talon ne s'arrêta pas sans peine à cette résolution ; avant de se rendre elle soutint de violents combats, et chercha vainement à apaiser les tiraillements de sa conscience, qui lui reprochait de se faire complice d'un meurtre en ne le révélant pas. Les traces de ce trouble paraissaient encore sur son visage lorsqu'elle arriva à la demeure de la fripière où elle avait laissé ses habits; ce n'était plus la grisette du matin, alerte et légère, rasant le smaisons comme une alouette : sa démarche était gênée et lourde, elle avait sur le cœur le poids d'un assassinat. Une autre crainte la bouleversait encore ; sa visite avait duré longtemps, et son mari devait être rentré. Cette dernière prévision se réalisa : en entrant dans le salon de son hôtel, elle y trouva le procureur général assis,

pendant qu'un autre personnage, debout à son côté, semblait attendre avec lui ; il avait la figure sévère et soucieuse.

En voyant entrer madame Talon , il ne se leva pas ; mais, avec l'air froid qu'il savait prendre dans ses moments les plus poignants de jalousie :

— Vous êtes sortie bien matin, dit-il , et d'une façon singulière , vous avez loué une chaise pendant que vous en avez une ; il me paraît que vos courses vous ont menée loin , puisque vous avez oublié l'heure de votre leçon de clavecin ; voici votre maître qui vous attend. Tout cela est très-inexplicable...

Dans tout autre moment , madame Talon aurait soutenu avec plus d'adresse , ou au moins de sang-froid, la brusque attaque qui l'accueillait à sa rentrée ; mais les événements de la matinée l'avaient trop émue pour qu'elle pût conserver sa présence d'esprit ; aussi rougit-elle jusqu'aux yeux sans répondre.

Le maître de clavecin s'aperçut de son embarras ; et, se tournant vers le procureur général :

— Ma foi, monsieur , dit-il , puisque les

choses paraissent tourner à l'aigreur, je prendrai la liberté de parler. Je sais ce qui a obligé madame de sortir si matin, et, au risque de lui déplaire, je vais trahir son secret.

— Monsieur Philibert! dit madame Talon avec effroi.

— Si fait, madame, je parlerai, reprit le maître de clavecin; je sais bien qu'il en coûtera à votre modestie, et que, comme la violette, vous aimez à cacher vos parfums.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le procureur général, dont cette comparaison élogieuse dépistait singulièrement les soupçons.

— Il y a, dit le maître de clavecin, que madame va souvent en chaise de louage, incognito, rendre visite à de pauvres femmes malades, à qui elle porte des secours, et qu'elle cache ses bienfaits avec autant de soin qu'un autre les publie, voilà pourquoi elle rougissait tout à l'heure quand vous l'interrogiez : aussi modeste que bonne!...

Le mouvement d'effroi qu'avaient causé à madame Talon les premières paroles de M. Philibert s'était dissipé; elle jeta à la dérobée à son maître de musique un de ces regards de pupille qui remercie sa camériste

de l'avoir aidée à tromper son tuteur, un regard comme la Rosine du comte Almaviva en a adressé depuis à Figaro, chaque fois que l'officieux valet contrecarre Bartholo par un mensonge bien inventé.

Celui-ci s'inclina respectueusement. Il était trop tard pour donner sa leçon ; il sortit, non sans avoir répliqué au regard de madame Talon par un autre regard qui signifiait :

— Vous voyez à quoi sert un maître de clavecin.

Pour le procureur général, il fut bien obligé de croire ce qu'il ne pouvait pas nier ; mais le soir il fit à sa femme un sermon sur la charité bien entendue. La charité, sans doute, était une vertu très-angélique, mais on ne devait pas l'exercer aux dépens de la considération personnelle. Sans doute il était très-louable d'aller rendre visite aux pauvres gens malades, mais il fallait prendre garde aux interprétations du monde, et se garder des bonnes actions qui pouvaient ressembler à des mauvaises. Madame Talon n'avait pas besoin de ces remontrances conjugales pour que son sommeil fût troublé : l'idée du meurtre dont elle avait décrété la perpétration la boulever

sait bien plus que les semonces de son mari, et pendant le peu de sommeil qu'elle prit, elle vit un spectre d'homme pâle et décharné qui lui dit d'une voix terrible :

— Pourquoi m'as-tu laissé tuer ?

Nous allons vous apprendre comment se dénoua ce drame singulier, qui, de nos jours, a eu presque un pendant, sauf les circonstances et l'intrigue originelle, dans l'inexplicable assassinat de Fualdès, et l'incroyable position de la femme Manson.

IV

Le combat qui s'était engagé dans l'esprit de madame Talon, entre ses principes et ses craintes, entre le sentiment du devoir et le sentiment de la honte, devait se continuer longtemps encore. Le terme fatal avait été assigné à trois mois par l'empoisonneuse. Dans trois mois, avait-elle dit à sa cliente, tu seras veuve ! A peu près comme autrefois les trois sorcières avaient dit à Macbeth : Tu seras roi ! Chaque jour qui s'écoulait apportait à madame Talon un remords ; chaque jour signalait un progrès dans l'exécution de ce crime, dont elle était quasi complice ; ses

habitudes se ressentirent de cette préoccupation continuelle; elle vivait avec un crime, et toutes ses pensées, tous ses rêves s'y reportaient malgré elle. Elle n'allait plus dans le monde, ni à l'Opéra; son mari ne l'avait jamais trouvée si docile à ses avis, si détachée des plaisirs mondains, si résignée à écouter ses déclamations; elle redevint ce qu'elle avait été avant son mariage, dévote et presque superstitieuse; elle fut assidue à la messe, au prêche, au salut. Il lui arriva une fois de rencontrer, à l'église Saint-Germain l'Auxerrois, le comte de Milly au moment où elle sortait; il était près du bénitier, et lui tendit la main pour lui offrir de l'eau bénite; mais elle passa sans le regarder. Cette conversion, ou plutôt cette révolution subite étonna tous ceux qui la connaissaient, et qui avaient été témoins, quelque temps auparavant, de ses extravagances et de ses prodigieuses envies de s'élever au rang des femmes de son temps et de son cercle. On se demandait ce qu'elle avait, et si elle n'allait pas bientôt se faire carmélite, comme mademoiselle de la Vallière. Tous les matins elle avait les yeux battus et rouges, le teint pâle et

comme sillonné, la peau tirée, la contenance abattue comme si elle eût passé la nuit dans les larmes. Quand son mari la questionnait sur cet état de prostration où il la voyait, elle se plaignait d'éblouissements, de vertiges, de maux de tête ; sa démarche était languissante, elle se laissait aller, elle s'affaissait, son cou tombait sur ses épaules ; elle avait tous les symptômes d'une femme que la vie fatigue ou abandonne.

Il existait dans la maison un domestique normand, grand, maigre, les yeux tors, l'air en dessous. Madame Talon le chargea de lui dire, chaque matin, le nom de tous les gens morts dans le quartier, et dans les autres s'il se pouvait. Une inquiète curiosité la poussait à recueillir les bruits qui pourraient l'éclairer ; elle s'informait des détails qui signalaient chaque mort un peu marquante ; elle demandait s'il y avait beaucoup de malades, si les attaques d'apoplexie n'étaient pas fréquentes. Une fois que son mari, inquiet de ces symptômes maladifs, lui avait amené son médecin, elle interrogea celui-ci sur la nature des différents poisons, sur leurs diverses propriétés, sur les signes avant-coureurs qui

précédaient la mort par suite d'empoisonnement, et lui demanda positivement s'il n'existait aucun moyen pour la science de reconnaître les traces d'un poison administré à petites doses, mais régulièrement et à heure fixe. Le procureur général, qui était présent à cet entretien, s'étonna de toutes ces questions poussées jusque dans les plus petits détails; jamais il n'avait vu sa femme aussi occupée de choses sérieuses, et sérieuses de cette façon. Le médecin répondit par des hypothèses, par des exceptions, plutôt que par des aphorismes : il n'affirmait rien, il pensait, on pouvait croire, on avait observé. Ces réponses équivoques ne suffirent pas à madame Talon, qui depuis ce moment parut encore plus triste qu'auparavant.

Au milieu de ces sombres pensées un seul homme parvenait à la détourner quelque peu de sa tristesse, sinon à l'en distraire complétement; elle le recevait sans peine encore, après l'avoir reçu longtemps avec plaisir; c'était le maître de clavecin, dont nous avons parlé. M. Philibert, comme disait madame Talon, ou Philibert, comme on disait plus ordinairement, possait pour le premier joueur

de flûte de son temps; on le faisait souvent venir à la cour, et il était en possession d'amuser les oreilles assez peu sensibles de l'inamusable Louis XIV. La faveur du roi lui avait nécessairement gagné la faveur de toute la cour; on voulait l'avoir dans tous les cercles; on le payait généreusement et on le traitait à merveille, parce qu'outre qu'il ne manquait vraiment pas de talent, il était bon compagnon, toujours prêt à rire, à débiter mille folies et à en faire; au demeurant, et sans restriction, le meilleur fils du monde. Pour mieux exploiter la faveur générale et subvenir à ses goûts, qui avaient toute l'ampleur des goûts d'un grand seigneur, il s'était fait maître de clavecin dont il jouait assez passablement, et toutes les dames un tant soit peu bien placées tenaient à l'avoir, même celles qui ne savaient pas déchiffrer une gamme, ni exécuter un arpége. Philibert était ce que nous appellerions aujourd'hui un musicien à la mode; il amusait ses élèves, ce qui vaut mieux que de les instruire; au besoin, il leur rendait service, et s'était peint admirablement lui-même dans ce regard qu'il avait jeté à madame Talon après l'avoir tirée

d'un mauvais pas par un hardi mensonge, et que nous avons traduit littéralement ainsi :

— Vous voyez à quoi sert un maître de clavecin.

Et en effet, le maître de clavecin formait type, comme le perruquier à une époque, comme le confesseur à une autre ; comme le cousin de nos jours, il représentait certaines idées, certains besoins, certaines cachoteries résultant nécessairement de l'existence des femmes d'alors. Il excellait à déjouer les embûches d'un mari, à flairer une embuscade, à dépister un espion ; c'était un prétexte en tout lieu et en tout temps, un homme de paille qui endossait les peccadilles, et quelquefois les gros péchés de ses élèves ; on tirait à vue sur lui comme sur une lettre de change permanente qu'on datait de l'époque et du lieu qu'on voulait ; c'était un manteau officieux qui couvrait toutes ces intrigues, tous ces secrets que même les plus innocentes ont toujours pour leurs maris. Si, par exemple, madame avait envie d'une parure nouvelle que son époux lui refusait, le maître de clavecin faisait venir un bijoutier honnête homme, qui vendait la parure à madame et

consentait à attendre son payement, moyennant un léger bénéfice de cinquante pour cent d'intérêt. Si madame avait besoin de sortir le matin pour une de ces petites visites qu'on n'avoue pas, elle allait acheter de la musique nouvelle que son maître de clavecin lui avait indiquée. Était-elle enfermée dans sa chambre à coucher, et le mari venait-il à frapper indiscrètement, elle était avec le maître de clavecin, et vite on jouait à contre-mesure une charmante petite ritournelle. Bref, quand il y avait embarras ou péril à éviter, piége à tendre, intrigue à nouer, mensonge à faire, vite le maître de clavecin en avant!... Pour porter une lettre et attendre la réponse, le maître de clavecin! Pour colorer d'un vernis innocent une démarche aventureuse, le maître de clavecin! Pour perdre et déchirer à belles dents une rivale sans avoir l'air d'y toucher, le maître de clavecin! Pour tromper un mari, jouer un tuteur, couvrir un amant, savoir tous les propos, pénétrer tous les mystères, masquer un rendez-vous, et faire donner les duègnes à tous les diables, toujours le maître de clavecin! type charmant que Beaumarchais, mieux que personne, aurait

dû comprendre, et qu'il a pourtant horriblement diffamé dans son personnage de don Basile. Le maître de clavecin, affublé d'une robe de jésuite, c'est plus qu'une calomnie ! c'est presque un sacrilége.

Le maître de clavecin tenait donc essentiellement à l'organisation morale ou immorale, si vous voulez, de la société ; il servait d'agent, d'intermédiaire obligé, de tuyau conducteur à toutes ces petites passions qui se croisent et se heurtent au milieu d'un monde de paillettes et de soie ; c'était la chaîne de cuivre qui transmet d'un pôle à l'autre l'électricité. Voilà pourquoi toutes les dames raffolaient de Philibert et le caressaient, lui qui pouvait passer pour le plus admirable des maîtres de clavecin ; et tel était l'homme qui se chargeait de distraire les mélancolies inconcevables de la petite madame Talon. Il vint pourtant un moment où tous ses efforts se brisèrent contre la tristesse de plus en plus opiniâtre de son élève ; il avait beau lancer en l'air ses propos appétissants, ses drôleries les plus récréatives, comme des bulles de savon joyeusement nuancées, ses commérages, ses plaisanteries, ses médisances même, la dernière ressource

d'un homme qui veut amuser une jeune femme, retombaient à terre et s'y brisaient ; madame Talon l'écoutait sans sourire, l'armure noire qui l'enveloppait était impénétrable aux traits de sa gaieté. En vain lui chantait-il au clavecin ses plus folles ariettes, en vain travestissait-il en airs bouffes les airs les plus tragiques de l'Opéra, le pauvre Philibert ressemblait à ces grotesques qui se battent les flancs pour désopiler un public résolu à bâiller, madame Talon demeurait morne et pensive.

Les trois mois allaient expirer, le terrible billet dont elle était l'endosseuse approchait de l'échéance.

Le jour fatal tombait un dimanche ; ce jour-là, contre son usage, elle n'alla pas à la messe, et resta dans sa chambre à coucher, assise, la tête pendante, les yeux fixes, en présence même de son mari qui la regardait avec inquiétude. Quand il fut sorti, elle sonna le grand domestique normand dont nous avons parlé, et lui adressa, d'une voix inintelligible, la question que, depuis trois mois, elle lui adressait tous les matins : Quoi de nouveau ? Son cœur battait à peine, toute la nuit elle

avait eu d'horribles visions, des étourdissements sanguins et des tintements dans les oreilles; la même voix qu'elle avait entendue pendant son sommeil, lui avait répété d'un ton plus lugubre encore que la première fois ces horribles mots :

— Pourquoi m'as-tu laissé tuer?

Le domestique lui répondit qu'il n'avait rien appris.

— Il n'est pas mort? demanda-t-elle dans son trouble, et comme si le domestique eût pu comprendre le sens de cette incroyable prétérition dont sa conscience seule avait le secret.

— Qui? dit le Normand.

— Personne! va-t'en, dit madame Talon brusquement, et brisant maladroitement le siége où elle s'était jetée d'elle-même, au lieu de s'en dégager doucement.

Le reste de la journée se passa dans des alternatives de crainte et d'espoir; tantôt elle se persuadait que le meurtre avait manqué, que l'épouse coupable avait renoncé à ses projets; tantôt elle se sentait le sang au cerveau, et au cœur un pressentiment lucide qui la faisait trembler. A l'heure du dîner,

son mari rentra, on se mit à table; madame Talon ne goûtait à rien; le procureur général mangeait de fort bon appétit; en découpant avec tout le soin d'un gastronome une poularde du Mans, il se mit à dire du ton indifférent d'un homme qui raconte une anecdote médiocrement intéressante :

— Je sors d'une maison où on m'a dit qu'un de nos voisins, un riche quincaillier, nommé Brunet, était mort ce matin d'une apoplexie foudroyante : le connais-tu ?

Le magistrat s'occupait toujours paisiblement à découper sa poularde, lorsqu'en détournant les yeux vers sa femme pour lui réitérer sa question, il s'aperçut qu'elle avait la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, les yeux fermés, la bouche ouverte, et qu'elle respirait à peine; il la fit transporter dans son lit, et elle fut longtemps avant de reprendre connaissance. Le médecin qu'on envoya chercher trouva l'état de la malade inquiétant : les battements du cœur étaient irréguliers, le pouls faible et ambulatoire, la respiration pénible; on pouvait craindre une fièvre cérébrale; au surplus, il verrait le lendemain. Le lendemain la malade allait un peu mieux,

mais elle ne parlait pas et ne pouvait se soutenir. Au bout de quinze jours elle commença à se lever et à se mettre dans un fauteuil; mais elle conservait encore des symptômes inquiétants, tels que le pouls irrégulier et la respiration haletante. Au bout d'un mois, il ne lui resta plus qu'une très-grande tristesse, pareille à celle qu'elle ressentait quelques jours avant l'expiration des trois mois; elle ne doutait pas que ce quincaillier, dont son mari lui avait annoncé la mort subite, ne fût véritablement la victime de la Voisin; elle n'imagina pas qu'il en pût être autrement. Le coup terrible qu'elle avait reçu en apprenant la nouvelle, lui paraissait un élément de conviction équivalant à toutes les preuves matérielles; la meurtrière s'appelait maintenant veuve Brunet, et sa complice madame Talon. Quoique son mari lui eût dit que le défunt était leur voisin, elle ne lui adressa jamais aucune question à ce sujet, ni à lui, ni à personne; elle ne demanda même plus au domestique normand : Quoi de nouveau? Elle eût voulu ensevelir son idée dans son cœur, comme le mort était enseveli dans la terre. Interroger quelqu'un sur la veuve

Brunet, sur sa famille, sur son entourage, sur les événements qui avaient précédé l'attaque d'apoplexie et sur ceux qui l'avaient suivie, lui eût semblé une imprudence pareille à celle de desceller un tombeau.

Cette époque fatale eut un long retentissement dans l'existence de madame Talon, et laissa des traces jusque dans son organisation. Sa santé était véritablement affaiblie. En la voyant triste, le procureur général oublia ses anciens principes, il l'exhortait lui-même à sortir, à prendre du plaisir ; il lui proposait de la conduire à la comédie et dans les cercles ; au bout de six mois elle résolut de suivre les conseils de son mari pour essayer si le bruit du monde étoufferait ses souvenirs. La solitude la dévorait, elle voulut éprouver la puissance de l'étourdissement. Elle reprit donc son premier train de vie, elle reparut dans le monde : mais elle y porta toujours un visage pâle et pensif ; le plaisir n'était plus pour elle un besoin, un centre d'attraction, un instinct d'épanchement naturel, elle s'y livrait par raison, ou plutôt par désespoir ; elle le considérait comme un traitement pour sa conscience malade, comme une espèce de

régime hygiénique. Philibert venait toujours, mais elle l'écoutait à peine ; et le pauvre maître de clavecin, tout chagrin de voir ses plus agréables pointes s'émousser, abrégeait ses leçons et s'en allait porter ailleurs les trésors de son esprit et les grâces de son inaltérable gaieté.

Un an s'était passé depuis la mort du quincaillier, dont la nouvelle avait porté un si rude contre-coup à la pauvre petite madame Talon, lorsqu'un matin le maître de clavecin ouvrit la porte de sa chambre à coucher, et s'annonça avec cette sorte d'entrain grotesque qu'il avait tant de fois montré dans le temps heureux où la maîtresse du comte de Milly tenait toujours deux oreilles à son service. Il avait, contre son habitude, une toilette soignée : un habit de velours, un fin jabot de dentelle, de souliers à boucles d'or ; ainsi vêtu, avec sa bonne figure réjouie, ses dents blanches, ses yeux grands et ouverts, qui servaient si bien de miroir à l'hilarité perpétuelle de son âme, il ressemblait assez à un de ces *maestri* italiens de nos opéras-comiques, gesticulant, parlant, dansant presque, et traitant toutes les choses de la vie comme des sonates, c'est-

à-dire avec le plus de fracas possible. En abordant madame Talon, il fit deux ou trois salutations très-respectueusement bouffonnes, et étendant le bras comme le chef d'orchestre qui donne le signal d'une ouverture :

— Je viens vous annoncer la nouvelle la plus surprenante, la plus étourdissante, la plus étrange, la plus singulière, la plus bouffonne, la plus grande, la plus petite, la plus bizarre...

Il avait probablement entendu dans quelques-uns des salons qu'il fréquentait tous les soirs la lettre de madame de Sévigné à propos du mariage de M. de Lauzun, qui commence par ce déluge d'épithètes que la postérité a recueilli avec admiration, et il arrangeait l'exorde de la très-spirituelle bavarde à sa guise, en y mêlant des épithètes de son cru.

— Et quelle nouvelle? demanda madame Talon, que la singularité de ce début oratoire, malgré son état d'atonie habituelle, avait au moins surprise, sinon égayée.

— La nouvelle la plus simple, reprit Philibert, la plus surprenante, la plus drôle, la plus triste, la plus éblouissante, la plus incroyable.

— Après? dit madame Talon que l'impatience gagnait.

Philibert recula d'un pas, et passa, comme un marquis, l'index et le pouce sur les plis de son jabot, et en faisant une grimace grotesquement piteuse, une de ces grimaces triomphantes et sublimes qui ressemblent au rire mêlé de larmes, à la pluie saupoudrée de soleil, au poignard de Melpomène dans une gaîne de bois, il accoucha de ces mots :

— Je me marie.

Malheureusement, cet effet ménagé avec tant d'emphase, préparé avec tant de soin, manqua son but; madame Talon ne laissa apercevoir ni étonnement, ni gaieté ; elle demeura impassible, la tête penchée sur son épaule, dans une attitude indifférente. Ses yeux, sa bouche, ses mains, toute sa personne semblèrent prendre une voix pour répondre au pauvre Philibert.

— N'est-ce que cela?

Cette indifférence blessa au vif le maître de clavecin.

— Faites donc des folies, reprit-il du ton de l'amour-propre piqué, et de toutes les folies la plus sérieuse, mariez-vous pour déri-

der un instant une jeune et capricieuse femme qui se meurt d'un mal que tout le monde ignore ; mettez-vous la corde au cou pour lui complaire, pour lui arracher un sourire : voilà comme on vous remercie. Voulez-vous bien rire un peu, madame, ou sinon je croirai que vous n'avez jamais eu la moindre affection pour votre maître de clavecin, qui vous aime bien, lui, et qui donnerait sa plus belle sonate pour vous guérir de la maladie noire qui vous dévore. Ne voyez-vous donc pas l'artiste Philibert, le joyeux compagnon, l'insouciant coureur de ruelles, embastillé dans l'intérieur d'un ménage, avec une femme qui gronde, des enfants qui crient, un chat qui miaule, un bonnet de coton et des pantoufles : et plus de petits soupers, plus de commérages, plus de médisances, plus de parties de campagne, plus de liberté! Une bonne chaîne bien lourde, un bon contrat par-devant notaire, un amour bourgeois toujours flambant comme le feu de l'âtre, des faveurs légitimes à heure fixe, une femme enfin sûre de ses droits, qui me dira, quand elle aura sa migraine : Mon ami, joue-moi donc un air de flûte !... Jouer de la flûte pour

dissiper les migraines de sa femme, c'est superbe, n'est-ce pas? Allons, riez, riez donc!

Le fait est que Philibert avait débité cette peinture anticipée des plaisirs du mariage avec tant de verve et d'entrain, que la statue du commandeur s'en serait émue sous son linceul de marbre.

— Ce pauvre Philibert!... dit madame Talon avec un demi-sourire.

— Et savez-vous, continua l'artiste, quel est le but de ma visite? Je viens, et il s'inclina respectueusement, vous prier de vouloir bien honorer mon mariage de votre présence; aujourd'hui je ne suis plus un maître de clavecin, je suis une invitation de mariage à deux pieds, et en chair, un prospectus vivant, je vais chez toutes mes élèves colporter les phrases que je viens de vous dire, le spectacle est assez réjouissant pour qu'on l'annonce, et j'ai pris le parti de crier moi-même à la porte: Prenez vos billets, suivez le monde.

— Et l'on paye en sortant? demanda madame Talon, entraînée par la gaieté contagieuse de son maître de clavecin.

— Gratis, gratis, madame; nous ne demandons rien que l'honneur de votre pré-

sence, répliqua Philibert en imitant le ton criard des bateleurs de la foire Saint-Laurent, et voici le programme du spectacle, écoutez, grands et petits : Jeudi en huit jours, à dix heures du matin, réunion chez la mariée ; on y verra le célèbre Philibert et madame sa fiancée, revêtus de leurs plus beaux atours. A onze, départ pour l'église : génuflexion, sermon, eau bénite, rien n'y manquera, afin d'apprendre aux écoliers et aux clercs comment on s'y prend pour consacrer saintement la plus fantasque de toutes les œuvres du diable. A trois heures, dîner aux Porcherons, gala pantagruélique ; le soir, courantes, menuets et sarabandes exécutés par une troupe d'amours, natifs de Chambéry. Le sieur Philibert exécutera une chaconne de sa composition, sans balancier et en s'accompagnant sur les castagnettes. On est prié de laisser la mélancolie à la porte, le sieur Philibert voulant très-judicieusement que son mariage ne soit pas attristé au moins avant sa consommation. Hein ! que dites-vous de mon programme? N'est-ce pas qu'il est joli ?

— Comme votre idée, dit madame Talon, vaincue, et en riant tout à fait ; mais votre

programme tiendra-t-il tout ce qu'il promet?

— Plus qu'il ne promet, puisque vous viendrez à mon mariage. Toutes mes élèves y viennent. Puis-je compter sur vous?

— Le moyen de vous refuser?

— Parole d'honneur?

— Foi de femme.

— Encore une restriction jésuitique; mais n'importe, c'est une affaire conclue, et vous ne voudriez pas me faire souvenir de deux méchants vers de notre bon roi François I[er].

Cet échange de paroles s'était fait avec la rapidité d'une de ces scènes de la comédie italienne, où chaque *lazzi* heurte un *lazzi*, où la réplique emboîte le pas sur la réplique qui la précède; c'était, pour parler la langue de nos jours, un dénoûment enlevé. D'ailleurs, madame Talon n'avait pas d'objection sérieuse à opposer au desir de son maître de clavecin; elle avait, pour s'étourdir, repris sa vie de plaisir. Un mariage, une noce aux Porcherons, le sieur Philibert exécutant une chaconne avec accompagnement de castagnettes, il y avait de quoi affriander l'hypocondrie la plus intense; peut-être elle avait trouvé un remède à son mal, comme cet An-

glais attaqué du spleen et abandonné des médecins, qui prit le parti d'aller voir tous les soirs le Carlin du Théâtre Italien, et fut guéri.

Après le moment de repos qui suit ordinairement ces sortes de scènes vivement roulées, madame Talon ne put s'empêcher de demander au maître de clavecin quelle femme il épousait :

— Une veuve, dit Philibert.

Les maladies de l'âme, engendrées par une affection profonde, par un chagrin fixe et intérieur, offrent des symptômes cent fois plus compliqués que les plus violentes maladies physiques ; ceux qui en sont atteints sont ordinairement d'une excessive susceptibilité de nerfs qu'un rien blesse ; il suffit d'un mot, d'une consonnance, d'un parfum qui les rappelle au sentiment de leur malaise, pour rouvrir leur plaie un instant fermée. Chez eux, et par suite du frottement continuel d'une pensée rongeuse, le tissu médullaire est devenu si transparent et si fin, qu'une pointe d'épingle le perce de part en part. Il y a dans l'alphabet des lettres maudites, dans la Flore de nos jardins des odeurs fatales, qui les font

subitement tomber en faiblesse; il semble qu'ils aient un sixième sens pour trouver entre les objets des points de contact imperceptibles aux médecins même, et que la physiologie la plus subtile ne saurait constater. Madame Talon était de ces malades-là, et les remarques que nous venons de faire peuvent seules expliquer l'effroi qui glaça tout à coup sa velléité de bonne humeur, lorsqu'elle entendit ce mot si simple du maître de clavecin : Une veuve! Ces cinq lettres assemblées avaient éveillé en elle un écho toujours vivant dans son souvenir, malgré tous ses efforts pour l'étouffer : il y avait juste un an à pareil jour que son mari lui avait appris la mort subite du quincaillier nommé Brunet, et depuis un an tous ses commentaires, toutes ses appréhensions, tous ses remords, avaient tourné autour de ce pivot, comme les chasse-marée autour de ces pouttiers qui signalent les bancs de sable si fréquents dans la Manche. Mais Philibert était trop glorieux de sa victoire, remporté sur ce qu'il appelait les idées noires de madame Talon, pour s'apercevoir de cette impression à fleur de cœur qui n'avait pas dépassé l'épiderme. Il prit donc

une chaise, s'assit auprès de madame Talon, pétrit dans ses doigts une prise de tabac, qu'il aspira lentement avec l'air voluptueusement appréciateur d'un gourmet qui caresse des lèvres une gorgée de vin vieux, et commença ainsi :

— Histoire des amours du sieur Philibert, joueur de flûte du roi et professeur de clavecin. Écoutez ceci, c'est un morceau de littérature fort agréable et fort court, ce qui est un mérite.

Il y a dix-huit mois, un riche bourgeois, qui veut trancher du grand seigneur, me fit mander pour faire de la musique à une soirée; comme les écus roturiers valent les écus nobles, et que le bourgeois me payait bien, j'allai à sa soirée; je fis de la musique, et je me retirais, lorsque le maître de la maison vint à moi, et m'attirant dans l'embrasure d'une croisée, commença par me faire force compliments sur mon talent et même sur ma bonne mine. Après quoi, il continua sans transition et à brûle-pourpoint par cette question renversante : Pourquoi ne vous mariez-vous pas, monsieur Philibert? Je le regardai sans répondre, et alors en hochant la

tête, il me montra une petite fille de quinze à seize ans, qui se tenait dans un coin auprès de sa mère, et semblait tout effarouchée de se trouver en si brillante société. Voyez-vous cette petite folle? me dit-il; elle aura vingt mille écus de dot; voulez-vous l'épouser? — Pourquoi pas? répondis-je. — C'est bien; je me charge de votre affaire. En effet, le soir même il me présenta à la mère et à la fille; sans plus de préliminaires, je fus admis à faire ma cour. La petite fille était littéralement une Agnès; mes galanteries les plus fines, mes propos les plus doucereux lui tombaient dans l'oreille comme une perle fine dans les pattes d'un chat; mais le père et la mère me recevaient bien; puis les vingt mille écus me démangeaient fort. Je fis la demande après deux mois de visites, et elle fut accueillie; mais comme la petite Agnès était encore un peu trop jeune, le terme du mariage fut assigné à quatre mois de là. Les quatre mois se passèrent, et le mariage allait se faire, lorsqu'il y a un an, à pareil jour...

Madame Talon s'était rappelé cette date si précise et par une phrase pareille, lorsqu'en entendant prononcer par Philibert le mot de

veuve, elle s'était retracé la mort subite du quincaillier Brunet; en l'entendant répéter sous la même forme, il lui sembla que ses pressentiments nerveux allaient recevoir nécessairement leur confirmation, et elle ferma les yeux toute tremblante.

—Il y a un an à pareil jour, reprit Philibert en savourant une seconde prise de tabac, le père de la petite mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante (madame Talon frémit convulsivement). La partie fut remise. Mais lorsqu'après avoir laissé passer le temps convenable, je voulus reprendre mes projets de mariage, un ami de la veuve me fit remarquer qu'il était fort incivil de rechercher la fille pendant que la mère était libre. Tous ceux à qui je parlais de mes affaires me faisaient la même observation. Vous êtes bien bon, me disait-on, de vouloir épouser une petite niaise de fille, quand vous avez à votre disposition une femme de belle humeur et façonnée aux bonnes manières. Comme la petite fille ne me plaisait pas fort, je finis par me rendre à ces observations; et voilà comme, après avoir dû épouser une Agnès de seize ans, j'épouse dans huit jours une femme

de quarante ans, réjouie, avenante, parfaite ménagère, et qui excelle, qualité que je prise fort, dans la confection de toutes sortes de pâtes et de confitures.

Toute la fin de ce récit fut faite de ce ton dégagé et bouffon dont Philibert avait pris l'habitude pour complaire à ses élèves ; madame Talon l'écouta les yeux fermés, soubresautant par intervalles sur son siége.

L'histoire de ce mariage ressemblait trop à cette autre histoire qu'elle avait entendu raconter chez la Voisin, pour qu'elle ne fût pas frappée de la ressemblance. L'espèce d'instruction criminelle qu'elle avait établie dans son esprit, amenait une conviction profonde, à laquelle se mêlait cette conviction nerveuse que nous avons signalée. Ces deux impressions, qui résultaient pour elle de la narration de Philibert et de la mort du quincaillier Brunet, se mêlaient et se corroboraient l'une par l'autre ; elle mettait un nom au bas du récit; tout était prouvé, clair, consommé pour elle, au point que lorsque Philibert se leva pour prendre congé, elle oublia de lui demander le nom de la *veuve*. Elle n'en avait pas besoin, ou elle ne l'osa pas ! Le nom de madame

Brunet lui semblait aussi invinciblement inévitable que le coup de hache de l'exécuteur, quand le patient attend, la tête posée sur le billot.

V

Pendant les huit jours qui devaient s'écouler avant le mariage du maître de clavecin, madame Talon se promit bien de n'y pas paraître, et chercha dans sa tête une excuse à opposer aux sollicitations prévues de Philibert. Le jour venu, elle argua d'un violent mal de tête, et malgré les exhortations de son mari lui-même, qui voyait dans cette noce un moyen de la distraire, elle refusa obstinément d'en entendre parler. Mais Philibert vint lui-même, il la sollicita, la pressa, lui fit des reproches; n'avait-il pas sa parole,

pouvait-elle manquer à sa foi de femme! Bref, il l'enleva, pour ainsi dire, la porta dans un carrosse qui l'attendait à la porte, et la conduisit à la maison nuptiale. En entrant dans un salon où plusieurs personnes étaient déjà réunies, et entre autres quelques dames de son cercle, elle essaya par un dernier effort d'appeler sa raison au secours de sa faiblesse ; elle se demanda si le hasard ne pouvait produire des coïncidences pareilles à celles qui la terrifiaient. La mariée n'était pas encore prête, et on l'attendait. La jeune marquise de Termes s'approcha de madame Talon, et lui dit :

— Savez-vous le nom de la mariée ?

— Non, répondit madame Talon horriblement pâle.

— Madame veuve Brunet, dit une voix d'homme derrière elle.

— Je ne la connais que par le portrait que Philibert m'en a fait, reprit la marquise; une grosse bourgeoise, bien dodue, bien avenante, et excellant à faire les confitures.

Madame Talon entendit au fond de ses entrailles une voix qui lui criait, par opposition à cette description triviale de l'embon-

point, du calme et du bonheur bourgeois :

— Une empoisonneuse !

En ce moment on entendit parmi les assistants circuler ce mot : La voici. Madame Talon tenait les yeux obstinément baissés, et ne vit pas entrer la mariée éblouissante de dentelles, de pierreries et de soie ; mais lorsque Philibert s'approcha d'elle et lui dit ces mots :

— Madame, j'ai l'honneur de vous présenter madame veuve Brunet maintenant ma femme.

Elle fut bien obligée de lever le tête ; elle la leva, et se laissa tomber dans un fauteuil placé derrière elle, en poussant un cri d'effroi. Heureusement elle ne perdit pas connaissance, si bien qu'elle put s'excuser sur son état de maladie ordinaire, sur sa faiblesse, sur ses continuels étourdissements ; mais elle n'osa pas demander à se retirer, car elle voyait toujours le regard menaçant que la veuve Brunet lui avait jeté, et elle en avait compris l'épouvantable apostrophe : Souviens-toi des menaces de la Voisin ! L'impression produite parmi les assistants par ces événements fut bientôt dissipée ; les propos et les présentations reprirent leur cours ; à peine

si, parmi les spectateurs, un seul s'avisa de remarquer la pâleur mortelle qui couvrait les traits de la pauvre petite madame Talon. Philibert était étourdissant de gaieté, écrasant de folie ; après l'introduction officielle de la mariée, il avait repris sa fougue de bonne humeur ordinaire, il allait, venait, gesticulait, parlait haut et à tout le monde, semant avec profusion sur son passage les plaisanteries bonnes et mauvaises, ressemblant à un de ces soleils d'artifice qui, en tournant sur eux-mêmes, s'enveloppent d'un cercle de feux, d'une myriade d'étincelles omnicolores. En passant près de madame Talon, il lui dit d'un air d'intérêt :

— Comment allez-vous?...

— Je vais bien, répondit celle-ci, en le regardant les larmes aux yeux.

Pour comprendre le sens de cette phrase trempée de larmes, il aurait fallu y ajouter ces deux monosyllabes :

— Mais vous !...

Ce sentiment de compassion fit bientôt place à un autre sentiment, lorsqu'un valet paré vint annoncer que des soldats cernaient la maison. Il se fit un silence, et l'on entendit

alors distinctement le bruit des pas et des armes. En même temps, un exempt, que madame Talon reconnut, non sans terreur, pour l'avoir vu plusieurs fois chez son mari, entra dans la salle suivi de quatre soldats, et, s'adressant à Mme Brunet et à Philibert, leur dit qu'au nom du roi il les arrêtait. Ce fut une stupeur générale, et une consternation difficile à décrire; la veuve Brunet devint aussi pâle que l'était Mme Talon : Philibert seul conserva son inaltérable gaieté.

— Parbleu, dit-il en suivant les soldats, voilà qui sera original, de passer la première nuit de ses noces à la Bastille!

Quand les deux époux furent partis, les spectateurs de cette étrange scène cherchèrent à l'expliquer. Le bruit, probablement venu du dehors, commença à se répandre, qu'une sorcière nommée la Voisin venait d'être également arrêtée, et que probablement l'affaire de Philibert et de sa femme se rattachait à la sienne. Ce nouveau bruit doubla la frayeur de la petite Mme Talon, elle s'enfuit chez elle, l'œil hagard, à moitié folle, et délira toute la nuit. Le médecin pratiqua une saignée; le lendemain matin la fièvre disparut,

mais laissant après elle un état d'accablement et de somnolence telle, qu'après la mort par apoplexie du cerveau, il y avait lieu de la craindre par atrophie et épuisement.

Quoi qu'il en soit, vers midi, elle se fit lever, et se plaça bien entortillée dans un grand fauteuil près de la croisée; elle voulut demeurer seule, et ne sonna qu'une fois son domestique pour lui demander s'il était vrai qu'une sorcière appelée la Voisin eût été arrêtée.

— Oui, dit le Normand, il n'est question que de cela, et on dit que son procès sera bien amusant.

Il aurait pu ajouter que le procureur général Talon avait été mandé dès le matin au parlement pour l'instruction de ce procès.

Les réflexions que madame Talon fit sur sa position n'étaient pas de nature à la rassurer. La veuve Brunet ne devait-elle pas croire que son arrestation si subite, si imprévue, était la suite des révélations de la seule confidente que le hasard lui avait donnée? Et si à son tour elle s'avisait d'une contre-dénonciation!... Madame Talon, aux yeux de l'empoisonneuse, n'était coupable, à la vérité, que

de sa présence chez la Voisin; mais un pareil prétexte ne suffisait-il pas pour l'impliquer dans une affaire scandaleuse, et qui devait nécessairement avoir d'innombrables ramifications? Or, si elle était amenée à comparaître devant le parlement (le parlement dont son mari était membre!), si on lui demandait judiciairement le motif qui l'avait conduite chez la Voisin! elle frémit à l'idée de livrer solennellement, en public, un secret dont l'aveu, même confidentiel, l'avait fait jusque-là reculer; et si elle refusait de parler, à quelles suppositions s'arrêterait-on? quel champ ne livrerait-elle pas aux conjectures de la malignité et de la curiosité, toujours avides de scandales? Il y avait là un abîme, et madame Talon se perdait dans cet océan de craintes et de doutes dont il lui était impossible de pouvoir se sauver.

Vers quatre heures, pendant qu'assise auprès de la fenêtre, elle retournait en tous sens les dangers de sa position, cherchant de tous côtés un moyen échappatoire, comme une alouette prise au filet essaye, à l'aide de son bec, de découvrir une maille mal prise et de se ménager une sortie, elle entendit à la porte

de sa chambre une voix d'homme qui prononçait son nom. Dans l'état d'agitation où elle était, les accidents les plus insignifiants devaient prendre, à travers l'optique de sa frayeur, une teinte romanesque et fatale : il y a des moments de crise où tout au monde, même les accidents physiques, même les caprices les plus innocents du hasard, semblent converger vers un point unique ; où l'esprit, souffrant de la plaie qu'il s'est faite, rattacherait tous les fils de la création à l'idée qui le dévore ; dans de pareils moments, le soleil, le ciel, le vent, ont un langage ; on fait de sa souffrance une reine trahie par d'infidèles sujets devenus des bourreaux.

Surprise, terrifiée au bruit de cette voix qu'elle n'avait jamais entendue, madame Talon essaya de se lever en s'appuyant sur le bras de son fauteuil ; mais elle retomba aussitôt et ne trouva que la force de dire :

— Au nom du ciel, ne laissez pas entrer.

Défense inutile ! car au même instant la porte s'ouvrit, et un homme, peu fait d'ailleurs pour justifier les sinistres prévisions que sa présence faisait naitre, se présenta avec sang-froid devant elle, pendant que le

grand domestique normand, dont nous avons déjà parlé, tenant de la main un des battants de la porte, contemplait d'un air ébahi cette scène que ses efforts n'avaient pu prévenir.

— Avant tout, madame, dit l'inconnu, dont la figure franche et ouverte eût en tout autre moment inspiré de la confiance à la malade, je dois rendre justice à ce grand escogriffe de valet que vous avez commis à la garde de votre porte ; on pourrait lui octroyer, je vous assure, la place de portier des enfers : Cerbère n'est ni plus laid, ni plus fidèle que lui ; j'avais beau lui dire que je voulais vous parler, qu'il le fallait, il se retranchait avec une imperturbable opiniâtreté dans les devoirs de sa consigne ; et si je n'avais pas forcé le passage, je doute fort que j'eusse pu le tourner. Maintenant, madame, que me voici devant vous tête à tête, voulez-vous avoir la bonté de dire à votre valet de se retirer : ce que j'ai à vous dire n'a pas besoin de témoin.

Madame Talon regarda l'inconnu avec la curiosité haletante d'un agonisant qui cherche à lire dans les traits impassibles de son médecin ce qu'il a à craindre ou à espérer ; celui-ci ne la quittait pas de l'œil, et semblait

la tenir en arrêt entre la double surveillance de ses deux prunelles.

— Renvoyez donc votre valet, répéta-t-il.

— Sortez, Jean, dit madame Talon au Normand, qui se retira à reculons, en poussant une sorte d'exclamation inintelligible, semblable à ce murmure guttural des Sioux et des Dacatehs, dont Cooper, dans son beau roman de la Prairie, a si bien traduit le sens.

— Vous êtes souffrante!... dit alors l'inconnu en adoucissant sa voix, et sans chercher à dissimuler la compassion que lui inspirait la vue des traits pâles et fatigués de la jeune femme; votre valet me l'avait déjà dit, et je vois bien que ses paroles étaient encore au-dessous de la vérité. Par conséquent, madame, vous devez comprendre que l'objet qui m'amène est de la dernière importance; il m'a fallu un motif bien puissant pour m'obliger, ainsi que je le fais, à troubler la solitude d'une femme et le repos d'une malade. Je me nomme Descoteaux, madame, et je suis l'ami de Philibert, non pas seulement ami de nom, mais de fait, ami d'enfance, ami véritable, ami intime, à tel point que le malheur qui le frappe me frappe comme lui. Je n'ai pas be-

soin de vous dire que Philibert a été arrêté hier en même temps que la veuve Brunet, et qu'on le soupçonne du plus noir des crimes. Vous le savez, Philibert est innocent, j'en suis certain et vous aussi. Au besoin vous auriez pour garantie de son innocence cette inaltérable bonne humeur, cette gaieté de tous les instants, cette sérénité de l'honnête homme qui ne l'abandonna jamais ; et si vous étiez chargée de le juger, vous, madame, à l'accusation qu'on porte contre lui, vous répondriez par cette fin de non-recevoir qui vaut les meilleurs arguments : Philibert, complice d'un empoisonnement, c'est impossible ! il est trop drôle !...

Pourtant, il y a contre lui, à ce qu'on dit, des présomptions, c'est-à-dire des soupçons juridiques, des commencements de conviction, basés sur je ne sais quelles inductions louches et bâtardes, qui forment la logique des cours judiciaires. Ce matin j'ai vu tous les juges appelés à siéger dans cet étrange procès, tous m'ont répondu par des hochements de tête silencieux, ou par des phrases évasives; sur leur figure j'ai lu quelque chose de semblable à l'expression du médecin qui

dit tout haut à un malade : Dans huit jours vous serez guéri, et tout bas : Dans trois jours, il sera mort. Le président la Reynie s'est expliqué plus clairement; il a rendu un arrêt motivé, et de quelle façon motivé! Il m'a cité, à moi pauvre artiste, un axiome du droit romain, qui siguifie pour tout le monde que celui-là est coupable à qui le crime a pu servir, et qui signifiait pour moi : Ton pauvre Philibert sera condamné. Celui-là est coupable à qui le crime a pu servir!... Comprenez-vous cela ? Comme si la justice était dans le secret de Dieu, comme si un juge sur son siége pouvait découvrir tous les ressorts qui font mouvoir la machine humaine; comme si ces mille retours de la passion qui se concentre et se reploie sur elle-même était appréciable par des procédés certains ; comme si les caprices de la haine, les fantaisies du crime, les bizarreries de la vengeance, étaient soumis à des principes d'évaluation certains ! L'intérêt d'un crime! Est-on sûr de ne pas le déplacer ? de le voir là où il n'est pas, et de ne pas le voir là où il est ? Vous êtes femme, vous, madame, dites-moi donc un peu s'il est possible de discerner toutes les

causes secrètes qui font agir une femme, de démêler en quoi tel événement la touche, en quoi telle action la sert, quel est le motif qui la dirige, quel est le but où elle tend; et quand il s'agit du plus grave des devoirs, la justice, on applique et on reconnaît comme certain un principe que les juges eux-mêmes repoussent dans leur vie privée... C'est absurde et odieux! mais n'importe! il y a présomption!... J'ai vu ce mot fatal gravé dans les rides de nos juges, dans les saillies de leur cou, dans les ondulations de leur perruque; avant de faire la cour à la mère, Philibert avait fait la cour à la fille : présomption! Il était gai, étourdi, bavard; moyen de mieux cacher son jeu et d'endormir les soupçons : présomption!... Au moment où on l'a arrêté, il a plaisanté sur la singulière nuit de noces que messieurs du parlement lui octroyaient, il n'y a qu'un scélérat qui puisse traiter aussi légèrement les choses sacrées, et rire de la justice : présomption! présomption! et mon pauvre Philibert sera condamné : il le sera, madame, si la seule personne qui puisse le sauver s'y refuse; et cette personne, c'est vous.

Madame Talon n'essaya pas une fois d'interrompre Descoteaux, mais pendant qu'il parlait, avec cette adresse qui résulte de l'instinct de la conservation dans son sens le plus absolu, instinct de l'honneur, instinct de la vie, du bien-être, du repos, elle avait résumé sa position et préparé ses moyens. Elle comprit tout d'abord que son état maladif était une forteresse imprenable, un asile inviolable comme une église du moyen âge, si elle savait s'y renfermer et s'y couvrir. Elle résolut donc de rester enveloppée dans cette espèce de nuage des femmes malades, qui masque souvent leurs projets les plus audacieux, leurs réticences les plus obstinées : force négative, puissance d'inertie, qui leur sert comme leurs bouches à émousser les traits qu'on leur lance. Par suite de ce raisonnement, elle se tint hermétiquement close, ne laissant passage à aucun jour, et rassemblant les plis du voile qui la couvrait. Aussi, quand Descoteaux eut cessé de parler, penchant le cou sur le derrière de son fauteuil, et prenant un de ces airs de tête languissants qui ressemblent au léger balancement d'un oiseau frappé à mort, se contenta-t-elle de répondre :

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre, dit Descoteaux. Il y a quinze mois, le 17 janvier, vous étiez chez la Voisin emprisonnée entre deux portes, cela est-il vrai? Vous avez été, là, témoin auriculaire de la scène principale qui fait le fond de l'affaire dont je vous entretiens; vous avez assisté au marché conclu entre la Voisin d'une part, et la veuve Brunet de l'autre. Vous connaissez les termes de ce marché, vous savez si dans la conversation qui l'a précédé, le nom de Philibert a été prononcé : donc vous êtes moralement sûre de l'innocence de mon ami; car, dans un cas pareil, le silence absout, le défaut de preuve innocente l'accusé. Si Philibert eût été d'intelligence avec la veuve Brunet, celle-ci n'aurait-elle pas trahi son complice? On aime assez à partager les charges du crime avec qui doit en partager les bénéfices. La Voisin elle-même, qui savait tout d'avance, qui racontait à la veuve Brunet l'histoire secrète de ses pensées, avec une si merveilleuse précision, aurait-elle manqué de lui nommer ou de lui indiquer au moins son associé, son copartageant? Donc, si ni la veuve Brunet, ni

la Voisin n'ont parlé de Philibert, c'est que Philibert n'est pour rien en tout ce qui s'est passé. Maintenant, madame, refuserez-vous de dire ce que vous avez entendu, ce que vous seule pouvez dire, de faire une déclaration qui renvoie nécessairement Philibert de l'accusation portée contre lui?

Ce récit était tellement clair, tellement circonstancié, qu'il fallut à madame Talon toute l'énergie de résolution qu'elle s'était inoculée avec tant d'effort, pour que son trouble ne la trahît pas.

— Je ne peux pas déclarer ce qui est faux, dit-elle.

— Vous niez avoir été chez la Voisin! répliqua Descoteaux.

Madame Talon, d'après son système de langueur calculée, était décidée à faire le moins possible usage de la parole; elle ne répondit pas à cette interpellation.

— Vous niez! répéta Descoteaux; mais songez, madame, que si je parle ainsi, c'est qu'assurément j'ai des preuves.

— Lesquelles?...

— Le témoignage de la veuve Brunet qui, en m'avouant son crime, m'a garanti l'inno-

cence de Philibert, et se résigne à mourir pourvu qu'il soit sauvé : la veuve Brunet, que j'ai vue ce matin, dans sa prison, moi-même!...

— La veuve Brunet a menti.

— Mais si elle avoue en plein parlement ce qu'elle a avoué devant moi !

— Je répéterai en plein parlement ce que je dis devant vous, que la veuve Brunet a menti ; et entre le témoignage d'une empoisonneuse et celui de la femme du procureur général, j'aime à croire que le parlement n'aura pas de peine à prononcer.

La réplique était bien posée, il n'y avait pas moyen pour Descoteaux de contester ce dénoûment probable d'une confrontation judiciaire. La surprise et la douleur se peignirent sur sa figure, il venait d'essuyer un échec.

— Mais enfin, madame, quel intérêt la veuve Brunet peut-elle avoir à mentir?

Madame Talon saisit l'ouverture que son antagoniste lui offrait avec l'avidité et l'adresse d'une chatte qui soutire une lampée de lait à travers le grillage d'un garde-feu ; elle se rappela les arguments dont Descoteaux s'était servi pour saper l'autorité de la présomption

légale, et se jeta avec audace dans le champ de l'argumentation.

— Monsieur, dit-elle, vous me permettrez de vous faire observer que vous êtes en contradiction avec vous-même, et la thèse que vous souteniez si éloquemment tout à l'heure pourra me servir de réponse. Admettez-vous qu'on ne puisse pas mentir sans intérêt? alors je vous demanderai si, plus que les juges dont vous parliez, vous avez un procédé sûr pour apprécier les motifs secrets qui font agir la passion, parler la haine, siffler la calomnie? Si celui-là n'est pas nécessairement coupable, à qui le crime a pu servir, vous conviendrez que celui-là peut l'être, dont on ne peut constater rigoureusement l'intention, expliquer le but, démêler le principe d'action; vous savez très-bien que l'inverse se prouve par l'inverse : si votre raisonnement est juste, le mien ne peut pas être faux; et vous me pardonnerez si je m'appuie de votre logique pour consacrer la mienne.

Battu par ses propres armes, Descoteaux n'avait plus d'autre ressource que celle des hommes convaincus auxquels les bonnes raisons manquent.

— Et cependant, reprit-il, ce que j'ai dit est vrai; pourquoi le niez-vous? Avoir été chez la Voisin est-ce donc une chose qu'on ne peut avouer? Le but de votre démarche était-il coupable? avez-vous un crime à cacher?

Cet argument *ad personam* tomba émoussé en rencontrant le bouclier de langueur et d'apathie maladive, sous lequel madame Talon s'était de nouveau mise à couvert comme une tortue frileuse sous sa carapace.

— J'ai une calomnie à démentir, dit-elle froidement.

— Une vérité à cacher, répliqua Descoteaux échauffé par la lutte. Madame! madame! par votre obstination à vous taire, vous avez permis un empoisonnement; voulez-vous, par une semblable obstination, autoriser un assassinat juridique? Oui, madame, ils le condamneront, ils le tueront! il y a présomption, je vous l'ai dit; et quand il ne faut qu'un mot de votre bouche, une simple déclaration, vous me refuserez ce mot que je vous demande, vous laisserez périr un innocent, mon ami, le vôtre, madame; car enfin vous l'aimiez, ce pauvre Philibert, votre maître de clavecin! un brave artiste si réjouissant, qui vous a

tant de fois sauvée de la mélancolie par sa gaieté, qui vous contait toutes les nouvelles, vous apprenait toutes les ariettes à la mode et vous faisait rire en dépit de vous-même. Un homme qui fait rire, c'est précieux; vous le sauverez, n'est-il pas vrai?

Il y avait quelque chose de profondément touchant dans ce détour que prenait Descoteaux pour intéresser madame Talon au sort de son ami, dans ce contraste du pathétique, quant au but, et du bouffon, quant aux moyens; quelque chose de semblable à ces paroles du pauvre saltimbanque condamné à mort, et qui disait aux bourreaux: Ne me tuez pas, messieurs, je vous ferai le saut périlleux!

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne vous demande plus une déclaration publique, solennelle; je conçois tout ce qu'une pareille démarche aurait d'humiliant pour une femme comme vous. Mais votre mari, madame (mouvement presque imperceptible de madame Talon), est puissant et habile; il pourra s'il le veut nous tirer facilement des griffes de la justice. Parlez à votre mari; le promettez-vous? est-ce trop demander?

— Je ne peux pas reconnaître pour vrai ce qui est faux, dit madame Talon simplement et sans emphase.

Descoteaux parut quelque temps abattu; cette dénégation perpétuelle que madame Talon lui opposait avait brisé ses forces. Mais tout à coup un éclair passa sur sa figure, comme une illumination d'espoir; il raffermit sa contenance, et se rapprochant de madame Talon avec le sang-froid d'un maître qui s'apprête à corriger un enfant rebelle.

— Madame, dit-il, puisque vous repoussez également mes raisons et mes prières, écoutez l'exposé que je vais vous présenter. Vous aviez fait à la Voisin le serment de vous taire, et peut-être est-ce la religion du serment qui vous retient.

— D'où tenez-vous encore cela? demanda madame Talon.

— De la Voisin même, dit intrépidement Descoteaux, et voici ce que la Voisin m'a chargé de vous rapporter (la Voisin, entendez-vous, madame!); ce sont ses propres paroles que je vous rends :

« Je ne veux pas que Philibert meure, et comme mon témoignage ne serait pas admis

en justice pour le sauver, je délie madame Talon de son serment; comme autrefois je lui ai ordonné de se taire, je lui ordonne maintenant de parler; le même châtiment qui devait punir son indiscrétion punira son silence; quoique emprisonnée je suis puissante encore, et je laisse des exécuteurs de mes vengeances. Dites-lui donc que je lui donne huit jours pour se décider : si dans huit jours l'aveu que j'exige n'est pas fait, elle sait comme la Voisin se venge. Si elle doute de l'efficacité de mes menaces pendant les huit jours que je lui ai accordés, j'aurai soin de lui faire voir des signes certains de leur infaillibilité. »

Quand Descoteaux eut fini cette espèce de conjuration menaçante, il regarda fixement madame Talon. Au nom de la Voisin, celle-ci s'était sentie faiblir, comme à l'aspect d'une évocation dont elle avait appris à connaître la réalité et à redouter la puissance.

— Eh bien ! demanda Descoteaux.

— Voulez-vous tuer une femme qui a déjà bien de la peine à vivre? demanda madame Talon d'une voix brisée et se retranchant, mais cette fois comme un traînard blessé qui

rentre après la bataille, dans cette forteresse qu'elle s'était élevée de ses mains dès le début de cet entretien.

Descoteaux se leva, s'inclina devant cette pauvre petite femme sans souffle et presque sans vie, qui n'avait que juste assez de force pour laisser mourir un innocent, et il tenait déjà le bouton de la porte, lorsqu'il ajouta ces mots :

— Huit jours, madame, dans huit jours je viendrai chercher votre réponse !

VI

L'intervention de la Voisin était la seule chose qui pût lutter avec avantage contre l'opiniâtreté gigantesque de la petite madame Talon ; mais il fallait qu'elle y crût. Or quelques instants après la sortie de Descoteaux et son premier mouvement d'effroi calmé, elle réfléchit avec la sagacité ordinaire des femmes, que quiconque possède un moyen infaillible de mener une affaire à bien, ne s'amuse jamais aux expédients incertains et vulnérables, et d'induction en induction, elle arriva à cette conclusion rassurante que l'intervention de la célèbre empoisonneuse n'était de la part de

Descoteaux qu'un stratagème comminatoire. D'ailleurs, dans la série d'arguments invoqués par lui, il avait oublié le plus décisif. Peu versée dans la connaissance des lois et actes du parlement, madame Talon établissait une parité complète entre le délit de non révélation et le crime de complicité. Avouer qu'elle avait eu connaissance d'un projet d'empoisonnement et ne l'avoir pas prévenu par une déclaration, c'était à son sens se livrer à la justice et se reconnaître coupable; elle ignorait que les peines portées contre la non révélation n'étaient applicables qu'en matière de complots contre la sûreté intérieure de l'État, ou de fabrication de fausse monnaie. Descoteaux avait oublié de la rassurer sur ce point.

Quoi qu'il en soit, la série des douleurs de la petite madame Talon n'était pas encore à son terme. Le procureur général revint tard du parlement avec un énorme dossier sous le bras; il se rendit droit à la chambre à coucher de la malade, et s'assit auprès d'elle, la couvant du regard; il y avait dans sa physionomie, ou une tendresse ardente, ou une curiosité ombrageuse, sans qu'on pût démêler distinctement à laquelle de ces deux inspi-

rations il obéissait. Il la questionna d'abord avec tout l'intérêt d'un père ou d'un amant sur sa santé, lui fit reproche d'être restée debout au lieu de se reposer : elle devait, disait-il, bien prendre soin de sa personne ; ses nerfs étaient d'une délicatesse si grande qu'il fallait les ménager avec le plus grand soin ; le choc qu'elle avait éprové la veille pouvait avoir des conséquences dangereuses. Dans son enthousiasme médicalement conjugal, il prit lui-même un coussin, le plaça sous la tête de sa femme, et l'entortilla doucement dans une vaste pelisse en fourrure, crainte du froid, comme on eût fait pour un enfant, lui présenta de sa main un verre de tisane adoucissante préparée dès le matin, et à laquelle jusque-là madame Talon n'avait pas songé. Puis il rapprocha son fauteuil, bien en face d'elle, et se mit à feuilleter d'un air grave la liasse de papiers qu'il avait apportée ; puis, comme absorbé dans sa lecture et acharné à la recherche de la vérité, il lança de temps en temps sans lever la tête, comme un aparté dramatique, une exclamation brève, un mot qui semblaient ne s'adresser à personne : Étrange procès ! affaire scandaleuse !... mons-

tre !... Peu à peu ses exclamations s'allongèrent et se changèrent en véritables phrases; il parla des plus beaux noms compromis, des personnages les plus haut placés, entachés de suspicion, d'intrigues impénétrables, de secrets dont il était impossible de démêler tous les fils. Madame Talon ne bougea pas; seulement, à chaque exclamation de son mari, elle répondait par un soupir maladif, fiévreux, heurté.

— Vous ne croiriez pas, madame, dit enfin le procureur général en relevant la tête, quel trouble le procès de la Voisin peut susciter dans les familles et dans l'État ; en vérité, je sens pour la première fois combien ma charge est pesante : livrer à la publicité et à la plus ignominieuse de toutes, la publicité judiciaire, des noms comme ceux-ci : duchesse de Bouillon ! comtesse de Soissons ! maréchal de Luxembourg ! deux nièces du cardinal Mazarin, du premier ministre !

— Le maréchal de Luxembourg, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, répéta madame Talon.

— Seront cités à comparaître par-devant la

chambre ardente pour y ester criminellement et rendre compte de leurs relations avec une empoisonneuse.

— Mais qui les accuse? demanda madame Talon avec plus d'anxiété qu'elle n'aurait voulu en montrer; y a-t-il des preuves de connivence, de complicité?

— Il y a de fortes présomptions!

— Présomptions!.... murmura la petite femme, se rappelant le sens terrible qui s'attachait à ce mot.

— Oui, des charges même, reprit le procureur général. On a trouvé (il découpa chaque syllabe de ces trois mots et de la phrase qui va suivre) dans les papiers de la Voisin une longue liste qui contient les noms de toutes les personnes qui lui ont fait visite.

Madame Talon détourna la tête et mordit le velours du coussin. Le procureur général recommença à feuilleter ses papiers.

— Et vous croyez le témoignage d'une femme comme la Voisin? demanda madame Talon qui plongeait de l'œil dans un abîme ouvert sous ses pas.

— Dans quelle intention mentirait-elle?

— Dans quelle intention! vous me deman-

dez cela ; dans l'intention apparemment d'intéresser à son sort, en cas de malheur, le plus grand nombre de personnes possible, et les personnes les plus influentes ; et vous ajouterez foi à une liste de proscription dressée par une femme comme la Voisin !

— Le parlement décidera, dit froidement le magistrat.

Il se fit un silence interrompu seulement par le bruit des feuilles de papier que remuait le procureur général ; le dossier du procès représentait pour ainsi dire un troisième personnage, semblable à ces inconnus qui occupent le fond de la scène dans les drames espagnols, et cachent le mystère du dénoûment dans les plis de leur manteau.

— Vous n'avez jamais eu envie, vous, dit le procureur général d'une voix artistement notée, de connaître cette célébrité de l'empoisonnement, la Voisin ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit madame Talon.

— Tout simplement parce que votre nom est sur la liste.

— Je l'aurais parié, dit madame Talon avec un accent de vérité qui eût fait la réputation

d'une comédienne ; voyez-vous, monsieur le procureur général, que les femmes ont une perspicacité qui vaut bien la vôtre ; que vous faisais-je observer tout à l'heure ? Elle aura voulu lier toute la ville à sa destinée, et prévenir sa chute par la crainte du scandale. Et vous ne m'aviez pas dit cela tout d'abord, vous jouiez donc au fin avec moi, vous me tendiez un piége, vous me traitiez comme une accusée, vous siégiez dans la chambre à coucher de votre femme : laissez-moi, votre vue me fait mal. Ah ! que je souffre !...

En entendant prononcer ces derniers mots d'une voix brève, saccadée, en voyant cette tête de femme s'affaisser mollement comme ce beau lis de Virgile touché par la charrue, tout un parterre de nos jours eût éclaté en applaudissements ; c'était une admirable comédie de cour d'assises. Le procureur général comprit que dans un pareil moment la vérité devait lui échapper en dépit de tous ses efforts ; mais il résolut d'étudier l'affaire à fond, pas à pas, par tous les moyens que la justice emploie pour arriver à la connaissance d'un délit ; il dressa une instruction particulière sur l'instruction générale dont il était chargé,

un procès privé sur un procès public.

Dès le lendemain, madame Talon se trouva serrée entre un double danger également à craindre. D'un côté le système d'espionnage et d'induction du mari; de l'autre la réalisation des menaces vraies ou fausses faites par Descoteaux au nom de la Voisin. D'un côté, le procureur général rôda autour d'elle avec la persévérance d'un loup qui cerne un parc de moutons; de l'autre, voici ce qui arriva :

Madame Talon ayant voulu mettre une fontange, la première qui tomba sous sa main se trouva tachée de sang; elle en prit une autre, la tache de sang y était imprimée à la même place. Elle visita toutes celles qu'elle possédait dans sa garde-robe, toutes étaient ensanglantées.

Elle questionna sa caméριste qui lui répondit avec un accent de vérité convaincant, qu'elle ignorait comment cela s'était pu faire, et que les fontanges lui avaient été remises par Madelon Friquet, la blanchisseuse, blanches comme du lait. Alors madame Talon se prit pour la première fois à considérer les paroles de Descoteaux sous leur aspect sérieux, et à se rappeler le terme du délai qui

lui avait été assigné : huit jours ! N'était-il pas possible en effet que la Voisin, soit caprice, soit par un motif ignoré, eût voulu intervenir dans cette étrange affaire, et une fois l'intervention de la Voisin admise, quel faux-fuyant à espérer ?

Un chat angora, doux, charmant, que madame Talon caressait toute la journée, l'égratigna jusqu'au sang.

Un chien épagneul, de la race de ceux qu'on appelait carlins, sous le prétexte de leur prétendue ressemblance avec le célèbre arlequin de la comédie italienne, vint mourir à ses pieds subitement sans pousser un cri, seulement en tournant vers elle un regard suppliant. Madame Talon essaya de rechercher la cause de cette mort si imprévue, elle n'apprit rien. Ce dernier accident fit crouler l'échafaudage d'incrédulité qu'elle avait élevé avec tant de peine ; sa logique se troubla, elle ne s'avisa pas même de songer que le grand domestique normand, au regard louche, pouvait bien être dans le secret de ce bouleversement intérieur. Enfin le septième jour, pendant que, troublée par la pensée de cette série d'infortunes qui présageaient un cata-

strophe, elle se tenait assise sur son lit les yeux fixes, elle vit paraître un spectre qui vomissait du feu par la bouche, et qui, après avoir traversé sa chambre, disparut sans bruit en laissant derrière lui une odeur de soufre et de fumée.

Pour le coup c'en était trop : la petite madame Talon se crut inévitablement dévouée à la mort. Elle se leva le huitième jour résolue à mourir, mais avec son secret et en se drapant, comme la jeune fille antique, dans les plis de sa robe sans tache. Malgré sa faiblesse, elle se para comme aux jours de fête, revêtit une robe de satin lamée d'argent, chaussa ses plus belles mules, se fit apporter des fleurs, et attendit bravement dans son grand fauteuil l'accomplissement des menaces de la Voisin.

Ce jour-là, le procureur général rentra plus tôt que de coutume du parlement, et il vint s'asseoir auprès de sa femme. Étonné de la toilette qu'elle avait faite, et cherchant à rattacher par quelque fil détourné cette reprise de coquetterie inexplicable à son plan d'information maritale, il tourna autour d'elle, comme toujours, étudiant les mouvements de sa physionomie, commentant les modulations

de sa voix, flairant ses pensées. Il y avait dans son manége quelque chose de semblable à ces préliminaires de l'escrime qui consistent en fausses attaques, en dégagements brusques qui ont pour objet de ne pas lier trop tôt le fer et d'attendre *sa belle*. Madame Talon, renfermée dans sa supériorité stoïque, ne daignait pas s'apercevoir de toutes ces contremarches dont elle était l'objet; l'œil fixé sur son but mystérieux, elle faisait en son cœur le dernier adieu à la vie; comme Marion Delorme, et avec plus de fondement, elle semblait assister au spectacle de son enterrement. A trois heures sonnant, le domestique normand vint annoncer M. Descoteaux.

— Quel est cet homme? demanda le procureur général.

— Le maître de clavecin de madame, dit celui-ci, en se présentant bravement et sans hésiter; c'est madame la comtesse de Macé qui m'a recommandé auprès de madame, et je lui ai donné la première leçon (il appuya sur ce mot); me permettez-vous de lui donner la seconde?

Le procureur général se leva et dit :

— Faites.

Quand il fut sorti, Descoteaux regarda quelque temps madame Talon en silence ; puis il se dirigea sur la pointe des pieds, et sans faire crier le cuir de ses souliers, vers la porte du cabinet de toilette qui communiquait à la chambre à coucher, et revint en disant à voix basse : Il est là !...

— Mettez-vous à votre clavecin, madame, continua-t-il à haute voix, et il ajouta dans l'oreille de madame Talon : Frappez fort, afin que les sons couvrent ma voix, et que votre mari n'entende pas ce que j'ai à vous dire. Il y va de votre intérêt.

Madame Talon obéit, et se mit à frapper à contre-mesure les touches du clavier.

— Bien, disait Descoteaux ; maintenant, écoutez-moi. (A voix basse) Les menaces dont je vous ai épouvantée au nom de la Voisin n'étaient pas fondées, je n'avais pas vu l'empoisonneuse... Frappez donc plus fort. (A voix haute) Le doigté est roide, madame, les articulations ne plient pas assez vite, il faudra exécuter des chromatiques pour acquérir du moelleux dans l'exécution. (A voix basse) J'avais pris sur moi de faire parler la Voisin dans l'intérêt de mon pauvre Philibert, et c'est à

l'aide de votre valet, séduit par moi, que j'ai pu leur donner une apparence de réalité; c'est lui qui, au moyen d'une bougie dans la bouche, a exécuté la scène du spectre vomissant des flammes. (A haute voix) Recommencez-moi ce morceau, s'il vous plait, madame, vous ne l'avez pas assez étudié ; il y a des doubles croches que vous ne détachez pas : vous glissez sur le clavecin, vous n'appuyez pas. (A voix basse) Ainsi vous voilà tranquille, vous ne mourrez pas. Mais vous pensez bien que si je renonce à mon stratagème, c'est que j'ai un moyen infaillible de vous faire parler. (A haute voix) Ferme, madame, attaquons vigoureusement la note; Dieu me pardonne! est-ce là un mouvement de strette? ferme donc! si si, ré sol!

Madame Talon obéissait nonchalamment à ce mouvement rapide que la voix pressante de Descoteaux imprimait à ses doigts, chacune de ses paroles à voix basse soulevait en elle une tempête d'impressions diverses. Lorsqu'elle entendit cette phrase , *J'ai un moyen sûr de vous faire parler!* elle laissa tomber sa main tout entière sur une touche qui remplit l'appartement d'un ton discordant.

Descoteaux continua (à voix haute) : Je vous ai apporté une ariette nouvelle que je vais chanter d'abord, pendant que vous y plaquerez un accompagnement, et vous la répéterez après moi.

Il tira alors de sa poche un petit papier qu'il étala sur le pupitre adhérent au clavecin en disant (à haute voix) : Attention ! (à voix basse) : Lisez. Et il se mit à chanter d'une grosse voix de lutrin :

Belle Climène,
Qui vois ma peine
Sans t'affliger;
Bientôt peut-être
L'amour mon maître
Va t'engager.
Tu crains les larmes
Et les alarmes
Que cause Amour.
Chimère vaine !
Il faut, Climène,
Aimer un jour.

(S'interrompant à voix basse) — Avez-vous lu?

— Oui, dit madame Talon. Reprenez avec moi :

Belle Climène,
Qui vois ma peine,
Sans t'affliger, etc.

Le billet que madame Talon venait de lire contenait ces mots : « Je déclare que madame Talon, femme du procureur général au parlement de Paris, est venue chez moi pour me demander un élixir à l'effet de lui faire venir de l'embonpoint, parce que le comte de Milly, son amant, avait dit dans un bal qu'elle était plate comme une planche de sapin sans nœuds.

« Signé : Femme VOISIN.

« A la Bastille, ce 22 février 1679. »

— Continuez donc à frapper, reprit Descoteaux à voix basse, je n'ai pas fini ; (à voix haute) voici le second couplet :

En vain craintive,
La sensitive
Recule et fuit ;
Nonne discrète
Dans sa retraite
Amour la suit.
Voyez la rose,
A peine éclose,
Qui des zéphyrs
Compte et recueille

Pour chaque feuille
Mille soupirs.

— Allégro! madame, allégro! une jolie petite ritournelle pour tout cela, il n'y a que la ritournelle qui puisse faire passer les couplets. Ferme! frappez! frappez! (A voix basse) Vous pourriez encore espérer, madame, un faux-fuyant; vous pourriez croire que ce billet est supposé comme les paroles d'il y a huit jours; mais votre mari a dans ses mains des pièces notoirement écrites par la Voisin, et je peux lui remettre ce billet pour qu'il compare les écritures. (A haute voix) Votre ritournelle manque d'haleine; piquez donc la note et finissons par le crescendo obligé. (A voix basse) D'ailleurs, madame, je ne suis pas exigeant; je vous demande seulement d'avouer à votre mari ce qui concerne Philibert, en vous laissant la liberté d'arranger à votre guise tout ce qui vous concerne. Me le promettez-vous?

— Oui, dit encore une fois madame Talon.

— Voilà, j'espère, une bonne leçon que vous venez de prendre, ajouta-t-il alors, en exécutant sur le piano et dans les notes aiguës une sorte de triolet railleur qui semblait donner un accent à ses paroles.

Un bruit venant du cabinet, et semblable au son d'un verre heurté contre un autre verre, suivit presque immédiatement le triolet persifleur et triomphant du prétendu maître de clavecin :

— Ah! dit Descoteaux à demi-voix, voici votre mari qui se met de la partie; mais j'avoue que je ne m'attendais pas à un accompagnement de verres cassés.

En effet, le procureur général rentra et dit :

— La leçon a duré assez longtemps.

— C'est juste, dit gaiement Descoteaux en se retirant, le mari a cédé une première fois la place au maître de clavecin, il est juste que le maître de clavecin cède la place au mari.

— Promettez-moi, madame, reprit le procureur général, de ne me faire aucune question sur la proposition que je vais vous adresser, ou plutôt sur les conditions que je veux vous imposer. A dater d'aujourd'hui, madame, de ce moment, nous ne pouvons vivre ensemble. Vous aurez donc pour agréable de partir demain, de quitter Paris, et de vous retirer en Bourgogne auprès de votre père. Je vous constituerai par chaque année une rente de douze mille livres, car je ne

veux pas qu'une femme qui a porté le nom du procureur général Talon vive dans un état voisin de la gêne. Jamais, madame, ni dans un an, ni dans vingt, vous ne me questionnerez sur le motif qui me détermine à la séparation que je vous annonce ; de mon côté, je m'engage à ne jamais parler de vous d'une façon désavantageuse. Pour le monde, il sera convenu seulement que nos caractères n'ont pu s'accorder, nos humeurs sympathiser, nous aurons l'un pour l'autre l'estime qu'un honnête homme doit avoir pour sa femme et une honnête femme pour son mari. Vous me comprenez ?

— Pas le moins du monde, dit madame Talon au comble de la surprise.

— Faites alors comme si vous me compreniez ; ma résolution est immuable.

Madame Talon eut un instant envie d'accepter la proposition de son mari, de quitter Paris, d'aller chercher chez son père un refuge contre les inextricables embarras qui de moment en moment semblaient s'amonceler de plus en plus comme des vagues, et menaçaient de l'engloutir. Mais fuir n'était pas se sauver : elle partie, Descoteaux restait avec l'arme

terrible que lui avait fournie la Voisin ; et il fallait fuir vaincue, craignant tout, à la merci de cet homme qui s'était constitué d'office et avant le jour de l'audience l'inexorable défenseur de Philibert ; la fuite n'avançait à rien, et perdait tout. Elle prit donc le parti de se jeter tête baissée dans le gouffre, dût-elle y périr ; elle avait assez de tant d'incertitudes et de tiraillements, ses moyens dilatoires étaient à bout, Descoteaux avait forcé ses derniers retranchements, une sortie désespérée pouvait seule la sauver.

— Non, monsieur, dit-elle avec énergie, je ne fuirai pas, je ne quitterai pas Paris, je ne me réfugierai pas chez mon père avant d'avoir obtenu de vous une explication ; il ne sera pas dit que vous aurez chassé votre femme, la fille d'un président à mortier, monsieur, votre égale, comme on chasse une servante infidèle, en lui payant ses gages. Je désire, monsieur, je réclame, j'exige que vous m'appreniez vos griefs, que vous me disiez comment j'ai mérité l'injure que je reçois. S'il le faut, monsieur, pour connaître les motifs de votre conduite, je ferai du scandale, je m'adresserai aux juges, au parlement.

— Au parlement! madame, dit le procureur général avec fureur; en effet, madame, vous y seriez à votre place, à côté de la Voisin, à titre d'empoisonneuse comme elle!

A ce terrible mot, que le magistrat avait prononcé avec emphase, la petite madame Talon montra plus d'étonnement encore que de frayeur. Son esprit était trop loin d'une pareille idée, pour qu'au premier moment et sans préparation elle dût la prendre au sérieux. Dans tout autre moment elle aurait ri du rôle de ce mari qui croyait bravement avoir été sous le coup d'un empoisonnement, et drapait son infortune conjugale d'un manteau de victime; en ce moment elle n'en eut pas la force.

Le procureur général tira solennellement de sa poche une petite fiole qui contenait une liqueur noire, et ressemblait fort à celle que la Voisin avait remise autrefois à madame Talon.

— Si je vous ordonnais de boire ceci, dit-il, le feriez-vous sans pâlir, sans trembler?

— Donnez, dit vivement madame Talon, en lui arrachant des mains la fiole, qu'elle vida d'un trait : vous voyez bien que je ne suis pas une empoisonneuse.

La scène, par le seul fait de cet incident, tournait au profit de la petite femme. Mais un hasard, un piége tendu par le mari vint lui enlever cet avantage. Le domestique annonça qu'un homme demandait à parler à madame Talon et que cet homme s'appelait Desgrées ; ce Desgrées était l'exempt qui avait arrêté la veuve Brunet.

A ce nom, le courage de madame Talon, déjà ébranlé par tant d'assauts successifs, s'évanouit soudainement ; elle se retira au bout de l'appartement, pâle et effrayée, en criant :

— Sauvez-moi !... sauvez-moi !... empêchez-le de m'arrêter.

— Vous avouez donc avoir été chez la Voisin ? demanda le magistrat.

— Je l'avoue, dit-elle ; je vous raconterai tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu ; mais sauvez-moi, au nom du ciel !

Desgrées ne se présentait pas ; peu à peu la raison de madame Talon se raffermit. Elle avança à petits pas vers son mari, et tombant à ses genoux :

— Pardonnez-moi, dit-elle ; il est vrai que j'ai été chez la Voisin, mais je vous jure que je n'ai aucune faute à me reprocher.

La raison lui était tout à fait revenue, car elle mentait parfaitement.

— Mais dans quel but avez-vous été chez cette femme ?

— Je vous le dirai plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite ?

Madame Talon se releva, se dressa sur la pointe des pieds pour atteindre à la bouche de son mari ; et, semblable à une perruche qui extrait un bonbon enveloppé dans une coquille de noix, elle entortilla entre deux baisers ces deux mots si féminins, et si admirablement en situation :

— Ce soir.

En effet, madame Talon remplit sa promesse, et fit à son mari le récit complet de sa visite chez la Voisin, en le dégageant toutefois de certains accessoires qui concernaient le comte de Milly et très-inutiles à dire. Le procureur général ne jugea pas à propos d'étayer publiquement l'innocence de Philibert du témoignage de sa femme ; mais il promit secrètement à Descoteaux de sauver à tout prix son ami.

La Voisin fut condamnée à la peine capitale et exécutée le 22 février 1680, en com-

pagnie d'une femme nommée la Vigoureux et d'un ecclésiastique nommé Lesage, convaincus d'avoir formé une association avec elle pour l'exploitation des poisons composés par un Italien, nommé Exili.

La veuve Brunet fut également condamnée à mort et exécutée.

Le maréchal de Luxembourg se tira d'affaire mais non sans peine. La Voisin, qui peut-être avait encore à cœur l'aventure du faux diable, l'accusait d'avoir fait un pacte avec l'esprit infernal, afin de pouvoir marier son fils à la fille du marquis de Louvois.

La comtesse de Soissons se sauva à Bruxelles, soit qu'elle se sentît réellement coupable, soit qu'elle fût effrayée de la nécessité de comparaître en justice, et de subir un interrogatoire.

Celui que subit la duchesse de Bouillon fut remarquable par la réponse qu'elle fit au président de la Reynie, qui lui demanda si elle avait vu le diable.

— Monsieur, dit-elle, je le vois en ce moment ; il est fort laid, fort bête, et déguisé en conseiller d'État.

Elle fut aussi acquittée.

Le pauvre Philibert, par suite de *présomptions* existant contre lui, fut condamné à mort. Mais, à la sollicitation d'un grand nombre de personnages de marque, et notamment du procureur général au parlement, la peine de mort fut commuée en celle du bannissement perpétuel.

Descoteaux voulut accompagner son ami dans l'exil.

Pour madame Talon, elle passa le reste de sa vie dans les pratiques de la plus fervente piété.

Que si maintenant quelque jeune provincial, ignorant la susceptibilité excessive de ce sentiment tout féminin, que nous nommerons la pudeur de la vanité, s'étonnait du silence obstiné de madame Talon (quoique motivé déjà suffisamment par la terrible menace de la Voisin), et du second motif que nous lui avons assigné, pour toute réponse, nous le prierions d'attendre quelque temps encore : en vivant, il apprendra qu'il y a certains secrets dont nous rions, et qu'une femme ne révèlera jamais, dût un homme en mourir.

FIN.



. .s under .
taken from t.
1 8 1917

